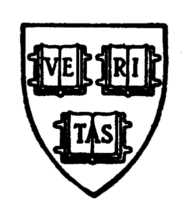
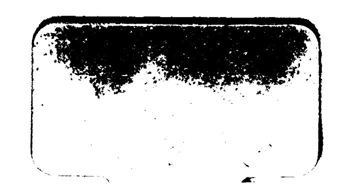


Oeuvres complètes de Buffon

Georges Louis Leclerc Buffon, Daubenton (Louis-Jean-Marie), Anselme-Gaëtan Desmarest


VE RI
TAS



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON.

TOME XXXVIII.

DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON,

AVEC LES DESCRIPTIONS ANATOMIQUES

DE DAUBENTON,

SON COLLABORATEUR.

XXXVIII.

NOUVELLE ÉDITION,

COMMENCÉE PAR FEU M. LAMOUROUX, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE;

ET CONTINUÉE PAR M. A. G. DESMAREST,

Membre titulaire de l'Académie royale de Médecine, professeur de Zoologie à l'École royale vétérinaire d'Alfort, membre de la Société philomathique, etc.

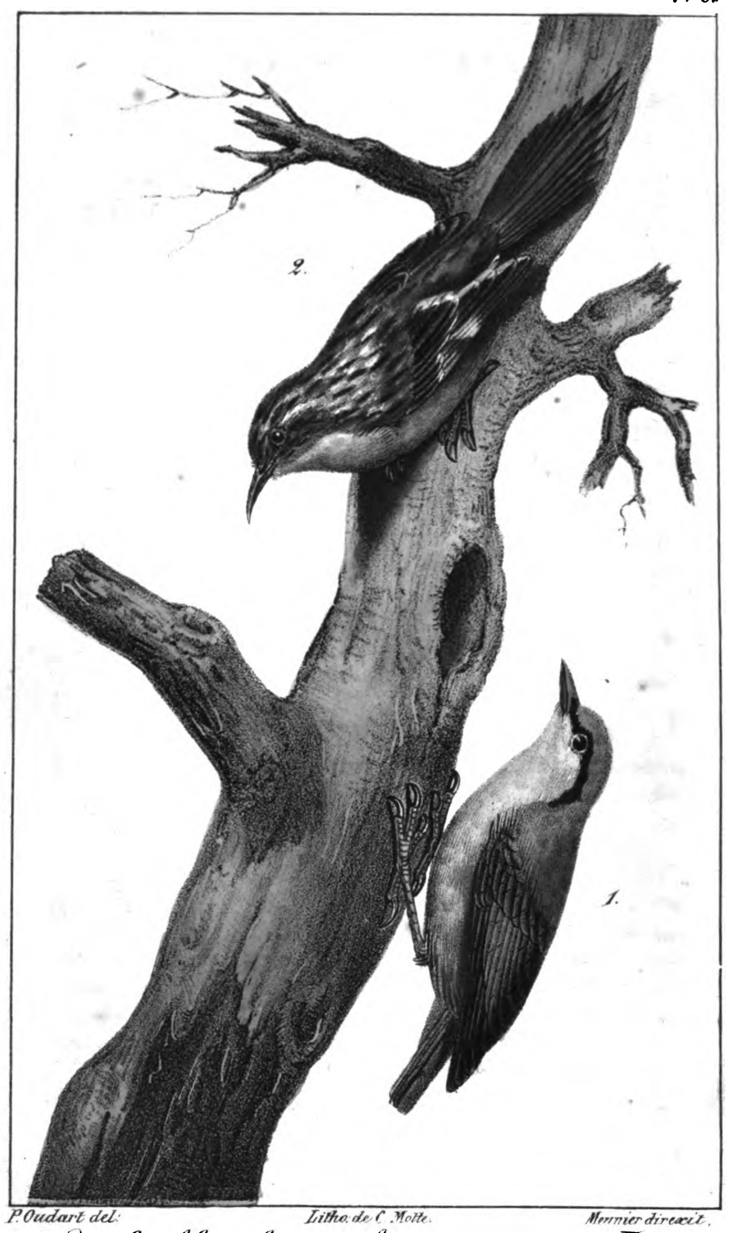
OISEAUX.—TOME IX.

A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE ET LADRANGE,

LIBRAIRES, QUAI DES AUGUSTINS.

1829.



P. Oudart del. Litho. de C. Motte. Meunier direxit.

1. La Sitelle, 2. le petit Grimpereau de France.

HISTOIRE NATURELLE.

LA SITTELLE*,

VULGAIREMENT

LE TORCHE-POT.(1)

Sitta europœa, Linn., Gmel., Cuv.

La plupart des noms que les modernes ont imposés à cet oiseau, ne présentent que des idées

* Voyez les planches enluminées, n° 623, fig. 1.

(1) Η Σίττη, Σιώπη; *sitta*. Aristote, Hist. anim., lib. IX, cap. 1 et XVII.

Picus cinereus vel sitta; fraudius avis, selon Albert; en italien, *pico, ziollo*; en allemand, *nusshacker, nusshaer, nussbicker, nussbickel* (cassenoix), *baumhecker, meyspëct* (pic de mai), *blaw-spechtle* (petit pic bleu); aux environs de Nuremberg, *klaber;* en suisse, *chlaen, blindchlaen, an baumkletterlin Turneri?* en suisse, *tottler, kottler;* en anglais, *nut iobber;* en turc, *agascakàn*. Gesner, Aves, pag. 711.

— Jonston, Aves, pag. 80.

Σίττη, *sitta; quibusdam*, Υλοτόμουσα; Σεισοπυγίς, Κιναιδος, parce qu'il a un mouvement dans la queue, ce qui l'a fait confondre par quelques-

fausses ou incomplètes, et tendent à le confondre

---

uns avec les motacilles ou hoche-queues; en grec moderne, Κουρχουνίςης; en italien, *pico*, *picchio*. Aldrovande, Ornithol., tom. I, pag. 853.

Torche-pot ou *grand Grimpereau*. Belon, Nat. des Ois., pag. 304.

« Sitta seu picus cinereus. » Willughby, Ornithol., pag. 98.

— Rai, Synopsis, pag. 47; en anglais, *nut hatch*, *nutjobber*.

— Charleton, Exercit., pag. 93, Sp. 6. *Nota*, que cet auteur confond le torche-pot avec le *cariocatactes* (casse-noix), dont nous avons donné l'histoire.

— R. Sibbald, Hist. nat. Scotiæ prodrom., part. II, lib. 3, p. 15.

— Frisch, tom. I, class. 4, div. 2, pl. 11, n° 39, art. 6; en allemand, *der blaw specht*; en suisse, *ditiler*, *thoedler*.

— Le casse-noisette, *nut hatch*. Albin, Oiseaux, tom. II, pl. 28.

« Picus subcæruleus, picus parvus cæruleus; en grec, Κουρχουνίςης; en allemand, *grosse baum-kletter*. Schwenckfeld, Av. Siles., pag. 340.

— Rzaczynsky, Auctuar. Polon., pag. 413; en polonais, *dzieciot modrawy*.

« The nut hatch. » British zoology, G. 8, Sp. 1, pag. 81.

« The woodcracker. » Plott., Hist. of Oxford., pag. 175.

« Picus Pyrenaïcus, cinereus, pusillus; » en catalan, *picotella*. Barrère, Specim. novum, class. 3, G. 13, Sp. 4.

« Sitta. » Moehring, Av. genera. G. 15, pag. 35.

« Sitta rectricibus fuscis; quatuor margine apiceque albis, quintâ apice « canâ; » en suédois, *noetwaecka*, *noetpacka*. Linnæus, Fauna Suecica, n° 182.

— Kramer, Elenchus Austr. inf., pag. 363; en autrichien, *klener*.

« Sitta rectricibus nigris, lateralibus quatuor infrà apicem albis. » Linn., Syst. nat., ed. XIII, pag. 177, n° 60.

— Muller, Zoolog. Danicæ prodromus, n° 102, pag. 13; en danois, *spœt-meisse*; en norwégien, *nat wacke*, *egde*, *eremit*.

Parus facie pici; en allemand, *spechtartige meise*. Klein, Ordo av., pag. 87, n° 15. Cette dénomination composée est celle qui donne l'idée la plus juste de l'oiseau dont il s'agit ici.

Peciotto, *picchio*, *piccolo grigio*, *o cenerino*; à Ravenne, *raparino*, Ornithologie italienne, tom. II, pag. 54.

« Sitta supernè cinerea, infernè dilutè rufa; tæniâ per oculos nigrâ; « rectricibus lateralibus nigris, apice cinereis, extimâ tæniâ transversâ

avec des oiseaux d'une toute autre espèce; tels sont les noms de *Pic cendré*, *Pic de mai*, *Pic-bleu*, *Pic-maçon*, *Picotelle*, *Tappe-bois*, *Casse-noix*, *Casse-noisette*, *Grimpard*, *grand Grimpereau*, *Hoche-queue*, *Cendrille*. Ce n'est pas que les propriétés diverses, indiquées par ces différents noms, ne conviennent à l'espèce dont il s'agit dans cet article; mais ou elles ne lui conviennent qu'en partie, ou elles ne lui conviennent point exclusivement: cet oiseau frappe de son bec l'écorce des arbres, et même avec plus d'effort et de bruit que les pics et les mésanges (1); de plus, il a beaucoup de l'air et de la contenance de ces dernières (2), mais il en diffère par la forme du bec, et des premiers par la forme de la queue (3), des

---

« albâ versùs apicem notatâ, tribus proximis apice interiùs albis....
« Sitta, le *Torche-pot*. » Brisson, tom. III, pag. 588.

En Lorraine, *maçon*, *pic-maçon*. Lottinger; en Normandie, *perce-pot*, autrefois *chausse-pot*, selon Cotgrave; en Picardie, *grimpard* ou *grimpant;* à Issoudun, *cendrille;* ailleurs, *dos bleu*, *pic bleu*, *tape-bois*, *béque-bois cendré*, *casse-noix*, etc.

En Dauphiné, *planot*.

(1) Il conserve cette habitude en cage, dans laquelle il sait fort bien faire une brèche pour s'échapper: il en frappe à tous moments les parois, et à coups réitérés depuis deux ou trois jusqu'à huit ou neuf: il casse ainsi des carreaux de vitres et les glaces de miroir.

(2) Est moult approchant de la contenance d'une mésange, dit Belon. « Sitta parus maximus est, » dit Klein.

(3) M. Moehring dit qu'il a les pennes de la queue raides; cependant Belon avait remarqué le contraire long-temps auparavant, et c'est même une des trois différences principales qu'il avait observées entre la sittelle et les pics: pour moi, j'ai vu comme Belon, et je soupçonne que M. Moehring n'a vu que par les yeux d'autrui.

pieds et de la langue : il grimpe sur les troncs et les branches comme les oiseaux auxquels l'usage a consacré le nom de *Grimpereaux;* mais il en diffère par son bec et par l'habitude de casser des noix, et d'autre part il diffère du casse-noix par l'habitude de grimper sur les arbres : enfin, il a dans la queue un mouvement alternatif de haut en bas comme les lavandières, mais il a des mœurs et des allures entièrement différentes. Pour éviter toute confusion et conserver autant qu'il est possible, les noms anciens, j'ai donné à notre oiseau celui de *Sittelle,* d'après les noms grec et latin Σίττη, *Sitta :* et comme il a plus de choses communes avec les mésanges d'une part, et de l'autre avec les grimpereaux et les pics qu'avec aucune autre famille d'oiseaux, je lui conserverai ici la place que la nature semble lui avoir marquée dans l'ordre de ses productions.

La sittelle ne passe guère d'un pays à l'autre; elle se tient, l'hiver comme l'été, dans celui qui l'a vu naître, seulement en hiver elle cherche les bonnes expositions, s'approche des lieux habités et vient quelquefois jusque dans les vergers et les jardins; d'ailleurs elle peut se mettre à l'abri dans les mêmes trous où elle fait sa ponte et son petit magasin, et où probablement elle passe toutes les nuits; car dans l'état de captivité, quoiqu'elle se perche quelquefois sur les bâtons de sa cage, elle cherche des trous pour dormir, et faute de trous elle s'arrange dans l'auget où l'on met sa

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

TOME XXXVIII.

très-lestes et beaucoup plus prompts que le moineau; elle les a aussi plus liants et plus doux, car elle fait moins de bruit en volant; elle se tient ordinairement dans les bois, où elle mène la vie la plus solitaire, et cependant lorsqu'elle se trouve renfermée dans une volière avec d'autres oiseaux, comme moineaux, pinsons, etc. elle vit avec eux en fort bonne intelligence.

Au printemps, le mâle a un chant ou cri d'amour, *guiric, guiric,* qu'il répète souvent; c'est ainsi qu'il rappelle sa femelle; celle-ci se fait rappeler, dit-on, fort long-temps avant de venir, mais enfin elle se rend aux empressements du mâle, et tous deux travaillent à l'arrangement du nid; ils l'établissent dans un trou d'arbre (1), et s'ils n'en trouvent pas qui leur conviennent, ils en font un à coups de bec, pourvu que le bois soit vermoulu : si l'ouverture extérieure de ce trou est trop large, ils la rétrécissent avec de la terre grasse, quelquefois même avec des ordures qu'ils gâchent et façonnent, dit-on, comme ferait un potier, fortifiant l'ouvrage avec de petites pierres, d'où leur est venu le nom de *Pic-maçon* et celui de *Torche-pot;* nom qui, pour le dire en passant, ne présente pas une idée bien claire de son origine (2).

---

(1) Quelquefois dans un trou de muraille ou sous un toit, dit M. Linnæus.

(2) Ce nom vient du nom bourguignon *Torche-poteux,* qui signifie à la lettre *torche-pertuis,* et convient assez bien à notre oiseau, à cause

Le nid étant ainsi arrangé, ceux qui le regardent par dehors n'imagineraient pas qu'il recélât des oiseaux; la femelle y pond cinq, six, et jusqu'à sept œufs de forme ordinaire, fond blanc-sale, pointillé de roussâtre; elle les dépose sur de la poussière de bois, de la mousse, etc.; elle les couve avec beaucoup d'assiduité, et elle y est tellement attachée qu'elle se laisse arracher les plumes plutôt que de les abandonner: si l'on fourre une baguette dans son trou, elle s'enflera, elle sifflera comme un serpent, ou plutôt comme ferait une mésange en pareil cas : elle ne quitte pas même ses œufs pour aller à la pâture, elle attend que son mâle lui apporte à manger, et ce mâle paraît remplir ce devoir avec affection : l'un et l'autre ne vivent pas seulement de fourmis comme les pics, mais de chenilles, de scarabés, de cerfs-volants et de toutes sortes d'insectes, indépendamment des noix, noisettes, etc (1). Aussi la chair de leurs petits, lorsqu'ils sont gras, est-elle un bon manger, et ne sent point la sauvagine comme celle des pics.

---

de l'art avec lequel il enduit et resserre l'ouverture du trou où il niche. Ceux qui ne connaissent pas le patois bourguignon auront fait de ce nom celui de *Torche-pot*, qui peut-être ensuite aura donné lieu de comparer l'ouvrage de la sittelle à celui d'un potier de terre.

(1) J'ai nourri une femelle pendant six semaines du chenevis que d'autres oiseaux laissaient tomber tout cassé. On a remarqué en effet que la sittelle se jette dans les chenevières vers le mois de septembre.

Les petits éclosent au mois de mai (1) : lorsque l'éducation est finie, il est rare que les pere et mère recommencent une seconde ponte, mais ils se séparent pour vivre seuls pendant l'hiver, chacun de son côté. « Les paysans ont observé, « dit Belon, que le mâle bat sa femelle quand il « la trouve lorsqu'elle s'est départie de lui, dont « ils ont fait un proverbe pour un qui se conduit « sagement en ménage, qu'il ressemble au torche-« pot; » mais quoi qu'il en soit de la sagesse des maris, je ne crois point que dans ce cas particulier, celui-ci ait la moindre intention de battre sa femme; je croirais bien plutôt que cette femelle, qui se fait désirer si long-temps avant la ponte, est la première à se retirer après l'éducation de la famille, et que lorsque le mâle la rencontre après une absence un peu longue, il l'accueille par des caresses d'autant plus vives, même un peu brusques, et que des gens qui n'y regardent pas de si près, auront prises pour de mauvais traitements.

La sittelle se tait la plus grande partie de l'année, son cri ordinaire est *ti, ti, ti, ti, ti, ti, ti,* qu'elle répète en grimpant autour des arbres, et dont elle précipite la mesure de plus en plus.

(1) J'en ai vu d'éclos dès le 10, et j'ai vu des œufs qui ne l'étaient pas encore le 15 et plus tard.

M. Linnæus nous apprend, d'après M. Strom, qu'elle chante aussi pendant la nuit (1).

Outre ses différents cris et le bruit qu'elle fait en battant l'écorce, la sittelle sait encore, en mettant son bec dans une fente, produire un autre son très-singulier, comme si elle faisait éclater l'arbre en deux, et si fort qu'il se fait entendre à plus de cent toises (2).

On a observé qu'elle marchait en sautillant; qu'elle dormait la tête sous l'aile, et qu'elle passait la nuit sur le plancher de sa cage, quoiqu'il y eût deux juchoirs où elle pouvait se percher: on dit qu'elle ne va point boire aux fontaines, et par conséquent on ne la prend point à l'abreuvoir. Schwenckfeld rapporte qu'il en a pris souvent en employant le suif pour tout appât; ce qui est un nouveau trait de conformité avec les mésanges qui, comme on l'a vu, aiment toutes les graisses.

Le mâle pèse près d'une once, et la femelle cinq à six gros seulement (3). Le premier a toute la partie supérieure de la tête et du corps, et même les deux pennes intermédiaires de la queue

---

(1) « Noctu cantillat. » Syst. nat., ed. XIII, pag. 177.

(2) Voyez la Zoologie britannique, G. 9, Esp. 1, pag. 82. Outre leur *toque, toque, toque,* contre le bois, ces oiseaux frottent leur bec contre des branches sèches et creuses, et font un bruit *grrrrrro* qu'on entend de très-loin, et qu'on imaginerait venir d'un oiseau vingt fois plus gros. C'est ce que m'a assuré un vieux garde-chasse, qui certainement n'avait point lu la Zoologie britannique.

(3) Un individu desséché à la cheminée depuis un an, et fort bien conservé, ne pesait que deux gros et demi.

d'un cendré-bleuâtre; la gorge et les joues blanchâtres; la poitrine et le ventre orangés; les flancs, les jambes et les environs de l'anus d'une teinte plus rembrunie tirant au marron; les couvertures inférieures de la queue blanchâtres, bordées de roux, s'étendant à cinq lignes du bout de la queue; un bandeau noir qui part des narines, passe sur les yeux et s'étend en arrière au-delà des oreilles; les grandes couvertures supérieures et les pennes des ailes brunes, bordées de gris plus ou moins foncé; les pennes latérales de la queue noires, terminées de cendré; la plus extérieure bordée de blanc sur la moitié de sa longueur, et traversée vers le bout par une tache de même couleur; les trois suivantes marquées d'une tache blanche sur le côté intérieur; le bec cendré dessus, plus clair dessous; les pieds gris; le fond des plumes cendré-noirâtre.

La femelle a les couleurs plus faibles: j'en ai observé une le 3 mai qui avait tout le dessous du corps depuis l'anus jusqu'à la base du cou sans aucune plume, comme c'est l'ordinaire dans les femelles des oiseaux.

Longueur totale, six pouces; bec, dix lignes, droit, un peu renflé dessus et dessous; les deux pièces à-peu-près égales; la pièce supérieure sans échancrure; narines presque rondes, à demi recouvertes par de petites plumes qui naissent de la base du bec, et dont l'alignement est parallèle à son ouverture; langue plate, plus large à sa base.

VARIÉTÉS DE LA SITTELLE.

Le type de ce genre d'oiseau paraît très-ferme et n'avoir été que faiblement modifié par les influences des climats divers : c'est partout les mêmes allures, les mêmes habitudes naturelles; toujours du gris-cendré sur la partie supérieure, du roux plus ou moins clair et tirant quelquefois au blanchâtre sur la partie inférieure; la principale différence est dans la grandeur et les proportions, et cette différence ne dépend pas toujours du climat; d'ailleurs elle n'est pas suffisante pour constituer des espèces diverses; et après avoir comparé avec grande attention nos sittelles européennes avec les étrangères, je ne puis m'empêcher de rapporter celles-ci aux premières comme des variétés qui appartiennent à la même espèce.

Je n'en excepte qu'une seule qui en diffère à plusieurs égards, et qui d'ailleurs par son bec un peu courbe me semble faire la nuance entre les sittelles et les grimpereaux.

I. La petite Sittelle (1). On ne peut parler de cette variété de grandeur que d'après Belon : elle est, selon lui, beaucoup plus petite que la sittelle ordinaire; du reste, même plumage, même bec, mêmes pieds, etc. elle se tient aux bois comme

(1) Le *petit Torche-pot*. Belon, Nat. des Oiseaux, page 305.
Sitta minor, petit Torche-pot. Brisson, tome III, page 592.

la grande, n'est pas moins solitaire, mais, pour me servir des expressions de Belon, « elle est plus « criarde, allègre et vioge. On ne voit jamais le « mâle en compagnie autre que de sa femelle; et « s'il rencontre quelque autre individu de son es- « pèce (sans doute quelque mâle), il ne cesse de « l'attaquer, de le harceler, de lui faire une guerre « opiniâtre, jusqu'à ce que ce rival lui cède la « place; et alors il se met à crier de toutes ses « forces et d'une voix en fausset, comme pour « rappeler sa femelle et lui demander le prix de « sa victoire. » C'est apparemment dans cette circonstance que Belon lui a trouvé la voix plus hautaine que ne l'a la sittelle ordinaire (1).

II*. La Sittelle du Canada (2). Elle grimpe, dit M. Brisson, et court sur les arbres comme la nôtre, et n'en diffère que par la couleur du bandeau qui est blanchâtre chez elle, encore s'en rapproche-t-elle par une tache noirâtre qu'elle a derrière l'œil; en y regardant de bien près, on

---

(1) Cet oiseau ne paraît être qu'une variété de la sittelle d'Europe. Dans le *Systema naturæ*, il est rapporté à cette espèce comme variété β.
Desm. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 623, fig. 2, où cet oiseau est représenté sous le nom de *Torche-pot du Canada*.

(2) « Sitta superciliis albis.... affinis multùm sittæ Europeæ. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, n° 60, Sp. 2.

« Sitta supernè cinerea, infernè dilutè rufa; tæniâ suprà oculos candidâ, pone oculos nigricante; rectricibus lateralibus nigris, apice « cinereis, quatuor utrinque extimis apice interiùs albis.... Sitta Canadensis, le *Torche-pot de Canada*. » Brisson, tome III, page 592.

trouve encore quelque diversité dans les nuances et les proportions, mais tout cela se saisira mieux et plus facilement par la comparaison des figures que par celle des descriptions : cette sittelle est à-peu-près de la taille de la variété précédente.

Longueur totale, quatre pouces dix lignes; bec, sept lignes et demie; tarse, sept lignes; doigt du milieu, six et demie; ongle postérieur le plus fort de tous; vol, sept pouces un quart; queue dix-huit lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de huit lignes (1).

III. LA SITTELLE A HUPPE NOIRE (2). Cette huppe noire et une espèce de rayure noire et blanche vers le bout des pennes de la queue, sont les

---

(1) C'est le *Sitta canadensis* de Brisson et de Gmelin. M. Cuvier la désigne par le nom de Sittelle à sourcils blancs. DESM. 1829.

(2) « Sitta seu picus cinereus major capite nigro; » à la Jamaïque, *a logger head* (oiseau fou). Sloane, Jamaïca, pag. 300, n° 18, pl. 259, fig. 1.

— Rai, Synopsis av., pag. 185, n° 33.

« Baristus major subcinereus, capite nigro. » Browne, Nat. History of Jamaïc., pag. 475.

« Merops major capite nigro. » Les créoles le nomment *Petite-vie* (selon toute apparence, ce nom a rapport à son cri). Barrère, France équinoxiale, page 136.

« Merops Americanus, cinereus, capite nigro, Idem. » Barrère, Specim. nov., class. 3, G. 22, pag. 47, *C*.

« Sitta Jamaïcensis pileo nigro. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, n° 60, Sp. 3.

« Sitta supernè cinerea, infernè alba; vertice nigro; rectricibus lateralibus nigricantibus, apice lineis transversis albis notatis.... Sitta Jamaïcensis, le *Torche-pot de la Jamaïque*. » Brisson, tome III, page 594.

principales différences qui distinguent cette sittelle de la nôtre : on ne lui voit point de bandeau noir, mais il est censé se perdre dans les bords de la calotte de même couleur qui couvre la tête. Son pays natal est la Jamaïque, où M. Sloane l'a observée ; elle se nourrit d'insectes comme le coq de roche, dit ce voyageur philosophe ; on la trouve dans les buissons des savanes ; elle est si peu sauvage et se laisse approcher de si près, qu'on la tue souvent à coups de bâton ; c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Oiseau fou*. Elle est à-peu-près de la taille de notre sittelle ordinaire. M. Sloane remarque qu'elle a la tête grosse.

Longueur totale, cinq pouces cinq lignes ; bec, onze lignes, triangulaire, comprimé, environné à sa base de petits poils noirs ; narines rondes ; tarse et doigt du milieu, dix-sept lignes ; ongle postérieur le plus fort de tous ; vol, dix pouces ; queue, deux pouces deux tiers (1).

IV. La petite Sittelle a huppe noire (2). Tout ce que M. Browne nous apprend de cet oiseau, c'est qu'il habite le même pays que le précédent, qu'il est plus petit, mais qu'il lui ressemble à tous autres égards : il pourrait se faire que ce fût un

---

(1) C'est le *Sitta Jamaïcensis*, Linn., Gmel. Desm. 1829.

(2) « Baristus minimus pullus, vertice nigro ; » en anglais, *least logger head*. Browne, Natural History of Jamaïc., pag. 475.

« Sitta Jamaïcensis minor, le *petit Torche-pot de la Jamaïque*. » Brisson, tome III, page 596.

jeune, qui n'eût pas encore pris tout son accroissement; et le nom que lui a donné M. Browne conduit à le penser ainsi (1).

V. La Sittelle a tête noire (2). Elle a les mêmes allures que la nôtre, la même habitude de grimper, soit en montant, soit en descendant; elle reste aussi toute l'année dans son pays qui est la Caroline : son poids est de quatre gros un tiers; elle a le dessus de la tête et du cou recouvert d'une espèce de capuchon noir, et les pennes latérales de la queue variées de noir et de blanc; du reste c'est le même plumage de la sittelle d'Europe, cependant un peu plus blanchâtre sous le corps.

Longueur totale, cinq pouces un quart; bec, neuf lignes; tarse, huit et demie; doigt du milieu, neuf; ongle postérieur le plus fort de tous; queue, dix-neuf lignes, ne dépasse point les ailes (3).

---

(1) Cette petite sittelle n'est considérée par Gmelin que comme une simple variété de l'espèce précédente, *Sitta jamaïcensis*. Desm. 1829.

(2) « Petit pivert à tête noire; » en anglais, *the nut hatch*. Catesby, Caroline, tom. I, pl. XXII.

« Baristus minor subcinereus, vertice nigro, pectore albido; » en anglais, *smaller logger head*. Browne, Jamaïc., pag. 475.

« Parus facie pici; sitta capite nigro; » en allemand, *spechtartigemeise*. Klein, Ordo avium, pag. 87, n° 15.

« Sitta supernè cinerea, infernè candicans; imo ventre rufescente; « capite et collo superiùs nigris; rectricibus lateralibus albo et nigro « variis : Sitta Carolinensis, le *Torche-pot de la Caroline*. » Brisson, tome III, page 596.

(3) M. Cuvier considère comme espèce distincte, sous le nom de *Sitta melanocephala*, cet oiseau que Gmelin place comme variété à la suite de la Sittelle d'Europe. Elle est figurée par M. Vieillot, Galer. du Mus., n° 171. Desm. 1829.

VI. La petite Sittelle a tête brune (1). Joignez à cette marque distinctive que j'ai fait entrer dans la dénomination de cet oiseau, une tache blanchâtre qu'il a derrière la tête, la couleur brune des couvertures supérieures des ailes, et la couleur noire uniforme des pennes latérales de la queue, et vous aurez les principales différences qui sont propres à cette variété; elle est aussi beaucoup plus petite que les précédentes; ce qui, joint aux différences marquées dans le plumage, ne permet pas de confondre cet oiseau, comme M. Brisson semble avoir été tenté de le faire, avec la seconde espèce de sittelle de M. Sloane (2). Celle dont il s'agit dans cet article ne pèse que deux gros; elle reste toute l'année à la Caroline, où elle vit d'insectes comme la sittelle à tête noire.

Longueur totale, quatre pouces un tiers; bec, sept lignes; queue, quatorze lignes, composée de douze pennes égales, ne dépasse presque point les ailes (3).

---

(1) Petit pivert à tête brune; en anglais, *small nut-hatch*. Catesby, Caroline, tom. I, pl. xxii.

« Sitta altera capite fusco. » Klein, Ordo avium, § 39, Sp. 15, p. 87.

« Sitta supernè cinerea, infernè sordidè alba : capite et collo superiùs « fuscis; maculâ in occipitio sordidè albâ; rectricibus lateralibus nigris.... « Sitta Carolinensis minor, le *petit Torche-pot de la Caroline.* » Brisson, tome III, page 598.

(2) Voyez l'article suivant.

(3) Ce n'est que la variété δ de la Sittelle d'Europe, selon Gmelin.

Desm. 1829.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA SITTELLE.

I.

LA GRANDE SITTELLE A BEC CROCHU.(1)

C'est en effet la plus grande des sittelles connues; son bec, quoique assez droit, est renflé dans son milieu et un peu crochu par le bout. Ajoutez que les narines sont rondes, les pennes de la queue et des ailes bordées d'orangé, sur un fond brun; la gorge blanche; la tête et le dos gris; le dessous du corps blanchâtre, et vous aurez les principaux attributs de cette espèce que M. Sloane a observée à la Jamaïque.

Longueur totale, environ sept pouces et demi;

(1) « Sitta seu picus cinereus major, rostro curvo; » en anglais, *another sort of logger-head.* Sloane, Jamaïca, pag. 301, n° 19. — Rai, Synopsis av. appendix, pag. 186, n° 34.

C'est cet oiseau à qui M. Brisson a trouvé beaucoup de rapport avec la petite sittelle à tête brune, quoiqu'il soit fort grand, le plus grand de la famille, et qu'il n'ait point la tête brune.

bec, huit lignes un tiers; la pièce supérieure un peu renflée dans sa partie moyenne; doigt du milieu, huit lignes un tiers; vol, onze pouces un quart; queue, environ trente-trois lignes (1).

2.

LA SITTELLE GRIVELÉE.(2)

Voici encore une espèce de sittelle d'Amérique, au bec un peu crochu, mais qui diffère de la précédente par la taille, le plumage et le climat; son pays natal est la Guyane hollandaise.

Elle a le dessus de la tête et du corps d'un cendré-obscur; les couvertures supérieures des ailes de la même couleur, mais terminées de blanc; la gorge blanche; la poitrine et tout le dessous du corps d'un cendré moins foncé que le dessus, avec des traits blancs semés sur la poitrine et les côtés, ce qui y forme une espèce de grivelure; le bec et les pieds bruns.

Longueur totale, environ six pouces; bec, un pouce; tarse, sept lignes et demie; doigt du milieu, huit à neuf lignes, plus long que le doigt postérieur; l'ongle de celui-ci le plus fort de tous; queue, environ dix-huit lignes, composée de douze pennes à-peu-près égales; dépasse les ailes de treize à quatorze lignes (3).

(1) C'est le *Sitta major* de Gmelin. Desm. 1829.

(2) Le Grimpereau de muraille de Surinam. Edwards, pl. 346.

(3) C'est le *Sitta nævia* de Gmelin. Desm. 1829.

LES GRIMPEREAUX.

Nous avons déjà vu plusieurs oiseaux grimpants, les sittelles et les mésanges, nous en verrons d'autres encore dans la suite, tels que les pics (1); et cependant ceux qui composent le genre dont nous allons parler, sont les seuls auxquels on donne généralement le nom de *Grimpereaux*. Ils grimpent en effet très-légèrement sur les arbres, soit en montant, soit en descendant, soit sur les branches, soit dessous; ils courent aussi fort vîte le long des poutres dont ils embrassent la carne avec leurs petits pieds; mais ils diffèrent des pics par le bec et la langue; et des sittelles et mésanges, seulement par la forme de leur bec plus long que celui des mésanges, et plus grêle, plus arqué que celui des sittelles; aussi ne s'en servent-ils pas pour frapper l'écorce comme font ces autres oiseaux.

Plusieurs espèces étrangères qui appartiennent au genre des grimpereaux, ont beaucoup de rapport avec les colibris, et leur ressemblent par la petitesse de leur taille, par les belles couleurs de

(1) Nous avons placé l'histoire de ces oiseaux dans le tome précédent de cette édition. Desm. 1829.

leur plumage, par leur bec menu et recourbé, mais plus effilé, plus tiré en pointe, et formant un angle plus aigu; au lieu que celui des colibris est à-peu-près d'une grosseur égale dans toute sa longueur, et a même un petit renflement vers son extrémité: de plus les grimpereaux ont en général les pieds plus courts, les ailes plus longues et douze pennes à la queue (1), tandis que les colibris n'en ont que dix: enfin les grimpereaux n'ont pas comme les colibris la langue composée de deux demi-tuyaux cylindriques, qui s'appliquant l'un à l'autre, forment un tuyau entier, un véritable organe d'aspiration, plus analogue à la trompe des insectes qu'à la langue des oiseaux.

Il n'en est pas non plus du genre des grimpereaux comme de celui des colibris, par rapport à l'espace qu'il occupe sur le globe; les colibris paraissent appartenir exclusivement au continent de l'Amérique; on n'en a guère trouvé au-delà des contrées méridionales du Canada, et à cette hauteur l'espace de mer à franchir est trop vaste pour un si petit oiseau, plus petit que plusieurs insectes; mais le grimpereau d'Europe ayant pénétré jusqu'en Danemarck, peut-être plus loin, il est probable que ceux de l'Asie et de l'Amérique se seront avancés tout autant vers le nord, et qu'ils

(1) Je sais que quelques auteurs n'en ont donné que dix à notre grimpereau d'Europe, mais voyez ci-après son histoire.

auront par conséquent trouvé des communications plus faciles d'un continent à l'autre.

Comme les grimpereaux vivent des mêmes insectes que les pics, les sittelles, les mésanges, et qu'ils n'ont pas, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, la ressource de faire sortir leur proie de dessous l'écorce en frappant celle-ci de leur bec, ils ont l'instinct de se mettre à la suite des béque-bois, d'en faire, pour ainsi dire, leurs chiens de chasse, et de se saisir adroitement du petit gibier que ces béque-bois croient ne faire lever que pour eux-mêmes. Par la raison que les grimpereaux vivent uniquement d'insectes, on sent bien que les espèces en doivent être plus fécondes et plus variées dans les climats chauds, où cette nourriture abonde, que dans des climats tempérés ou froids, et par conséquent moins favorables à la multiplication des insectes. Cette remarque est de M. Sonnerat (1), et elle est conforme aux observations.

On sait qu'en général les jeunes oiseaux ont les couleurs du plumage moins vives et moins décidées que les adultes; mais cela est plus sensible dans les familles brillantes des grimpereaux, colibris et autres petits oiseaux qui habitent les grands bois de l'Amérique. M. Bajon nous apprend que le plumage de ces jolis petits oiseaux américains, ne se forme que très-lentement, et qu'il ne com-

(1) Voyage à la nouvelle Guinée, page 62.

mence à briller de tout son éclat qu'après un certain nombre de mues. Il ajoute que les femelles sont aussi moins belles et plus petites que leurs mâles (1).

Au reste, quelque analogie que l'on veuille voir ou supposer entre les grimpereaux américains et ceux de l'ancien continent, il faut convenir aussi que l'on connaît entre ces deux branches d'une même famille des différences suffisantes pour qu'on doive dès à présent les distinguer et les séparer: et je ne doute pas qu'avec le temps on n'en découvre encore de plus considérables, soit dans les qualités extérieures, soit dans les habitudes naturelles (2).

---

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne, page 257.

(2) Il y a au Sénégal, suivant M. Adanson, plusieurs belles espèces d'oiseaux dont les femelles sont aussi brillantes que les mâles.

LE GRIMPEREAU.*(1)

Certhia familiaris, Linn., Gmel., Vieill., Temm., Lac., Cuv.

L'EXTRÊME mobilité est l'apanage ordinaire de l'extrême petitesse : le grimpereau est presque

* Voyez les planches enluminées, n° 681, fig. 1.

(1) « Avicula exigua nomine Κέρθιος, Κέρθια, Κέρδιος. » Aristote, Hist. anim., lib. IX, cap. XVII.

« Petit grimpereau. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 374, ch. XXXI.

« Certhia, certhius, reptitatrix Turneri, scandulaca, crepera Anglo-« rum; rarycheus Alberti; » en allemand, *rinnenklaeber, rindenklaeber, hierengriell*, selon quelques-uns. Gesner, Aves, page 255.

— Aldrovande, Ornithologia, lib. XII, cap. XLIV; en français, *grimpereau piochet*. Aldrovande fait honneur de cette dénomination à Belon, chez qui je n'ai rien trouvé de semblable.

— Jonston, Aves, pag. 81.

— En anglais, *the creeper*. Willughby, Ornithol., pag. 100. *Nota*. Que cet auteur cite partout Aldrovande au lieu de Belon qui est ici l'auteur original : de plus, il dit que le grimpereau est assez distingué des autres oiseaux par sa petitesse et son bec arqué; deux caractères néanmoins qui ne suffiraient pas pour le distinguer des colibris.

— Rai, Synopsis av., pag. 47, 48.

« Scandulaca arborum; » en grec, Κερδίων, Θριποφάγος; en anglais, *the ox-eye-creeper*. Charleton, pag. 93, n° 8.

— « Reptatrix Belonii; » en suédois, *krypare*. Linnæus, Fauna Suec., n° 213.

— Moehring, Avium genera. G. 17.

« Certhia familiaris grisea, subtus alba, remigibus fuscis decem, ma-

aussi petit que le roitelet, et comme lui presque toujours en mouvement; mais tout son mouvement, toute son action porte, pour ainsi dire, sur

---

« culâ albâ; rectricibus decem. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, pag. 184.

— Muller, Zoologiæ Dan. prodromus, pag. 13, n° 104; en danois, *træ pikke, lichesten.*

« Scandulaca arborum, calidris cinerea; » en grec, Καλίδρις, Κνιπολόγος, etc., *ut supra;* en allemand, *baum-kletterlin, baum-heckel, hirngrille, rinderkleber.* On ne doit pas être surpris qu'on ait donné quelquefois les mêmes noms aux grimpereaux et aux sittelles qui ont plusieurs habitudes communes. Schwenckfeld, Aviar. Silesiæ, pag. 347.

— Rzaczynski, Auctuar. Polon., pag. 419.

« Certhius minor; » en allemand, *der Kleinere grau-specht, kleineste baum-hacker, baum-laufer, rinden-kleber.* Grimpereau grisâtre. Frisch, tom. I, class. 4, divis. 2, pl. 11, n° 39, fig. 8. Cet auteur accuse mal-à-propos Gesner d'avoir confondu ce grimpereau avec celui de muraille. Voyez Gesner, Aves, pag. 712.

Certhia, le petit grimpereau d'arbres; en anglais, *the small tree-creeper.* Albin, Hist. nat. des Oiseaux, tome III, pl. xxv.

« Falcinellus arboreus nostras minor. » Klein, Ordo avium, pag. 106.

« Certhia grisea, seu picus cinereus minimus, certhia pusilla; » en italien, *cerzia cenerina, picchio passerino;* vulgairement *rampichino.* Gerini, Ornithologia, tom. II, pag. 55, pl. 195, fig. 1.

« Ispida, caudâ rigidâ; » en autrichien, *baum-laufferl.* Kramer, Elenc. Austr. inf., pag. 337.

Gravelet, en Poitou; *petit pic* ou *picasson,* en Saintonge; *rat-bernard,* en Berry, et *bœuf* par antiphrase; *reteiro,* en Provence; ailleurs, *grimpeur, grimpeux, grimpet, grimperet, grimpelet, grimpard* ou *grimpant,* pour le distinguer de la sittelle; *piochet, gravison* ou *gravisson, graviston, gravisseur, gravisset, petit gravaudeur, fourmillou,* etc. Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 119.

« Certhia supernè fusco-rufescens, pennis in medio albidis, circa « margines nigricantibus, infernè alba, cum aliquâ rufescentis mixturâ; « uropygio rufo; oculorum ambitu et tæniâ supra oculos albo-rufescen- « tibus; rectricibus griseo rufis, cuneiformibus.... Certhia, le *Grimpe-* « *reau.* » Brisson, tome III, page 603.

le même point : il reste toute l'année dans le pays qui l'a vu naître ; un trou d'arbre est son habitation ordinaire ; c'est de-là qu'il va à la chasse des insectes de l'écorce et de la mousse (1) ; c'est aussi le lieu où la femelle fait sa ponte et couve ses œufs. Belon a dit, et presque tous les ornithologistes ont répété qu'elle pondait jusqu'à vingt œufs, plus ou moins ; il faut que Belon ait confondu cet oiseau avec quelque autre petit oiseau grimpant tel que les mésanges ; pour moi je me crois en droit d'assurer, d'après mes propres observations, et celles de plusieurs naturalistes (2), que la femelle grimpereau pond ordinairement cinq œufs, et presque jamais plus de sept : ces œufs sont cendrés, marqués de points et de traits d'une couleur plus foncée, et la coquille en est un peu dure. On a remarqué que cette femelle commençait sa ponte de fort bonne heure au printemps, et cela est facile à croire, puisqu'elle n'a point de nid à construire ni de voyage à faire.

M. Frisch prétend que ces oiseaux cherchent aussi les insectes sur les murailles ; mais comme il paraît n'avoir pas connu le véritable grimpereau de muraille, et que même il ne l'a point reconnu dans la description de Gesner, quoique assez ca-

---

(1) Frisch dit qu'il s'y défend fort bien contre la sittelle, lorsqu'elle vient s'y présenter.

(2) M. Salerne, M. Lottinger, M. le comte Ginanni, cités dans l'Ornithologie italienne, tome II, page 55.

ractérisée, il est vraisemblable qu'il confond ici ces deux espèces, d'autant plus que le grimpereau est assez sauvage et fait sa principale demeure dans les bois. On m'en apporta un en 1773, au mois de janvier, lequel avait été tué d'un coup de fusil sur un acacia du Jardin du Roi; mais on me l'apporta comme curiosité, et ceux qui travaillent toute l'année à ce jardin, m'assurèrent qu'ils ne voyaient de ces sortes d'oiseaux que très-rarement: ils ne sont point communs non plus en Bourgogne ni en Italie (1), mais bien en Angleterre (2); il s'en trouve en Allemagne et jusqu'en Danemarck, comme je l'ai dit plus haut; ils n'ont qu'un petit cri fort aigu et fort commun.

Leur poids ordinaire est de cinq dragmes (3); ils paraissent un peu plus gros qu'ils ne sont en effet, parce que leurs plumes au lieu d'être couchées régulièrement les unes sur les autres, sont le plus souvent hérissées et en désordre, et que d'ailleurs ces plumes sont fort longues.

Le grimpereau a la gorge d'un blanc pur, mais qui prend communément une teinte roussâtre, toujours plus foncée sur les flancs et les parties qui s'éloignent de la gorge (quelquefois tout le dessous du corps est blanc) (4); le dessus varié

(1) Gerini, Ornithologie italienne, page 56.

(2) Willughby, page 100.

(3) La dragme anglaise *averdupois* n'est que la seizième partie de l'once.

(4) Voyez Gesner, à l'endroit cité.

de roux, de blanc et de noirâtre; ces différentes couleurs plus ou moins pures, plus ou moins foncées; la tête d'une teinte plus rembrunie; le tour des yeux et les sourcils, blancs; le croupion roux; les pennes des ailes brunes; les trois premières bordées de gris; les quatorze suivantes marquées d'une tache blanchâtre, d'où résulte sur l'aile une bande transversale de cette couleur; les trois dernières marquées vers le bout d'une tache noirâtre entre deux blanches; le bec, brun dessus, blanchâtre dessous; les pieds gris; le fond des plumes cendré-foncé.

Longueur totale, cinq pouces; bec, huit lignes, grêle, arqué, diminuant uniformément de grosseur et finissant en pointe, mais grande ouverture de gorge, dit Belon; narines fort oblongues, à demi recouvertes par une membrane convexe, sans aucune petite plume; langue pointue et cartilagineuse par le bout, plus courte que le bec; tarse, sept lignes; doigt du milieu, sept lignes et demie; doigts latéraux adhérents à celui du milieu par leur première phalange; ongle postérieur le plus fort de tous, et plus long même que son doigt; tous les ongles en général très-longs, très-crochus et très-propres pour grimper; vol, environ sept pouces; queue, vingt-quatre lignes, selon Brisson; vingt-huit, selon Willughby; vingt-six, selon moi (1), composée de douze pennes éta-

(1) Je ne sais pourquoi cette queue a paru courte à Belon.

gées (1), les plus longues superposées aux plus courtes, ce qui fait paraître la queue étroite; toutes ces pennes pointues par le bout, ayant l'extrémité de la côte usée comme dans les pics, mais étant moins roides que dans ces oiseaux, dépasse les ailes de douze lignes; les ailes ont dix-sept pennes; celle que l'on regarde ordinairement comme la première, et qui est très-courte, ne doit point être comptée parmi les pennes.

Œsophage, deux pouces; intestins, six; gésier musculeux, doublé d'une membrane qui ne se détache pas facilement, contenait des débris d'insectes, mais pas une seule petite pierre ni fragment de pierre; légers vestiges de cœcum, point de vésicule du fiel.

VARIÉTÉ DU GRIMPEREAU.

Le grand Grimpereau (2). C'est une simple variété de grandeur, qui a les mêmes allures, le même plumage et la même conformation que le

---

(1) MM. Brisson, Willughby et Linnæus ne lui donnent que dix pennes, sans doute qu'il en manquait deux, car j'en ai compté douze, ainsi que MM. Pennant et Moehring.

(2) *Certhius major;* en allemand, *der grossere grau specht*. Frisch, tom. I, class. 4, divis. 2, pl. 11, n° 39, art. 7.

« Falcinellus arboreus nostras major. » Klein, Ordo avium, pag. 106.

« Cerzia volgare maggiore. Picchio passerino maggiore, rampichino « maggiore. » Ornithologie italienne, page 56.

Certhia major, le grand Grimpereau. Brisson, tome III, page 607.

grimpereau; seulement il paraît moins défiant, moins attentif à sa propre conservation : car d'un côté Belon donne le grimpereau ordinaire pour un oiseau difficile à prendre, et de l'autre, Klein raconte qu'il a pris un jour à la main un de ces grands grimpereaux qui courait sur un arbre (1).

LE GRIMPEREAU*(2)

DE MURAILLE.

Tichodroma muraria, Illig., Cuv., Temm., Vieill.; *Certhia muraria*, Linn., Gmel. (3).

Tout ce que le grimpereau de l'article précédent

(1) C'est la variété β du grimpereau ordinaire, selon Gmelin.
Desm. 1827.

* Voyez les planches enluminées, n° 372, fig. 1, le mâle; et fig. 2, la femelle.

(2) *Pic de muraille*, « ne lui ayant trouvé autre nom ancien ne mo- « derne; à Clairmont en Auvergne, *eschelette*, qui est nom deu aux « pics-verds; en auvergnac, un *ternier*, espèce de *pic-mart*.... » Belon, Nat. des Oiseaux, page 302, chap. xvi. M. Salerne a soupçonné qu'on avait donné à cet oiseau le nom de *Ternier*, parce qu'il est le troisième des pics dans Belon; il n'a pas pris garde que c'est Belon lui-même qui

(3) Du sous-genre Échelette, ou Grimpereau de muraille, *Tichodroma*, Cuv. Desm. 1829.

fait sur les arbres, celui-ci le fait sur les murailles;

---

a dit que le grimpereau de muraille s'appelait *Ternier* en Auvergne. Ne l'aurait-on pas nommé ainsi, parce qu'il a trois doigts en avant, ce qui n'est pas ordinaire aux pics, avec lesquels on a voulu le confondre ?

Picus muralis; en italien, *pico;* en Savoie, *pitschat;* en allemand, *murspecht, klettenspecht.* Gesner, Aves, pag. 712.

Picus murarius seu muralis, pic d'Auvergne; en italien, *picchio;* en Savoie et aux environs de Neufchâtel en Suisse, *pitschard.* Aldrovande, Ornithologia, tom. I, pag. 851.

— Jonston, Aves, pag. 79; en anglais, *the creeper*, et encore *spider-catcher.* Charleton, Aves, pag. 93.

— Schwenckfeld, Aviar. Silesiæ, pag. 340; en allemand, *kletten-specht* (pic grimpant).

— Rzaczynski, Auctuar. Polon., pag. 414; en polonais, *dzieciot murowy.*

— Willughby, Ornithologia, pag. 99.

Rai, Synops. avium, pag. 46. Cet auteur place, avec raison, le grimpereau, non parmi les pics, mais parmi les oiseaux qui ont de l'affinité avec les pics.

— Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 113.

« Picus pedum digitis tribus anticis, postico uno; albo nigroque va-« rius; » en autrichien, *mauerspecht, todten vogl.* Kramer, Elenchus Austr. inf., pag. 336.

« Certhia muraria, cinerea, maculâ alarum fulvâ; » en danois, *scopoli.* Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, pag. 184.

« The wall-creeper or spider-catcher (*gobe-araignées*). » Edwards, Hist. nat. des Oiseaux, pl. 361.

« Cerzia muraiola, o picchio muraiolo. » Gerini, Ornithologia, t. II, pag. 56, pl. 197.

« Merops Pyrenaicus cinereus, alarum costis coccineis, reptatrix; » catalan, *pica aranyas....* Barrère, Specimen novum, class. 3, Gen. 22, Sp. 3, pag. 47.

« Certhia cinerea, supernè dilutiùs, infernè saturatiùs; gutture et collo « inferiore nigris (*mas*); tectricibus alarum remigibusque exteriùs primâ « medietate roseis; rectricibus nigricantibus, apice sordidè cinereo fim-

il y loge, il y grimpe, il y chasse, il y pond (1); je comprends sous ce nom de murailles, non seulement celles des hommes, mais encore celles de la nature, c'est-à-dire les grands rochers coupés à pic (2). M. Kramer a remarqué de ces oiseaux qui se tenaient dans les cimetières par préférence, et qui pondaient leurs œufs dans des crânes humains (3). Ils volent en battant des ailes à la manière des huppes, et quoiqu'ils soient plus gros que le précédent, ils sont aussi remuants et aussi vifs; les mouches, les fourmis et surtout les araignées sont leur nourriture ordinaire.

Belon croyait que c'était une espèce particulière à la province d'Auvergne (4), cependant elle existe en Autriche, en Silésie, en Suisse, en Pologne, en Lorraine, surtout dans la Lorraine-Allemande, et même selon quelques-uns en Angleterre; selon d'autres elle y est au moins fort rare (5); elle est au contraire assez commune en

« briatis, binis utrinque extimis apice albis..... Certhia muralis, le « *Grimpereau de muraille.* » Brisson, tome III, page 607.

Quelques-uns l'appellent *Pic d'Auvergne*, suivant M. Salerne, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 113.

(1) On dit aussi qu'il pond dans des trous d'arbres.

(2) Le nom de *Pic de montagne* qu'on lui donne à Turin, est un indice qu'on le soupçonne, au moins dans ce pays, de s'accommoder aussi bien des trous de rochers que de ceux de murailles; et d'ailleurs Schwenckfeld dit qu'on le voit communément dans les citadelles qui sont situées sur les montagnes.

(3) Austr. inf., pag. 336.

(4) Nature des Oiseaux, à l'endroit cité.

(5) M. Edwards ne la croit ni native ni de passage en Angleterre; il ne l'y a jamais vue, non plus que Rai et Willughby.

Italie, aux environs de Bologne et de Florence, mais beaucoup moins dans le Piémont.

C'est surtout l'hiver que ces oiseaux paraissent dans les lieux habités, et si l'on en croit Belon on les entend voler en l'air de bien loin, venant des montagnes pour s'établir contre les tours des villes. Ils vont seuls ou tout au plus deux à deux, comme font la plupart des oiseaux qui se nourrissent d'insectes, et quoique solitaires, ils ne sont ni ennuyés ni tristes (1), tant il est vrai que la gaîté dépend moins des ressources de la société que de l'organisation intérieure!

Le mâle a sous la gorge une plaque noire qui se prolonge sur le devant du cou, et c'est le trait caractéristique qui distingue ce mâle de sa femelle; le dessus de la tête et du corps d'un joli cendré; le dessous du corps d'un cendré beaucoup plus foncé; les petites couvertures supérieures des ailes, couleur de rose; les grandes noirâtres, bordées de couleur de rose; les pennes terminées de blanc et bordées, depuis leur base jusqu'à la moitié de leur longueur, de couleur de rose qui va s'affaiblissant et qui s'éteint presque sur les pennes les plus proches du corps; les cinq premières marquées sur le côté intérieur de deux taches d'un blanc plus ou moins pur, et les neuf suivantes d'une seule tache fauve; les petites couvertures inférieures, les plus voisines du bord,

(1) Ils sont gais et vioges, dit Belon.

couleur de rose, les autres noirâtres; les pennes de la queue noirâtres, terminées, savoir, les quatre paires intermédiaires de gris-sale, et les deux paires extérieures de blanc; le bec et les pieds noirs.

La femelle a la gorge blanchâtre. Un individu que j'ai observé, avait sous la gorge une grande plaque d'un gris-clair, qui descendait sur le cou, et envoyait une branche sur chaque côté de la tête. La femelle que M. Edwards a décrite était plus grande que le mâle décrit par M. Brisson. En général, cet oiseau est d'une taille moyenne entre celle du merle et celle du moineau.

Longueur totale, six pouces deux tiers; bec, quatorze lignes, et quelquefois jusqu'à vingt, selon M. Brisson; langue fort pointue, plus large à sa base, terminée par deux appendices; tarse, dix à onze lignes; doigts disposés trois en avant et un seul en arrière, celui du milieu, neuf à dix lignes, le postérieur onze, et la corde de l'arc formé par l'ongle seul, six; en général, tous les ongles longs, fins et crochus; vol, dix pouces; ailes composées de vingt pennes selon Edwards, de dix-neuf selon Brisson, et tous deux comptent parmi ces pennes la première qui est très-courte et n'est point une penne; queue, vingt-une lignes, composée de douze pennes à-peu-près égales; dépasse les ailes de six à sept lignes.

Belon dit positivement que cet oiseau a deux doigts devant et deux derrière; mais il avait dit

aussi que le grimpereau précédent avait la queue courte : la cause de cette double erreur est la même : Belon regardait ces deux oiseaux comme avoisinant la famille des pics (1), et il leur en a donné les attributs, sans y regarder de bien près ; c'est qu'il voyait quelquefois par les yeux de l'analogie : or l'on sait que la lumière de l'analogie qui éclaire si souvent l'esprit et le mène aux grandes découvertes, éblouit quelquefois les yeux dans le détail des observations.

(1) Belon nomme celui-ci *Pic de muraille*, et les rapports du grimpereau précédent avec les pics ne lui avaient point échappé.



P. Oudart del. Litho: de C. Motte Meunier direx

1. Le petit Grimpereau de la Guyanne 2. le Grimpe.au de Muraille

OISEAUX ÉTRANGERS

DE L'ANCIEN CONTINENT

QUI ONT RAPPORT

AUX GRIMPEREAUX.

Je donnerai à ces oiseaux le nom de *Soui-mangas*, que porte à Madagascar une assez belle espèce, par laquelle je vais commencer l'histoire de cette tribu. Je ferai ensuite un article séparé des oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont quelque rapport à nos grimpereaux, mais auxquels ce nom de grimpereaux ne peut convenir, puisqu'on sait que la plupart ne grimpent point sur les arbres, et qu'ils ont des mœurs, des allures et un régime fort différents. Je les distinguerai donc et de nos grimpereaux d'Europe, et des soui-mangas d'Afrique et d'Asie, par le nom de *Guit-Guit*, nom que les sauvages, nos maîtres en nomenclature, ont imposé à une très-belle espèce de ce genre qui se trouve au Brésil. J'appelle les sauvages, nos maîtres en nomenclature,

et j'en pourrais dire autant des enfants, parce que les uns et les autres désignent les êtres par des noms d'après nature, qui ont rapport à leurs qualités sensibles, souvent même à la plus frappante, et qui par conséquent les représentent à l'imagination et les rappellent à l'esprit beaucoup mieux que nos noms abstraits, adoucis, polis, défigurés, et qui la plupart ne ressemblent à rien.

En général, les grimpereaux et les soui-mangas ont le bec plus long à proportion que les guit-guits, et leur plumage est pour le moins aussi beau, aussi beau même que celui des brillants colibris : ce sont les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moelleuses; toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté, qui leur servent d'ombre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs, leur jeu pétillant, leur inépuisable variété, même dans les peaux desséchées de ces oiseaux, qui ornent nos Cabinets : on croirait que la nature a employé la matière des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, l'améthiste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. Que serait-ce donc, si nous pouvions contempler dans toute leur beauté ces oiseaux eux-mêmes, et non leurs cadavres ou leurs mannequins! Si nous pouvions voir l'émail de leur

plumage dans toute sa fraîcheur, animé par le souffle de vie, embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant, variant ses reflets à chaque mouvement de l'oiseau qui se meut sans cesse, et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs, ou plutôt de nouveaux feux!

Dans le petit comme dans le grand, il faut, pour bien connaître la nature, l'étudier chez elle-même, il faut la voir agir en pleine liberté, ou du moins il faut tâcher d'observer les résultats de son action dans toute leur pureté et avant que l'homme y ait mis la main.

Il y a beaucoup de soui-mangas vivants chez les oiseleurs hollandais du cap de Bonne-Espérance : ces oiseleurs ne leur donnent pour toute nourriture que de l'eau sucrée; les mouches qui abondent dans ce climat, et qui sont le fléau de la propreté hollandaise, suppléent au reste; les soui-mangas sont fort adroits à cette chasse, ils attrapent toutes celles qui entrent dans la volière ou qui en approchent; et ce qui prouve que ce supplément de subsistance leur est très-nécessaire, c'est qu'ils meurent peu de temps après avoir été transportés sur les vaisseaux où il y a beaucoup moins d'insectes. M. le vicomte de Querhoënt, à qui nous devons ces remarques, n'en a jamais pu conserver au-delà de trois semaines.

1.

LE SOUI-MANGA.[1]

Certhia madagascariensis, Linn., Gmel., Vieill.; *Cynniris madagascariensis*, Cuv., Vieill.

C'est, suivant M. Commerson, le nom que l'on donne à ce bel oiseau dans l'île de Madagascar où il l'a vu vivant.

Le soui-manga a la tête, la gorge et toute la partie antérieure d'un beau vert brillant, et de plus un double collier, l'un violet et l'autre mordoré; mais ces couleurs ne sont ni simples ni permanentes; la lumière qui se joue dans les barbes des plumes comme dans autant de petits prismes, en varie incessamment les nuances depuis le vert-doré jusqu'au bleu-foncé; il y a de chaque côté, au-dessous de l'épaule, une tache d'un beau jaune; la poitrine est brune, le reste du dessous du corps jaune-clair; le reste du dessus du corps oli-

(1) « Certhia supernè splendidè viridis, ad violaceum inclinans, in- « fernè pallidè flava; dorso infimo et uropygio fusco-olivaceis; tæniâ « duplici in pectore transversâ, aliâ cæruleo-violaceâ, alterâ castaneâ; « rectricibus nigris, extimâ ultimâ medietate obliquè griseo-fuscâ, « proximè sequenti apice griseo-fuscâ (*mas*). »

« Certhia supernè fusco-olivacea, infernè flavicans, olivaceo admixto; « rectricibus nigris, extimâ ultimâ medietate obliquè griseo-fuscâ, proximè « sequenti apice griseo-fuscâ (*fæmina*)..... Certhia Madagascariensis « violacea, *grimpereau violet de Madagascar*. » Brisson, tome III, page 638. On l'appelle à Madagascar, *Soui*.

vâtre-obscur; les grandes couvertures et les pennes des ailes brunes, bordées d'olivâtre; celles de la queue noires, bordées de vert, excepté la plus extérieure qui l'est en partie de gris-brun; la suivante est terminée de cette même couleur; le bec et les pieds sont noirs.

La femelle est un peu plus petite et beaucoup moins belle; brun-olivâtre dessus, olivâtre tirant au jaune dessous; du reste ressemblant au mâle dans tout ce qui n'a point d'éclat. Cet oiseau est à-peu-près de la grosseur de notre troglodyte.

Longueur totale, environ quatre pouces; bec, neuf lignes; tarse, six lignes et plus; doigt du milieu, cinq lignes et demie, plus grand que le postérieur; vol, six pouces; queue, quinze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de sept à huit lignes.

On doit rapporter à cette espèce, comme variété très-prochaine, le soui-manga de l'île de Luçon que j'ai vu dans le beau cabinet de M. Mauduit, et qui a la gorge, le cou et la poitrine couleur d'acier poli, avec des reflets verts, bleus, violets, etc. et plusieurs colliers que le jeu brillant de ces reflets paraît multiplier encore; il semble cependant que l'on en distingue quatre plus constants, l'inférieur violet-noirâtre, le suivant marron, puis un brun, et enfin un jaune; il y a deux taches de cette couleur au-dessous des épaules; le reste du dessous du corps, gris-olivâtre; le dessus du corps, vert-foncé avec des reflets bleus, vio-

lets, etc. les pennes des ailes, les pennes et couvertures supérieures de la queue, d'un brun plus ou moins foncé, avec un œil verdâtre.

Longueur totale, un peu moins de quatre pouces; bec, dix lignes; tarse, sept; ongle postérieur le plus fort; queue, quinze lignes, carrée; dépasse les ailes de sept lignes.

2.

LE SOUI-MANGA* (1)

MARRON-POURPRÉ A POITRINE ROUGE.

Cinnyris speratus, Cuv.; *Nectarinia sperata*, Kuhl; *Certhia sperata*, Vieill.

Seba dit que le chant de cet oiseau des îles Philippines est semblable à celui du rossignol; il a la tête, la gorge et le devant du cou varié de

---

* Voyez les planches enluminées, n° 246, où cet oiseau est représenté fig. 1, le mâle, sous le nom de *Grimpereau des Philippines;* et fig. 2, la femelle.

(1) « Avis nochtototl, colore passeris Hispanici. » Seba, tom. I, pag. 69, n° 5.

« Falcinellus colore passeris Hispanici; » en allemand, *purpur kopfchen*. Klein, Ordo avium, pag. 107, n° 2.

« Certhia supernè castaneo purpurea, infernè coccinea; capite et collo « inferiore splendidè violaceis; dorso infimo et uropygio violaceis, vi- « ridi-aureo variantibus; imo ventre et lateribus olivaceo-flavicantibus; « rectricibus nigricantibus, supernè chalybeo colore variantibus, oris « exterioribus violaceis, viridi-aureo variantibus (*mas*). »

« Certhia supernè viridi-olivacea, infernè flavo-olivacea; rectricibus « nigricantibus, quatuor utrinque extimis apice griseis (*fæm.*). Certhia

fauve et de noir lustré, changeant en bleu violet; le dessus du cou et le dessus du corps dans sa partie antérieure, marron pourpré; dans sa partie postérieure, violet changeant en vert doré; les petites couvertures des ailes de même, les moyennes brunes, terminées de marron pourpré; la poitrine et le haut du ventre d'un rouge-vif; le reste du dessous du corps d'un jaune-olivâtre; les pennes et grandes couvertures des ailes brunes bordées de roux; les pennes de la queue noirâtres avec des reflets d'acier poli, bordées de violet changeant en vert-doré; bec noir dessus (jaune selon Seba), blanchâtre dessous; pieds bruns (jaunâtres selon Seba), et les ongles longs.

La femelle diffère du mâle, en ce qu'elle est vert-d'olive dessus, jaune-olivâtre dessous; que les pennes de sa queue sont noirâtres, et les quatre paires latérales terminées de gris: ces oiseaux sont un peu plus petits que nos grimpereaux.

Longueur totale, quatre pouces; bec, huit lignes; tarse, six; doigt du milieu, cinq, le postérieur un peu plus court; vol, six pouces; queue,

---

« Philippensis purpurea, *Grimpereau des Philippines.* » Brisson, ad lib., tom. III, pag. 655.

« Certhia purpurea, subtus coccinea; capite, gulâ uropygioque vio-« laceis.... Sperata. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 13, pag. 186.

« Fæmina olivacea, supra viridescens, subtus flavescens. » Idem, ibid.

« Trogloditæ affinis. » Moehring, Av. gen., pag. 79, G. 102. Notez que le troglodyte de Moehring est notre colibri et celui de tout le monde.

un pouce, composée de douze pennes; dépasse les ailes de trois lignes.

VARIÉTÉS DU SOUI-MANGA MARRON-POURPRÉ A POITRINE ROUGE.

I. Le petit Grimpereau *ou* Soui-manga brun et blanc d'Edwards (1) a tant de rapport avec celui-ci, que je ne puis m'empêcher de le regarder comme une variété d'âge dont le plumage n'est point encore formé, et commence seulement à prendre des reflets : en effet, il est blanc dessous, brun dessus, avec quelques reflets de couleur de cuivre; il a un trait brun entre le bec et l'œil; des espèces de sourcils blancs; les pennes des ailes d'un brun plus foncé que le dos, et bordées d'une couleur plus claire; les pennes de la queue noirâtres, la plus extérieure terminée de blanc; le bec et les pieds bruns. M. Edwards dit qu'il est une fois plus petit que notre grimpereau d'Europe.

---

(1) « The little brown and white creeper; honey thief (*larron de « miel*). » Edwards, pl. 26.

« Falcinellus fuscus, ventre albicante; » en allemand, *braune baumklette mit weissem unterleib.* Klein, Ordo avium, pag. 108, n° 14.

« Certhia supernè fusca, cupri puri colore varians, infernè alba; tæniâ « supra oculos candidâ; fasciolâ utrinque rostrum inter et oculum « obscurè fuscâ; rectricibus nigricantibus, extimâ apice albâ.... Certhia « Indica, *Grimpereau des Indes.* » Brisson, tome III, page 621.

— Gerini, pl. 195, fig. 2, pag. 56.

« Certhia grisea, subtus alba; superciliis candidis; rectricibus fuscis, « extimis apice albis.... Pusilla. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 3, p. 185.

Longueur totale, trois pouces et demi; bec, huit à neuf lignes; tarse, cinq à six; doigt du milieu, cinq, un peu plus long que le postérieur; queue, treize lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de trois à quatre lignes (1).

II. Le Grimpereau *ou* Soui-manga à gorge violette et poitrine rouge de M. Sonnerat (2), doit être aussi rapporté comme variété à la même espèce; car outre qu'il a la gorge violette et la poitrine rouge, il a de plus le dos et les petites plumes des ailes mordorés, le croupion et la queue couleur d'acier poli, tirant sur le verdâtre, et les couvertures inférieures de la queue d'un vert terne : d'ailleurs ces deux oiseaux sont indigènes des mêmes îles Philippines (3).

3.

LE SOUI-MANGA (4)

VIOLET A POITRINE ROUGE.

Cinnyris discolor, Vieill.; *Certhia senegalensis*, Lath., Linn., Gmel.

Le violet est la couleur dominante de son plu-

---

(1) M. Vieillot regarde cet oiseau comme un jeune; mais il ne le rapporte pas, ainsi que le fait Latham, à l'espèce du Soui-manga olive, à gorge pourpre. Desm. 1829.

(2) Voyage à la nouvelle Guinée, page 63, pl. 30, fig. D.

(3) M. Vieillot considère cet oiseau comme une variété du *Cinnyris speratus*, décrit ci-avant, page 40. Desm. 1829.

(4) « Certhia nigra ad violaceum inclinans; vertice et gutture viridi-

mage, et sur ce fond obscur paraissent avec avantage les couleurs plus vives des parties antérieures; sur la gorge et le dessus de la tête, un vert-doré brillant, enrichi de reflets cuivreux; sur la poitrine et le devant du cou, un beau rouge éclatant, seule couleur qui paraisse sur ces parties lorsque les plumes sont bien rangées, bien couchées les unes sur les autres; chacune de ces plumes est cependant de trois couleurs différentes, noire à son origine, vert-doré dans sa partie moyenne, et rouge à son extrémité; preuve décisive entre mille autres, qu'il ne suffit pas d'indiquer les couleurs des plumes, pour donner une idée juste des couleurs du plumage. Toutes les pennes de la queue et des ailes, les grandes couvertures supérieures de ces dernières, et leurs couvertures inférieures sont brunes: les jambes sont d'une teinte composée, où le brun semble fondu avec le violet; le bec est noir, et les pieds noirâtres. Cet oiseau est à-peu-près de la taille du roitelet: il se trouve au Sénégal.

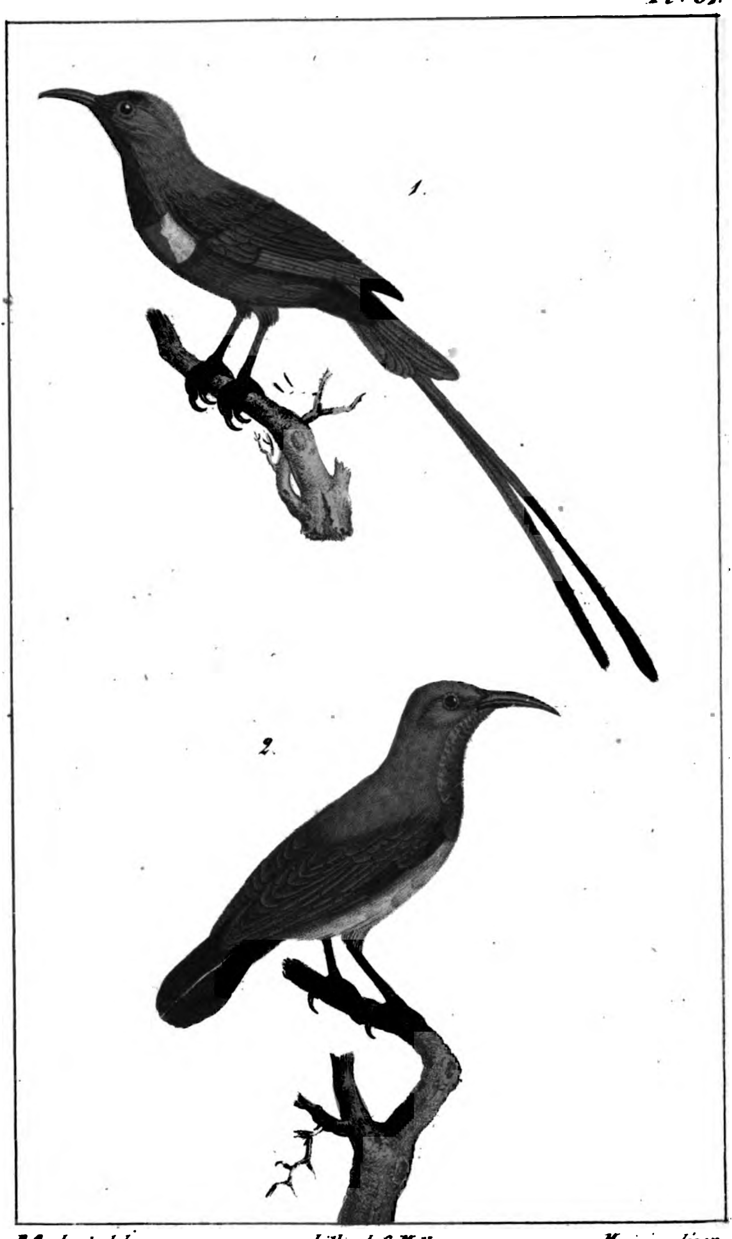
Longueur totale, cinq pouces; bec, dix lignes; tarse, sept lignes; doigt du milieu, cinq lignes et

---

« aureis, cupri puri colore variantibus; collo inferiore et pectore coccineis; remigibus rectricibusque fuscis.... Certhia senegalensis, *Grimpereau violet du Sénégal.* » Brisson, tome III, page 660. C'est le premier qui l'ait vu.

— Gerini, pl. 199, fig. 2, pag. 58.

« Certhia nigro-violacea; vertice gulâque viridi-aureis; pectore coccineo.... Senegalensis. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 14, page 186.



P. Oudart del. Litho: de C. Motte. Meunier direx.

1. Le Soui-manga vert doré, à longue queue, 2. le Soui-manga olive, à gorge pourpre.

demie, un peu plus long que le doigt postérieur; vol, sept pouces un tiers; queue, vingt-deux lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de dix lignes.

4.

LE SOUI-MANGA POURPRE.[1]

Cinnyris purpuratus, Vieill.

Si cet oiseau avait du vert doré changeant sur la tête et sous la gorge, et du rouge, au lieu de vert et de jaune sur la poitrine, il serait presque tout à fait semblable au précédent, ou du moins il lui ressemblerait beaucoup plus qu'au soui-manga à collier, qui n'a pas une nuance de pourpre dans son plumage; et je ne vois pas pourquoi M. Brisson regarde ce dernier et le grimpereau pourpre d'Edwards, comme étant exactement le même oiseau sous deux noms différents (2).

---

(1) « The purple Indian creeper. » Edwards, pl. 265. Cet auteur dit que l'oiseau dont il s'agit ici, a la langue du colibri, c'est-à-dire divisée par le bout en plusieurs filaments; on serait fondé à croire, d'après cela, que M. Edwards n'a pas bien connu la vraie conformation de la langue du colibri.

(2) Voyez le supplément d'Ornithologie, tome VI, page 117.

5.

LE SOUI-MANGA A COLLIER.* (1)

Cinnyris chalybeus, Vieill., Cuv.; *Certhia chalybea*, Lath., Linn., Gmel.

Cette espèce, qui vient du cap de Bonne-Espérance, a de l'analogie avec celle du soui-manga violet; elle a, comme celle-ci, du vert-doré, changeant en couleur de cuivre de rosette, et ce vert-doré s'étend sur la gorge, la tête et tout le dessus du corps; il borde aussi les dix pennes intermédiaires de la queue, qui sont d'un noir lustré, seulement il n'est point changeant sur ses couvertures supérieures. La poitrine a du rouge comme dans le soui-manga violet; mais ce rouge occupe moins d'espace, monte moins haut, et forme une espèce de ceinture contiguë par son bord supé-

* Voyez les planches enluminées, n° 246, où cet oiseau est représenté, fig. 3, sous le nom de *Grimpereau du cap de Bonne-Espérance*.

(1) « Certhia supernè viridi-aurea, cupri puri colore varians, infernè « grisea; pectore rubro; tæniâ transversâ collum inter et pectus chali- « beâ, viridi colore variante; pectore infimo et lateribus luteo notatis; « rectricibus splendidè nigricantibus, oris exterioribus viridi-aureis, « cupri puri colore variantibus, marginibus in apice griseis, extimâ ex- « teriùs griseâ.... Certhia torquata capitis Bonæ-Spei, *Grimpereau à « collier du cap de Bonne-Espérance*. » Brisson, tome III, page 643.

— Gerini, page 60, Sp. 30.

« Certhia viridis, nitens, pectore rubro, fasciâ anticâ chalybeâ.... « Chalybea. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 10, pag. 186.

M. Brisson est le premier qui ait parlé de cette espèce.

rieur à un collier d'un bleu d'acier poli changeant en vert, large d'une ligne; le reste du dessous du corps est gris, avec quelques mouchetures jaunes sur le haut du ventre et sur les flancs: les pennes des ailes sont d'un gris-brun; le bec est noirâtre, et les pieds tout à fait noirs. Cet oiseau est à-peu-près de la taille du soui-manga violet, mais proportionné différemment.

Longueur totale, quatre pouces et demi; bec, dix lignes; tarse, huit lignes et demie; doigt du milieu, six lignes, à-peu-près égal au doigt postérieur; vol, six pouces et demi; queue, dix-huit lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de neuf lignes.

La femelle, suivant M. Brisson, diffère du mâle, en ce que le dessous du corps est de la même couleur que le dessus, seulement il y a des mouchetures jaunes sur les flancs.

Selon d'autres, elle a aussi une ceinture rouge, mais qui tombe plus bas que dans le mâle, et toutes ses autres couleurs sont moins vives, auquel cas, on doit reconnaître cette femelle dans le soui-manga observé au cap de Bonne-Espérance par M. le vicomte de Querhoënt, au mois de janvier 1774. Cet oiseau avait la gorge gris-brun, varié de vert et de bleu; la poitrine ornée d'une ceinture couleur de feu; le reste du dessous du corps, gris-blanc; la tête et tout le dessus du corps gris-brun, varié de vert sur le dos, et de bleu sur la naissance de la queue; les ailes, brun-clair,

doublées de jaune-doré; les pennes de la queue, noirâtres; le bec et les pieds noirs. M. le vicomte de Querhoënt ajoute que cet oiseau chante joliment, qu'il vit d'insectes et du suc des fleurs, mais qu'il a le gosier si étroit, qu'il ne saurait avaler les mouches ordinaires un peu grosses. Ne pourrait-il pas se faire que cette dernière variété ne fût qu'une variété d'âge, observée avant que son plumage fût entièrement formé, et que la véritable femelle du soui-manga à collier fût le grimpereau du cap de Bonne-Espérance de M. Brisson (1), qui est partout d'un gris-brun, plus foncé dessus, plus clair dessous, couleur qui borde les pennes de la queue et des ailes? Cela est d'autant plus probable, que les tailles se rapportent ainsi que les dimensions relatives des parties, et que ces oiseaux sont tous deux du cap de Bonne-Espérance. Mais c'est au temps et à l'observation à fixer tous ces doutes.

Enfin, on pourrait encore regarder comme une

---

(1) « Certhia griseo-fusca, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; rectricibus nigricantibus, oris exterioribus griseo-fuscis, extimâ exteriùs « albido fimbriatâ. Certhia capitis Bonæ-Spei, *Grimpereau du cap de* « *Bonne-Espérance.* » Brisson, tome III, page 618.

— Gerini, page 59, Sp. 19.

« Certhia capensis, grisea; rectricibus nigricantibus, extimâ exteriùs « albo fimbriatâ.... » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 4, pag. 185 *.

* V. Vieillot a décrit cet oiseau comme un jeune du Grimpereau du cap de Bonne-Espérance (*Certhia capensis*). Desm. 1829.

femelle du soui-manga à collier ou de quelqu'une de ses variétés, le grimpereau des îles Philippines * de M. Brisson (1), dont le plumage monotone et sans éclat, annonce assez une femelle, et qui d'ailleurs a les pennes intermédiaires de la queue bordées d'un noir-lustré, changeant en vert-doré, comme sont les pennes de la queue du soui-manga à collier; mais dans cette femelle, les reflets sont beaucoup moins vifs. Elle est d'un brun verdâtre dessus, d'un blanc teinté de soufre dessous; elle a les pennes des ailes brunes, bordées d'une couleur plus claire, et les latérales de la queue noirâtres, terminées de blanc-sale.

Si les grimpereaux des Indes orientales sont, comme ceux d'Amérique, plusieurs années à for-

---

* Voyez les planches enluminées, n° 576, fig. 1.

(1) « Certhia supernè griseo-fusca, ad viridescentem colorem inclinans, infernè alba, ad sulphureum vergens; rectricibus binis intermediis nigris, oris exterioribus viridi-aureo colore variantibus, lateralibus nigricantibus, apice albidis.... Certhia Philippensis, le *Grimpereau des Philippines.* » Brisson, tome III, page 613. — Gerini, pag. 59, Sp. 16.

« Certhia rectricibus intermediis duabus longissimis; corpore subgriseo-virescente; subtus albo flavescens.... Philippina. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 21, pag. 187. J'ignore sur quel fondement M. Linnæus donne à cette espèce deux longues pennes intermédiaires à la queue : s'il a vu un individu ainsi fait, alors celui-ci sera un jeune ou un vieux en mue, ou une femelle; mais il est douteux que M. Linnæus ait vu cet oiseau, puisqu'il ne le décrit point, et qu'il n'ajoute rien à ce qu'en ont dit les autres.

C'est, à mon avis, le grimpereau B de la planche 30. Voyage de M. Sonnerat à la nouvelle Guinée *.

* C'est le *Nectarinia philippensis* de Kuhl. Desm. 1829.

mer leur plumage, et s'ils n'ont leurs belles couleurs qu'après un certain nombre de mues, on ne doit pas être surpris de trouver tant de variétés dans ces espèces.

Longueur totale, quatre pouces neuf lignes; bec, un pouce; tarse, six lignes et demie; doigt du milieu, cinq lignes et demie; le postérieur, presque aussi long : vol, six pouces un quart; queue, quinze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de cinq lignes.

6.

LE SOUI-MANGA*[1]

OLIVE A GORGE POURPRE.

Cinnyris zeylonicus, Vieill.; *Certhia zeylonica*, Lath., Linn., Gmel.

La couleur la plus distinguée de son plumage, c'est un violet foncé très-éclatant qui règne sous

* Voyez les planches enluminées, n° 576, où cet oiseau est représenté figure 4, sous le nom de *Grimpereau olive des Philippines*.

(1) « Certhia supernè obscurè olivacea, infernè lutea; collo inferiore « et pectore splendidè violaceis; rectricibus fuscis, oris exterioribus « obscurè olivaceis.... Certhia Philippensis olivacea, *Grimpereau olive* « *des Philippines*. » Brisson, tome III, page 623. — Gerini, pag. 59, Sp. 21.

« Certhia pileo viridi; dorso ferrugineo, abdomine flavo; gulâ uro- « pygioque azureis..... Zeylonica. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 23, pag. 188.

C'est le grimpereau A, pl. 30, de M. Sonnerat, Voyage à la nouvelle Guinée, pages 62 et 63.

la gorge, devant le cou et sur la poitrine; il a le reste du dessous du corps jaune; tout le dessus, compris les petites couvertures supérieures des ailes, d'une couleur d'olive-obscure, et cette couleur borde les pennes de la queue et des ailes, ainsi que les grandes couvertures de celles-ci, dont le brun est la couleur dominante; le bec est noir, et les pieds sont d'un cendré-foncé.

C'est M. Poivre qui a apporté cet oiseau des Philippines; il est à-peu-près de la taille de notre troglodyte.

Longueur totale, quatre pouces; bec, neuf à dix lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu, cinq lignes; le doigt postérieur un peu plus court; vol, six pouces; queue, quatorze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de six lignes.

Si le grimpereau de Madagascar * de M. Brisson (1), n'avait pas le bec plus court et la queue plus longue, je le regarderais comme la femelle du soui-manga de cet article; mais du moins on ne peut s'empêcher de le reconnaître pour une

* Voyez les planches enluminées, n° 575, fig. 1.

(1) « Certhia supernè obscurè viridi-olivacea, vertice obscuriore, in« fernè griseo-fusca; oculorum ambitu candicante; rectricibus fuscis, « oris exterioribus obscurè viridi-olivaceis.... Certhia Madagascariensis « olivacea, *Grimpereau olive de Madagascar.* » Brisson, tome III, page 625.

— Gerini, pag. 59, Sp. 22.

« Certhia olivacea, subtus grisea; orbitis albicantibus.... Olivacea. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 5, pag. 185.

variété imparfaite ou dégénérée. Il a tout le dessus du corps, compris les couvertures des ailes, d'un vert d'olive-obscur, mais plus obscur sur le sommet de la tête que partout ailleurs, et qui borde les pennes des ailes et de la queue; toutes ces pennes sont brunes; le tour des yeux est blanchâtre; la gorge et le dessous du corps gris-brun; les pieds tout à fait bruns; il a le bec noirâtre: sa taille est au-dessous de celle de notre grimpereau.

Longueur totale, quatre pouces; bec, six à sept lignes; tarse, sept lignes; doigt du milieu, cinq et demie, le doigt postérieur un peu plus court; vol, six pouces et demi; queue, dix-neuf lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de huit lignes (1).

Il y a aux Philippines un oiseau * fort ressemblant à celui de cet article, et qu'on peut regarder comme une variété dans cette espèce: c'est le soui-manga ou grimpereau gris des Philippines de M. Brisson (2); il a le dessus du corps d'une

(1) C'est le *Nectarinia olivacea* de Kuhl. — *Cinnyris olivaceus*, Vieill. DESM. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 576, fig. 2.

(2) « Certhia supernè griseo-fusca, infernè albo-flavicans; collo inferiore tæniâ longitudinali saturatè violaceâ insignito; rectricibus nigris, « exteriùs violaceo-chalibeo fimbriatis, lateralibus apice albidis.... Certhia Philippensis grisea, *Grimpereau gris des Philippines.* » Brisson, tome III, page 615.

— Gerini, pag. 59, Sp. 17.

« Certhia olivacea, subtus flavescens; rectricibus æqualibus.... Curruca. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 6, pag. 185.

jolie teinte de gris-brun; la gorge et le dessous du corps jaunâtres; la poitrine plus rembrunie; une bande violet-foncé qui part de la gorge et descend le long du cou; les couvertures des ailes d'une couleur d'acier poli, couleur qui borde les pennes de la queue dont le reste est noirâtre; les latérales terminées de blanc-sale; les pennes des ailes brunes; le bec plus fort que les autres grimpereaux, et la langue terminée par deux filets selon M. Linnæus; le bec et les pieds noirs : il est plus petit que notre grimpereau.

Longueur totale, quatre pouces deux tiers; bec, neuf lignes; tarse, six lignes et demie; doigt du milieu, cinq et demie; le doigt postérieur un peu plus court; vol, six pouces un quart; la queue, quinze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes d'environ cinq lignes.

Enfin, je trouve encore à cette variété même, une variété secondaire dans le petit grimpereau des Philippines de M. Brisson (1), que nous avons fait représenter dans les planches enluminées *; c'est toujours du gris-brun dessus, du jaune des-

---

(1) « Certhia supernè griseo-fusca, infernè lutea; gutture maculâ « saturatè violaceâ insignito; rectricibus saturatè fuscis, binis utrinque « extimis apice albo-flavicantibus.... Certhia Philippensis minor, *petit « Grimpereau des Philippines.* » Brisson, tome III, page 616.

« Certhia subgrisea, subtus lutea; gulâ violaceâ; rectricibus duabus « extimis apice flavis..... Jugularis. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 7, pag. 185.

* Voyez n° 576, fig. 3. Voyez Gerini, pl. 199, fig. 1, pag. 58.

sous; une cravate violette; les pennes des ailes sont gris-brun comme le dessus du corps; celles de la queue d'un brun plus foncé; les deux paires les plus extérieures terminées de blanc-sale; le bec et les pieds sont noirâtres: cet oiseau est beaucoup plus petit que celui auquel il ressemble si fort par le plumage, et peut-être le plus petit des soui-mangas connus de l'ancien continent; ce qui me porte à croire que c'est une variété d'âge.

Longueur totale, trois pouces deux tiers; bec, neuf lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu, quatre lignes et demie; le doigt postérieur un peu plus court; vol, cinq pouces deux tiers; queue, quinze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes d'environ cinq lignes (1).

7.

L'ANGALA DIAN.*(2)

Cinnyris Lotenius, Vieill.; *Nectarinia Lotenia*, Kuhl; *Certhia Lotenia*, Lath., Linn., Gmel.

Cet oiseau a aussi un collier, d'une ligne et de-

---

(1) C'est le *Nectarinia jugularis*, Kuhl. — *Certhia jugularis*, Linn., Gmel. Desm. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 575, où le mâle est représenté, fig. 2, sous le nom de *Grimpereau vert de Madagascar;* et la femelle, fig. 3.

(2) « Certhia supernè viridi-aurea, infernè splendidè nigra (*mas*),

mie de large et d'un violet éclatant; les petites couvertures supérieures des ailes de même; la gorge, la tête, le cou, tout le dessus du corps et les couvertures moyennes des ailes, d'un vert-doré brillant; un trait d'un noir velouté entre la narine et l'œil; la poitrine, le ventre et tout le dessous du corps, du même noir, ainsi que les pennes de la queue et des ailes, et les plus grandes couvertures des ailes; mais ces grandes couvertures et les pennes de la queue sont bordées de vert-doré; le bec est noir et les pieds aussi.

M. Adanson soupçonne que l'oiseau que M. Brisson a regardé comme la femelle de l'angala, pourrait bien n'être qu'un jeune de la même espèce avant sa première mue: « cela semble indiqué,

---

« sordidè alba nigro maculata (*fœmina*); fasciolâ utrinque rostrum inter « et oculum splendidè nigrâ; tæniâ transversâ in summo pectore viola- « ceâ; rectricibus nigris, oris exterioribus viridi-aureis.... Certhia Ma- « dagascariensis viridis, *Grimpereau vert de Madagascar.* » Brisson, tome III, page 641.

— Gerini, pag. 69, Sp. 29.

« Certhia cærulea, fasciâ pectorali rubro-aureâ; loris atris... Lotenia. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 25, pag. 188. Il y a des différences assez considérables entre cette phrase de M. Linnæus et celle de M. Brisson; mais cela doit arriver toutes les fois qu'il s'agit de décrire, et même de peindre des couleurs changeantes.

M. Adanson reproche, avec raison, à M. Brisson, d'avoir confondu cet oiseau avec l'oiseau de Ceylan, que Seba nomme *Omnicolor* (tome I, page 110, n° 5). Cet oiseau de Seba paraît en effet beaucoup plus gros, et M. Adanson dit qu'il est de couleurs plus variées; mais il aurait pu remarquer que le *Falcinellus omnicolor Zeilanicus* de Klein désigne, dans l'intention bien exprimée de cet auteur, non l'Angala dian, mais l'*Avis omnicolor Ceylanica* de Séba.

« ajoute-t-il, par nombre d'espèces d'oiseaux de « ce genre, fort approchants de l'angala, qui se « trouvent au Sénégal, dont les femelles sont par- « faitement semblables aux mâles (1), mais dont « les jeunes ont dans leurs couleurs beaucoup « de gris, qu'ils ne quittent qu'à leur première « mue. »

L'angala est presque aussi gros que notre beque-figue : il fait son nid en forme de coupe, comme le serin et le pinson, et n'y emploie guère d'autres matériaux que le duvet des plantes : la femelle y pond communément cinq ou six œufs ; mais il lui arrive souvent d'en être chassée par une espèce d'araignée, aussi grosse qu'elle et très-vorace, qui s'empare de la couvée et suce le sang des petits (2).

L'oiseau que M. Brisson regarde comme la femelle, et M. Adanson, comme un jeune qui n'a point encore subi sa première mue, diffère du mâle adulte, en ce que la poitrine et le reste du dessous du corps, au lieu d'être d'un noir velouté uniforme, est d'un blanc-sale semé de taches noires, et en ce que les ailes et la queue sont d'un noir moins brillant.

---

(1) Je ne doute pas que M. Adanson n'ait vu au Sénégal nombre de femelles parfaitement semblables à leurs mâles, puisqu'il l'assure ; mais on ne doit point en faire une loi générale pour tous les oiseaux de l'Afrique et de l'Asie ; le faisan doré de la Chine, le paon, plusieurs espèces de tourterelles, de pies-grièches, de perruches, etc., d'Afrique, en sont de bonnes preuves.

(2) Voyez le Supplément de l'Encyclopédie, au mot *Angala*.

Longueur totale, cinq pouces un quart; bec, quatorze lignes; tarse, huit lignes; doigt du milieu, six lignes et demie, et plus grand que le postérieur; vol, huit pouces; queue, dix-neuf lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de six à sept lignes.

8.

LE SOUI-MANGA DE TOUTES COULEURS.(1)

Certhia omnicolor, Lath., Linn., Gmel.

Tout ce que l'on sait de cet oiseau, c'est qu'il vient de Ceylan, et que son plumage est d'un vert nuancé de toutes sortes de belles couleurs, parmi lesquelles la couleur d'or semble dominer. Seba dit que les petits de cet oiseau sont exposés aussi à devenir la proie des grosses araignées, et sans doute c'est un malheur qui leur est commun, non seulement avec l'angala, mais avec toutes les autres espèces de petits oiseaux qui nichent dans les pays habités par ces redoutables insectes, et

---

(1) *Avis Ceylonica omnicolor*. Seba, *thesaurus*, n° 5; il ajoute que cet oiseau est un des plus grands *Colubris*, mais il eût parlé plus juste en le donnant pour le plus grand des soui-mangas, plus grand que l'angala Dian, avec lequel MM. Brisson et Gerini l'ont confondu : les colibris sont tout à fait étrangers à l'ancien continent.

Falcinellus omnicolor Zeylanicus; en allemand, *seylansche baumklette*. Klein, Ordo av., pag. 107, n° 8.

qui ne savent pas, à l'aide d'une construction industrieuse, leur interdire l'entrée du nid.

A juger par la figure que donne Seba, le soui-manga de toutes couleurs a sept ou huit pouces de longueur totale; son bec, environ dix-huit lignes; sa queue, deux pouces un quart, et dépasse les ailes de seize à dix-huit lignes: en un mot, on peut croire que c'est la plus grosse espèce des soui-mangas.

9.

LE SOUI-MANGA[1]

VERT A GORGE ROUGE.

Cinnyris viridis, Vieill.; *Certhia viridis* et *afra*, Lath.

M. Sonnerat, qui a rapporté cet oiseau du cap de Bonne-Espérance, nous apprend qu'il chante aussi bien que notre rossignol, et même que sa voix est plus douce: il a la gorge d'un beau rouge-carmin, le ventre blanc; la tête, le cou, et la partie antérieure des ailes, d'un beau vert-doré et argenté; le croupion bleu-céleste; les ailes et la queue, d'un brun-mordoré; le bec et les pieds noirs.

Longueur totale, quatre pouces deux tiers à-

---

(1) « The red breasted green creeper. » Edwards, pl. 347.

« Certhia viridis, abdomine albo, pectore rubro, uropygio cæruleo....

« Afra. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 11, pag. 186.

peu-près; bec, un pouce; queue, dix-huit à vingt lignes; dépasse les ailes d'environ treize lignes.

10.

LE SOUI-MANGA(1)

ROUGE, NOIR ET BLANC.

Dicœum erythronotos, Vieill., Cuv.; *Certhia cruentata*, Lath., Linn., Gmel.

C'est ainsi que M. Edwards désigne cet oiseau du Bengale, qui est à-peu-près de la taille de notre roitelet; mais ce n'est pas assez d'indiquer les couleurs de son plumage, il faut donner, d'après le même M. Edwards, une idée de leur distribution: le blanc règne sur la gorge, et toute la partie inférieure sans exception; le noir sur la partie supérieure; mais sur ce fond sombre, un peu égayé par des reflets bleus, sont répandues quatre belles marques d'un rouge-vif; la première sur le

(1) « The black, white and red Indian creeper. » Edwards, pl. 81.

« Falcinellus Bengalensis. » Klein, Ordo av., pag. 108, n° 19.

« Certhia supernè ad cæruleum vergens, infernè alba; maculâ triplici, « aliâ in vertice, alterâ in collo superiore, tertiâ in medio dorso, tectri- « cibusque caudæ superioribus coccineis; rectricibus nigris ad cæruleum « vergentibus.... Certhia Bengalensis, *Grimpereau de Bengale*. » Brisson, tome III, page 663.

— Gerini, Ornithol. Ital., pl. 198, fig. 1, pag. 57.

« Certhia nigro-cærulescens, subtus alba; vertice, cervice, dorso « uropygioque rubris.... Cruentata. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, Gen. 65, Sp. 17, pag. 187.

sommet de la tête, la seconde derrière le cou, la troisième sur le dos, et la quatrième sur les couvertures supérieures de la queue : les pennes de la queue et des ailes, le bec et les pieds sont noirs.

Longueur totale, trois pouces un quart; bec, cinq à six lignes; tarse, cinq lignes; doigt du milieu quatre à cinq lignes; le doigt postérieur un peu plus court; queue, environ un pouce, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de cinq à six lignes.

11.

LE SOUI-MANGA DE L'ILE BOURBON.*

Dicæum chloronotos, Vieill. ? *Certhia borbonica*, Linn., Gmel.

Je ne donne point de nom particulier à cet oiseau, parce que je soupçonne que c'est une femelle ou un jeune mâle dont le plumage est encore imparfait. Cette variété d'âge ou de sexe me paraît avoir plus de rapport avec le souimanga proprement dit, le marron-pourpré et le violet, qu'avec aucun autre : elle a le dessus de la tête et du corps brun-verdâtre; le croupion jaune-olivâtre; la gorge et tout le dessus du corps d'un gris-brouillé, qui prend une teinte jaunâtre près

* Voyez les planches enluminées, n° 681, où cet oiseau est représenté, fig. 2, sous le nom de *Grimpereau de l'île de Bourbon*.

Pl:88



P. Oudart del: — Litho: de C. Motte — Meunier direx

1. Le Soui-manga à longue queue et à capuchon violet,
2. le Soui-manga à collier.

de la queue; les flancs roux, les pennes de la queue noirâtres, celles des ailes noirâtres bordées d'une couleur plus claire; le bec et les pieds noirs.

Les dimensions sont à-peu-près les mêmes que celles du soui-manga violet.

LES SOUI-MANGAS

A LONGUE QUEUE.

Nous ne connaissons que trois oiseaux dans l'ancien continent à qui ce nom soit applicable. Seba parle aussi d'une femelle de cette espèce qui n'a point de longue queue; d'où il suivrait que, du moins dans quelques espèces, cette longue queue est un attribut propre au mâle: Et qui sait si parmi les espèces que nous venons de voir, il n'y en a pas plusieurs où les mâles jouissent de la même prérogative, lorsqu'ils ont l'âge requis, et lorsqu'ils ne sont point en mue? Qui sait si plusieurs des individus qu'on a décrits, gravés, coloriés, ne sont pas des femelles, ou de jeunes mâles, ou de vieux mâles en mue et privés, seulement pour un temps, de cette décoration? je le croirais d'autant plus, que je ne vois aucune autre différence de conformation entre les soui-

mangas à longue queue et ceux à queue courte, et que leur plumage brille des mêmes couleurs et jette les mêmes reflets.

I.

LE SOUI-MANGA*[1]

A LONGUE QUEUE ET A CAPUCHON VIOLET.

Cinnyris violaceus, Cuv.; *Nectarinia violacea*, Kuhl; *Certhia violacea*, Lath., Linn., Gmel.

J'ignore pourquoi on a donné à cet oiseau le nom de petit grimpereau, si ce n'est parce qu'il a les deux pennes intermédiaires de la queue moins longues que les deux autres; mais il est certain qu'en retranchant à tous de la longueur totale, celle de la queue, celui-ci ne serait pas le plus petit des trois.

Je remarque en second lieu, qu'en le compa-

---

* Voyez les planches enluminées, n° 670, où cet oiseau est représenté, fig. 2, sous le nom de *petit Grimpereau à longue queue du cap de Bonne-Espérance*. — Gerini, Ornithol. Ital., pag. 60, Sp. 31.

(1) « Certhia supernè splendidè violacea, ad viride inclinans, infernè « splendidè aurantia; dorso infimo et uropygio fusco-olivaceis; rectri- « cibus fusco-nigricantibus, oris exterioribus olivaceis, duabus inter- « mediis longissimis.... Certhia longicauda minor capitis Bonæ-spei, « *le petit Grimpereau à longue queue du cap de Bonne-Espérance*. » Brisson, tome III, page 649.

« Certhia rectricibus intermediis duabus longissimis, corpore violaceo « nitente, pectore abdomineque luteis.... Violacea. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, Gen. 65, Sp. 22, pag. 188.

rant au soui-manga marron-pourpré, on trouve entre les deux des rapports si frappants et si multipliés, que s'il n'était pas plus gros, et qu'on ne lui sût pas la queue autrement faite, on serait tenté de les prendre pour deux individus de la même espèce, dont l'un aurait perdu sa queue dans la mue. M. le vicomte de Querhoënt l'a vu dans son pays natal, aux environs du cap de Bonne-Espérance : il nous apprend qu'il construit son nid avec art, et qu'il y emploie pour tous matériaux une bourre soyeuse.

Il a la tête, le haut du dos et la gorge d'un violet brillant changeant en vert; le devant du cou d'un violet tout aussi brillant, mais changeant en bleu ; le reste du dessus du corps d'un brun-olivâtre, et cette couleur borde les grandes couvertures des ailes, leurs pennes et celles de la queue, qui toutes sont d'un brun plus ou moins foncé : le reste du dessous du corps d'un orangé plus vif sur les parties antérieures, et qui va s'affaiblissant sur les parties éloignées. La taille de cet oiseau n'est que très-peu au-dessus de celle de notre grimpereau.

Longueur totale, six pouces et plus; bec, onze lignes et demie; pieds, sept lignes et demie; doigt du milieu, six lignes, de très-peu plus long que le postérieur; vol, six pouces un tiers; queue, trois pouces, composée de dix pennes latérales étagées, et de deux intermédiaires qui excèdent les latérales de douze ou quatorze lignes, et les

ailes de vingt-sept lignes : ces deux intermédiaires sont plus étroites que les latérales, et cependant plus larges que dans les espèces suivantes.

2.

LE SOUI-MANGA*(1)

VERT DORÉ CHANGEANT, A LONGUE QUEUE.

Cinnyris pulchellus, Cuv., Vieill. ; *Nectarinia pulchella*, Kuhl ; *Certhia pulchella*, Linn., Gmel.

Il a la poitrine rouge ; tout le reste d'un vert-doré assez foncé, néanmoins éclatant et changeant en cuivre de rosette : les pennes de la queue noirâtres bordées de ce même vert, celles de la queue et leurs grandes couvertures, brunes ; le bas-ventre mêlé d'un peu de blanc ; le bec noir, les pieds noirâtres.

---

* Voyez les planches enluminées, n° 670, où cet oiseau est représenté, figure 1, sous le nom de *Grimpereau à longue queue du Sénégal*.

(1) « Avicula Amboinensis discolor et perpulchra. » Seba, tom. II, pag. 8.

« Sylvia versicolor. » Klein, Ordo av., pag. 80, n° 19.

« Certhia viridi-aurea, cupri puri colore varians ; pectore rubro ; « rectricibus nigricantibus, oris exterioribus viridi-aureis, duabus inter- « mediis longissimis.... Certhia longicauda Senegalensis, *Grimpereau à « longue queue du Sénégal*. » Brisson, tome III, page 645. — Gerini, pl. 201, fig. 2.

« Certhia rectricibus intermediis duabus longissimis, corpore viridi « nitente, pectore rubro.... Pulchella. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 19, pag. 187.

Cette espèce est du Sénégal : la femelle a le dessus brun-verdâtre ; le dessous jaunâtre varié de brun ; les couvertures inférieures de la queue blanches, semées de brun et de bleu ; le reste comme dans le mâle, à quelques teintes près. Ces oiseaux sont à-peu-près de la taille de notre troglodyte.

Longueur totale, sept pouces deux lignes ; bec, huit lignes et demie ; tarse, sept lignes ; doigt du milieu, cinq lignes et demie, plus long que le postérieur ; vol, six pouces un quart ; queue, quatre pouces trois lignes, composée de dix pennes latérales, à-peu-près égales entre elles, et de deux intermédiaires fort longues et fort étroites, qui débordent ces latérales de deux pouces huit lignes, et les ailes de trois pouces quatre lignes.

3.

LE GRAND SOUI-MANGA*[1]

VERT A LONGUE QUEUE.

Cinnyris famosus, Cuv. ; *Nectarinia famosus*, Kuhl ; *Certhia famosa*, Linn., Gmel.

Cet oiseau se trouve au cap de Bonne-Espé-

* Voyez les planches enluminées, n° 83, où cet oiseau est représenté, figure 1, sous le nom de *Grimpereau à longue queue du cap de Bonne-Espérance*. — Gerini, Ornithol. Ital., tom. II, pl. 201, fig. 2.

(1) « Certhia viridi-aurea, cupri puri colore varians ; tæniâ utrinque « rostrum inter et oculum nigrâ ; maculâ utrinque infra humeros luteâ ;

rance, où il a été observé et nourri quelques semaines par M. le vicomte de Querhoënt, qui l'a décrit de la manière suivante. « Il est de la taille « de la linotte ; son bec, qui est un peu recourbé, « a quatorze lignes de long ; il est noir ainsi que « les pieds qui sont garnis d'ongles longs, surtout « celui du milieu et celui de l'arrière ; il a les « yeux noirs ; le dessus et le dessous du corps d'un « très-beau vert brillant (changeant en cuivre de « rosette, ajoute M. Brisson), avec quelques plu- « mes d'un jaune-doré sous les ailes ; les grandes « plumes des ailes et de la queue d'un beau noir « violet changeant ; le filet de la queue, qui a un « peu plus de trois pouces, est bordé de vert. » M. Brisson ajoute, qu'il a de chaque côté, entre le bec et l'œil, un trait d'un noir velouté.

Dans cette espèce la femelle a aussi une longue queue ou plutôt un long filet à la queue, mais cependant plus court que dans le mâle, car il ne dépasse les pennes latérales que de deux pouces et quelques lignes : cette femelle a le dessus du corps et de la tête d'un brun-verdâtre, mêlé de quelques plumes d'un beau vert ; le croupion vert ; les grandes plumes des ailes et de la queue d'un

« rectricibus nigris, oris exterioribus viridi-aureis, duabus intermediis lon- « gissimis.... Certhia longicauda capitis Bonæ-spei, *Grimpereau à longue « queue du cap de Bonne-Espérance.* » Brisson, tome III, page 647.

« Certhia rectricibus duabus intermediis longissimis ; corpore viridi « nitente ; axillis luteis ; loris nigris.... Famosa. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 20, pag. 187.

brun presque noir, ainsi que le filet ou les deux pennes intermédiaires; le dessous du corps est jaunâtre, avec quelques plumes vertes à la poitrine.

4.

L'OISEAU ROUGE[1]

A BEC DE GRIMPEREAU.

Certhia coccinea, Lath.; *Certhia mexicana*, Gmel. (2).

Quoique cet oiseau et les trois suivants aient été donnés pour des oiseaux américains, et qu'en cette qualité ils dussent appartenir à la tribu des guit-guits, cependant il nous a paru, d'après leur conformation, et surtout d'après la longueur de leur bec, qu'ils avaient plus de rapport avec les soui-mangas; et en conséquence, nous avons cru devoir les placer entre ces deux tribus, et pour ainsi dire sur le passage de l'une à l'autre. Nous nous y sommes déterminés d'autant plus volon-

(1) « Avicula Mexicana seu hoitzillin. » Seba, tom. I, pag. 70, n° 6.

« Falcinellus Mexicanus. » Klein, Ordo av., pag. 107, n° 3, Sp. 1.

« Certhia saturatè rubra, capitè superiùs dilutè rubro; gutture viridi; « rectricibus saturatè rubris, apice sub-cærulescentibus.... Certhia Mexicana rubra, *Grimpereau rouge du Mexique*. » Brisson, tom. III, p. 651.

« Trogloditæ adfinis (id est Polytmo). » Moehring, Avium genera, pag. 79, Gen. 102. — Gerini, Ornithol. Ital., pag. 60, Sp. 32.

« Trochilus coccineus. » Syst. nat., ed. VI.

(2) MM. Vieillot et Cuvier ne font point mention de cet oiseau, et ne le rapportent à aucun des genres qu'ils admettent. Desm. 1829.

5.

tiers, que l'indication du pays natal de ces oiseaux, ou n'a point de garant connu, ou n'est fondée que sur l'autorité de Seba, dont les naturalistes connaissent la valeur, et qui ne doit balancer en aucun cas celle de l'analogie. Nous aurons néanmoins cet égard pour les préjugés reçus, de ne point encore donner aux espèces dont il s'agit, le nom de soui-manga : nous nous contentons d'avertir que c'est celui qui leur convient le mieux : ce sera au temps et à l'observation à le leur confirmer.

Le rouge est la couleur dominante dans le plumage de l'oiseau dont il est ici question : mais il y a quelque différence dans les nuances; car le rouge du sommet de la tête est plus clair et plus brillant; celui du reste du corps est plus foncé : il y a aussi quelques exceptions; car la gorge et le devant du cou sont de couleur verte, les pennes de la queue et des ailes terminées de bleuâtre, les jambes, le bec et les pieds d'un jaune-clair.

Sa voix est, dit-on, fort agréable, et sa taille est un peu au-dessus de celle de notre grimpereau.

Longueur totale, environ quatre pouces et demi; bec, dix lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu, cinq lignes, un peu plus long que le doigt postérieur : queue, quatorze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes d'environ sept lignes.

Je regarde comme une variété dans cette es-

pèce l'oiseau rouge à tête noire (1), que Seba et quelques autres, d'après lui, placent dans la nouvelle Espagne. Cet oiseau est si exactement proportionné comme le précédent, que le tableau des dimensions relatives de l'un peut servir pour les deux : la seule différence apparente est dans la longueur du bec, que l'on fixe à dix lignes dans l'oiseau précédent et à sept dans celui-ci; différence qui en produit nécessairement une autre dans la longueur totale : mais ces mesures ont été prises sur la figure, et par conséquent sont sujettes à erreur : elles sont ici d'autant plus suspectes, que l'observateur original, Seba, paraît avoir été plus frappé du long bec (2) de cet oiseau-ci que de celui de l'oiseau précédent. Il est donc très-probable que le dessinateur ou le graveur auront raccourci le bec de celui dont il est ici question; et pour peu que l'on suppose qu'ils l'aient seulement raccourci à eux deux de trois ou quatre lignes, toutes les proportions de ces

---

(1) « Avicula de tatac ex novâ Hispaniâ; passeris magnitudine, rostro « longo.... » Seba, Thesaurus, pag. 74, pl. 70, fig. 8, cap. 185.

Ce tatac est fort différent de celui de Fernandez.

« Sylvia rubra, rostro longiori; » en allemand, *rother mentzel mit schwartzer haube.* » Klein, Ordo av., pag. 80, n° 20.

M. Moehring en fait une espèce de colibou. Gen. av., G. 16, pag. 36.

« Certhia dilutè rubrâ; capite nigro; tectricibus alarum superioribus « aureo colore tinctis; remigibus rectricibusque saturatiùs tinctis..... « Certhia Mexicana rubra atricapilla, *Grimpereau rouge à tête noire du « Mexique.* » Brisson, tome III, page 653. — Gerini, pag. 60, Sp. 33.

(2) *Rostro longo*, dit Seba, *rostro longiori*, dit Klein d'après Seba.

deux oiseaux se trouveront parfaitement semblables et presque identiques; mais il y a quelques différences dans le plumage; et c'est la seule raison qui me détermine à distinguer celui-ci du précédent comme simple variété.

Il a la tête d'un beau noir, et les couvertures supérieures des ailes d'un jaune-doré: tout le reste est d'un rouge-clair, excepté les pennes de la queue et des ailes, qui sont d'une teinte plus foncée.

A l'égard des dimensions relatives des parties, voyez celles de l'oiseau précédent, lesquelles, comme nous l'avons dit, sont ou doivent être exactement les mêmes.

5.

L'OISEAU BRUN*[1]

A BEC DE GRIMPEREAU.

Cinnyris gutturalis, Cuv.; *Nectarinia gutturalis*, Kuhl; *Certhia gutturalis*, Lath. (2).

Le bec de cet oiseau fait lui seul en longueur

---

* Voyez les planches enluminées, n° 578, où cet oiseau est représenté, figure 3, sous le nom de *Grimpereau brun du Brésil*.

(1) « Certhia fusco-nigricans; syncipite et gutture viridi-aureis; collo

(2) Cet oiseau, selon M. Vieillot, a dans les couleurs de son plumage une telle analogie avec celles des soui-mangas, qu'il a peine à croire qu'on le trouve au Brésil, comme le dit Buffon. Desm. 1829.

les deux septièmes de tout le reste du corps. Il a la gorge et le front d'un beau vert-doré, le devant du cou d'un rouge-vif, les petites couvertures des ailes d'un violet brillant, les grandes couvertures et les pennes des ailes et de la queue d'un brun teinté de roux, les moyennes couvertures des ailes, tout le reste du dessus et du dessous du corps d'un brun-noirâtre; le bec et les pieds noirs.

Cet oiseau n'est pas plus gros que notre becfigue.

Longueur totale, cinq pouces un tiers; bec, un pouce; tarse, sept lignes et demie; doigt du milieu, six pouces, plus grand que le postérieur; vol, huit pouces; queue, vingt-une lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes d'environ sept lignes.

« inferiore coccineo; tectricibus alarum minimis splendidè violaceis; « rectricibus fuscis ad rufum inclinantibus.... Certhia Brasiliensis ni- « gricans, *Grimpereau noirâtre du Brésil.* » Brisson, tome III, page 658.

« Certhia nigricans, gutture viridi-nitente, pectore purpureo... Pur- « purea. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 15, pag. 186.

« Cerzia nerastra osia superiormente scura ed inferiormente di piu « colori, del Brasile. » — Gerini, Ornithol. Ital., pl. CCII, fig. 1, pag. 59.

6.

L'OISEAU POURPRÉ[1]

A BEC DE GRIMPEREAU.

Certhia purpurea, Lath., Linn., Gmel. (2).

Tout son plumage, sans exception, est d'une belle couleur de pourpre uniforme : Seba lui a donné arbitrairement le nom d'*Atototl*, qui, en mexicain, signifie oiseau aquatique ; cependant l'oiseau dont nous nous occupons ici, n'est rien moins qu'un oiseau aquatique. Seba assure aussi, je ne sais sur quels mémoires, qu'il chante agréablement : sa taille est un peu au-dessus de celle du bec-figue.

Longueur totale, quatre pouces et demi ; bec, un pouce et plus ; tarse, six lignes et demie ; doigt du milieu, cinq lignes et demie, un peu plus long que le doigt postérieur ; queue, quatorze lignes ; dépasse les ailes de sept lignes.

---

(1) « Avis Virginiana phænicea, de atototl dicta.... » Seba, Thesaurus, tom. I, pag. 116, pl. LXXII, fig. 7.

« Falcinellus phæniceus. » Klein, Ordo av., famil. IV, Gen. 15, trib. 2, pag. 108.

« Certhia in universo corpore obscurè purpurea.... Certhia Virgi« niana purpurea, *Grimpereau pourpré de Virginie.* » Brisson, t. III, page 654.

« Cerzia porporina di Virginia. » — Gerini, Ornithol. Ital. pl. CCII, fig. 2, pag. 59.

(2) C'est une espèce incertaine, comme la plupart de celles qui ne sont connues que par les figures de Seba. Desm. 1829.

LES GUIT-GUITS
D'AMÉRIQUE.

Guit-guit est un nom américain qui a été donné à un ou deux oiseaux de cette tribu, composée des grimpereaux du nouveau continent, et que j'ai cru devoir appliquer comme nom générique à la tribu entière de ces mêmes oiseaux. J'ai indiqué ci-dessus, à l'article des grimpereaux, quelques-unes des différences qui se trouvent entre ces guit-guits et les colibris; on peut y ajouter encore qu'ils n'ont ni le vol des colibris, ni l'habitude de sucer les fleurs; mais malgré ces différences, qui sont assez nombreuses et assez constantes, les créoles de Cayenne confondent ces deux dénominations, et étendent assez généralement le nom de colibris aux guit-guits; c'est à quoi il faut prendre garde en lisant les relations de la plupart de nos voyageurs.

On m'assure que les guit-guits de Cayenne ne grimpent point sur les arbres, qu'ils vivent en troupes, et avec les oiseaux de leur tribu et avec d'autres oiseaux, tels que petits tangaras, sittelles, picuculles, etc., et qu'ils ne se nourrissent

pas seulement d'insectes, mais de fruits et même de bourgeons.

1.

LE GUIT-GUIT NOIR ET BLEU.* (1)

Nectarinia cyanea, Cuv., Kuhl; *Cœreba cyanea*, Vieill.; *Certhia cyanea*, Lath., Linn., Gmel.

Ce bel oiseau a le front d'une couleur brillante

---

* Voyez les planches enluminées, n° 83, où cet oiseau est représenté, fig. 2, sous le nom de *Grimpereau du Brésil*.

(1) « Guira coereba Brasiliensibus. » Marcgrave, Hist. avium Brasil., pag. 212.

— Willughby, Ornithol., pag. 173.

— Rai, Synopsis av., pag. 83, n° 11.

« Avicula de guit-guit ex insulâ Cuba. » Seba, Thesaurus, tom. I, pag. 96, pl. LX, fig. 5.

« Falcinellus de guit-guit; » en allemand, *kurtz schwantz, lang hals*.... Klein, Ordo avium, famil. IV, Gen. 15, trib. 1, pag. 108.

« Certhia cærulea, fasciâ oculari, humeris, alis caudâque nigris; pe- « dibus rubris.... Cyanea. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 24, pag. 188.

« Colii species. » Moehring, Avium genera, Gen. 16, pag. 36.

« The black and blue creeper, le *Grimpereau noir et bleu*. » Edwards, Nat. Hist., pl. 264.

« Certhia splendidè cyanea; collo superiore, dorso supremo et tæniâ « per oculos splendidè nigris; vertice cyaneo-beryllino; remigibus ex- « teriùs et apice nigris, interiùs sulphureis; rectricibus nigris.... Certhia « Brasiliensis cærulea, *Grimpereau bleu du Brésil*. » Brisson, tome III, page 628.

— « Cerzia blù del Brazile. » Gerini, Ornithol. Ital., tom. II, pag. 60, Sp. 23.

C'est le grimpereau bleu à ailes doublées de jaune de M. Mauduit.

Il ne faut pas confondre ce guit-guit bleu de Seba avec le guit-guit de Fernandez (cap. 219, pag. 58), qui est vert et plus petit, et que je reconnaîtrais plutôt dans notre guit-guit vert tacheté.



P. Oudart del. Litho: de C. Motte. Meunier direx.

1. Le Guitguit noir et bleu, 2. le Sucrier.

d'aigue-marine; un bandeau sur les yeux d'un noir-velouté; le reste de la tête, la gorge et tout le dessous du corps (sans exception, suivant Edwards), le bas du dos et les couvertures supérieures de la queue, d'un bleu d'outre-mer, seule couleur qui paraisse lorsque les plumes sont bien couchées les unes sur les autres, quoique chacune de ces plumes soit de trois couleurs, selon la remarque de M. Brisson, brune à sa base, verte dans sa partie moyenne, et bleue à son extrémité; le haut du dos, la partie du cou qui est contiguë au dos, et la queue sont d'un noir-velouté; ce qui paraît des ailes lorsqu'elles sont pliées est du même noir, à l'exception d'une bande bleue qui traverse obliquement leurs couvertures; le côté intérieur des pennes des ailes et leurs couvertures inférieures sont d'un beau jaune; en sorte que ces ailes qui semblent toutes noires dans leur repos, paraissent variées de noir et de jaune lorsqu'elles sont déployées et en mouvement: les couvertures inférieures de la queue sont d'un noir sans éclat (et non pas bleues, suivant M. Brisson); le bec est noir, les pieds tantôt rouges, tantôt orangés, tantôt jaunes et quelquefois blanchâtres.

On voit par cette description, que les couleurs du plumage sont sujettes à varier dans les différents individus : dans quelques-uns la gorge est mêlée de brun, dans d'autres elle est noire : En général, ce qui semble le plus soumis aux varia-

tions dans le plumage de ce guit-guit, c'est la distribution du noir; il arrive aussi quelquefois que le bleu prend une teinte de violet.

Marcgrave a observé que cet oiseau avait les yeux noirs; la langue terminée par plusieurs filets; les plumes du dos soyeuses, et qu'il était à-peu-près de la grosseur du pinson : il l'a vu au Brésil, mais on le trouve aussi dans la Guyane et à Cayenne. La femelle a les ailes doublées de gris-jaunâtre.

Longueur totale, quatre pouces un quart; bec, huit à neuf lignes; tarse, six à sept; doigt du milieu, six, de très-peu plus long que le doigt postérieur; vol, six pouces trois quarts; queue, quinze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de trois ou quatre lignes.

VARIÉTÉ DU GUIT-GUIT NOIR ET BLEU (1).

Nectarinia cærulea, Cuv.; *Cæreba cyanea*, Vieill.

Cette variété se trouve à Cayenne; elle ne dif-

(1) « Avis hoitzillin, papilio vocata, colore cæruleo et nigro venustissima. » Seba, Thesaurus, pl. LXI, fig. 5, pag. 97. Cet auteur cite Fr. Fernandez, page 26, où il est question en effet de l'*Hoitzitziltototl* ou *avis varia*, avec un renvoi au premier volume, page 320; or, l'*avis varia* dont il est parlé à cette page 320, est l'hoitzitzil, remarquable par la charmante variété de ses belles couleurs, et par l'art avec lequel les Mexicains savent entrelacer ses plumes, et en faire des portraits ressemblants et des tableaux très-agréables; mais les couleurs de ces plumes ne sont point du tout spécifiées, et ce que Fernandez dit en cet endroit des habitudes de l'oiseau, savoir, qu'il ne vit que du miel

fère de l'oiseau précédent que par des nuances: elle a la tête d'un beau bleu; un bandeau sur les yeux d'un noir-velouté; la gorge, les ailes et la queue du même noir; tout le reste d'un bleu éclatant tirant sur le violet; le bec noir et les pieds jaunes; les plumes bleues qui couvrent le corps sont de trois couleurs, et des mêmes couleurs que dans le précédent.

A l'égard de la taille, elle est un peu plus petite, et la queue surtout paraît plus courte, ce qui supposerait que c'est un jeune oiseau, ou un vieux qui n'avait pas encore réparé ce que la mue lui avait fait perdre; mais il a une plus grande

---

ou *nectareum* des fleurs; que lorsque les fleurs viennent à lui manquer il enfonce son bec dans une gerçure d'arbre, et demeure ainsi suspendu, engourdi, jusqu'à ce que six mois après les pluies ranimant la verdure et les fleurs, lui rendent le mouvement et la vie; tout cela, dis-je, vrai ou faux, semble appartenir plus à l'histoire des colibris qu'à celle des guit-guits. J'en dis autant d'un autre hoitzitzillin de Fernandez, chap. CLXIV, pag. 47.

— « Falcinellus papilio; » en allemand, *schmetterling*. Klein, Ordo av., pag. 107, nº 6.

« Falcinellus gulâ alisque nigris; » en allemand, *schwartz kehlchen, blaue klette*. Klein, pag. 108, nº 13.

« The blue creeper. » Edwards, pl. 21.

« Certhia cærulea, fasciâ oculari, gulâ, remigibus rectricibusque ni-« gris.... Cærulea. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, pag. 185.

« Certhia splendidè cyanea, non nihil ad violaceum vergens; capite « cyaneo dilutiore tincto; gutture et tæniâ per oculos splendidè nigris; « remigibus rectricibusque nigris.... Certhia Cayanensis cærulea, *Grim-« pereau bleu de Cayenne*. » Brisson, tome III, page 626.

« Cerzia blù del Surinam. » Gerini, Ornithol. Ital., pl. CXCVI, fig. 2, pag. 56.

étendue de vol, sans quoi je l'eusse regardé simplement comme une variété d'âge ou de sexe.

Cet oiseau fait son nid avec beaucoup d'art (1); en dehors de grosse paille et de brins d'herbe un peu fermes, en dedans de matériaux plus mollets et plus doux; il lui donne à-peu-près la forme d'une cornue : il le suspend par sa base à l'extrémité d'une branche faible et mobile; l'ouverture est tournée du côté de la terre : par cette ouverture, l'oiseau entre dans le col de la cornue, qui est presque droit et de la longueur d'un pied, et il grimpe jusqu'au ventre de cette même cornue, qui est le vrai nid : la couvée et la couveuse y sont à l'abri des araignées, des lézards et de tous leurs ennemis. Partout où l'on voit subsister des espèces faibles, non protégées par l'homme, il y a à parier que ce sont des espèces industrieuses.

L'auteur de l'Essai sur l'Histoire naturelle de la Guyane, fait mention d'un oiseau fort ressemblant à la variété précédente, si ce n'est qu'il a la queue d'une longueur extraordinaire : Cette longue queue est-elle la prérogative du mâle, lorsqu'il est dans son état de perfection? ou bien caractérise-t-elle une autre variété dans la même espèce?

(1) Voyez Seba, Thesaurus, tom. I, pag. 106.

2.

LE GUIT-GUIT[1]

VERT ET BLEU A TÊTE NOIRE.

Cœreba Spiza, Vieill; *Certhia Spiza*, Lath., Linn., Gmel.

Le plumage de cet oiseau d'Amérique est de trois ou quatre couleurs, et n'en a guère plus de variété pour cela, chacune de ces couleurs étant rassemblée en une seule masse, sans presque se croiser, se mêler ni se fondre avec les trois autres : le noir-velouté sur la gorge et la tête exclusivement; le bleu-foncé sous le corps, le vert-éclatant sur toute la partie supérieure, compris la queue et les ailes, mais la queue est d'une teinte plus foncée : les couvertures inférieures des ailes sont d'un brun-cendré bordé de vert, et le bec est blanchâtre.

Longueur totale, cinq pouces un quart; bec,

---

(1) « Avicula Americana altera. » Seba, tom. II, pl. III, fig. 4, pag. 5.

— « Sylvia. » En allemand, *weiss-schnabel*. Klein, Ordo av., famil. IV, Gen. 7, Trib. 3, Sp. 18, pag. 79.

— « Colii species. » Moehring, Av. genera, pag. 36, Gen. 16.

« Certhia supernè splendidè viridis, infernè saturatè cærulea; capite « et gutture splendidè nigris; rectricibus saturatè viridibus.... Certhia « Americana viridis atricapilla, *Grimpereau vert à tête noire d'Amé-« rique*. » Brisson, tome III, page 634.

« Cerzia verde con capo nero d'America. » Gerini, Ornithol. Ital., pag. 60, Sp. 26.

neuf lignes; tarse, même longueur; doigt du milieu, sept lignes, un peu plus long que le doigt postérieur; queue, dix-huit lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de huit à dix lignes; l'étendue du vol est inconnue.

Ce guit-guit est à-peu-près de la taille du pinson: on ne dit pas dans quelle partie de l'Amérique il se trouve, mais suivant toute apparence, il habite les mêmes contrées que les deux individus dont je vais parler, et qui lui ressemblent trop pour n'être point regardés comme des variétés dans cette espèce.

VARIÉTÉS DU GUIT-GUIT VERT ET BLEU A TÊTE NOIRE.

* I. Le guit-guit vert a tête noire (1). Celui-ci a la tête noire comme le précédent, mais non la gorge; elle est verte et d'un beau vert,

* Voyez les planches enluminées, n° 578, où cet oiseau est représenté, fig. 2, sous le nom de *Grimpereau à tête noire du Brésil.*

(1) « The green black-cap fly-catcher. » Edwards, pl. 25.

« Sylvia viridis capite nigro. » Klein, Ordo avium, famil. IV, G. 7, Trib. 3, Sp. 22, pag. 80.

« Certhia viridis, capite remigibusque nigricantibus.... » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 12, pag. 186.

« Certhia splendidè viridis; capite splendidè nigro; rectricibus latera-« libus nigricantibus, oris exterioribus viridibus.... Certhia Brasiliensis « viridis atricapilla, *Grimpereau vert à tête noire du Brésil.* » Brisson, tome III, page 633.

— « Cerzia verde non testa nera del Brasile. » Gerini, Ornithologia Ital., pag. 60, Sp. 25.

ainsi que tout le dessus et le dessous du corps compris les couvertures supérieures des ailes; leurs pennes sont noirâtres, ainsi que celles de la queue, mais toutes sont bordées de vert, seule couleur qui paraisse, les parties étant dans leur repos; les couvertures inférieures des ailes sont d'un cendré-brun, bordées aussi de vert; le bec est jaunâtre à sa base, noirâtre dessus, blanchâtre dessous, et les pieds sont d'une couleur de plomb foncée : les dimensions relatives des parties sont à-peu-près les mêmes que dans l'oiseau précédent, seulement la queue est un peu plus longue, et dépasse les ailes de onze lignes; le vol est de sept pouces et demi (1).

II. Le Guit-guit vert et bleu a gorge blanche (2). Le bleu est sur la tête et les petites cou-

(1) Cet oiseau a été considéré comme appartenant à une espèce distincte, par M. Vieillot, qui lui a donné le nom de *Cœreba atricapilla*. Pour Latham et Gmelin, il n'est qu'une variété du *Certhia Spiza*.

Desm. 1829.

(2) « The blue-headed green fly-catcher. » Edwards, pl. 25, fig. infér.

« Sylvia viridis capite cyaneo; » en allemand, *gruener mentzel mit blauen kopf.* Klein, Ordo avium, famil. IV, Gen. 7, Trib. 3, pag. 80, Sp. 23.

« Certhia viridis capite remigibusque nigricantibus..... Motacilla « spiza. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 12, pag. 186.

« Certhia dilutè viridis, viridi saturatiore in pectore maculata; gut- « ture candido; capite superiore superioribusque alarum tectricibus mi- « nimis cyaneis; rectricibus lateralibus nigricantibus, oris exterioribus « dilutè viridibus.... Certhia Brasiliensis viridis, *Grimpereau vert du « Brésil.* » Brisson, tome III, page 631.

« Cerzia verde del Brasile. » Gerini, Ornithol. Ital., pag. 60, Sp. 24.

vertures supérieures des ailes, la gorge est blanche, tout le reste du plumage est comme dans la variété précédente, excepté qu'en général le vert est plus clair partout, et que sur la poitrine, il est semé de quelques taches d'un vert plus foncé; le bec est noirâtre dessus, blanc dessous, suivant M. Brisson; et au contraire, blanchâtre dessus et cendré-foncé dessous, suivant M. Edwards: les pieds sont jaunâtres.

A l'égard des dimensions, elles sont précisément les mêmes que dans l'oiseau précédent: cette conformité de proportions et de plumage a fait soupçonner à M. Edwards que ces deux oiseaux appartenaient à la même espèce: c'est aux observateurs voyageurs à nous apprendre si ce sont variétés d'âge, de sexe, de climat, etc (1).

III. Le Guit-guit tout vert * (2). Tout le dessus du corps est d'un vert-foncé teinté de bleuâtre, excepté le croupion qui, de même que la gorge et le dessous du corps, est d'un vert plus clair teinté de jaunâtre; le brun des ailes est noir, le bec et les pieds noirâtres, mais on aperçoit un peu de couleur de chair près de la base du bec inférieur.

---

(1) Pour Latham et M. Vieillot, cet oiseau n'est qu'une variété du guit-guit vert et bleu à tête noire. — *Cœreba Spiza*, Vieill. — *Certhia Spiza*, Lath. Desm. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 682, où cet oiseau est représenté, fig. 1, sous le nom de *Grimpereau vert de Cayenne*.

(2) « The all green creeper. » Edwards, pl. 348.

On trouve cet oiseau à Cayenne et dans l'Amérique Espagnole; il est de la grosseur des précédents, et proportionné à-peu-près de même, si ce n'est qu'il a le bec un peu plus court et plus approchant de celui des sucriers (1).

2.

LE GUIT-GUIT VERT TACHETÉ.*(2)

Cæreba cayana, Vieill.; *Certhia cayana,* Lath., Linn., Gmel.; *Nectarinia cayana*, Kuhl.

Celui-ci est plus petit que les guit-guits verts dont nous venons de parler, et il est aussi pro-

(1) C'est une autre variété de la même espèce. Desm. 1829.

* Voyez les planches enluminées, n° 682, où cet oiseau est représenté, fig. 2, sous le nom de *Grimpereau vert tacheté de Cayenne.*

(2) « Certhia supernè splendidè viridis, infernè lineolis longitudinalibus albis, viridibus et cæruleis varia; fasciolâ utrinque secundùm « maxillæ inferioris longitudinem cæruleâ; gutture et maculâ utrinque « narem inter et oculum, rufescentibus; rectricibus viridibus, lateralibus « interiùs nigricantibus (*mas*). »

« Certhia supernè viridis, infernè lineolis longitudinalibus albis et « viridibus, varia; rectricibus viridibus, lateralibus interiùs nigricantibus « (*fœmina*)... Certhia Cayanensis viridis, *Grimpereau vert de Cayenne.* » Brisson, tome III, page 636.

« Certhia viridis nitida, subtus albo striata, rectricibus viridibus, la- « teralibus interiùs nigricantibus.... Cayana. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 9, pag. 186.

« Cerzia verde di Cayenna. » Gerini, Ornithol. Ital., pag. 60, Sp. 27.

« Certhia corpore supino viridi; gulâ luteâ, pectore abdomineque ex « viridi et luteo variegatis. » Koelreuter, Comment. Petrop., an. 1765, pag. 430.

portionné différemment. Il a le dessus de la tête et du corps d'un beau vert, quoique un peu brun (varié de bleu dans quelques individus); sur la gorge, une plaque d'un roux-clair, encadrée des deux côtés par deux bandes bleues fort étroites qui accompagnent les branches de la mâchoire inférieure; les joues variées de vert et de blanchâtre, la poitrine et le dessous du corps de petits traits de trois couleurs différentes, les uns bleus (1), les autres verts, et les autres blancs : les couvertures inférieures de la queue, jaunâtres; les pennes intermédiaires, vertes; les latérales, noirâtres, bordées et terminées de vert; les pennes des ailes de même; le bec noir; entre le bec et l'œil une tache de roux-clair, et les pieds gris.

La femelle a les couleurs moins décidées, et le vert du dessus du corps plus clair; elle n'a point de roussâtre ni sur la gorge, ni entre le bec et l'œil, et pas une seule nuance de bleu dans tout son plumage : j'en ai observé une en qui les deux bandes qui accompagnent les deux branches de la mâchoire inférieure, étaient vertes.

Longueur totale, quatre pouces deux lignes; bec, neuf lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu de même longueur, un peu plus long que le doigt

---

(1) Dans l'individu décrit par M. Koelreuter, il n'y avait point de bleu, mais la gorge était jaune, ainsi que l'espace entre le bec et l'œil; je croirais que c'était un jeune mâle, et non une femelle adulte.

postérieur; vol, six pouces trois quarts; queue, quinze lignes, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de cinq lignes.

3.

LE GUIT-GUIT VARIÉ.[1]

Cœreba variegata, Vieill.; *Certhia variegata*, Lath., Linn., Gmel.

La nature semble avoir pris plaisir à rendre agréable le plumage de cet oiseau, par la variété et le choix des couleurs qu'elle y a répandues: du rouge-vif sur le sommet de la tête; du beau bleu sur l'occiput; du bleu et du blanc sur les joues; du jaune de deux nuances sur la gorge, la poitrine et tout le dessous du corps; du jaune, du bleu, du blanc et du noirâtre sur le dessus du corps, compris les ailes, la queue et leurs couvertures supérieures. On dit qu'il est d'Amérique, mais on ne désigne point la partie de ce continent qu'il habite de préférence. Il est à-peu-près de la taille du pinson.

---

(1) « Avicula americana variis coloribus picta. » Seba, Thesaurus, tom. II, pag. 5, pl. III, fig. 3.

Sylvia versicolor; en allemand, *burtmentzel.* Klein, Ordo avi., p. 79, Sp. 17.

« Certhia supernè ex cæruleo subnigro, albo flavoque undulata, in-« fernè citrino et croceo variegata; vertice coccineo; occipitio cyaneo... « Certhia americana varia, *Grimpereau varié d'Amérique.* » Brisson, tome III, page 665.

« Cerzia variegata d'America. » Gerini, Ornith. Ital., pag. 60, Sp. 35.

Longueur totale, cinq pouces; bec, neuf lignes; tarse, six lignes; doigt du milieu, sept, un peu plus long que le doigt postérieur; ongles assez longs; queue, dix-sept lignes, dépasse les ailes de cinq à six lignes.

4.

LE GUIT-GUIT NOIR ET VIOLET.[1]

Cœreba brasiliana, Vieill.; *Certhia brasiliana*, Lath., Linn., Gmel.

Il a la gorge et le devant du cou d'un violet éclatant; le bas du dos, les couvertures supérieures de la queue et les petites des ailes d'un violet tirant sur la couleur d'acier poli; la partie supérieure du dos et du cou, d'un beau noir velouté; le ventre, les couvertures inférieures de la queue et des ailes, et les grandes couvertures supérieures des ailes, d'un noir matte; le sommet de la tête d'un beau vert-doré; la poitrine, marron pourpré; le bec noirâtre et les pieds bruns. Cet oiseau se trouve au Brésil : il est de la taille de notre roitelet.

---

(1) « Certhia nigra; vertice viridi-aureo; gutture splendidè violaceo; « pectore castaneo-purpurascente; dorso infimo et uropygio ex violaceo « ad chalybis politi colorem vergentibus; rectricibus nigris, oris exte- « rioribus violaceo-chalybeis.... Certhia Brasiliensis violacea, *Grimpe- « reau violet du Brésil.* » Brisson, tome III, page 661.

« Cerzia di color violetto del Brasile. » Gerini, Ornithol. Ital., p. 60, Sp. 34.

Longueur totale, trois pouces cinq lignes; bec, sept lignes; tarse, cinq lignes et demie; doigt du milieu, cinq, un peu plus long que le doigt postérieur; vol, quatre pouces un quart; queue, treize lignes et demie, composée de douze pennes égales; dépasse les ailes de cinq à six lignes.

5.

LE SUCRIER.(1)

Cœreba flaveola, Vieill.; *Certhia flaveola*, Lath., Linn., Gmel.

Le nom de cet oiseau annonce l'espèce de nourriture qui lui plaît le plus; c'est le suc doux et visqueux qui abonde dans les cannes à sucre; et selon toute apparence, cette plante n'est pas la seule où il trouve un suc qui lui convienne: il enfonce son bec dans les gerçures de la tige, et il suce la liqueur sucrée: c'est ce que m'assure un

(1) « The black and yellow creeper, *Grimpereau noir et jaune.* » Edwards, pl. 122.

« Certhia nigra, subtus lutea; superciliis exalbidis; rectricibus extimis « apice albis.... Flaveola. » Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, G. 65, Sp. 18, pag. 187.

« Cerzia scura, o nera e gialla d'America. » Gerini, Ornithol. Ital., pl. CCXXXIV, fig. 2, pag. 57.

« Certhia supernè nigra, infernè lutea; tæniâ supra oculos candidâ; « gutture et collo inferiore nigris; uropygio luteo; imo ventre pallidè « luteo; remigibus majoribus in exortu candidis; rectricibus nigris, late- « ralibus apice albis.... Certhia sive saccharivora Jamaïcensis, *Grim- « pereau* ou *Sucrier de la Jamaïque.* » Brisson, tome VI, Supplément, page 117.

voyageur qui a passé plusieurs années à Cayenne : à cet égard les sucriers se rapprochent des colibris ; ils s'en rapprochent encore par leur petitesse, et celui de Cayenne nommément, par la longueur relative de ses ailes, tandis que d'un autre côté ils s'en éloignent par la longueur de leurs pieds et la brièveté de leur bec. Je soupçonne que les sucriers mangent aussi des insectes, quoique les observateurs et les voyageurs n'en disent rien.

Un sucrier mâle de la Jamaïque avait la gorge, le cou, et le dessus de la tête et du corps, d'un beau noir, toutefois avec quelques exceptions; savoir, des espèces de sourcils blancs, du blanc sur les grandes pennes des ailes, depuis leur origine jusque passé la moitié de leur longueur, et encore sur l'extrémité de toutes les pennes latérales de la queue; le bord des ailes, le croupion, les flancs et le ventre, d'un beau jaune, qui allait s'affaiblissant sur le bas-ventre, et qui n'était plus que blanchâtre sur les couvertures inférieures de la queue.

L'espèce est répandue à la Martinique, à Cayenne, à Saint-Domingue, etc. mais le plumage varie un peu dans ces différentes îles, quoique situées à-peu-près sous le même climat. Le sucrier de Cayenne (1) a la tête noirâtre, deux sourcils blancs qui, se prolongeant, vont se rejoindre derrière le cou; la gorge gris-cendré clair; le dos et les cou-

(1) Les créoles et les nègres de Cayenne l'appellent *Sicouri*.

vertures supérieures des ailes, gris-cendré plus foncé; les pennes des ailes et de la queue gris-cendré, bordé de cendré; la partie antérieure des ailes bordée de jaune-citron; le croupion jaune; la poitrine et le dessous du corps jaune aussi, mais cette couleur est mêlée de gris sur le bas-ventre; le bec noir et les pieds bleuâtres; la queue dépasse de fort peu l'extrémité des ailes.

Cet oiseau a le cri très-fin, *zi, zi*, comme le colibri, et comme lui et les autres sucriers, il suce la sève des plantes. Quoiqu'on m'ait fort assuré que le sucrier de Cayenne que je viens de décrire, était un mâle, cependant je ne puis dissimuler qu'il a beaucoup de rapports avec la femelle du sucrier de la Jamaïque (1): seulement celle-ci a la gorge blanchâtre, une teinte de cendré sur tout ce qui est noirâtre; les sourcils blanc-jaunâtres; la partie antérieure des ailes bordée de blanc, et le croupion de la même couleur que le dos;

(1) « Luscinia seu philomela e fusco et luteo varia..... » Sloane, Jamaïca, pl. 259, fig. 3, pag. 307, n° 37; en anglais, *a black and yellow bird.*

— Rai, Synopsis av. appendix, pag. 187, n° 45.

— Klein, Ordo av., famil. IV, Gen. 7, Trib. 1, pag. 74; en allemand, *schwartz und gelb-bunte-nachtigall.*

« Certhia supernè nigricans, infernè lutea; tæniâ supra oculos albo- « flavicante; gutture albido; rectricibus nigricantibus, duabus utrinque « extimis apice albis.... Certhia Martinicana, sive saccharivora, *Grim- « pereau de la Martinique* ou *Sucrier.* » Brisson, tome III, page 611.

« The yellow bellied creeper. » Edwards, pl. 362.

« Cerzia detta mangia-zucchero della Martinicca. » Gerini, Ornithol. Ital., pag. 61, n° 36.

les cinq paires des pennes latérales de la queue terminées de blanc, selon Edwards (la seule paire extérieure, suivant Brisson); enfin, les plus grandes pennes des ailes blanches, depuis leur origine jusqu'au-delà de la moitié de leur longueur, comme dans le mâle.

M. Sloane dit que cet oiseau a un petit ramage fort court et fort agréable; mais si tel était le ramage de l'oiseau observé par M. Sloane, lequel était probablement une femelle, on peut croire que le chant du mâle est encore plus agréable.

Le même observateur, qui a disséqué un de ces oiseaux, nous apprend qu'il avait le cœur et le gésier petits, celui-ci peu musculeux, doublé cependant d'une membrane sans adhérence; le foie d'un rouge-vif, et les intestins roulés en un grand nombre de circonvolutions.

J'ai vu un sucrier de Saint-Domingue, qui avait le bec et la queue un peu plus courts, les sourcils blancs, et sur la gorge une espèce de plaque grise, plus étendue que ne l'est la plaque blanchâtre dans la femelle ci-dessus: il lui ressemblait parfaitement dans tout le reste.

Enfin M. Linnæus regarde comme le même oiseau le grimpereau de Bahama de M. Brisson (1),

(1) « The Bahama tit mouse, *Mésange de Bahama.* » Catesby, pl. 59. — « Luscinia pectore flavo, parus Bahamensis; » en allemand, *gelbbrustel.* Klein, Ordo avium, pag. 74, Sp. 9. Cet auteur dit que la queue

et ses sucriers de la Martinique et de la Jamaïque. Il a en effet le plumage à-peu-près semblable à celui des autres sucriers: tout le dessus brun, compris même les pennes des ailes et de la queue, celles-ci blanchâtres par dessous; la gorge d'un jaune-clair; le bord antérieur des ailes, leurs couvertures inférieures et le reste du dessous du corps, d'un jaune plus foncé jusqu'au bas-ventre, lequel est du même brun que le dos. Au reste, cet oiseau est plus gros que les autres sucriers, et il a la queue plus longue; en sorte qu'on doit le regarder au moins comme une variété de grandeur et même de climat. Voici les dimensions comparées de ce sucrier de Bahama et de celui de la Jamaïque.

	SUCRIER DE BAHAMA.		SUCRIER DE LA JAMAÏQUE.	
	pou.	lig.	pou.	lig.
Longueur totale	4	8	3	7
Id. non compris la queue	0	32	0	27
Bec	0	6	0	6
Tarse	0	6½	0	7
Doigt du milieu	0	5½	0	6
Doigt postérieur	0	5 et plus	0	4 à 5

---

est variée de brun et de blanc; il aurait dû dire brune dessus et blanchâtre dessous; son erreur a été copiée par Gerini.

« Certhia supernè fusca, infernè lutea, tæniâ supra oculos candidâ; « marginibus alarum luteis; rectricibus supernè fuscis, subtus sordidè « albis.... Certhia Bahamensis, *Grimpereau de Bahama.* » Brisson, tome III, page 620.

— Linnæus, Syst. nat., ed. XIII, pag. 187, G. 65, Sp. 18, β.

« Cerzia dell'isola di Bahama. » Gerini, Ornithol. Ital., pag. 59, Sp. 20.

	pou.	lig.		pou.	lig.
Vol.	7	0	. . . .	Inconnu	
Queue, composée de douze pennes.	2	0	. . . .	1	4
Dépasse les ailes de.	0	15 à 16.	. . . .	0	5 à 6

Le nom de *Luscinia* que M. Klein donne à cet oiseau, suppose qu'il le regarde comme un oiseau chanteur; ce qui serait un rapport de plus avec le sucrier de la Jamaïque.

LES

OISEAUX AQUATIQUES.

Les oiseaux d'eau sont les seuls qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre, la possession de la mer. De nombreuses espèces, toutes très-multipliées, en peuplent les rivages et les plaines; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel : partout ils y trouvent une subsistance abondante, une proie qui ne peut les fuir; et pour la saisir, les uns fendent les ondes et s'y plongent; d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface par un vol rapide ou mesuré sur la distance et la quantité des victimes; tous s'établissent sur cet élément mobile comme dans un domicile fixe; ils s'y rassemblent en grande société, et vivent tranquillement au milieu des orages; ils semblent même se jouer avec les vagues, lutter contre les vents, et s'exposer aux tempêtes, sans les redouter ni subir de naufrage.

Ils ne quittent qu'avec peine ce domicile de choix, et seulement dans le temps que le soin de

leur progéniture, en les attachant au rivage, ne leur permet plus de fréquenter la mer que par instants; car dès que leurs petits sont éclos, ils les conduisent à ce séjour chéri, que ceux-ci chériront bientôt eux-mêmes, comme plus convenable à leur nature que celui de la terre : en effet, ils peuvent y rester autant qu'il leur plaît, sans être pénétrés de l'humidité et sans rien perdre de leur agilité, puisque leur corps mollement porté, se repose même en nageant et reprend bientôt les forces épuisées par le vol. La longue obscurité des nuits, ou la continuité des tourmentes (1) sont les seules contrariétés qu'ils éprouvent, et qui les obligent à quitter la mer par intervalles. Ils servent alors d'avant-coureurs ou plutôt de signaux aux voyageurs, en leur annonçant que les terres sont prochaines; néanmoins cet indice est souvent incertain, plusieurs de ces oiseaux se portent en mer quelquefois si loin (2),

---

(1) « Le désordre des éléments (dans une grande tempête) n'écarta « pas de nous les oiseaux; de temps en temps un *Fauchet noir* voltigeait « sur la surface agitée de la mer, et rompait la force des lames en s'ex-« posant à leur action : l'aspect de l'Océan était alors superbe et terrible. » Forster, Second Voyage de Cook, tome II, page 91.

(2) « Les pétrels bleus qu'on voit dans cette mer immense, ne sont « pas moins à l'abri du froid que les pinguins.... Nous en avons trouvé « entre la nouvelle Zélande et l'Amérique, à plus de sept cents lieues de « toutes terres. » Forster, Second Voyage de Cook, tome I, page 107.... « Nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que les oiseaux « n'annoncent pas le voisinage des terres d'une manière plus sûre que les « goëmons, à moins que ce ne soit de ces espèces qui ne s'écartent « jamais fort loin des côtes.... Quant aux pinguins, aux pétrels, aux

que M. Cook conseille de ne point regarder leur apparition comme une indication certaine du voisinage de la terre, et tout ce que l'on peut conclure de l'observation des navigateurs, c'est que la plupart de ces oiseaux ne retournent pas chaque nuit au rivage, et que quand il leur faut pour le trajet ou le retour, quelques points de repos, ils les trouvent sur les écueils ou même les prennent sur les eaux de la mer (1).

La forme du corps et des membres de ces oiseaux, indique assez qu'ils sont navigateurs-nés, et habitants naturels de l'élément liquide; leur corps est arqué et bombé comme la carène d'un vaisseau, et c'est peut-être sur cette figure que l'homme a tracé celle de ses premiers navires; leur cou relevé sur une poitrine saillante, en représente assez bien la proue; leur queue courte et toute rassemblée en un seul faisceau, sert de gouvernail (2); leurs pieds larges et palmés font l'office de véritables rames; le duvet épais et lustré d'huile, qui revêt tout le corps, est un

---

« albatrosses, comme on en rencontre à six ou sept cents lieues au mi- « lieu de la mer du Sud, on ne peut point compter sur cette indication. » Forster, Suite du second Voyage de Cook, tome V, page 192.

(1) Il y a même lieu de croire qu'ils peuvent dormir sur l'eau : « Nous « passâmes près d'une albatrosse assise et endormie sur l'eau; la tempête « précédente l'avait peut-être fatiguée. » Forster, Second Voyage de Cook, tome II, page 93.

(2) « Pro caudâ clunem habent, ac brevem quidem, eæ (aves) quibus « aut crura longa, aut pedes continuatâ planitie donati sunt. » Aristot., Hist. anim., lib. II, cap. v. Ex recens. Scalig.

goudron naturel, qui le rend impénétrable à l'humidité, en même temps qu'il le fait flotter plus légèrement à la surface des eaux (1); et ceci n'est encore qu'un aperçu des facultés que la nature a données à ces oiseaux pour la navigation : leurs habitudes naturelles sont conformes à ces facultés; leurs mœurs y sont assorties; ils ne se plaisent nulle part autant que sur l'eau; ils semblent craindre de se poser à terre; la moindre aspérité du sol blesse leurs pieds, ramollis par l'habitude de ne presser qu'une surface humide ; enfin l'eau est pour eux un lieu de repos et de plaisirs, où tous leurs mouvements s'exécutent avec facilité, où toutes leurs fonctions se font avec aisance, où leurs différentes évolutions se tracent avec grace. Voyez ces cygnes nager avec mollesse ou cingler

(1) « Les oiseaux des pays chauds sont médiocrement couverts, tandis « que ceux des pays froids, et surtout ceux qui voltigent sans cesse sur « la mer, ont une quantité infinie de plumes, dont chacune est double. » Forster, Suite du second Voyage de Cook, tome V, page 181.... « On « a tort d'attribuer à l'*Alcyon* seul l'instinct de suivre les vaisseaux; « comme plusieurs oiseaux de mer passent la plus grande partie de leur « vie sur cet élément à une grande distance des côtes, et qu'il leur est « presque impossible, pendant la tempête, de trouver la nourriture dans « une mer fort agitée; ils accourent alors à l'arrière des vaisseaux, sou- « vent avant le coup de vent, et s'y repaissent des différentes choses « qu'on y jette; d'ailleurs la mer battue par le passage du navire leur « offre un espace plus tranquille, où ils peuvent se reposer. » Remarques faites par M. le Vicomte de Querhoënt, enseigne des vaisseaux du roi.

Nota. Cet *Alcyon* des marins n'est pas le véritable Alcyon des anciens, ou notre *Martin-pêcheur*, mais plutôt quelque espèce d'hirondelle de mer, ou d'autres oiseaux qui volent au large et loin des côtes, dont le vrai alcyon ne s'éloigne pas.

sur l'onde avec majesté; ils s'y jouent, s'ébattent, y plongent et reparaissent avec les mouvements agréables, les douces ondulations et la tendre énergie qui annoncent et expriment les sentiments sur lesquels tout amour est fondé; aussi le cygne est-il l'emblême de la grace, premier trait qui nous frappe, même avant ceux de la beauté.

La vie de l'oiseau aquatique est donc plus paisible et moins pénible que celle de la plupart des autres oiseaux; il emploie beaucoup moins de forces pour nager que les autres n'en dépensent pour voler; l'élément qu'il habite lui offre à chaque instant sa subsistance; il la rencontre plus qu'il ne la cherche, et souvent le mouvement de l'onde l'amène à sa portée; il la prend sans fatigue, comme il l'a trouvée sans peine ni travail, et cette vie plus douce, lui donne en même temps des mœurs plus innocentes et des habitudes pacifiques. Chaque espèce se rassemble par le sentiment d'un amour mutuel; nul des oiseaux d'eau n'attaque son semblable, nul ne fait sa victime d'aucun autre oiseau, et dans cette grande et tranquille nation, on ne voit point le plus fort inquiéter le plus faible : bien différents de ces tyrans de l'air et de la terre qui ne parcourent leur empire que pour le dévaster, et qui toujours en guerre avec leurs semblables, ne cherchent qu'à les détruire; le peuple ailé des eaux, partout en paix avec lui-même, ne s'est jamais souillé du sang de son espèce; respectant même le genre

entier des oiseaux, il se contente d'une chère moins noble, et n'emploie sa force et ses armes, que contre le genre abject des reptiles et le genre muet des poissons : néanmoins la plupart de ces oiseaux ont avec une grande véhémence d'appétit, les moyens d'y satisfaire; plusieurs espèces comme celles du harle, du cravan, du tadorne, etc., ont les bords intérieurs du bec armés de dentelures assez tranchantes, pour que la proie saisie ne puisse s'échapper; presque tous sont plus voraces que les oiseaux terrestres, et il faut avouer qu'il y en a quelques-uns, tels que les canards, les mouettes, etc., dont le goût est si peu délicat, qu'ils dévorent avec avidité la chair morte et les entrailles de tous les animaux.

Nous devons diviser en deux grandes familles la nombreuse tribu des oiseaux aquatiques; car à côté de ceux qui sont navigateurs et à pieds palmés, la nature a placé les oiseaux de rivage et à pieds divisés, qui, quoique différents pour les formes, ont néanmoins plusieurs rapports et quelques habitudes communes avec les premiers (1); ils sont taillés sur un autre modèle; leur corps grêle et de figure élancée; leurs pieds dénués de membranes, ne leur permettent ni de plonger, ni de se soutenir sur l'eau; ils ne peuvent qu'en

---

(1) « Vivunt circa mare et fluvios et lacus palmipedes omnes.... multæ « etiam fissipedes circa aquas et paludes victitant. » Aristot., Hist. anim., lib. IX, cap. xvi. Ex recens. Scalig.

suivre les rives; montés sur de très-longues jambes, avec un cou tout aussi long, ils n'entrent que dans les eaux basses, où ils peuvent marcher; ils cherchent dans la vase la pâture qui leur convient; ils sont pour ainsi dire amphibies, attachés aux limites de la terre et de l'eau, comme pour en faire le commerce vivant, ou plutôt pour former en ce genre les degrés et les nuances des différentes habitudes qui résultent de la diversité des formes dans toute nature organisée.

Ainsi dans l'immense population des habitants de l'air, il y a trois états ou plutôt trois parties, trois séjours différents : aux uns la nature a donné la terre pour domicile; elle a envoyé les autres cingler sur les eaux : en même temps qu'elle a placé des espèces intermédiaires, aux confins de ces deux éléments, afin que la vie produite en tous lieux, et variée sous toutes les formes possibles, ne laissât rien à ajouter à la richesse de la création, ni rien à désirer à notre admiration sur les merveilles de l'existence.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer qu'aucune espèce des quadrupèdes du midi de l'un des continents, ne s'est trouvée dans l'autre, et que la plupart des oiseaux, malgré le privilége des ailes, n'ont pu s'affranchir de cette loi commune; mais cette loi ne subsiste plus ici; autant nous avons eu d'exemples et donné de preuves qu'aucune des espèces qui n'avait pu passer par le Nord, ne se trouvait commune aux deux conti-

nents; autant nous allons voir d'oiseaux aquatiques se trouver également dans les deux, et même dans les îles les plus éloignées de toute terre habitée.

L'Amérique méridionale, séparée par de vastes mers des terres de l'Afrique et de l'Asie, inaccessible par cette raison à tous les animaux quadrupèdes de ce continent, l'était aussi pour le plus grand nombre des espèces d'oiseaux qui n'ont jamais pu fournir ce trajet immense d'un seul vol, et sans points de repos. Les espèces des oiseaux terrestres et celles des quadrupèdes de cette partie de l'Amérique se sont trouvées également inconnues; mais ces grandes mers qui font une barrière insurmontable de séparation pour les animaux et les oiseaux de terre, ont été franchies et traversées au vol et à la nage par les oiseaux d'eau; ils se sont transportés dans les terres les plus lointaines; ils ont eu le même avantage que les peuples navigateurs, qui se sont établis partout; car on a trouvé dans l'Amérique méridionale, non seulement les oiseaux indigènes et propres à cette terre, mais encore la plus grande partie des espèces d'oiseaux aquatiques des régions correspondantes dans l'ancien continent (1).

Et ce privilége d'avoir passé d'un monde à l'autre, dans les contrées du Midi, semble même

---

(1) Voyez ci-après les histoires du *Phénicoptère*, du *Pélican*, de la *Frégate*, de l'*Oiseau du Tropique*, etc. etc.

s'être étendu jusqu'aux oiseaux de rivage; non que les eaux aient pu leur fournir une route, puisqu'ils ne s'y engagent pas et n'en habitent que les bords; mais parce qu'en suivant les rivages et allant de proche en proche, ils sont parvenus jusqu'aux extrémités de tous les continents; et ce qui a dû faciliter ces longs voyages, c'est que le voisinage de l'eau, rend les climats plus égaux; l'air de la mer toujours frais, même dans les chaleurs, et tempéré pendant les froids, établit pour les habitants des rivages, une égalité de température qui les empêche de sentir la trop forte impression des vicissitudes du ciel, et leur compose, pour ainsi dire, un climat praticable sous toutes les latitudes, en choisissant les saisons. Aussi plusieurs espèces qui voyagent en été dans les terres du nord de notre continent, et qui communiquent par-là aux terres septentrionales de l'Amérique, paraissent être parvenues de proche en proche en suivant les rivages, jusqu'à l'extrémité de ce nouveau continent; car l'on reconnaît dans les régions australes de l'Amérique, plusieurs espèces d'oiseaux de rivage, qui se trouvent également dans les contrées boréales des deux continents (1).

La plupart de ces oiseaux aquatiques paraissent être demi-nocturnes (2); les hérons rôdent la nuit;

---

(1) Voyez ci-après l'histoire des *Pluviers*, des *Hérons*, des *Spatules*, etc.

(2) « Je crois que la plupart des oiseaux aquatiques sont nocturnes, « car le héron, le butor et quelques autres, volent pendant les crépus- « cules du matin et du soir. » Edwards, Préface de la seconde partie des Glanures, page xiij.

la bécasse ne commence à voler que le soir; le butor crie encore après la chute du jour; on entend les grues se réclamer du haut des airs, dans le silence et l'obscurité des nuits; et les mouettes se promener dans le même temps : les volées d'oies et de canards sauvages qui tombent sur nos rivières, y séjournent plus la nuit que le jour; ces habitudes tiennent à plusieurs circonstances relatives à leur subsistance et à leur sécurité; les vers sortent de terre à la fraîcheur; les poissons sont en mouvement pendant la nuit, dont l'obscurité dérobe ces oiseaux à l'œil de l'homme et de leurs ennemis : néanmoins l'oiseau pêcheur ne paraît pas se défier assez de ceux même qu'il attaque; ce n'est pas toujours impunément qu'il fait sa proie des poissons, car quelquefois le poisson le saisit et l'avale. Nous avons trouvé un martin-pêcheur dans le ventre d'une anguille; le brochet gobe assez souvent les oiseaux qui plongent ou frisent en volant la surface de l'eau, et même ceux qui viennent seulement au bord pour boire et se baigner; et dans les mers froides, les baleines et les cachalots ouvrent le gouffre de leur énorme bouche, non seulement pour engloutir les colonnes de harengs et d'autres poissons, mais aussi les oiseaux qui sont à leur poursuite, tels que les albatrosses, les pinguins, les macreuses, etc. dont on trouve les squelettes ou les cadavres encore récents, dans le large estomac de ces grands cétacés.

Ainsi la nature en accordant de grandes prérogatives aux oiseaux aquatiques, les a soumis à quelques inconvénients; elle leur a même refusé l'un de ses plus nobles attributs; aucun d'eux n'a de ramage, et ce qu'on a dit du chant du cygne, n'est qu'une chanson de la fable; car rien n'est plus réel que la différence frappante qui se trouve entre la voix des oiseaux de terre et celle des oiseaux d'eau: ceux-ci l'ont forte et grande, rude et bruyante, propre à se faire entendre de très-loin, et à retentir sur la vaste étendue des plages de la mer; cette voix toute composée de tons rauques, de cris et de clameurs, n'a rien de ces accents flexibles et moelleux, ni de cette douce mélodie dont nos oiseaux champêtres animent nos bocages, en célébrant le printemps et l'amour; comme si l'élément redoutable où règnent les tempêtes, eût à jamais écarté ces charmants oiseaux, dont le chant paisible ne se fait entendre qu'aux beaux jours et dans les nuits tranquilles, et que la mer n'eût laissé à ses habitants ailés que les sons grossiers et sauvages qui percent à travers le bruit des orages, et par lesquels ils se réclament dans le tumulte des vents et le fracas des vagues.

Du reste, la quantité des oiseaux d'eau, en y comprenant ceux de rivage, et les comptant par le nombre des individus, est peut-être aussi grande que celle des oiseaux de terre. Si ceux-ci ont pour s'étendre les monts et les plaines, les champs et

les forêts, les autres bordant les rives des eaux, ou se portant au loin sur leurs flots, ont pour habitation un second élément aussi vaste, aussi libre que l'air même : et si nous considérons la multiplication par le fonds des subsistances, ce fonds nous paraîtra aussi abondant et plus assuré peut-être que celui des oiseaux terrestres dont une partie de la nourriture dépend de l'influence des saisons, et une autre très-grande partie du produit des travaux de l'homme. Comme l'abondance est la base de toute société, les oiseaux aquatiques paraissent plus habituellement en troupes que les oiseaux de terre, et dans plusieurs familles, ces troupes sont très-nombreuses ou plutôt innombrables; par exemple, il est peu d'espèces terrestres au moins d'égale grandeur, plus multipliée dans l'état de nature que le paraissent être celles des oies et des canards; et en général il y a d'autant plus de réunion parmi les animaux qu'ils sont plus éloignés de nous.

Mais les oiseaux terrestres sont aussi d'autant plus nombreux en espèces et en individus, que les climats sont plus chauds; les oiseaux d'eau semblent, au contraire, chercher les climats froids; car les voyageurs nous apprennent que sur les côtes glaciales du septentrion, les goëlans, les pinguins, les macreuses, se trouvent à milliers et en aussi grande quantité que les albatrosses, les manchots, les pétrels, sur les îles glacées des régions antarctiques.

Cependant, la fécondité des oiseaux de terre, paraît surpasser celle des oiseaux d'eau; aucune espèce en effet parmi ces dernières ne produit autant que celles de nos oiseaux gallinacés, en les comparant à grosseur égale : à la vérité cette fécondité des oiseaux granivores pourrait s'être accrue par l'augmentation des subsistances que l'homme leur procure en cultivant la terre; néanmoins dans les espèces aquatiques qu'il a su réduire en domesticité, la fécondité n'a pas fait les mêmes progrès que dans les espèces terrestres; le canard et l'oie domestiques, ne pondent pas autant d'œufs que la poule; éloignés de leur élément et privés de leur liberté, ces oiseaux perdent sans doute plus que nos soins ne peuvent leur donner ou leur rendre.

Aussi ces espèces aquatiques sont plutôt captives que domestiques; elles conservent les germes de leur première liberté, qui se manifestent par une indépendance que les espèces terrestres paraissent avoir totalement perdue; ils dépérissent dès qu'on les tient renfermés; il leur faut l'espace libre des champs et la fraîcheur des eaux où ils puissent jouir d'une partie de leur franchise naturelle, et ce qui prouve qu'ils n'y renoncent pas, c'est qu'ils se rejoignent volontiers à leurs frères sauvages, et s'enfuiraient avec eux, si l'on n'avait pas soin de leur rogner les ailes (1). Le cygne,

(1) Quoiqu'il y ait des exemples de canards et d'oies privés qui s'en-

ornement des eaux de nos superbes jardins, a plus l'air d'y voyager en pilote, et de s'y promener en maître, que d'y être attaché comme esclave.

Le peu de gêne que les oiseaux aquatiques éprouvent en captivité, fait qu'ils n'en portent que de légères empreintes; leurs espèces ne s'y modifient pas autant que celles des oiseaux terrestres; elles y subissent moins de variétés pour les couleurs et les formes; elles perdent moins de leurs traits naturels et de leur type originaire; on peut le reconnaître par la comparaison de l'espèce du canard, qui n'admet dans nos basses-cours que peu de variétés; tandis que celle de la poule nous offre une multitude de races nouvelles et factices qui semblent effacer et confondre la race primitive; d'ailleurs les oiseaux aquatiques étant placés loin de la terre, ne nous connaissent que peu. Il semble qu'en les établissant sur les mers, la nature les ait soustraits à l'empire de l'homme qui, plus faible qu'eux sur cet élément, n'en est souvent que le jouet ou la victime.

---

fuient avec les sauvages, il est à présumer qu'ils s'en trouvent mal, et qu'étant les moins nombreux, ils sont bientôt punis de leur infidélité; car l'antipathie entre les oiseaux sauvages et domestiques subsiste dans ces espèces comme dans toutes les autres; et nous sommes informés par un témoin digne de foi *, qu'ayant mis dans un vivier de jeunes canards sauvages, pris au nid dans un marais, avec d'autres canards privés, et à-peu-près du même âge, ils attaquèrent les sauvages, et vinrent à bout de les tuer en moins de deux ou trois jours.

* Le sieur Trécourt que j'ai déja cité dans quelques endroits.

Les mers les plus abondantes en poissons, attirent et fixent pour ainsi dire sur leurs bords, des peuplades innombrables de ces oiseaux pêcheurs; on en voit une multitude infinie autour des îles Sambales, et sur la côte de l'isthme de Panama, particulièrement du côté du nord; il n'y en a pas moins à l'occident sur la côte méridionale, et peu sur la côte septentrionale. Wafer en donne pour raison, que la baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse à beaucoup près que celle des Sambales (1). Les grands fleuves de l'Amérique septentrionale, sont tous couverts d'oiseaux d'eau. Les habitants de la Nouvelle-Orléans, qui en faisaient la chasse sur le Mississipi, avaient établi une petite branche de commerce de leur graisse ou de l'huile qu'ils en tiraient. Plusieurs îles ont reçu les noms d'Iles-aux-Oiseaux, parce qu'ils en étaient les seuls habitants, lorsqu'on en fit la découverte, et que leur nombre était prodigieux; l'île d'Aves entre autres, à cinquante lieues sous le vent de la Dominique, est si couverte d'oiseaux de mer, qu'on n'en voit nulle part en aussi grande quantité. On y trouve des pluviers, des chevaliers, diverses sortes de poules d'eau, des *Phénicoptères* ou flamans, des pélicans, des mouettes, des frégates, des fous, etc. Labat qui nous donne ces faits, remarque que la côte est

(1) Relation de Wafer. Histoire générale des Voyages, tome XIV, page 119.

extrêmement poissonneuse, et que ses hauts-fonds sont toujours couverts d'une immense quantité de coquillages (1). Les œufs de poissons qui flottent souvent par grands bancs à la surface de la mer, n'attirent pas moins d'oiseaux à leur suite (2). Il y a aussi certains endroits des côtes et des îles dont le sol entier jusqu'à une assez grande profondeur, n'est composé que de la fiente des oiseaux aquatiques; telle est vers la côte du Pérou, l'île d'Iquique, dont les Espagnols tirent ce fumier et le transportent pour servir d'engrais aux terres du continent (3). Les rochers du Groënland sont couverts aux sommets d'une espèce de tourbe, formée de cette même matière et du débris des nids de ces oiseaux (4). Ils sont aussi nombreux

(1) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome VIII, page 28.

(2) « Par le 41[e] degré de latitude sud, vers le Chili, nous rencontrâmes sur la surface de la mer une couche d'œufs de poissons, qui « tenait environ une lieue, et comme nous en avions vu une autre couche « le jour précédent, nous jugeâmes que c'était ce qui attirait les oiseaux « que nous voyions depuis deux ou trois jours. » Observations du P. Feuillée (édit. 1725), page 79.

(3) Depuis plus d'un siècle on enlève annuellement la charge de plusieurs navires de cette fiente réduite en terreau, à laquelle les Espagnols donnent le nom de *Guana*, et qu'on transporte sur les vallées voisines pour les fertiliser, particulièrement dans la vallée d'Arica, où cet engrais soutient la culture du piment. Voyez le Voyage de Frezier à la mer du Sud; et les Observations du P. Feuillée (édition 1725), page 23. — « Du cap Horn, on fit route aux rochers qui gisent en travers du « cap Mistaken; la fiente des oiseaux qu'on voyait voltiger en grand « nombre tout autour, avait blanchi ces rochers. » Second Voyage de Cook, tome IV, page 48.

(4) Voyez Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 27.

sur les îles de la Norwège (1), d'Islande et de Feroë (2), où leurs œufs font une grande partie de la subsistance des habitants qui vont les chercher dans les précipices et sur les rochers les plus inaccessibles (3). Telles sont encore ces îles Burra

---

(1) Les oiseaux aquatiques des côtes de Norwège lui sont communs avec les îles d'Islande et de Feroë. Ils sont en si grand nombre, que les habitants se nourrissent de leur chair et de leurs œufs. Ils engraissent le pays de leur fiente, et leurs plumes font une branche de commerce considérable pour la ville de Berguen. Hist. nat. de Norwège, par Pontoppidan, part. II.

(2) Les oiseaux de mer sont en troupes immenses sur de petites îles voisines de l'Islande, et se répandent jusqu'à douze ou quinze lieues de distance : c'est même à la vue de ces oiseaux qu'on commence à s'apercevoir qu'on approche de cette île. On retrouve parmi ces oiseaux différentes espèces de mouettes, et la plupart de ceux dont on trouve la description dans le Voyage au Spitzberg de Martens. Horrebow, Description de l'Islande. Histoire générale des Voyages, tome XVIII, page 20.

(3) « Les oiseaux qui peuplent les côtes de l'Islande, cherchent pour « placer leurs nids les endroits les plus inaccessibles et les rochers les « plus escarpés ; néanmoins les habitants savent les dénicher malgré le « danger de cette opération : j'ai moi-même été témoin, dit M. Horrebow, de la manière dont on s'y prend, et je dois avouer que je n'ai « pu voir sans frémir, avec quelle intrépidité des hommes y risquent « leur vie ; il arrive que plusieurs de ces chasseurs aux œufs tombent « dans la mer ou dans les précipices sur lesquels ils sont obligés de se « suspendre. On attache le plus solidement qu'on peut, au haut du « rocher, une solive qui reste saillante le plus qu'il est possible ; elle « porte une poulie et une corde, au moyen desquelles un homme lié « par le milieu du corps descend tout le long des rochers ; il tient une « longue perche armée d'un crochet de fer, pour s'accrocher aux rochers « et se diriger à son gré ; à un signal, les hommes qui sont sur le ro- « cher retirent celui-ci, qui fait à chaque fois une récolte de cent ou « deux cents œufs. La promenade se continue tant qu'on trouve des « œufs, ou tant qu'il est possible de supporter cette suspension qui

inhabitées, et presque inabordables vers les côtes d'Écosse, où les habitants de la petite île Hirta, viennent enlever des œufs à milliers et tuer des oiseaux (1); enfin ils couvrent la mer du Groënland, au point que la langue groënlandaise a un mot pour exprimer la manière de les chasser en

« devient très-fatigante. Pendant cette chasse, on voit les oiseaux s'envoler par milliers, en poussant des cris affreux. Les habitants des « endroits où cette chasse est praticable, en retirent un grand bénéfice; « car, outre les œufs, ils enlèvent aussi une grande quantité de jeunes « oiseaux, dont les uns servent de nourriture, et les autres donnent « beaucoup de plumes qui se vendent aux négociants danois. » Horrebow, Description de l'Islande. Histoire générale des Voyages, tome XVIII, page 22. — Pontoppidan ne décrit pas d'une manière moins effrayante la chasse aux œufs qui se fait également en Norwège. « Les cavités où « nichent les oiseaux se trouvent dans des rochers escarpés et sans pente « tout le long de la mer. Pour y grimper, un chasseur s'entoure le corps « d'une corde.... les autres chasseurs lui appuient une perche contre le « dos pour l'aider à monter, jusqu'à ce qu'il trouve de quoi poser son « pied et attacher sa corde, alors on retire la perche, et un second esca- « lade de la même manière; étant réunis, ils s'attachent tous deux à la « même corde, et s'aident à monter plus haut au moyen d'un crochet « de fer, en se poussant et se tirant mutuellement. Les oiseaux se laissent « prendre à la main sur leurs nids dans leurs cavernes, et le produit de « la chasse est jeté à ceux qui attendent au bas du rocher dans un ba- « teau : ces chasseurs sont quelquefois huit jours sans rejoindre leurs « camarades, et souvent ils roulent ensemble dans la mer. Lorsqu'il s'agit « d'entrer dans le creux des montagnes, le plus hardi chasseur se fait « descendre par une corde du haut du rocher.... il a sur sa tête un « gros chapeau pour parer les pierres qui s'en détachent; quand il veut « entrer dans quelques cavités, il appuie ses pieds contre la montagne, « s'élance en arrière de toute sa force, et dirige si bien son corps et la « corde, qu'il entre tout droit dans la caverne. » Hist. nat. de Norwège, par Pontoppidan, part. II. Journal étranger, mois de février 1757.

(1) Voyez Recueil de différents Traités de physique et d'histoire naturelle, par M. Deslandes, tome I, page 163.

troupeaux vers la côte dans de petites baies où ils se laissent renfermer et prendre à milliers (1).

Ces oiseaux sont encore les habitants que la nature a envoyés aux points isolés et perdus dans l'immense Océan, où elle n'a pu faire parvenir les autres espèces dont elle a peuplé la surface de la terre (2). Les navigateurs ont trouvé les oiseaux en possession des îles désertes et de ces fragments du globe, qui semblaient se dérober à l'établissement de la nature vivante (3). Ils se sont répandus du nord jusqu'au midi (4), et nulle part ils ne sont plus nombreux que sous les zones

---

(1) « *Sarpsipock*, aves ad littus in sinum compellit, ubi includi possint. » Egede, Dictionnar. Groënland. Hafniæ.

(2) « A peine le vaisseau fut-il arrêté (à l'île de l'Ascension), que des « milliers d'oiseaux vinrent se percher sur les mâts et les cordages; la « chute de cinq cents qui furent tués dans l'espace d'un quart-d'heure, « n'empêchait pas que les autres ne continuassent de voltiger autour du « navire; ils devinrent si importuns qu'ils mordaient les chapeaux et les « bonnets de vingt hommes qui descendirent au rivage. » Rélation de Rennefort, dans l'Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 583.

(3) « Nous observions ces rochers (à l'île de Pâques), dont l'aspect « caverneux et la couleur noire et ferrugineuse annonçait les vestiges « d'un feu souterrain. Nous en remarquâmes surtout deux, l'un ressem- « blait à une colonne ou obélisque énorme, et tous deux étaient remplis « d'une quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris discordants « assourdissaient nos oreilles. » Forster, Second Voyage de Cook, tome II, page 184.

(4) « Le canal (du détroit de Magellan, au Port-désiré) était dans cet « endroit, d'une largeur à perte de vue; on y aperçoit un certain nombre « d'îles.... Ce fut sur une de ces îles que je descendis; j'y trouvai un « si grand nombre d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolèrent, le ciel « en fut obscurci; il est certain que nous ne pouvions faire un pas sans « marcher sur leurs œufs. » Voyage du commodore Byron, page 25.

froides (1), parce que dans ces régions où la terre dénuée, morte et ensevelie sous d'éternels frimas, refuse ses flancs glacés à toute fécondité, la mer est encore animée, vivante et même très-peuplée (2).

Aussi les voyageurs et les naturalistes, ont-ils observé que dans les régions du nord, il y a peu d'oiseaux de terre, en comparaison de la quantité des oiseaux d'eau (3); pour les premiers, il

(1) M. Gmelin dit n'avoir jamais vu dans aucun endroit du monde, un aussi grand nombre d'oiseaux rassemblés en troupes qu'à *Mangasea* (sur le Jenisca), c'était dans le mois de juin; les plus nombreux étaient les oiseaux aquatiques, les oies de toutes espèces, les canards, les poules d'eau, les mouettes et les oiseaux de rivages, bécasses, plongeurs, etc. Histoire générale des Voyages, tome XVIII, page 357.

(2) « Les albatrosses nous quittèrent durant notre traversée au milieu « des îles de glaces, et nous n'en voyions qu'une seule de temps en « temps. Les pintades, les coupeurs d'eau, les petits oiseaux gris, les « hirondelles, n'étaient pas non plus en aussi grand nombre; d'un autre « côté, les pinguins commencèrent à paraître, car ce jour nous en vîmes « deux. Malgré la froideur du climat, nous observâmes constamment le « pétrel blanc autour des masses de glace, et on peut le regarder comme « un avant-coureur qui annonce sûrement les glaces : d'après sa couleur, « nous le prîmes pour le pétrel neigeux; plusieurs baleines se montrèrent « aussi parmi la glace, et variaient un peu la scène affreuse de ces pa- « rages.... Nous ne passâmes pas moins de dix-huit îles de glaces, et « nous vîmes de nouveaux pinguins. » Second Voyage du capitaine Cook, tome III, page 94.

(3) Voyez le *Fauna Suecica* de Linnæus; l'*Ornithologia Borealis* de Brunnich; la *Zoologia Danica* de Muller; la même observation a lieu pour les régions du cercle antarctique. « On ne trouve à la terre de Feu « que fort peu d'oiseaux de terre; M. Banks n'en a vu aucun plus gros « que nos merles, mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, « particulièrement les canards. » Premier Voyage de Cook, tome II, page 288.

faut des végétaux, des graines, des fruits, dont la nature engourdie produit à peine dans ces climats, quelques espèces faibles et rares; les derniers ne demandent à la terre qu'un lieu de refuge; une retraite dans les tempêtes; une station pour les nuits; un berceau pour leur progéniture; encore la glace qui dans ces climats froids, le dispute à la terre, leur offre-t-elle presque également tout ce qui est nécessaire pour des besoins si simples. MM. Cook et Forster ont vu dans leurs navigations aux mers Australes, plusieurs de ces oiseaux se poser, voyager et dormir sur des glaces flottantes, comme sur la terre ferme (1); quelques-uns même y nichent avec succès (2). Que pourrait en effet leur offrir de plus un sol toujours gelé et qui n'est ni plus solide ni moins froid que ces montagnes de glace (3)?

(1) Voyez ci-après l'histoire des *Pétrels* et des *Pinguins*.

(2) « On rencontra un grand banc de glaces auquel on fut contraint « d'amarrer (à la nouvelle Zemble); quelques matelots montèrent dessus, « et firent un récit fort singulier de sa figure; il était tout couvert de « terre au sommet, et l'on y trouva près de quarante œufs. » Relation de Heemskerke et Barentz dans l'Histoire générale des Voyages, tome XV, page 116.

(3) « Le 22 juillet, se trouvant proche du cap de Cant (à la nouvelle « Zemble), on descendit plusieurs fois à terre pour chercher des œufs « d'oiseaux; les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort « escarpés; les oiseaux ne paraissaient point effrayés de la vue des hom- « mes, et la plupart se laissaient prendre à la main. Chaque nid n'avait « qu'un œuf, qu'on trouvait sur la roche, sans paille et sans plumes « pour l'échauffer : spectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne com- « prirent point comment ces œufs pouvaient être couvés, et les petits « éclore dans un si grand froid. » Idem, ibidem, page 133.

Ce dernier fait démontre que les oiseaux d'eau sont les derniers et les plus reculés des habitants du globe, dont ils connaissent mieux que nous les régions polaires; ils s'avancent jusque dans les terres où l'ours blanc ne paraît plus, et sur les mers que les phoques, les morses et les autres amphibies ont abandonnées; ils y séjournent avec plaisir pendant toute la saison des très-longs jours de ces climats, et ne les quittent qu'après l'équinoxe de l'automne, lorsque la nuit anticipant à grands pas sur la lumière du jour, bientôt l'anéantit et répand un voile continu de ténèbres, qui fait fuir ces oiseaux vers les contrées qui jouissent de quelques heures de jour; ils nous arrivent ainsi pendant l'hiver et retournent à leurs glaces, en suivant la marche du soleil avant l'équinoxe du printemps.



P. Oudart del.t Meunier direx.t Lith: de C. Motte

1. La Cigogne, 2. le Jabiru.

LA CIGOGNE.*(1)

Ciconia alba, Vieill., Cuv.; *Ardea Ciconia*, Lath., Linn., Gmel.

On vient de voir qu'entre les oiseaux terrestres

* Voyez les planches enluminées, n° 866.

(1) En grec, Πέλαργος; en latin, *ciconia;* en hébreu et en persan, *chasida;* en arabe, *zakid*, selon Gesner; *leklek* ou *legleg*, suivant le docteur Shaw; en barbaresque, *bel-arje;* en chaldéen, *chavarita, deiutha, macuarta;* en illyrien, *cziap;* en allemand et en anglais, *storck;* en polonais, *bocian-ezarni, bocian-snidi;* en flamand, *ouweaer;* en italien, *cigogna, zigogna*, et le petit, *cicognino;* en espagnol, *ciguenna;* en vieux français, *cigongne* ou *cigoigne.*

Cigongne. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 201. — *Ibis alba Herodoto.* Gesner; c'est faute d'avoir discuté une méprise d'Hérodote, ou plutôt de ses traducteurs, que Gesner tombe ici dans celle de faire de l'ibis blanc d'Hérodote une cigogne blanche. Voyez l'histoire de l'Ibis. — *Ciconia.* Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 291. — Rai, Synops. avi., pag. 97. — Jonston, Avi., pag. 100 et tab. 50, deux figures peu exactes. — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 234. — Prosp. Alpin, Ægypt., vol. I, pag. 199. — Marsigli, Danub., tom. V, pag. 26. — Charleton, Exercit., pag. 108, n° 1. Idem, Onomazt., pag. 102, n° 1. — Klein, Avi., pag. 125, n° 1. — Gesner, Avi., pag. 262, avec une figure peu ressemblante; la même, Icon. avi., pag. 121. — *Ciconia Alba.* Willughby, Ornithol., p. 210, avec une figure empruntée de Jonston. — Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 274. — *Ardea alba remigibus nigris.* Linnæus, Fauna Suecica, n° 136. Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 7. — *Ciconia alba, Danis stork.* Muller, Zool. Dan., n° 174. — Brunnich,

qui peuplent les campagnes, et les oiseaux navigateurs à pieds palmés, qui reposent sur les eaux, on trouve la grande tribu des oiseaux de rivages, dont le pied sans membranes ne pouvant avoir un appui sur les eaux, doit encore porter sur la terre, et dont le long bec, enté sur un long cou, s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide. Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la cigogne plus connue, plus célébrée qu'aucune autre, se présente la première; elle est composée de deux espèces qui ne diffèrent que par la couleur, car du reste il semble que sous la même forme et d'après le même dessin, la nature ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir; cette différence, tout le reste étant semblable, pourrait être comptée pour rien s'il n'y avait pas entre ces deux mêmes oiseaux, différence d'instinct et diversité de mœurs. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche, choisit au contraire nos habitations pour domicile; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des

---

Ornithol. boréal., n° 154. — *Der storck*. Frisch, tom. II, 12ᵉ div., sect. 1, pl. 3. — *Ardea*. Moehring, Avi., Gen. 81. — Cigogne ordinaire *ou* blanche. Albin, tome II, page 41, planche 64. — *Ciconia alba, oculorum ambitu nudo, nigro; remigibus nigricantibus rectricibus candidis*... *Ciconia alba*. Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 365.

édifices; amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine; elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte (1), et partout hôte respecté et bien venu, elle paye par des services, le tribut qu'elle doit à la société; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la cigogne noire, qui paraît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

Cette cigogne blanche, moins grande que la grue, l'est plus que le héron; sa longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et demi, et jusqu'à celle des ongles de quatre pieds; le bec de la pointe aux angles a près de sept pouces; le pied en a huit; la partie nue des jambes cinq; et l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds; il est aisé de se la peindre; le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractères dont les Grecs ont formé son nom (2); les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué; voilà ses traits principaux, mais en la regardant de plus près, on aperçoit sur les ailes des reflets violets et quelques teintes brunes : on compte trente pennes en dé-

(1) Témoin ce nid de cigogne posé sur le temple de la Concorde au Capitole, dont parle Juvénal, sat. I, vers. 116, et qu'on voit figuré sur des médailles d'Adrien.

(2) Πελὸν αργὸν.

veloppant l'aile; elles forment une double échancrure, les plus près du corps étant presque aussi longues que les extérieures, et les égalant lorsque l'aile est pliée; dans cet état les ailes couvrent la queue, et lorsqu'elles sont ouvertes ou étendues pour le vol, les plus grandes pennes offrent une disposition singulière; les huit ou neuf premières se séparent les unes des autres, et paraissent divergentes et détachées, de manière qu'il reste entre chacune un vuide, ce qui ne se voit dans aucun autre oiseau; les plumes du bas du cou sont blanches, un peu longues et pendantes, et par-là les cigognes se rapprochent des hérons; mais leur cou est plus court et plus épais; le tour des yeux est nu et couvert d'une peau ridée d'un noir-rougeâtre; les pieds sont revêtus d'écailles en tables hexagones, d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut; il y a des rudiments de membranes entre le grand doigt et le doigt intérieur, jusqu'à la première articulation, et qui s'étendant plus avant sur le doigt extérieur, semblent former la nuance par laquelle la nature passe des oiseaux à pieds divisés aux oiseaux à pieds réunis et palmés; les ongles sont mousses, larges, plats et assez approchants de la forme des ongles de l'homme.

La cigogne a le vol puissant et soutenu, comme tous les oiseaux qui ont des ailes très-amples et la queue courte; elle porte en volant la tête raide en avant et les pates étendues en arrière comme

pour lui servir de gouvernail (1); elle s'élève fort haut, et fait de très-longs voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne, vers le 8 ou le 10 de mai (2); elles devancent ce temps dans nos provinces. Gesner dit qu'elles précèdent les hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril, et quelquefois plus tôt; elles arrivent en Alsace au mois de mars, et même dès la fin de février; leur retour est partout d'un agréable augure, et leur apparition annonce le printemps; aussi elles semblent n'arriver que pour se livrer aux tendres émotions que cette saison inspire. Aldrovande peint avec chaleur les signes de joie et d'amour, les empressements et les caresses du mâle et de la femelle, arrivés sur leur nid après un long voyage (3); car les cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux, et si le nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais, qu'elles entassent en grande quantité; c'est ordinairement sur les combles élevés, sur les créneaux des tours, et

(1) « Atque hæ (longicaudæ) ad ventrem contractos in volatu pedes « habent : parvi clunes porrectos. » Aristot., lib. II, cap. 15, ex recens. Scaliger.

(2) Klein, De avibus erratic. et migrat.

(3) « Ubi jam nido appulere.... dii boni, quam dulcissima salutatio ! « quanta ob felicem adventum gratulatio ! quos complexus ! quam mellita « cernas oscula ! atque interiùs leves susurri quidam audiuntur. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 298.

quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé qu'elles le posent (1). En France, du temps de Belon, on plaçait des roues au haut des toits, pour engager ces oiseaux à y faire leur nid; cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace, et l'on dispose en Hollande pour cela des caisses carrées aux faîtes des édifices (2).

Dans l'attitude du repos, la cigogne se tient sur un pied, le cou replié; la tête en arrière et couchée sur l'épaule; elle guette les mouvements de quelques reptiles qu'elle fixe d'un œil perçant; les grenouilles, les lézards, les couleuvres et les petits poissons sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais ou sur les bords des eaux et dans les vallées humides.

Elle marche comme la grue, en jetant le pied en avant par grands pas mesurés; lorsqu'elle s'irrite ou s'inquiète, et même quand l'amour l'agite, elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réi-

---

(1) C'est en ce sens qu'il faut entendre ce que dit Varron, qu'elle niche à la campagne : *in tecto, ut hirundines; in agro ut ciconia,* puisqu'il observe ailleurs lui-même, au sujet de l'arrivée de la cigogne en Italie, qu'elle s'établit de préférence sur les édifices.

(2) Lady Montagu, dans ses lettres, n°. 32, dit qu'à Constantinople, les cigognes nichent par terre dans les rues : si elle ne s'est pas trompée sur l'espèce de ces oiseaux, il faut que la sauve-garde dont jouit la cigogne en Turquie l'ait singulièrement enhardie; car, dans nos contrées, les points de positions qu'elle préfère sont toujours les plus inaccessibles, qui dominent tout ce qui environne, et ne permettent pas de voir dans son nid.

téré, que les anciens avaient rendu par des mots imitatifs, *Crepitat*, *Glotterat* (1), et que Pétrone exprime fort bien en l'appelant un bruit de *Crotales* (2); elle renverse alors la tête, de manière que la mandibule inférieure se trouve en haut, et que le bec est couché presque parallèlement sur le dos, c'est dans cette situation que les deux mandibules battent vivement l'une contre l'autre; mais à mesure qu'elle redresse le cou, le claquement se ralentit et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Au reste, ce bruit est le seul que la cigogne fasse entendre, et c'est apparemment de ce qu'elle paraît muette, que les anciens avaient pensé qu'elle n'avait point de langue (3); il est vrai que cette langue est courte et cachée à l'entrée du gosier, comme dans toutes les espèces d'oiseaux à long bec, qui ont aussi une manière particulière d'avaler en jetant les aliments par un certain tour de bec, jusque dans la gorge. Aristote fait une autre remarque au sujet de ces oiseaux à cou et bec très-longs, c'est qu'ils rendent tous une fiente plus liquide (4) que celle des autres oiseaux.

(1) « Quæque salutato crepitat concordia nido. » Juvénal, sat. I. — « Glotterat immenso de turre ciconia rostro. » Aut. Philomel.

(2) *Crotalistria.* Épithète donnée déja, dans Publius Syrus, à la cigogne.

(3) « Sunt qui ciconiis non inesse linguas confirment. » Plin., lib. X, cap. 31. — On le croyait encore du temps du Mantouan, sur la foi des anciens, car en décrivant l'arrivée de la cigogne, annonce du printemps, il dit : *Elingui venit alba ciconia rostro*:

(4) Hist. animal., lib. II, cap. 22.

La cigogne ne pond pas au-delà de quatre œufs, et souvent pas plus de deux, d'un blanc sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus allongés que ceux de l'oie; le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture; les œufs éclosent au bout d'un mois; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits, qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement (1). Au reste, le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble; et tandis que l'un est à la chasse, on voit l'autre se tenir aux environs, debout sur une jambe, et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge, ils sont couverts d'un duvet brun; n'ayant pas encore assez de forces pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles, ils se traînent dans le nid sur leurs genoux (2); lorsque leurs ailes commencent à croître, ils s'exercent à voleter au-dessus du nid; mais il arrive souvent que dans cet exercice quelques-uns tombent et ne peuvent plus se relever;

(1) *Nota.* Ælien a dit que la cigogne vomit à ses petits leur nourriture, ce qu'il ne faut point entendre d'aliments déja en partie digérés, mais de la proie récente qu'elle dégorge de l'œsophage, et peut même rendre de son estomac, dont l'ouverture est assez large pour en permettre la sortie. Voyez l'observation de Peyerus, « De ciconiæ ventre et « affinitate quâdam cum ruminantibus. » Ephem. Nat. curios., déc. 2, ann. 2, obs. 97. Voyez aussi deux descriptions anatomiques de la cigogne, l'une de Schelhammer. Collect. acad., partie étrangère, vol. IV, observ. 109; et l'autre d'Olaüs Jacobæus, idem, observ. 94.

(2) Observation de M. l'évêque Gunner, vol. I, n° 8, pag. 203 de la traduction allemande des Mémoires de la Société de Drontheim.

ensuite lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs, la mère les conduit et les exerce par de petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène; enfin les jeunes cigognes déjà fortes, prennent leur essor avec les plus âgées, dans les derniers jours d'août, saison de leur départ. Les Grecs avaient marqué leur rendez-vous dans une plaine d'Asie, nommée la *Plage aux Serpents*, où elles se rassemblaient (1) comme elles se rassemblent encore dans quelques endroits du Levant (2), et même dans nos provinces d'Europe, comme dans le Brandebourg et ailleurs.

Lorsqu'elles sont assemblées pour le départ, on les entend claqueter fréquemment, et il se fait alors un grand mouvement dans la troupe, toutes semblent se chercher, se reconnaître et se donner l'avis du départ général, dont le signal, dans nos contrées, est le vent du nord. Elles s'élèvent toutes ensemble, et dans quelques instants

---

(1) « Pythonos comen, quasi serpentium pagum, vocant in Asiâ, « patentibus campis, ubi congregatæ inter se commurmurant, eamque « quæ novissima advenit lacerant, atque ità abeunt. Notatum post idus « augustas non temere visas ibi. » Plin., lib. X, cap. 31. *Nota.* D'après ce passage, il semble que l'assemblée des cigognes ne se passe pas sans tumulte et même sans combats; mais qu'elles *déchirent la dernière arrivée*, comme le dit Pline : ce trait est sans doute une fable.

(2) « On remarque que les cigognes, avant que de passer d'un pays « dans un autre, s'assemblent quinze jours auparavant, de tous les can- « tons voisins, dans une plaine, y formant une fois par jour une espèce « de *divan*, comme on parle dans le pays, comme pour fixer le temps « précis de leur départ, et le lieu où elles se retirent. » Voyage de Shaw. La Haye, 1743, tome II, page 167.

se perdent au haut des airs. Klein raconte, qu'appelé pour voir ce spectacle, il le manqua d'un moment, et que tout était déjà disparu (1); en effet, ce départ est d'autant plus difficile à observer, qu'il se fait en silence (2) et souvent dans la nuit (3). On prétend avoir remarqué que dans leur passage, avant de tenter le trajet de la Méditerranée, les cigognes s'abattent en grand nombre aux environs d'Aix (4) en Provence. Au reste, il paraît que ce départ se fait plus tard dans les pays chauds, puisque Pline dit *qu'après le départ de la cigogne, il n'est plus temps de semer* (5).

Quoique les anciens eussent remarqué les migrations des cigognes (6), ils ignoraient quels lieux elles allaient habiter; mais quelques voyageurs modernes nous ont fourni sur cela de bonnes observations; ils ont vu en automne, les plaines de l'Égypte, toutes couvertes de ces oiseaux. « Il « est tout arrêté, dit Belon, que les cigognes se « tiennent l'hiver au pays d'Égypte et d'Afrique, « car nous avons témoings d'en avoir vu les plaines

(1) « De avibus erratic. et migrat. »

(2) Belon dit qu'il n'est point remarqué, parce qu'elles volent sans bruit et sans jeter de cris, au contraire des grues et des oies sauvages qui crient beaucoup en volant.

(3) « Nemo vidit agmen discedentium, cum discessurum appareat; nec « venire, sed venisse cernimus; utrumque nocturnis fit temporibus. » Plin., lib. X, cap. 31.

(4) Aldrovande.

(5) « Post ciconiæ discessum malè seri. » Plin., lib. VIII, cap. 41.

(6) Jérémie, 8, 7.

« d'Égypte blanchir, tant il y en avoit dès les « mois de septembre et octobre; parce qu'étant là « durant et après l'inondation, n'ont faute de pâ- « ture, mais trouvant là l'été intolérable pour sa « violente chaleur, viennent en nos régions, qui « lors leur sont tempérées, et s'en retournent en « hiver pour éviter la froidure trop excessive: en « ce contraires aux grues; car les grues et oies « nous viennent voir en hivert, lorsque les cigo- « gnes en sont absentes (1). » Cette différence très-remarquable provient de celle des régions où séjournent ces oiseaux; les grues et les oies arrivent du Nord, dont elles fuient les grands hivers; les cigognes partent du midi pour en éviter les ardeurs (2).

Belon dit aussi les avoir vu hiverner à l'entour

---

(1) Histoire naturelle des oiseaux, page 201.

(2) *Nota.* Plusieurs auteurs ont prétendu que les cigognes ne s'éloignaient point l'hiver, et le passaient cachées dans des cavernes ou même plongées au fond des lacs. C'était l'opinion commune du temps d'Albert-le-Grand. Klein fait la relation de deux cigognes tirées de l'eau dans des étangs près d'Elbing (*De avibus errat. et migrat. ad calcem*). Gervais de Tillebury (Epist. ad Othon IV) parle d'autres cigognes qu'on trouva pelotonnées dans un lac vers Arles; Mérula, dans Aldrovande, de celles que des pêcheurs tirèrent du lac de Côme; et Fulgose, d'autres qui furent pêchées près de Metz (Memorab., lib. I, cap. 6). Martin Schoockius, qui a écrit sur la cigogne un opuscule, imprimé à Groningue en 1648, appuie ces témoignages; mais l'histoire des migrations de la cigogne est trop bien connue, pour n'attribuer qu'à des accidents les faits dont nous venons de faire mention, si pourtant on peut les regarder comme certains. Voyez cette question et l'examen de tout ce qu'on a dit sur les oiseaux que l'on prétend passer l'hiver dans l'eau, plus amplement discuté à l'article de l'hirondelle.

du mont Amanus vers Antioche, et passer sur la fin d'août vers Abydus, en troupes de trois ou quatre mille, venant de la Russie et de la Tartarie; elles traversent l'Hellespont, puis se divisant à la hauteur de Ténédos, elles partent en pelotons, et vont toutes vers le midi (1).

Le docteur Shaw a vu du pied du Mont-Carmel, le passage des cigognes de l'Égypte en Asie vers le milieu d'avril 1722 : « Notre vaisseau, dit ce « voyageur, étant à l'ancre sous le Mont-Carmel, « je vis trois vols de cigognes, dont chacun fut « plus de trois heures à passer, et s'étendoit plus « d'un demi-mille en largeur (2). » Maillet dit avoir vu les cigognes descendre sur la fin d'avril, de la Haute-Égypte, et s'arrêter sur les terres du Delta, que l'inondation du Nil leur fait bientôt abandonner (3).

Ces oiseaux qui passent ainsi de climats en cli-

(1) Belon, Observations, page 79.

(2) Il ajoute : « Ces cigognes venaient d'Égypte, parce que les canaux « du Nil et les marais qu'ils forment tous les ans, par son débordement, « étant desséchés, elles se retirent au nord-est. » Voyage de Shaw, tome II, page 167. Mais cet auteur se trompe; les cigognes fuient plutôt l'inondation qui couvre tout le pays; dès la fin d'avril le fleuve n'ayant plus de rives.

(3) Quelques corneilles se mêlent parfois aux cigognes dans leur passage, ce qui a donné lieu à l'opinion qu'on trouve dans saint Bazile et dans Isidore, que les corneilles servent de guide dans le voyage et d'escorte aux cigognes. Les anciens ont aussi beaucoup parlé des combats de la cigogne contre les corbeaux, les geais et d'autres espèces d'oiseaux, lorsque leurs troupes repassant de la Libye et de l'Égypte, elles se rencontrent vers la Lycie et le fleuve du Xanthe.

mats, ne connaissent point les rigueurs de l'hiver, leur année est composée de deux étés, et ils goûtent aussi deux fois les plaisirs de la saison des amours; c'est une particularité très-intéressante de leur histoire, et Belon l'assure positivement de la cigogne qui, dit-il, fait ses petits pour la seconde fois en Égypte.

On prétend qu'on ne voit pas de cigognes en Angleterre, à moins qu'elles n'y arrivent par quelque tempête. Albin remarque comme chose singulière, deux cigognes qu'il vit à Edger en Midlesex (1), et Willughby dit que celle dont il donne la figure, lui avait été envoyée de la côte de Norfolk, où elle était tombée par hasard. Il n'en paraît pas non plus en Écosse, si l'on en juge par le silence de Sibbald. Cependant la cigogne se porte assez avant dans les contrées du nord de l'Europe; elle se trouve en Suède, suivant Linnæus, et surtout en Scanie, en Danemarck, en Sibérie, à Mangasea sur le Jenisca, et jusque chez les Jakutes (2). On voit aussi des cigognes en très-grand nombre dans la Hongrie (3), la Pologne et la Lithuanie (4); on les rencontre en Turquie, en Perse, où Bruyn a remarqué leur nid, figuré sur les ruines de Persépolis; et même

---

(1) Tome II, page 41.

(2) Gmelin, Voyage en Sibérie, tome II, page 56; et Histoire générale des Voyages, tome XVIII, page 300.

(3) Marsil., Danub., tom. V.

(4) Klein, De avibus erratic., pag. 160.

si l'on en croit cet auteur, la cigogne se trouve dans toute l'Asie, à l'exception des pays déserts qu'elle semble éviter, et des terrains arides où elle ne peut vivre.

Aldrovande assure qu'il ne se trouve point de cigognes dans le territoire de Bologne (1); elles sont même rares dans toute l'Italie, où Willughby, pendant un séjour de vingt-huit ans, n'en a vu qu'une fois, et où Aldrovande avoue n'en avoir jamais vu. Cependant il paraît par les témoignages de Pline et de Varron, qu'elles y étaient communes autrefois; et l'on ne peut guère douter que dans leur voyage d'Allemagne en Afrique, ou dans leur retour, elles ne passent sur les terres de l'Italie et sur les îles de la Méditerranée. Kœmpfer (2) dit que la cigogne demeure toute l'année au Japon; ce serait le seul pays où elle serait stationnaire; dans tous les autres, comme dans nos contrées, elle arrive et repart quelques mois après. La Lorraine et l'Alsace sont les provinces de France où les cigognes passent en plus grande quantité; elles y font même leurs nids, et il est peu de villes ou de bourgs dans la basse Alsace où l'on ne voie quelques nids de cigogne sur les clochers.

La cigogne est d'un naturel assez doux, elle n'est ni défiante, ni sauvage, et peut se priver

(1) « Caret ager noster his avibus. »

(2) Tome I, page 113.

aisément et s'accoutumer à rester dans nos jardins, qu'elle purge d'insectes et de reptiles; il semble qu'elle ait l'idée de la propreté, car elle cherche les endroits écartés pour rendre ses excréments; elle a presque toujours l'air triste et la contenance morne; cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaîté, quand elle y est excitée par l'exemple; car elle se prête au badinage des enfants, en sautant et jouant avec eux (1); en domesticité, elle vit long-temps et supporte la rigueur de nos hivers (2).

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable; la tempérance, la fidélité conjugale (3), la piété filiale et

(1) « J'ai vu dans un jardin, où des enfants jouaient à la cligne-« musette, une cigogne privée se mettre de la partie, courir à son tour « quand elle était touchée, et distinguer très-bien l'enfant qui était en « tour de poursuivre les autres pour s'en donner de garde. » Notes sur la cigogne, communiquées par M. le docteur Hermann, de Strasbourg.

(2) Ger. Nic. Heerkens, hollandais de Groningue, qui a fait un petit poëme latin sur la cigogne, dit en avoir nourri une pendant quinze ans, et il parle d'une autre qui vécut vingt-un ans dans le marché au poisson d'Amsterdam, et fut enterrée avec solennité par le peuple. Voyez aussi l'observation d'Olaüs Borrichius, sur une cigogne âgée de plus de vingt-deux ans, et qui était devenue goutteuse. Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 331.

(3) « Il y a aux environs de Smyrne un grand nombre de cigognes « qui y font leur nid et y couvent; les habitants se font un amusement « de mettre des œufs de poule dans un nid de cigogne; lorsque les pous-« sins sont éclos, le mâle de la cigogne, en voyant ces figures étran-« gères, fait un bruit affreux, attire par là autour du nid une multitude « d'autres cigognes qui tuent la femelle à coups de bec, pendant que le « mâle pousse des cris lamentables. » Annual. register. ann. 1768.

paternelle (1). Il est vrai que la cigogne nourrit très-long-temps ses petits et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes; que quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers, et qu'on l'a vue ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner (2); on l'a de même vue donner des marques d'attachement, et même de reconnaissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue. On assure l'avoir entendu claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, et faire en partant un semblable signe d'adieu (3); mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parents trop faibles ou trop vieux (4). On a souvent vu des cigognes jeunes et

---

(1) D'où vient que Pétrone l'appelle *Pietati-cultrix*.

(2) Voyez dans Hadrien Junius (Annal. Batav. ann. 1536), l'histoire, fameuse en Hollande, de la cigogne de Delft, qui, dans l'incendie de cette ville, après s'être inutilement efforcée d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux.

(3) Aldrovande.

(4) « Multos authores habet fama quæ de ciconiis circumfertur, pa- « rentibus a liberis educationis gratiam referri. » Aristot., Hist animal., lib. IX, cap. 20.

« Ciconiæ senes, impotes volandi, nido se continent, ex his prognatæ « terrâ marique volitant, et cibos parentibus afferunt, sic illæ, ut earum

vigoureuses, apporter de la nourriture à d'autres, qui se tenant sur le bord du nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature en plaçant jusque dans des cœurs bruts, ces pieux sentiments auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parents fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Grecs : Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme (1).

Ælien assure que les qualités morales de la cigogne étaient la première cause du respect et du culte des Égyptiens pour elle (2); et c'est peut-être

« ætate dignum est, quiete fruuntur et copiâ; juniores verò laborem « solantur pietate, ac spe recipiendæ in senectute gratiæ. » Philo.

« Genitricum senectam invicem alunt. » Plin., lib. X, cap. 31.

Voyez Plutarque, et tous les anciens cités dans Aldrovande.

(1) « Nobis vetusta lex viget, ciconiarum inscripta tabulis. » In avib.

(2) Alexandre de Myndes, dans Ælien, dit que les cigognes cassées de vieillesse se rendent à certaines îles de l'Océan, et là, en récompense de leur piété, sont changées en hommes. Dans les augures, l'apparition de la cigogne signifiait union et concorde (Alexand. ab Alex. genial. dies); son départ, dans une calamité, était du plus funeste présage : Paul Diacre dit qu'Attila s'attacha à la prise d'Aquilée dont il allait lever le siége, ayant vu des cigognes s'enfuir de la ville emmenant leurs petits (voyez Eneas Sylvius, epist. 11). Dans les hiéroglyphes, elle signifiait piété et bienfaisance, vertus que son nom exprime dans une des plus anciennes langues (*chasida*, en hébreu, *pia, benefica*, suivant Bochart; *chazir pius; beneficus*); et dont on la voit souvent l'emblème, comme

un reste de cette ancienne opinion, qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens ce fut un crime de donner la mort à la cigogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux, tant ils étaient précieux à ce pays qu'ils purgeaient des serpents (1). Dans le Levant, on conserve encore une partie de ce respect pour la cigogne (2); on ne la mangeait pas chez les Romains; un homme qui par un luxe bizarre s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple (3). Au reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée (4), et

---

sur ces deux belles médailles de L. Antonius, données dans Fulvius-Ursinus, et sur deux autres de Q. Metellus, surnommé *le Pieux*, au rapport de Patercule.

(1) Plin., lib. X, cap. 31.

(2) « Les Mahométans ont la cigogne, qu'ils appellent *Bel-arje*, en « grande estime et vénération; elle est presque aussi sacrée chez eux « que l'ibis l'était chez les Égyptiens; et on regarderait comme profane « un homme qui en tuerait ou qui leur ferait seulement de la peine. » Voyage de Shaw, tome II, page 168.

(3) Comme l'atteste cette ancienne épigramme :

Ciconiarum Rufus iste conditor
Plancis duobus est hìc elegantior.
Suffragiorum puncta septem non tulit:
Ciconiarum populus mortem ultus est.

(4) « Cornelius Nepos, qui divi Augusti principatu obiit, cum scri-« beret turdos paulò ante coeptos saginari, addidit, ciconias magis pla-« cere quàm grues : cum hæc nunc ales inter primarias expetatur, illam « nemo velit attigisse. » Plin., lib. X.

cet oiseau né notre ami et presque notre domestique, n'est pas fait pour être notre victime.

LA CIGOGNE NOIRE.*(1)

Ciconia nigra, Vieill., Cuv.; *Ardea nigra*, Lath., Linn., Gmel.

QUOIQUE dans toutes les langues, cet oiseau soit désigné par la dénomination de *Cigogne noire*, cependant, c'est plutôt par opposition au blanc éclatant de la cigogne blanche, que pour la vraie teinte de son plumage, qui est généralement d'un

* Voyez les planches enluminées, n° 399, sous le nom de *Cigogne brune*.

(1) *Ciconia nigra*, Gesner, Avi., pag. 273. Idem, Icon. avi., pag. 122, avec une mauvaise figure. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 310. — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 236. — Jonston, Avi., pag. 101. — Willughby, Ornithol., pag. 211. — Klein, Avi., pag. 125, n° 2. — Rai, Synops. avi., pag. 97, n° 2. — Rzaczynski, Auctuar., pag. 372. — « Ardea ventre subalbo, dorso nigro. » Barrère, Ornithol. clas. 4, Gen. 1, Sp. 9. — « Ardea nigra pectore abdomineque albo.... « Ciconia nigra. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 8. Idem, Fauna suec., n° 135. — *Der schwartze storch*, Frisch, vol. II, div. 12, sect. 1, pl. 4. — Cigogne noire, Belon, Portraits d'oiseaux, avec une figure très-fautive. — Une autre, et aussi mal coloriée dans Albin, tome III, planche 82. — « Ciconia supernè fusca, violaceo et viridi aureo varians, infernè alba; gutture et collo fuscis, maculis candicantibus variegatis; rectricibus fuscis, violaceo et viridi colore variantibus... « Ciconia fusca. » Brisson, Ornithol., tome V, page 362.

brun mêlé de belles couleurs changeantes, mais qui de loin paraît noir.

Elle a le dos, le croupion, les épaules et les couvertures des ailes, de ce brun changeant en violet et en vert-doré; la poitrine, le ventre, les cuisses en plumes blanches, ainsi que les couvertures du dessous de la queue, qui est composée de douze plumes d'un brun à reflets violets et verts; l'aile est formée de trente pennes d'un brun changeant avec reflets, où le vert dans les dix premières est plus fort, et le violet dans les vingt autres; les plumes de l'origine du cou, sont d'un brun lustré de violet, lavées de grisâtre à la pointe; la gorge et le cou sont couverts de petites plumes brunes, terminées par un point blanchâtre; ce caractère cependant manque à plusieurs individus: le haut de la tête est d'un brun mêlé d'un lustre de violet et de vert-doré; une peau très-rouge entoure l'œil, le bec est rouge aussi, et la partie nue des jambes, les pieds et les ongles sont de cette même couleur; en quoi néanmoins il paraît y avoir de la variété, quelques naturalistes, comme Willughby, faisant le bec verdâtre ainsi que les pieds : la taille est de très-peu au-dessous de celle de la cigogne blanche; l'envergure des ailes est de cinq pieds six pouces.

Sauvage et solitaire, la cigogne noire fuit les habitations, et ne fréquente que les marais écartés; elle niche dans l'épaisseur des bois, sur de vieux arbres, particulièrement sur les plus hauts

sapins; elle est commune dans les Alpes de Suisse: on la voit au bord des lacs, guettant sa proie, volant sur les eaux, et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson; cependant elle ne se borne pas à pêcher pour vivre; elle va recueillant les insectes dans les herbages et les prés des montagnes : on lui trouve dans les intestins, des débris de scarabées et de sauterelles; et lorsque Pline a dit qu'on avait vu l'ibis dans les Alpes, il a pris la cigogne noire pour cet oiseau d'Égypte.

On la trouve en Pologne (1), en Prusse et en Lithuanie (2), en Silésie (3), et dans plusieurs autres endroits de l'Allemagne (4); elle s'avance jusqu'en Suède (5), partout cherchant les lieux marécageux et déserts; quelque sauvage qu'elle paraisse, on la captive, et même on la prive jusqu'à un certain point; Klein assure en avoir nourri une pendant quelques années dans un jardin.

---

(1) Rzaczynski.

(2) Klein, Avi., pag. 125.

(3) Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 236.

(4) Willughby, Ornithol., pag. 211. Elle est fort rare dans toutes ces contrées. — « Ciconiæ nigræ, rostris et pedibus rubris instructæ, « rarissimæ; in sylvis vastis texentes nidos; visæ in palatinatu Craco- « viensi, Pomeraniâ, Lithuanâ Polesiâ. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 275. Ce même auteur, dans son Auctuarium, page 372, distingue cette cigogne, qui est, dit-il, *toute noire*, de notre cigogne brune; il paraît cependant que ce n'en est qu'une variété, ou bien cette cigogne absolument noire nous est inconnue, comme à tous les naturalistes, à moins que ce ne soit le héron noir de Schwenckfeld.

(5) Linnæi, Fauna suecica.

Nous ne sommes pas assurés par témoins qu'elle voyage comme la cigogne blanche, et nous ignorons si les temps de ses migrations sont les mêmes; cependant il y a tout lieu de le croire, car elle ne pourrait trouver sa nourriture pendant l'hiver, même dans nos contrées.

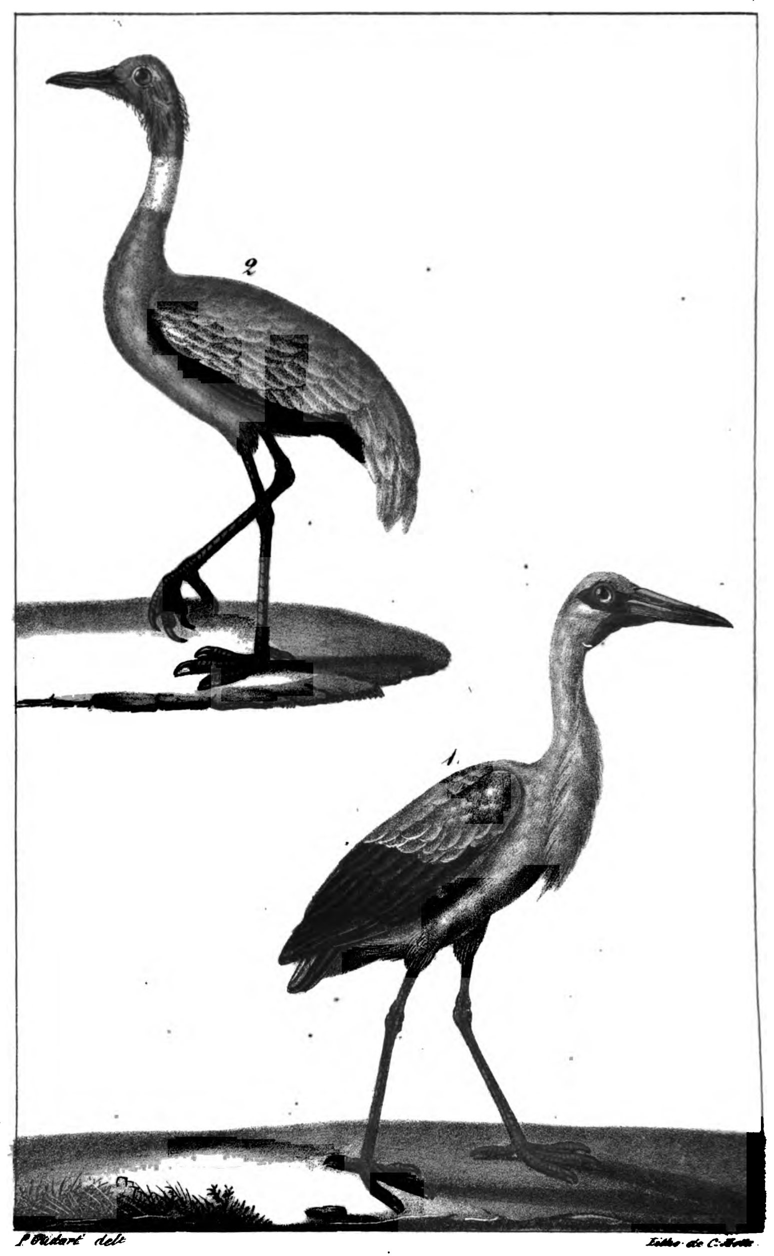
L'espèce en est moins nombreuse et moins répandue que celle de la cigogne blanche; elle ne s'établit guère dans les mêmes lieux (1), mais semble la remplacer dans les pays qu'elle a négligé d'habiter. En remarquant que la cigogne noire est très-fréquente en Suisse, Wormius ajoute qu'elle est tout-à-fait rare en Hollande, où l'on sait que les cigognes blanches sont en très-grand nombre (2); cependant la cigogne noire est moins rare en Italie que la blanche, et on la voit assez souvent, au rapport de Willughby (3), avec d'autres oiseaux de rivage, dans les marchés de Rome, quoique sa chair soit de mauvais suc, d'un fort goût de poisson, et d'un fumet sauvage.

---

(1) La cigogne brune ne fait que passer en Lorraine, et ne s'y arrête pas. Note communiquée par M. Lottinger.

(2) Mus. Worm., pag. 306.

(3) Jo. Linnæus, annot. in Recchum.



P. Oudart del.

Lith. de C. Motte

1. le Maguari 2. la Grue a collier

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA CIGOGNE.

LE MAGUARI.[1]

Ciconia americana, Briss., Vieill.; *Ardea Maguari*, Lath., Linn., Gmel.

LE maguari est un grand oiseau des climats chauds de l'Amérique, dont Marcgrave a parlé le premier. Il est de la taille de la cigogne, et comme elle, il claquette du bec, qu'il a droit et pointu, verdâtre à la racine, bleuâtre à la pointe, et long de neuf pouces; tout le corps, la tête, le cou et

(1) *Maguari Brasiliensibus.* Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 204. — Jonston, Avi., pag. 139. — *Ciconia Americana.* Klein, Avi., pag. 125, n° 3. — Willughby, Ornithol., pag. 211. — Rai, Synops. avi., pag. 97, n° 3. — « Ciconia alba; oculorum ambitu nudo, coccineo; tec- « tricibus caudæ superioribus nigris; remigibus nigro-virescentibus; « rectricibus candidis..... Ciconia Americana. » Brisson, Ornithol., tome V, page 369.

la queue, sont en plumes blanches un peu longues, et pendantes au bas du cou; les pennes et les grandes couvertures de l'aile, sont d'un noir lustré de vert, et quand elle est pliée, les pennes les plus proches du corps égalent les extérieures, ce qui est ordinaire dans tous les oiseaux de rivage : le tour des yeux du maguari est dénué de plumes, et couvert d'une peau d'un rouge-vif; sa gorge est de même garnie d'une peau qui peut s'enfler, et former une poche; l'œil est petit et brillant, l'iris en est d'un blanc-argenté : la partie nue de la jambe et les pieds, sont rouges; les ongles de même couleur, sont larges et plats. Nous ignorons si cet oiseau voyage comme la cigogne, dont il paraît être le représentant dans le Nouveau-Monde; la loi du climat paraît l'en dispenser, et même tous les autres oiseaux de ces contrées, où des saisons toujours égales, et la terre sans cesse féconde, les retiennent sans besoin et sans aucun désir de changer de climat. Nous ignorons de même les autres habitudes naturelles de cet oiseau, et presque tous les faits qui ont rapport à l'histoire naturelle des vastes régions du Nouveau-Monde; mais doit-on s'en plaindre ou même s'en étonner, quand on sait que l'Europe n'envoya pendant si long-temps dans ces nouveaux climats, que des yeux fermés aux beautés de la nature, et des cœurs encore moins ouverts aux sentiments qu'elle inspire?

LE COURICACA.* (1)

Tantalus loculator, Lath., Vieill., Gmel., Cuv. (2).

CET oiseau naturel à la Guyane, au Brésil et à quelques contrées de l'Amérique septentrionale où il voyage, est aussi grand que la cigogne; mais il a le corps plus mince, plus élancé, et il n'atteint à la hauteur de la cigogne que par la longueur

* Voyez les planches enluminées, n° 868.

(1) *Curicaca Brasiliensibus.* Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 191, avec une figure défectueuse. — Pison, Hist. nat., pag. 88, avec la figure de Marcgrave copiée. — Jonston, Avi., pag. 138. — Willughby, Ornithol., pag. 218. — Rai, Synops. avi., pag. 103, n° 4. — *Wood-pelican.* Catesby, tom. I, pag. 81, avec une belle figure. — *Tantalus loculator.* Klein, Avi., pag. 127, litt. C. — Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 1. — « Grus incurvato rostro, vertice calvo et rugoso. » Barrère, France équinox., pag. 133. — « Arquata Americana, cinerea, maxima, « vertice calvo et rugoso. » Idem, Ornithol., clas 4, Gen. 9, Sp. 10. — « Numenius albidus; capite anteriore nudo, nigro-cærulescente; ca- « pite posteriore et collo griseis; uropygio nigro-virescente; remigibus « majoribus et rectricibus supernè nigro-virescentibus, subtus nigris; « rostro fusco rubescente; pedibus nigris..... Numenius Americanus « major. » Brisson, Ornithol., tome V, page 335. — Cet oiseau est nommé par les sauvages de la Guyane, *Aouarou*, suivant Barrère; et par les Portugais du Brésil, *Masarino*, selon Marcgrave.

(2) Cet oiseau est du genre TANTALE de M. Cuvier, et du genre COURICACA de M. Vieillot. DESM. 1829.

de son cou et de ses jambes, qui sont plus grandes à proportion; il en diffère aussi par le bec qui est droit sur les trois quarts de sa longueur, mais courbé à la pointe, très-fort, très-épais, sans rainures, uni dans sa rondeur, et allant en se grossissant près de la tête, où il a six à sept pouces de tour sur près de huit de longueur; ce gros et long bec est de substance très-dure et tranchant par les bords; l'occiput et le haut du cou sont couverts de petites plumes brunes, rudes, quoiqu'effilées; les pennes de l'aile et de la queue sont noires, avec quelques reflets bleuâtres et rougeâtres; tout le reste du plumage est blanc; le front est chauve, et n'est couvert, comme le tour des yeux, que d'une peau d'un bleu obscur; la gorge, tout aussi dénuée de plumes, est revêtue d'une peau susceptible de s'enfler et de s'étendre, ce qui a fait donner à cet oiseau, par Catesby, le nom de *Pélican des bois* (*Wood-Pelican*), dénomination mal appliquée; car la petite poche du couricaca est peu différente de celle de la cigogne, qui peut également dilater la peau de sa gorge; au lieu que le pélican porte un grand sac sous le bec, et que d'ailleurs il a les pieds palmés. M. Brisson se trompe en rapportant le couricaca au genre des courlis (1), auxquels il n'a nul rapport, nulle relation; Pison paraît être la cause de

(1) Voyez Brisson, tome V, page 335, et la nomenclature précédente.

cette erreur, par la comparaison qu'il fait de cet oiseau avec le *Courlis des Indes de Clusius*, qui est le courlis rouge, et cette méprise est d'autant moins pardonnable, que dans la ligne précédente, Pison l'égale au cygne en grandeur (1); il se méprend moins en lui trouvant du rapport dans le bec avec le bec de l'ibis, qui est en effet différent du bec des courlis.

Quoi qu'il en soit, ce grand oiseau est fréquent, selon Marcgrave, sur la rivière de Serégippe ou de Saint-François; il nous a été envoyé de la Guyane, et c'est le même que Barrère désigne sous les noms de *Grue à bec courbé*, et de *grand Courlis Américain* (2); dénomination à laquelle auraient pu se tromper ceux qui ont fait de cet oiseau un courlis (3), mais que M. Brisson, par une autre méprise, a rapportée au jabiru (4).

Au reste, Catesby nous apprend qu'il arrive tous les ans de nombreuses volées de couricacas à la Caroline vers la fin de l'été, temps auquel les grandes pluies tombent dans ce pays; ils fréquen-

---

(1) « Oloris magnitudinem subinde æquat; non immerito illum nu« menio indi Clusii comparaveris. » Pison, Hist. nat., lib. III, pag. 88.

(2) Voyez la nomenclature.

(3) De ce nombre est M. Klein, et pour désigner le sac de la gorge de cet oiseau, il lui forge le nom, aussi fictif que barbare, de *Tantalus loculator* (Avi., pag. 127, litt. C); trompé d'ailleurs par le faux nom de *Pélican*, il renvoie à Chardin, en appliquant au curicaca les noms persans de *Tacab* et *Mise*, qui apparemment appartiennent au pélican, mais qui sûrement n'appartiennent pas à un oiseau de la Guyane.

(4) Voyez Brisson, tome V, page 373.

tent les savanes noyées par ces pluies; ils se posent en grand nombre sur les plus hauts cyprès (1); ils s'y tiennent dans une attitude fort droite, et pour supporter leur bec pesant, ils le reposent sur leur cou replié; ils s'en retournent avant le mois de novembre. Catesby ajoute qu'ils sont oiseaux stupides, qui ne s'épouvantent point, et qu'on les tire à son aise; que leur chair est très-bonne à manger, quoiqu'ils ne se nourrissent que de poissons et d'animaux aquatiques.

LE JABIRU.* (2)

Mycteria americana, Linn., Lath., Cuv., Gmel., Vieill.

En multipliant les reptiles sur les plages noyées de l'Amazone et de l'Orénoque, la nature semble avoir produit en même temps les oiseaux des-

(1) Sorte d'arbres de l'Amérique septentrionale, différents de nos cyprès.

* Voyez les planches enluminées, n° 817.

(2) « Jabiru Brasiliensibus, belgis vulgò negro. » Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 200, avec une figure transposée sous l'article suivant. — Jonston, Avi., pag. 137. — Willughby, Ornithol., pag. 201. — Rai, Synops. avi., pag. 96, n° 4. — « Ciconia in toto corpore candida; capite « et collo supremo nudis et nigris.... Ciconia Guianensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 373.

tructeurs de ces espèces nuisibles; elle paraît même avoir proportionné leur force à celle des énormes serpents qu'elle leur donnait à combattre, et leur taille à la profondeur du limon sur lequel elle les envoyait errer. L'un de ces oiseaux est le jabiru, beaucoup plus grand que la cigogne; supérieur en hauteur à la grue, avec un corps du double d'épaisseur, et le premier des oiseaux de rivage, si on donne la primauté à la grandeur et à la force.

Le bec du jabiru est une arme puissante; il a treize pouces de longueur sur trois de largeur à la base; il est aigu, tranchant, aplati par les côtés, en manière de hache et implanté dans une large tête, portée sur un cou épais et nerveux; ce bec formé d'une corne dure, est légèrement courbé en arc vers le haut; caractère dont on trouve une première trace dans le bec de la cigogne noire; la tête et les deux tiers du cou du jabiru, sont couverts d'une peau noire et nue, chargée à l'occiput de quelques poils gris; la peau du bas du cou, sur quatre à cinq pouces de haut, est d'un rouge-vif et forme un large et beau collier à cet oiseau, dont le plumage est entièrement blanc; le bec est noir; les jambes sont robustes, couvertes de grandes écailles noires comme le bec, et dénuées de plumes, sur cinq pouces de hauteur; le pied en a treize; le ligament membraneux paraît aux doigts, et s'engage de plus d'un pouce et demi du doigt extérieur à celui du milieu.

Willughby dit que le jabiru égale au moins le cygne en grosseur; ce qui est vrai, en se figurant néanmoins le corps du cygne moins épais et plus allongé, et celui du jabiru monté sur de très-hautes échasses; il ajoute que son cou est aussi gros que le bras d'un homme; ce qui est encore exact; du reste il dit que la peau du bas du cou est blanche et non rouge, ce qui peut venir de la différence du mort au vivant; la couleur rouge ayant été suppléée et indiquée par une peinture dans l'individu qui est au Cabinet du Roi; la queue est large et ne s'étend pas au-delà des ailes pliées; l'oiseau en pied a au moins quatre pieds et demi de hauteur verticale, ce qui, en développement, vu la longueur du bec, ferait près de six pieds; c'est le plus grand oiseau de la Guyane.

Jonston et Willughby n'ont fait que copier Marcgrave au sujet du jabiru (1); ils ont aussi copié ses figures, avec les défauts qui s'y trouvent; et il y a dans Marcgrave même une confusion (2), ou plutôt une méprise d'éditeur, que nos nomen-

---

(1) Willughby, Ornithol., pag. 201, tab. 47. — Jonston, Avi., pag. 137, tab. 59. — Rai, Synops. avi., pag. 96, n° 4.

(2) Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 200. *Jabiru Brasiliensibus, belgis vulgò negro*. Barrère, qui doit l'avoir vu dans sa terre natale, le place dans son Ornithologie (class. 4, Gen. 9, Sp. 10), sous le nom d'*Arquata Americana cinerea maxima, vertice calvo et rugoso;* et ailleurs (France équinox., pag. 130), il en fait une grue, *grus incurvato rostro, vertice calvo et rugoso*.

clateurs, loin de corriger, n'ont fait qu'augmenter, et que nous allons tâcher d'éclaircir.

« Le jabiru des Brasiliens que les Hollandais ont « nommé *Negro*, dit Marcgrave, a le corps plus « gros que celui du cygne, et de même longueur; « le cou est gros comme le bras d'un homme; la « tête grande à proportion; l'œil noir; le bec noir, « droit, long de douze pouces, large de deux et « demi, tranchant par les bords; la partie supé- « rieure est un peu soulevée et plus forte que « l'inférieure; tout le bec est légèrement courbé « vers le haut. »

Sans aller plus loin, et à ces caractères frappants et uniques, on ne peut méconnaître le jabiru de la Guyane, c'est-à-dire le grand jabiru que nous venons de décrire sur l'oiseau même: cependant on voit avec surprise dans Marcgrave, au-dessous de ce corps épais qu'il vient de représenter, et de ce bec singulier arqué en haut, un bec fortement arqué en bas; un corps effilé et sans épaisseur; en un mot, un oiseau, à la grosseur du cou près, totalement différent de celui qu'il vient de décrire; mais en jetant les yeux sur l'autre page, on aperçoit sous son *Jabiru des pétivares* ou *Nhandu-apoa des tupinambes*, qu'il dit *de la taille de la cigogne, avec le bec arqué en bas*, un grand oiseau au port droit, au corps épais, au bec arqué en haut, et qu'on reconnaît parfaitement pour être le grand jabiru, le véritable objet de sa description précédente, à la grosseur du cou

près qui n'est pas exprimée dans la figure; il faut donc reconnaître ici une double erreur, l'une de gravure et l'autre de transposition, qui a fait prêter au *Nhandu-apoa* le cou épais du jabiru, et qui a placé ce dernier sous la description du nhandu-apoa, tandis que la figure de celui-ci se voit sous la description du jabiru.

Tout ce qu'ajoute Marcgrave sert à éclaircir cette méprise, et à prouver ce que nous venons d'avancer; il donne au jabiru brasilien de fortes jambes noires, écailleuses, hautes de deux pieds: tout le corps couvert de plumes blanches; le cou nu, revêtu d'une peau noire aux deux tiers depuis la tête, et formant au dessous un cercle qu'il dit blanc, mais que nous croyons rouge dans l'animal vivant: voilà en tout et dans tous ses traits, notre grand jabiru de la Guyane (1). Au reste, Pison ne s'est point trompé comme Marcgrave; il donne la véritable figure du grand jabiru, sous son vrai nom de *Jabiru guacu;* et il dit qu'on le rencontre aux bords des lacs et des rivières dans les lieux écartés; que sa chair, quoique ordinairement très-sèche, n'est point mauvaise. Cet oiseau engraisse dans la saison des pluies, et c'est alors que les Indiens le mangent le plus volontiers; ils le tuent aisément à coups de fusil, et même à coups de flèches. Du

(1) Le docteur Grew décrit une tête de jabiru (Mus. Reg. Soc., pag. 63), qui est exactement encore la tête du jabiru de Cayenne. Le grand bec de cet oiseau se trouve dans la plupart des cabinets comme espèce inconnue.

reste Pison trouve aux pennes des ailes un reflet de rouge que nous n'avons pu remarquer dans l'oiseau qui nous a été envoyé de Cayenne, mais qui peut bien se trouver dans les jabirus au Brésil.

LE NANDAPOA.(1)

Ibis Nandapoa, Vieill.; *Mycteria americana*, Var., Lath.

CET oiseau beaucoup plus petit que le jabiru, a néanmoins été nommé grand jabiru (*Jabiru guacu*) dans quelques contrées où le vrai jabiru n'était apparemment pas encore connu; mais son vrai nom brasilien 'est *Nandapoa;* il ressemble au jabiru, en ce qu'il a de même la tête et le haut du cou dénués de plumes et recouverts seulement d'une peau écailleuse; mais il en diffère par le bec qui est *arqué en bas*, et qui n'a que sept pouces de longueur. Cet oiseau est à-peu-près de la taille de la cigogne; le sommet de sa tête est

(1) « Jabiru guacu petiguarensibus, nhandu-apoa tupinambis. » Marcgrave, Hist. nat. Bras., in-f°, ed. Elzevir, pag. 201. — « Jabiru guacu. » Pison, Hist. nat., pag. 87. — Par un contre-échange, la figure de ce *petit jabiru* ou *nandu apoa*, est portée dans ces deux auteurs sous l'article du vrai jabiru. — Jonston, Avi., pag. 137. — Rai, Synops. avi., pag. 96, n° 5. — Willughby, Ornithol., pag. 202. — « Mycteria Americana. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 74, Sp. 1. — « Ciconia « alba; capite anteriore nudo, cinereo albicante; remigibus nigro-rubes- « centibus; rectricibus nigris.... Ciconia Brasiliensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 371.

couvert d'un bourrelet osseux d'un blanc-grisâtre; les yeux sont noirs; les oreilles sont larges et très-ouvertes; le cou est long de dix pouces; les jambes le sont de huit; les pieds de six; ils sont de couleur cendrée; les pennes de l'aile et de la queue, qui ne passe pas l'aîle pliée, sont noires, avec un reflet d'un beau rouge dans celles de l'aile; le reste du plumage est blanc; les plumes du bas du cou sont un peu longues et pendantes. La chair de cet oiseau est de bon goût, et se mange après avoir été dépouillée de sa peau.

Il est encore clair que cette seconde description de Marcgrave convient à sa première figure, autant que la seconde convient à la description du jabiru du Brésil, ou de notre grand jabiru de la Guyane, qui est certainement le même oiseau. Telle est la confusion qui peut naître en histoire naturelle, d'une légère méprise, et qui ne fait qu'aller en croissant, quand satisfaits de se copier les uns les autres (1) sans discussion, sans étude de la nature, les nomenclateurs ne multiplient les livres qu'au détriment de la science.

Nota. M. Brisson, sans avoir apparemment plus consulté le texte de Marcgrave que soupçonné l'erreur de ses figures, dit du grand jabiru, qu'il a le bec courbé *en en bas* (Ornithol., tom. V, pag. 374), au lieu que Marcgrave dit qu'il l'a arqué *en haut :* ce n'est, au reste, qu'après avoir enté le bec de ce vrai et grand jabiru (*jabiru negro*) sur le corps du nandapoa ou *jabiru des taupinambous* (Ibid., pag. 371), auquel Marcgrave ne donne qu'un bec de *cigogne de sept pouces*, que M. Brisson tombe dans cette erreur, qui n'est qu'une suite de la première.

LA GRUE.*(1)

Grus cinerea, Bechst., Vieill., Cuv.; *Ardea Grus*, Linn., Lath., Gmel.

De tous les oiseaux voyageurs, c'est la grue qui

* Voyez les planches enluminées, n° 769.

(1) En grec, Γέρανος; en latin, *grus;* en italien, *gru*, *grua;* en espagnol, *grulla*, *gruz;* en allemand, *krane*, *kranich;* en anglais, *crane;* en anglo-saxon, *cran* ou *croen;* en gallois, *garan;* en suisse, *krye;* en suédois, *trana;* en danois, *trane* (c'est une chose remarquable que le nom de cet oiseau imité de sa voix, soit à-peu-près le même dans la plupart des langues); en polonais, *zoraw;* en illyrien, *gerzab:* on ne sait si la grue avait un nom en hébreu, du moins on ne peut le démêler dans cette langue obscure, quoique pauvre. Dans Jérémie (Jerem. VIII) où Bochart prend le mot *agur* pour la grue; la Vulgate traduit *agur* par *ciconia;* ailleurs (Isaï. XXXVIII), par *hirundo.* Dans ce second passage, le mot *sus* est traduit la *grue;* mais dans le premier où ce même mot se trouve, il est interprété l'*hirondelle.*

Grue. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 187, avec une mauvaise figure, répétée *Portraits d'Oiseaux*, page 41, *b.* — *Grus.* Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 324, avec une figure peu exacte, page 329, empruntée par Jonston, Avi., pag. 114, tab. 54, et répétée. — Willughby, Ornithol., pag. 200, tab. 48. — Gesner, Avi., pag. 528, avec une figure défectueuse. La même répétée dans l'Icon. avi., pag. 19. — Rai, Synops., pag. 95, n° *a.* — Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 284. — Charleton, Exercit., pag. 114, n° 1. Idem, Onomazt., pag. 110, n° 1. — Sibbald., Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 18. — Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 383. — *The crane.* Brit. Zool., pag. 118. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 6. — Prosp. Alp., Ægypt., vol. I, pag. 199. —

entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies. Originaire du Nord, elle visite les régions tempérées, et s'avance dans celles du Midi. On la voit en Suède (1), en Écosse, aux îles Orcades (2); dans la Podolie, la Volhynie (3), la Lithuanie (4) et dans toute l'Europe septentrionale : en automne, elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées (5); puis elle se hâte de passer

Moehring, Avi., Gen. 79. — *Grus nostras*. Klein, Avi., pag. 121, n° 1. — *Der kranich*. Frisch, vol. II, divis. 2, sect. 1, planche 1. — Albin, tome II, page 41, avec une figure de fausses teintes et dure, comme la plupart de ses enluminures. — « Ardea vertice papilloso. » Linnæus, Fauna Suec., n° 131. « Ardea vertice nudo papilloso, fronte, remigibus, « occipiteque nigris, corpore cinereo.... » Grus., Syst. nat., ed. X. — « Ardea rostro rubro, robusto, quadrangulo. » Barrère, Ornithol., clas. 4, Gen. 1, Sp. 10. — « Grus, danis trane. » Brunnich., Ornithol. boreal., n° 156. — « Ciconia cinerea; capite superiore pennis nigris, in occipite « rasis, pilorum æmulis, obsito; vertice nigro, occipitio rubro; maculâ « triangulari infra occipitium saturatè cinereâ; genis ponè oculos et collo « superiore candidis; remigibus nigris; rectricibus primâ medietate sa- « turatè cinereis, alterâ nigricantibus.... » Grus., Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 374.

(1) Fauna Suecica.

(2) Sibbald., Scot. illustr.

(3) Rzaczynsky, Auctuar., pag. 383.

(4) Klein, De avib. erratic. et migrator., pag. 199.

(5) « Il n'y a contrée en pays labourable ja semé, qui soit exempte « de nourrir les grues quelque temps de l'année; car c'est un oiseau pas- « sager, qui fait son cri qu'on oït en diverses saisons de l'année, lorsqu'il « s'en va et qu'il retourne; car ne pouvant trouver pasture l'hivert ès « régions septentrionales pour l'intolérable froideur, a recours aux con- « trées où les eaux ne sont glacées en ce temps-là. Nous ne la voyons « qu'en temps d'hivert, sinon qu'on ne l'eût apprivoisée de jeunesse. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 187.

dans des climats plus méridionaux, d'où revenant avec le printemps, on la revoit s'enfoncer de nouveau dans le Nord, et parcourir ainsi un cercle de voyages avec le cercle des saisons.

Frappés de ces continuelles migrations, les anciens l'appelaient également l'oiseau de Libye (1) et l'oiseau de Scythie (2), la voyant tour-à-tour arriver de l'une et de l'autre de ces extrémités du monde alors connu; Hérodote, aussi bien qu'Aristote, place en Scythie l'été des grues (3). C'est en effet de ces régions que partaient celles qui s'arrêtaient dans la Grèce. La Thessalie est appelée, dans Platon, le *pâturage des grues;* elles s'y abattaient en troupes, et couvraient aussi les îles Cyclades : pour marquer la saison de leur passage, *leur voix*, dit Hésiode (4), *annonce du haut des airs au laboureur le temps d'ouvrir la terre* (5). L'Inde et l'Éthiopie étaient les régions désignées pour leur route au Midi (6).

Strabon dit que les Indiens mangent les œufs

(1) Euripid., in Helenâ.

(2) « Aliæ ex ultimis, ut ita dicam, demigrant, ut grues, quæ a Scythiâ in paludes quæ sunt supra Ægyptum, unde fluit Nilus, commeant. » Aristot., Hist. animal., lib. VIII, cap. 15.

(3) Euterp. 22.

(4) Dans le Poëme des OEuvres et des Jours.

(5) Et dans Théognis, « j'ai oui le cri éclatant de l'oiseau qui annonce « le temps du labour. »

(6) « La haute Égypte est pleine de grues pendant l'hiver; elles y « viennent des pays du Nord pour y passer seulement les mois du froid. » Voyage de Granger, page 238.

des grues (1); Hérodote, que les Égyptiens couvrent de leurs peaux des boucliers (2), et c'est aux sources du Nil que les anciens les envoyaient combattre les Pygmées, *sorte de petits hommes*, dit Aristote, *montés sur de petits chevaux, et qui habitent des cavernes* (3). Pline arme ces petits hommes de flèches, il les fait porter par des béliers (4), et descendre au printemps des montagnes de l'Inde, où ils habitent, sous un ciel pur, pour venir vers la mer Orientale, soutenir, trois mois durant, la guerre contre les grues, briser leurs œufs, enlever leurs petits; *sans quoi*, dit-il, *ils ne pourraient résister aux troupes toujours plus nombreuses de ces oiseaux*, qui même finirent par les accabler, à ce que pense Pline lui-même, puisque parcourant des villes maintenant désertes ou ruinées, et que d'anciens peuples habitèrent, il compte celle de *Gérania, où vivait autrefois la race des Pygmées, qu'on croit en avoir été chassés par les grues* (5).

---

(1) Lib. XV.

(2) Lib. VII.

(3) « Ea loca sunt quæ Pygmei incolunt: pusillum genus, ut aiunt, « ipsi, atque etiam equi: cavernasque habitant. » Aristot., Hist. animal., lib. VIII, cap. 15.

(4) « Fama est insidentes (Pygmæos) arietum caprarumque dorsis, « armatos sagittis, veris tempore, universo agmine ad mare descendere, « et ova pullosque eorum alitum consumere; ternis expeditionem eam « mensibus confici; aliter futuris gregibus non resisti. » Plin., lib. VII, cap. 2.

(5) Lib. IV, cap. IX.

Ces fables anciennes (1) sont absurdes, dira-t-on, et j'en conviens; mais accoutumés à trouver dans ces fables, des vérités cachées, et des faits qu'on n'a pu mieux connaître, nous devons être sobres à porter ce jugement trop facile à la vanité, et trop naturel à l'ignorance; nous aimons mieux croire que quelques particularités singulières dans l'histoire de ces oiseaux, donnèrent lieu à une opinion si répandue dans une antiquité, qu'après avoir si souvent taxée de mensonges, nos nouvelles découvertes nous ont forcé de reconnaître instruite avant nous. On sait que les singes, qui vont en grandes troupes dans la plupart des régions de l'Afrique et de l'Inde, font une guerre continuelle aux oiseaux; ils cherchent à surprendre leur nichée, et ne cessent de leur dresser des embûches; les grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus d'avantage : les grues, assez sûres de leurs propres forces, exercées même entre elles aux combats (2), et naturellement assez disposées à la lutte, comme il paraît par les attitudes où elles se jouent, les mouvements qu'elles affectent, et à l'ordre des batailles, par celui même de leur

(1) Elles précèdent le temps d'Homère, qui compare (Iliad. III) les Troyens aux grues combattantes à grand bruit les pygmées.

(2) « Grues etiam pugnant inter se tam vehementer, ut dimicantes « capiantur. » Aristot., Hist. animal., lib. IX, cap. 12.

vol et de leurs départs, se défendent vivement; mais les singes acharnés à enlever les œufs et leurs petits, reviennent sans cesse et en troupes au combat; et comme par leurs stratagèmes, leurs mines et leurs postures, ils semblent imiter les actions humaines, ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits, ou qui n'aperçurent que de loin, ou qui, emportés par l'amour de l'extraordinaire, préférèrent de mettre ce merveilleux dans leurs relations (1). Voilà l'origine et l'histoire de ces fables.

Les grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager: elles forment un triangle à-peu-près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle, ce qu'elles font aussi quand l'aigle les attaque; leur passage se fait le plus souvent dans la nuit; mais leur voix éclatante avertit de leur marche; dans ce vol de nuit, le chef fait entendre

(1) Ce n'est pas la première fois que des troupes de singes furent prises pour des hordes de peuplades sauvages : sans compter le combat des Carthaginois contre les orang-outangs sur une côte de l'Afrique, et les peaux de trois femelles pendues dans le temple de Junon à Carthage, comme des peaux de femmes sauvages (Hannon. Peripl. hagæ 1674, pag. 77). Alexandre, pénétrant dans les Indes, allait tomber dans cette erreur, et envoyer sa phalange contre une armée de pongos, si le roi Taxile ne l'eût détrompé, en lui faisant remarquer que cette multitude qu'on voyait suivre les hauteurs, étaient des animaux paisibles attirés par le spectacle; mais à la vérité infiniment moins insensés, moins sanguinaires que les déprédateurs de l'Asie. Voyez Strabon, lib. XV.

fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient; elle est répétée par la troupe, où chacune répond, comme pour faire connaître qu'elle suit et garde sa ligne.

Le vol de la grue est toujours soutenu quoique marqué par diverses inflexions; ses vols différents ont été observés comme des présages des changements du ciel et de la température; sagacité que l'on peut bien accorder à un oiseau qui par la hauteur où il s'élève dans la région de l'air, est en état d'en découvrir ou sentir de plus loin que nous les mouvements et les altérations (1). Les cris des grues dans le jour, indiquent la pluie; des clameurs plus bruyantes et comme tumultueuses, annoncent la tempête: si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupe, c'est un indice de sérénité; au contraire si elles pressentent l'orage, elles baissent leur vol et s'abattent sur terre (2). La grue a, comme tous les grands oiseaux, excepté ceux de proie, quelque peine à prendre son essor. Elle court quelques pas, ouvre les ailes, s'élève peu d'abord, jusqu'à ce qu'étendant son vol, elle déploie une aile puissante et rapide.

A terre, les grues rassemblées établissent une

---

(1) « Volant altè, ut procul prospicere possint. » Aristot., lib. IX, cap. 10.

(2) « Et si imbres tempestatemque viderint, conferunt se in terram « et humi quiescunt. » Idem, ibidem.

garde pendant la nuit, et la circonspection de ces oiseaux a été consacrée dans les hiéroglyphes comme le symbole de la vigilance: la troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tète haute, et si quelque objet le frappe, il en avertit par un cri (1); c'est pour le départ, dit Pline, qu'elles choisissent ce chef (2); mais sans imaginer un pouvoir reçu ou donné, comme dans les sociétés humaines, on ne peut refuser à ces animaux, l'intelligence sociale de se rassembler, de suivre celui qui appelle, qui précède, qui dirige pour faire le départ, le voyage, le retour dans tout cet ordre, qu'un admirable instinct leur fait suivre; aussi Aristote place-t-il la grue à la tête des oiseaux qui s'attroupent et se plaisent rassemblés (3).

Les premiers froids de l'automne avertissent les grues de la révolution de la saison; elles partent alors pour changer de ciel. Celles du Danube et de l'Allemagne passent sur l'Italie (4). Dans

(1) « Cum consistunt cæteræ dormiunt, capite subter alam condito, « alternis pedibus insistentes : dux erecto capite prospicit, et quod sen- « serit voce significat. » Aristot., Hist. animal., lib. IX, cap. 10. Pline dit la même chose, lib. X, cap. 30.

(2) « Quando proficiscantur consentiunt... ducem quem sequantur « eligunt. In extremo agmine per vices qui acclament dispositos habent, « et qui gregem voce contineant. » Plin., lib. X, cap. 30.

(3) « Gregales aves sunt grus, olor, etc. » Hist. animal., lib. VIII, cap. 12; et Festus donne l'étymologie du mot *congruere, quasi ut grues convenire.*

(4) Willughby dit qu'on en voit assez communément dans les mar-

nos provinces de France elles paraissent aux mois de septembre et d'octobre, et jusqu'en novembre, lorsque le temps de l'arrière-automne est doux; mais la plupart ne font que passer rapidement et ne s'arrêtent point; elles reviennent au premier printemps en mars et avril. Quelques-unes s'égarent ou hâtent leur retour, car Rédi en a vu le 20 de février, aux environs de Pise. Il paraît qu'elles passaient jadis tout l'été en Angleterre, puisque du temps de Ray, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, on les trouvait par grandes troupes dans les terrains marécageux des provinces de Lincoln et de Cambridge; mais aujourd'hui les auteurs de la Zoologie britannique, disent que ces oiseaux ne fréquentent que fort peu l'île de la Grande-Bretagne, où cependant l'on se souvient de les avoir vu nicher; tellement qu'il y avait une amende prononcée contre qui briserait leurs œufs; et qu'on voyait communément, suivant Turner, des petits gruaux dans les marchés (1); leur chair est en effet une viande

chés de Rome; et Rzaczynski prétend qu'un petit nombre reste l'hiver en Pologne à l'entour de certains marais qui ne gèlent pas. Voyez Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 282.

(1) « This species (*crane*) we place among the Britisch Birds, on the « authority of M. Ray; who inform us that in his time they were found « during the winter in large flocks in Lincolnshire, and Cambridgshire; « at present the inhabitents of those countries seem unacquinted with « them.... Tho'this species very rarely frequents these Islands at pre- « sent, yet it was formerly a native, as we find in Willughby. That « there was a penalty of twenty pence, for destroying an Egg of this « Bird; and Turner relates that he has very often seen their young in « our marshes. » British Zoology, pag. 118.

délicate dont les Romains faisaient grand cas. Mais je ne sais si ce fait avancé par les auteurs de la Zoologie britannique n'est pas suspect; car on ne voit pas quelle est la cause qui a pu éloigner les grues de l'Angleterre; ils auraient au moins dû l'indiquer et nous apprendre si l'on a desséché les marais des contrées de Cambrigde et de Lincoln, car ce n'est point une diminution dans l'espèce, puisque les grues paraissent toujours aussi nombreuses en Suède, où Linnæus dit qu'on les voit partout dans les campagnes humides. C'est en effet dans les terres du Nord, autour des marais, que la plupart vont poser leurs nids (1): d'autre côté, Strabon assure (2) que les grues ne nichent que dans les régions de l'Inde, ce qui prouverait, comme nous l'avons vu de la cigogne, qu'elles font deux nichées et dans les deux climats opposés. Les grues ne pondent que deux œufs (3); les petits sont à peine élevés qu'arrive le temps du départ, et leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs pères et mères dans leurs voyages (4).

(1) « Nidulantur in locis paludosis, quo accessus difficilis est. » Klein, Ord. avi., pag. 121. — « In locis palustribus et arundinaceis Volhiniæ « nidos ponunt et fœtus educant. » Rzaczynski, Auctuat., pag. 383. « Elles vont passer l'été bien loin, vers les contrées ou de la mer gla- « ciale, ou autres lieux marécageux, car étant là en été trouvent les « eaux à propos pour leur paistre, lorsque nos marais sont desséchés « pour la trop grande chaleur. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 122.

(2) Géograph., lib. XV.

(3) « Pariunt autem grues ova bina. » Arist., Hist. anim., lib. IX, cap. 18.

(4) « Et communément ne fait que deux petits, où il y a mâle et

On prend la grue au lacet, à la passée (1); l'on en fait aussi le vol à l'aigle et au faucon (2). Dans certains cantons de la Pologne, les grues sont si nombreuses, que les paysans sont obligés de se bâtir des huttes au milieu de leurs champs de blé-sarrasin pour les en écarter (3). En Perse où elles sont aussi très-communes (4), la chasse en est réservée aux plaisirs du prince (5); il en est de même au Japon, où ce privilége joint à des raisons superstitieuses, fait que le peuple a pour les

« femelle; et sitôt qu'elles les ont eslevés et apprins à voler, elles s'en « vont. » Belon, Nat. des Oiseaux.

(1) « Tum gruibus pedicas, et retia ponere cervis. » Virg., Geor. I.

(2) Bernier vit au Mogol la chasse de la grue. « Cette chasse a quel« que chose d'amusant; il y a du plaisir à les voir employer toutes leurs « forces pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en « tuent quelquefois, mais comme elles manquent d'adresse pour se « tourner, plusieurs bons oiseaux en triomphent à la fin. » Histoire générale des Voyages, tome X, page 102.

(3) Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 282.

(4) Lettres édifiantes, vingt-huitième recueil, page 317.

(5) « Dès le grand matin, le roi (de Perse) fit dire aux ambassadeurs « qu'il irait avec fort peu de gens à la chasse des grues, les priant de « n'y venir qu'avec leurs truchements, afin que les grues ne fussent « point effarouchées par le grand nombre, et que le plaisir de la chasse « ne fût point troublé par le bruit.... Elle commença avec le jour.... « On avait fait sous terre un chemin couvert, au bout duquel était le « champ où l'on avait jeté du blé; les grues y vinrent en grande quan« tité, et l'on en prit plus de quatre-vingt. Le Roi en prit quelques plu« mes pour mettre sur son turban, et en donna deux à chacun des am« bassadeurs qui les mirent sur leurs chapeaux. » Voyage d'Oléarius, Paris, 1656, tome I, page 509.

grues le plus grand respect (1); on en a vu de privées et qui nourries dans l'état domestique, ont reçu quelque éducation; et comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec une affectation de gravité (2), on peut les dresser à des postures et à des danses (3).

Nous avons dit que les oiseaux ayant le tissu des os moins serré que les animaux quadrupèdes, vivaient à proportion plus long-temps : la grue nous en fournit un exemple; plusieurs auteurs ont fait mention de sa longue vie. La grue du philosophe Leonicus Tomæus dans Paul Jove, est fameuse (4); il la nourrit pendant quarante ans et l'on dit qu'ils moururent ensemble.

---

(1) « Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans les îles du « Japon, qu'on en pourrait mettre plusieurs espèces au rang des animaux « domestiques; le principal est le *Tsuri* ou la grue, qu'une loi particu- « lière réserve pour les divertissements ou l'usage de l'empereur. Cet « oiseau et la tortue passent pour des animaux d'heureux augure; opi- « nion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue, et sur mille récits « fabuleux dont les histoires sont remplies. Les appartements de l'empe- « reur et les murailles des temples sont ornés de leurs figures, comme « on y voit par la même raison celles du sapin et du bambou; jamais « le peuple ne nomme une grue autrement que *O tsurisama*, c'est-à-dire « *Monseigneur la Grue*. » Kœmpfer, Hist. natur. du Japon, tome I, page 112.

(2) « Avis superba, philauta; graditur gravitate ostentabili; nec tamen « severa est, sed voluptate correpta satis jucunda; saltatrix; calculos, « assulasque in aerem vibrans, rursusque excipere fingens. » Klein, Ord. av., pag. 121.

(3) « Mansuefactæ lasciviunt, ac gyros quosdam indecoro cursu pe- « ragunt. » Pline, lib. X, cap. 30.

(4) Elog. vir. illustr. 91.

Quoique la grue soit granivore comme la conformation de son ventricule paraît l'indiquer, et qu'elle n'arrive ordinairement sur les terres qu'après qu'elles sont ensemencées, pour y chercher les grains que la herse n'a pas couverts (1); elle préfère néanmoins les insectes, les vers, les petits reptiles; et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance.

La membrane qui dans la cigogne engage les trois doigts, n'en lie que deux dans la grue, celui du milieu avec l'extérieur. La trachée artère est d'une conformation très-remarquable, car perçant le sternum, elle y entre profondément, forme plusieurs nœuds, et en ressort par la même ouverture pour aller aux poumons; c'est aux circonvolutions de cet organe, et au retentissement qui s'y fait, qu'on doit attribuer la voix forte de cet oiseau (2); son ventricule est musculeux; il y

---

(1) De là son nom de *Moissonneuse* ou *Amasseuse de grains*. Γέρανος, *quasi*, γηρευνος ἀπὸ τοῦ τῆν (τὰ της γὴς) σπὲρματα ἐρευᾶν, *undè* et σπερμὸλογος, *id est frugilega nominatur*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 326.

(2) « La grue a une chose en son anatomie que nous n'avons trouvé « en aucun autre oiseau : c'est que son sifflet, qui se rend aux poulmons, « est en autre manière qu'en tous autres; car il entre de côté et d'autre « dans la chair, suivant l'os du coffre de la poitrine; de quoi ne nous « est merveille si elle a la voix qu'on oit de si loing; car à la vérité il « n'est oiseau qui fasse la voix si hautaine que la grue. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 187. — « M. Duverney a fait dans l'académie la dissec- « tion d'une grue d'Afrique.... On a remarqué que la trachée-artère

a double cœcum (1); et c'est en quoi la grue diffère à l'intérieur des hérons qui n'ont qu'un cœcum; comme elle en est à l'extérieur très distinguée par sa grandeur, par le bec plus court, la taille plus fournie, et par toute l'habitude du corps et la couleur du plumage; ses ailes sont très-grandes, garnies de forts muscles (2) et ont vingt-quatre pennes.

Le port de la grue est droit, et sa figure est élancée; tout le champ de son plumage est d'un beau cendré-clair, ondé : excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête, les grandes pennes de l'aile sont noires; les plus près du corps s'étendent quand l'aile est pliée au-delà de la queue; les moyennes et grandes couvertures sont d'un cendré assez clair du côté extérieur, et noires au côté intérieur aussi bien qu'à la pointe; de dessous ces dernières et les plus près du corps, sortent et se relèvent de larges plumes à filets, qui se troussent en panache, retombent avec grâce, et par leur flexibilité, leur position, leur tissu ressemblent à ces mêmes plumes dans l'autruche;

« forme trois contours en manière de trompette, ils sont renfermés dans « la cavité du sternum qui est osseux dans ces animaux. » Histoire de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'à 1686, tome II, page 6.

(1) Willughby.

(2) La force des muscles qui fournit un vol aussi long, avait apparemment donné lieu au préjugé où l'on était, du temps de Pline, qu'aucune fatigue ne lasse celui qui porte sur soi un nerf de grue : *Non lassari in ullo labore qui nervos ex alis et cruribus gruis habeat.* Lib. XVIII, cap. 87.

le bec depuis sa pointe jusqu'aux angles, a quatre pouces; il est droit, pointu, comprimé par les côtés (1); sa couleur est d'un noir-verdâtre blanchissant à la pointe; la langue large et courte est dure et cornée à son extrémité; le devant des yeux, le front et le crâne sont couverts d'une peau chargée de poils noirs assez rares pour la laisser voir comme à nu. Cette peau est rouge dans l'animal vivant; différence que Belon établit entre le mâle et la femelle, dans laquelle cette peau n'est pas rouge (2); une portion de plumes d'un cendré très-foncé, couvre le derrière de la tête et s'étend un peu sur le cou; les tempes sont blanches, et ce blanc se portant sur le haut du cou, descend à trois ou quatre pouces; les joues depuis le bec et au-dessous des yeux ainsi que la gorge, et une partie du devant du cou, sont d'un cendré-noirâtre.

Il se trouve parfois des grues blanches; Longotius et d'autres disent en avoir vu; ce ne sont que des variétés dans l'espèce, qui admet aussi des différences très-considérables pour la grandeur. M. Brisson ne donne que trois pieds un

(1) « Et a donné nom à une petite herbette qui fait ses semences à « la façon d'une tête de grue. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 187. Cette herbe est le *geranium*, qui dans toutes ses espèces porte effectivement ce caractère de fructification.

(2) « Il y a différence assez évidente du masle à la femelle; car le « masle a la tête bien rouge, chose que n'a pas la femelle.. » Belon, Nat. des Oiseaux.

pouce à sa grue mesurée de la pointe du bec à celle de la queue, et trois pieds neuf pouces prise du bout des ongles; il n'a donc décrit qu'une très-petite grue (1). Willughby compte cinq pieds anglais, ce qui fait à-peu-près quatre pieds huit pouces de longueur, et il dit qu'elle pèse jusqu'à dix livres; sur quoi les ornithologistes sont d'accord avec lui (2). Au Cabinet du Roi, un individu, pris à la vérité entre les plus grands, a quatre pieds deux pouces de hauteur verticale en attitude, ce qui ferait en développement, ou le corps étendu de l'extrémité du bec à celle des doigts, plus de cinq pieds; la partie nue des jambes a quatre pouces; les pieds sont noirs, et ont dix pouces et demi.

Avec ses grandes puissances pour le vol et son instinct voyageur, il n'est pas étonnant que la grue se montre dans toutes les contrées, et se transporte dans tous les climats; cependant nous doutons que du côté du midi elle passe le tropique : en effet, toutes les régions où les anciens

(1) Rzaczynski semble reconnaître ces deux races de grues : *Grues majores et minores in provinciis Polonicis adverti :* il attribue à la petite quelques traits particuliers, qui cependant ne paraissent pas constituer une espèce différente. *Grues minores ferunt cristas incanas pone aures, nigricantes sub gutture.* Cette petite race se trouve en Volhynie et en Ukraine; la grande en Cujavie, et toutes deux ensemble en Podolie. Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 383.

(2) « La grue est le plus grand des aquatiques fissipèdes d'Europe; « elle est haute comme un homme quand elle lève la tête. » Salerne, Hist. des Oiseaux, page 301.

les envoient hiverner, la Libye, le haut du Nil, l'Inde des bords du Gange, sont en-deçà de cette limite, qui était aussi celle de l'ancienne géographie du côté du midi; et ce qui nous le fait croire, outre l'énormité du voyage, c'est que dans la nature rien ne passe aux extrêmes; c'est un degré modéré de température que les grues, habitantes du Septentrion, viennent chercher l'hiver dans le Midi, et non le brûlant été de la zone torride. Les marais et les terres humides où elles vivent, et qui les attirent, ne se trouvent point au milieu des terres arides et des sables ardents, ou si des peuplades de ces oiseaux parvenus de proche en proche en suivant les chaînes des montagnes, où la température est moins ardente, sont allées habiter le fond du Midi; isolées dès-lors et perdues dans ces régions, séquestrées de la grande masse de l'espèce, elles n'entrent plus dans le système de ses migrations, et ne sont certainement pas du nombre de celles que nous voyons voyager vers le Nord; telles sont en particulier ces grues que Kolbe dit se trouver en grand nombre au cap de Bonne-Espérance, et les mêmes exactement que celles d'Europe (1); fait que nous aurions pu ne pas regarder comme bien certain sur le témoignage seul de ce voyageur, si d'autres n'avaient aussi trouvé des grues à des latitudes méridionales presque aussi avancées, comme à la Nouvelle-

(1) Description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 172.

Hollande (1), et aux Philippines, où il paraît qu'on en distingue deux espèces (2).

La grue des Indes orientales, telle que les modernes l'ont observée, ne paraît pas spécifiquement différente de celle d'Europe, elle est plus petite, le bec un peu plus long, la peau du sommet de la tête rouge et rude, s'étendant jusque sur le bec; du reste entièrement semblable à la nôtre et du même plumage gris-cendré. C'est la description qu'en fait Willughby, qui l'avait vue vivante dans le parc de Saint-James. M. Edwards décrit une autre grue envoyée aussi des Indes (3); c'était, à ce qu'il dit, un grand et superbe oiseau plus fort que notre grue, et dont la hauteur, le col tendu, était de près de six pieds (anglais); on le nourrissait d'orge et d'autres grains; il prenait sa nourriture avec la pointe du bec, et d'un coup de tête fort vif en arrière, il la jetait au fond de son gosier; une peau rouge et nue, chargée de quelques poils noirs, couvrait la tête et le haut du cou; tout le plumage, d'un cendré

---

(1) Premier Voyage du capitaine Cook, tome IV, page 110.

(2) « Grus, *tipul* vel *tihol*, Luçoniensibus, tricubitum alta, cum collo « homine procerior. Item, *Dongon*, Luçoniensibus, gruis species, magni- « tudine anseris, cinerea, rostro sesquispithamam longo, palmo latum. » Fr. Camel, De avib. Philipp. Transactions philosophiques, n° 285.

(3) *The greater indian crane.* Hist. nat. of Birds., pag. 45. — *Grus indica major,* Klein, Avi., pag. 121, n° 5. — *Ardea.... Antigone.* Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 6. — *Grus orientalis indica.* Brisson, Ornithol., tome V, page 378.

noirâtre, était seulement un peu clair sur le cou; la jambe et les pieds étaient rougeâtres. On ne voit pas à tous ces traits, de différence spécifique bien caractérisée, et rien qui ne puisse être l'impression et le sceau des climats; cependant M. Edwards veut que sa *grande Grue des Indes* soit un tout autre oiseau que celle de Willughby, et ce qui le lui persuade, c'est surtout, dit-il, la grande différence de taille; en quoi nous pourrions être de son avis, si nous n'avions déjà remarqué qu'on observe entre les grues d'Europe des variétés de grandeurs très-considérables (1). Au reste, cette grue est apparemment celle des terres de l'est de l'Asie à la hauteur du Japon (2), qui dans ses voyages passe aux Indes pour chercher un hiver

(1) Il ne paraît pas possible de rien établir sur ce que dit Marc-Paul de *cinq sortes de grues*, dont quelques-unes paraissent être des variétés de l'espèce commune, et d'autres, comme celle à plumes rouges, ne semblent pas même appartenir à cette famille. Voici le passage de Marc-Paul. « Aux environs de la côte des Cianiganiens, il y a des grues de « cinq sortes; les unes ont les aîles noires comme corbeaux, les autres « sont fort blanches, ayant en leur plumage des yeux de couleur d'or, « comme sont les queues de nos paons; il y en a d'autres semblables « aux nôtres, et d'autres qui sont plus petites, mais elles ont les plumes « fort longues et belles, entre-mêlées de couleur rouge et noire; celles « de la cinquième espèce sont grises, ayant les yeux rouges et noirs, et « celles-là sont fort grandes. » Description géographique, par Marc-Paul. Paris, 1556, page 40.

(2) On voit des grues en Sibérie, chez les Jakutes.... on en voit des troupes innombrables dans la plaine de Mangasea, sur le Jénisca. Gmelin, Voyage en Sibérie, tome II, page 56.

tempéré, et descend de même à la Chine, où l'on voit un grand nombre de ces oiseaux (1).

C'est à la même espèce que nous paraît encore devoir se rapporter cette grue du Japon vue à Rome, dont Aldrovande donne la description et la figure; « avec toute la taille de notre grue, elle « avait, dit-il, le haut de la tête d'un rouge-vif, « semé de taches noires; la couleur de tout son « plumage tirait au blanc (2). » Kœmpfer parle aussi d'une grue blanche, au Japon, mais comme il ne la distingue en aucune autre chose de la grise, dont il fait mention au même endroit (3), il y a toute apparence que ce n'est que la variété qu'on a observée en Europe.

(1) « Les grues sont en grand nombre à la Chine; cet oiseau s'ac- « commode de tous les climats. On l'apprivoise facilement, jusqu'à lui « apprendre à danser; sa chair passe pour un fort bon aliment. » Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487.

(2) *Grus Japonensis alia.* Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 365. — Jonston, Avi., pag. 116. — Charleton, Exercit., pag. 114, n° 2. Onomazt., pag. 110, n° 2. — Klein, Avi., pag. 121, n° 4. — *Grus Japonensis.* Brisson, Ornithol., tome V, page 381.

(3) On distingue deux sortes de grues au Japon, l'une aussi blanche que l'albâtre, l'autre grise ou couleur de cendre. Hist. nat. du Japon, tome I, page 112.

LA GRUE A COLLIER.*

Grus torquata, Vieill.; *Ardea torquata*, Lath., Gmel.; *Grus Antigone*, Pallas.

CETTE grue nous paraît différer trop de l'espèce commune, pour que nous puissions l'en rapprocher par les mêmes analogies que les variétés précédentes; outre qu'elle est d'une taille beaucoup au-dessous de celle de la grue ordinaire, avec la tête proportionnellement plus grosse, et le bec plus grand et plus fort, elle a le haut du cou orné d'un beau collier rouge, soutenu d'un large tour de cou blanc, et toute la tête nue d'un gris-rougeâtre uni, et sans ces traits de blanc et de noir, qui coiffent la tête de notre grue; de plus, celle-ci a la touffe ou le panache de la queue du même gris-bleuâtre que le corps. Cette grue a été dessinée vivante chez madame de Bandeville, à qui elle avait été envoyée des Grandes-Indes.

* Voyez les planches enluminées, n° 865.

GRUES
DU NOUVEAU CONTINENT.

LA GRUE BLANCHE.*(1)

Grus americana, Vieill.; *Ardea americana*, Lath., Linn., Gmel.

Il y a toute apparence que la grue a passé d'un continent à l'autre, puisqu'elle fréquente de préférence les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et que le nord est la grande route

* Voyez les planches enluminées, n° 889.

(1) *Hooping crane.* Catesby, tom. I, pag. 75, avec une figure de la tête et du cou. — *Hooping crane from Hudson's bay.* Edwards, Hist. of Birds, tom. III, pl. 132. — « Ardea vertice temporibusque nudis, papil« losis, fronte, nucha remigibusque primariis nigris, corpore albo.... « Grus Americana. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 5. — « Ciconia alba; capite superiore pennis nigris, pilorum æmulis, in occi« pite raris, obsito, vertice nigro, occipitio et tæniâ infra oculos rubris; « maculâ triangulari infra occipitium nigrâ; marginibus alarum pallide « roseis; remigibus majoribus nigris: rectricibus candidis.... Grus Ame« ricana. » Brisson, Ornithol., tome V, page 382.

qu'ont tenue les espèces communes aux deux mondes; et en effet, on trouve en Amérique une grue blanche, et une ou deux sortes de grues grises ou brunes; mais la grue blanche qui, dans notre continent, n'est qu'une variété accidentelle, paraît avoir formé dans l'autre une race constante, établie sur des caractères assez marqués et assez distincts, pour la regarder comme très-anciennement séparée de l'espèce commune, et modifiée depuis long-temps par l'influence du climat; elle est de la hauteur de nos plus grandes grues, mais avec des proportions plus fortes et plus épaisses, le bec plus long, la tête plus grosse; le cou et les jambes moins grêles; tout son plumage est blanc, hors les grandes pennes des ailes qui sont noires, et la tête qui est brune; la couronne du sommet est calleuse et couverte de poils noirs, clair-semés et fins, sous lesquels la peau rougeâtre paraît à nu; une peau semblable couvre les joues : la touffe des pennes flottantes du croupion est couchée et tombante; le bec est sillonné en dessus, et dentelé par les bords vers le bout, il est brun et long d'environ six pouces. Catesby a fait la description de cette grue, sur une peau entière que lui donna un Indien, qui lui dit que ces oiseaux fréquentaient en grand nombre le bas des rivières proche de la mer, au commencement du printemps, et qu'ils retournaient dans les montagnes en été. « Ce fait, dit Catesby, m'a été « confirmé depuis par un blanc, qui m'a assuré

« que ces oiseaux font grand bruit par leurs cris, « et qu'on les voit aux savanes de l'embouchure « de l'Aratamaha et d'autres rivières proche Saint-« Augustin dans la Floride et aussi dans la Caro-« line; mais qu'il n'en a jamais vu plus avant vers « le nord. »

Cependant, il est très-certain qu'elles s'élèvent à de plus hautes latitudes; ce sont ces mêmes grues blanches qu'on trouve en Virginie (1), en Canada (2) jusqu'à la baie d'Hudson, car la grue blanche de cette contrée, que donne M. Edwards, est, comme il le remarque (3), exactement la même que celle de Catesby.

---

(1) De Laët, page 83. Les premiers voyageurs en Amérique parlent des grues qu'ils y virent : Pierre Martyr dit que les Espagnols rencontrèrent dans les prairies de Cuba des troupes de grues, grosses du double des nôtres.

(2) « Nous avons (au Canada) des grues de deux couleurs; les unes « sont toutes blanches, les autres d'un gris-de-lin; toutes font d'excellent « potage. » Charlevoix, Hist. de la nouvelle France, tome III, page 155.

(3) Nat. hist. of Birds, pag. 132.

LA GRUE BRUNE.[1]

Grus fusca, Vieill.; *Ardea canadensis*, Lath., Linn., Gmel.

Edwards décrit cette grue, sous la dénomination de *Grue brune et grise;* elle est d'un tiers moins grosse que la précédente qui est blanche; elle a les grandes pennes des ailes noires; leurs couvertures et les scapulaires jusque sur le cou sont d'un brun-rouillé, ainsi que les grandes plumes flottantes couchées près du corps; le reste du plumage est cendré; la peau rouge de la tête n'en couvre que le front et le sommet; ces différences et celle de la taille, qui dans ce genre d'oiseaux varie beaucoup, ne sont peut-être pas suffisantes pour séparer cette espèce de celle de notre grue, ce sont tout au moins deux espèces voisines,

(1) *Brown and ash-colour'd crane.* Edwards, Hist. nat. of Birds, pl. 133. — « Ardea syncipite nudo papilloso, corpore cinereo, alis extùs « testaceis.... Ardea Canadensis. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 3. — « Ciconia supernè rufescens, marginibus pennarum fuscis, in- « fernè cinereo-rufescens; vertice rubescente, pennis nigris, pilorum « æmulis, obsito; genis et gutture candidis; occipite, collo et uropygio « cinereis; tæniâ transversâ in alis cinereo-alba; remigibus majoribus « fusco nigricantibus scapis albis; rectricibus saturatè cinereis.... Grus « freti Hudsonis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 385.

d'autant plus que les rapports de climats et de mœurs rapprochent ces grues d'Amérique, de nos grues d'Europe; car elles ont l'habitude commune de passer dans le nord de leur continent, et jusque dans les terres de la baie d'Hudson, où elles nichent et d'où elles repartent à l'approche de l'hiver, en prenant, à ce qu'il paraît, leur route par les terres des Illinois (1) et des Hurons (2), en se portant de-là jusqu'au Mexique (3) et peut-

(1) « Aux Illinois, il y a quantité de grues. » Lettres édifiantes, onzième recueil, page 310.

(2) « En la saison, les champs (des Hurons) sont tout couverts de « grues ou *Tochingo*, qui viennent manger leurs blés quand ils les sèment « et quand ils sont près à moissonner..... Ils tuent de ces grues avec « leurs flèches, mais peu souvent, parce que si ce gros oiseau n'a les « ailes rompues ou n'est frappé à la mort, il emporte aisément la flèche « dans la plaie, et guérit avec le temps, ainsi que nos religieux du Ca- « nada l'ont vu par expérience, d'une grue prise à Québec, qui avait « été frappée d'une flèche huronne, trois cents lieues au-delà, et trou- « vèrent sur la croupe la plaie guérie, et le bout de la flèche avec sa « pierre enfermée dedans. Ils en prennent quelquefois avec des colets. » Voyage au pays des Hurons, par le P. Sagard Théodat. Paris, 1632, pages 302 et 303.

(3) Il est aisé de reconnaître cette grue dans le *Toquilcoyotl* de Fernandès.... « Ad gruis refertur species, cujus æquat magnitudinem, « mores reliquamque naturam imitatur, Toquilcoyotl nomen habens a « voce; corpus universum fuscum, nigrum promiscue, atque cinereum: « caput coccineâ maculâ desuper insignitur, etc. » Avi., nov. Hisp., cap. CXLVIII, pag. 44. C'est de cette grue du nord de l'Amérique, voyageant dans les contrées du midi, que M. Brisson a fait sa huitième espèce, sous le nom de *Grue du Mexique* (Ornithol., tom. V, pag. 380), et la même que Willughby, page 201, Klein, page 121, n° 2, et Rai, page 95, n° 2, ont donnée sous le nom de *Grus indica*.

être beaucoup plus loin. Ces grues d'Amérique ont donc le même instinct que celles d'Europe; elles voyagent de même du nord au midi, et c'est apparemment ce que désignait l'Indien à M. Catesby, par la fuite de ces oiseaux de la mer aux montagnes.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

A LA GRUE.

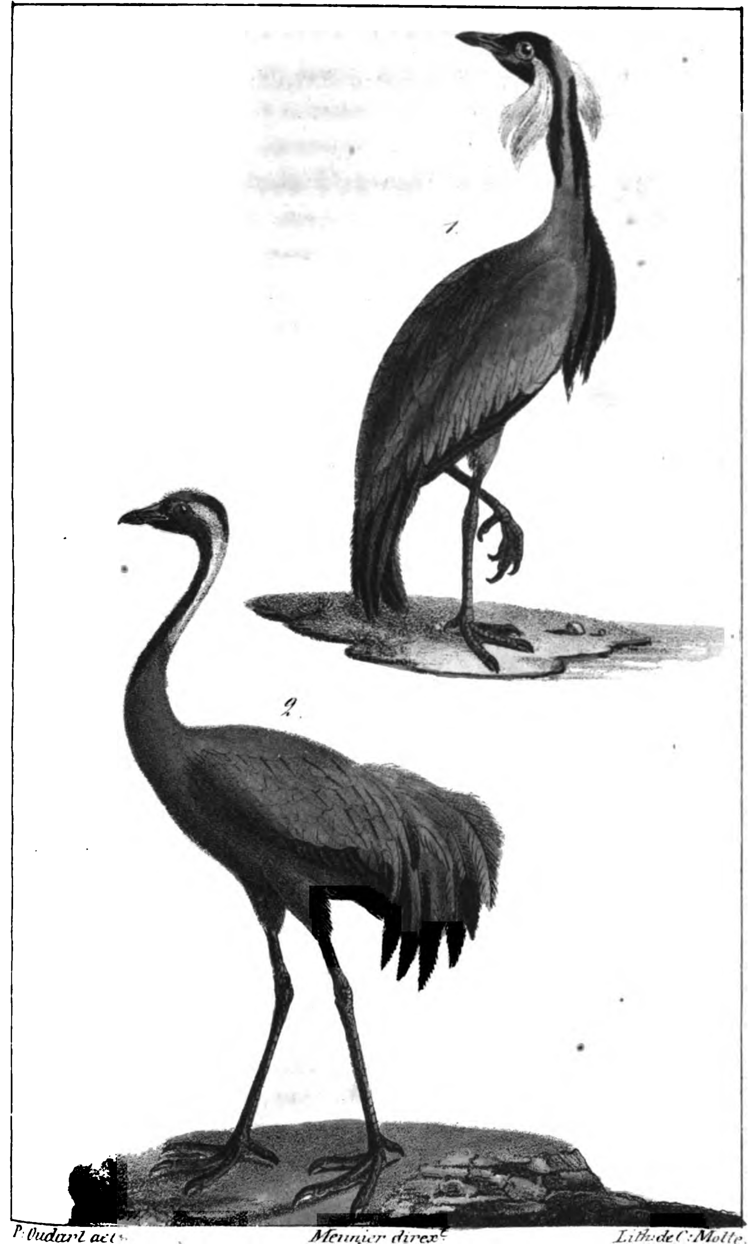
LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.*(1)

Anthropoides Virgo, Vieill.; *Grus Virgo*, Cuv.; *Ardea Virgo*, Lath.

Sous un moindre module, la demoiselle de Numidie a toutes les proportions et la taille de la

* Voyez les planches enluminées, n° 241.

(1) *Grus Numidicæ*. Klein, Avi., pag. 121, n° 6. — *Ardea superciliis albis, retrorsum longè cristatis. Virgo*. Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 2. — *Otus plumbeus*. Barrère, Ornithol., clas. 3, Gen. 37. — *Scops*. Moehring, Avi., Gen. 84. — *Numidian crane*. Edwards, tom. III, pag. et pl. 134. — Grue de Numidie. Albin, tome III, page 35. — Demoiselle de Numidie, Hist. de l'Académie, tome III, part. II, page 3. — « Ciconia cinereo-cærulescens; vertice dilutè cinereo; capite et collo « supremo nigris; fasciculis pennarum candidis, ab utriusque oculi an- « gulo ortis, retrorsum pendulis; pennis longis nigris in collo inferiore « deorsum dependentibus; remigibus majoribus, rectricibusque apice « nigricantibus..... Grus Numidica, Virgo Numidica vulgo dicta. » Brisson, Ornithol., tome V, page 388.



P. Oudart del. — Meunier direx. — Lith. de C. Motte.

1. La Demoiselle de Numidie, 2. La Grue

grue; c'est son port, et c'est aussi le même vêtement; la même distribution de couleurs sur le plumage; le gris en est seulement plus pur et plus perlé; deux touffes blanches de plumes effilées et chevelues, tombant de chaque côté de la tête de l'oiseau, lui forment une espèce de coiffure; des plumes longues, douces et soyeuses, du plus beau noir, sont couchées sur le sommet de la tête; de semblables plumes descendent sur le devant du cou, et pendent avec grâce au-dessous; entre les pennes noires des ailes, percent des touffes flexibles, allongées et pendantes. On a donné à ce bel oiseau le nom de *Demoiselle*, à cause de son élégance, de sa parure et des gestes *mimes* qu'on lui voit affecter; cette demoiselle-oiseau, s'incline en effet par plusieurs révérences; elle se donne bon air en marchant avec une sorte d'ostentation; et souvent elle saute et bondit par gaîté, comme si elle voulait danser.

Ce penchant dont nous avons déjà remarqué quelque chose dans la grue, se montre si évidemment ici, que depuis plus de deux mille ans, les auteurs qui ont parlé de cet oiseau de Numidie, l'ont toujours indiqué ou reconnu par cette imitation singulière des gestes mimes. Aristote l'appelle l'acteur ou le comédien (1); Pline, le danseur et le baladin (2); et Plutarque fait mention

(1) Hist. nat. animal., lib. VIII, cap. 12.
(2) Lib. X, cap. 23.

de ses jeux et de son adresse (1). Il paraît même que cet instinct *scénique* s'étend jusqu'à l'imitation des actions du moment. Xénophon, dans Athénée, en paraît persuadé, lorsqu'il rapporte la manière de prendre ces oiseaux; « les chasseurs, « dit-il, se frottent les yeux en leur présence avec « de l'eau qu'ils ont mis dans des vases; ensuite « ils les remplissent de glu et s'éloignent, et l'oi- « seau vient s'en frotter les yeux et les pates à « l'exemple des chasseurs : » aussi Athénée dans cet endroit l'appelle-t-il le *copiste de l'homme* (2); et si cet oiseau a pris de ce modèle quelque faible talent, il paraît aussi avoir pris ses défauts, car il a de la vanité, il aime à s'étaler, il cherche à se donner en spectacle, et se met en jeu dès qu'on le regarde; il semble préférer le plaisir de se montrer à celui même de manger, et suivre quand on le quitte, comme pour solliciter encore un coup-d'œil.

Ce sont les remarques de MM. de l'Académie des Sciences sur la demoiselle de Numidie (3) : il y en avait plusieurs à la ménagerie de Versailles. Ils comparent leur marche, leurs postures et leurs gestes, aux *danses des Bohémiennes*; et Aristote lui-même semble avoir voulu l'exprimer

(1) De solert. animal.

(2) Ἀνθρωποειδής.

(3) Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, tome III, partie II, page 5.

ainsi, et peindre leur manière de sauter et de bondir ensemble, lorsqu'il dit *qu'on les prend quand elles dansent l'une vis-à-vis de l'autre* (1).

Quoique cet oiseau fût fameux chez les anciens, il en était néanmoins peu connu, et n'avait été vu que fort rarement en Grèce et en Italie; confiné dans son climat, il n'avait pour ainsi dire qu'une célébrité fabuleuse. Pline en un endroit (2) après l'avoir nommé le *Pantomime,* le place dans un autre passage, avec les animaux imaginaires, les syrènes, les griffons, les pégases. Les modernes ne l'ont connu que tard; ils l'ont confondu avec le *Scops* et l'*Otus* des Grecs, et l'*Asio* des Latins : le tout fondé sur les mines que le hibou (*Otus*) fait de la tête, et sur la fausse analogie de ses deux oreilles, avec la coiffure en filets longs et déliés, qui de chaque côté garnit et pare la tête de ce bel oiseau.

Les six demoiselles que l'on eut quelque temps à la ménagerie, *venaient de Numidie.* Nous ne trouvons rien de plus dans les naturalistes, sur la terre natale de cet oiseau, et sur les contrées qu'il habite (3). Les voyageurs l'ont trouvé en Guinée (4), et il paraît naturel aux régions de l'Afri-

---

(1) Loco citato.

(2) Lib. X, cap. 49.

(3) *The demoiselle of Numidie.* Edwards, Hist. nat. of Birds.

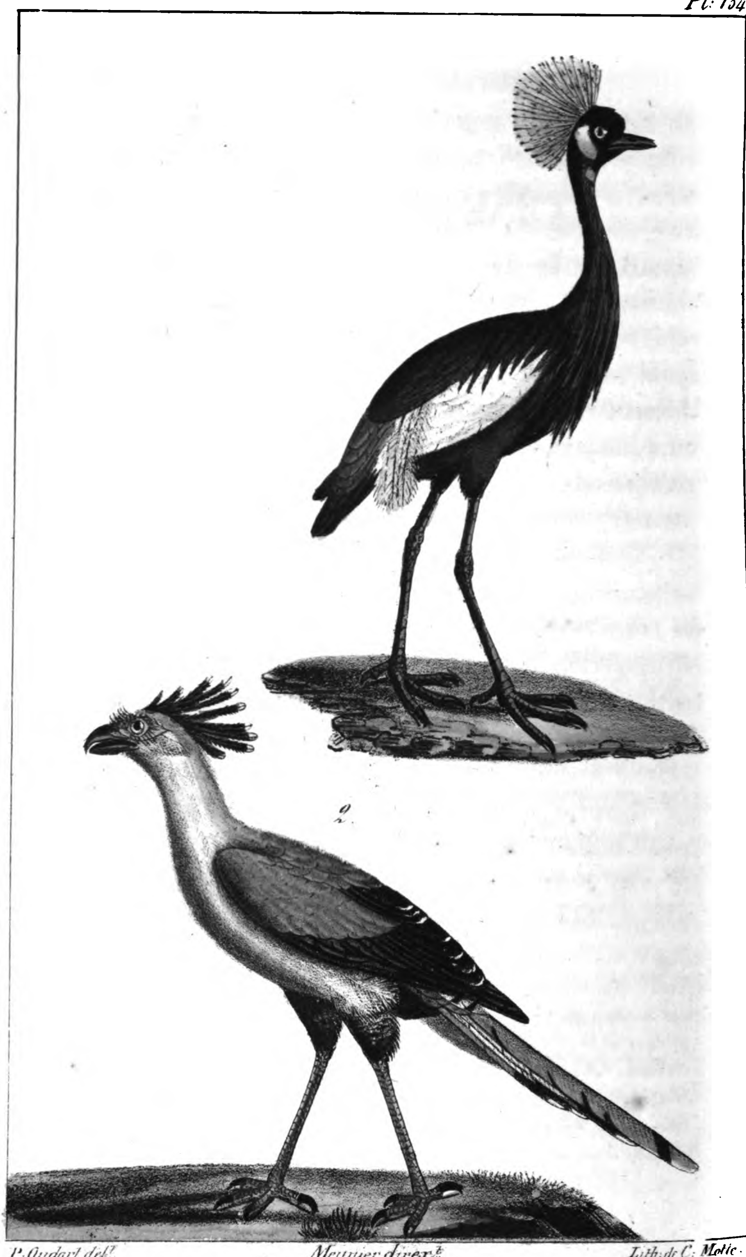
(4) Voyez Histoire générale des Voyages, tome III, page 307. *Nota.* L'auteur paraît d'abord confondre, en suivant Froger, la demoiselle de Numidie avec l'oiseau royal; mais il la décrit ensuite, d'après MM. de l'Académie des Sciences, sous ses véritables caractères.

que voisines du tropique. Il ne serait pas néanmoins impossible de l'habituer à notre climat, de le naturaliser dans nos basses-cours, et même d'y en établir la race. Les demoiselles de Numidie, de la ménagerie du Roi, y ont produit, et la dernière morte, après avoir vécu environ vingt-quatre ans, était une de celles qu'on y avait vu naître (1).

MM. de l'Académie donnent des détails très-circonstanciés sur les parties intérieures de ces six oiseaux qu'ils disséquèrent (2); la trachée-artère, d'une substance dure et comme osseuse, était engagée par une double circonvolution dans une profonde cannelure creusée dans le haut du sternum; au bas de la trachée, on remarquait un nœud osseux, ayant la forme d'un larynx séparé en deux à l'intérieur par une languette, comme on le trouve dans l'oie et dans quelques autres oiseaux; le cerveau et le cervelet ensemble ne pesaient qu'une dragme et demie, la langue était charnue en dessus et cartilagineuse en dessous; le gésier était semblable à celui d'une poule, et comme dans tous les granivores on y trouvait des graviers.

(1) Ce fait nous a été communiqué par les ordres de M. le maréchal duc de Mouchy, gouverneur de Versailles et de la ménagerie du roi.

(2) Mémoires cités, page 12 et suiv.



P: Oudart del.t Meunier direx.t Lith: de C: Motte.

1. L'Oiseau royal, 2. Le Sécrétaire.

L'OISEAU ROYAL.*(1)

Anthropoides pavonia, Vieill.; *Ardea pavonia*, Lath., Linn., Gmel.; *Grus pavonia*, Cuv.

L'OISEAU ROYAL doit son nom à l'espèce de cou-

* Voyez les planches enluminées, n° 265.

(1) « Grus Balearica, Plinii. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 361, avec des figures reconnaissables, quoique défectueuses. — Willughby, Ornithol., pag. 201. — Ray, Synops. avi., pag. 95, n° 3. — Jonston, Avi., pag. 116. — Klein, Avi., pag. 121, n° 3. — Charleton, Exercit., pag. 114, n° 1. Onomazt., pag. 110, n° 1. — « Grus Balearica vel Ja- « ponica. » Mus. Besler., pag. 36, n° 5. — « Grus Japonensis fusca, « capite aureo galeato. » Petiver, Gazophyl., tab. 76, n° 9. — « Pavo « marinus. » Clusius, Exotic., lib. V, cap. 11, pag. 105, avec une figure de la tête. — « Pavo sine caudâ, Chinensis. » Jonston, Avi., tab. 21. — Charleton, Exercit., pag. 80, n° 3. Onomazt., pag. 72, n° 3. — « Pavo ex cinereo-fuscus, pappo deaurato coronatus. » Barrère, Ornithol., clas. 4, Gen. 12, Sp. 4. — « Pavo nigricans, brevicaudus, pappo « rariori coronatus. » Idem, ibidem, Sp. 5 (peut-être la femelle). — « Ar- « dea cristâ setosâ, erectâ, temporibus palearibusque binis nudis.... « Ardea pavonina. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 1. — « Crowned African crane. » Edwards, Nat. Hist., pag. 191, avec d'assez belles figures du mâle et de la femelle. — « Oiseau royal. » Hist. de l'Acad. des Sciences, tome III, partie III, pag. 201, avec une figure assez bonne, pl. 28. — « Grus Balearica cinereo cærulescens (*mas*) ni- « gricans ad viride vergens (*fœmina*); vertice splendidè nigro; capite « ad latera nudo, candido, rubro adumbrato; tectricibus alarum albis; « remigibus minoribus castaneis, majoribus, rectricibusque nigrican- « tibus.... *L'oiseau royal.* » Brisson, Ornithol., tome V, page 511. Les Hollandais qui trafiquent aux côtes d'Afrique, lui donnent le nom de *Kroon-vogel*, oiseau couronné.

ronne, qu'un bouquet de plumes, ou plutôt de soies épanouies, lui forme sur la tête. Il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds lorsqu'il se redresse; de belles plumes d'un noir-plombé avec reflets bleuâtres pendent le long de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos; les premières pennes de l'aile sont noires, les autres d'un roux-brun, et leurs couvertures rabattues en effilés, coupent et relèvent de deux grandes plaques blanches le fond sombre de son manteau; un large oreillon d'une peau membraneuse, d'un beau blanc sur la tempe, d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face, et descend jusque sous le bec (1): une toque de duvet noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une houppe épaisse, fort épanouie, et composée de brins touffus, de couleur isabelle, aplatis et filés en spirale; chaque brin, dans sa longueur, est hérissé de très-petits filets à pointe noire, et terminé par un petit pinceau de même couleur; l'iris de l'œil est d'un blanc pur; le bec est noir ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes

(1) *Nota.* De deux figures que donne Edwards, et qu'il dit être le mâle et la femelle, l'une n'a que l'oreillon derrière l'œil, et dans l'autre sont exprimés sous la gorge les deux fanons pendants. Ce caractère paraît varier: on ne le trouve pas dans la description de Clusius, exacte dans le reste, et vraisemblablement il tient à l'âge plutôt qu'au sexe, puisque MM. de l'Académie ne le trouvèrent pas à un des individus qu'ils décrivent, quoique tous deux femelles.

que celles de la grue, avec laquelle notre oiseau a beaucoup de rapport dans la conformation; mais il en diffère par de grands caractères, il s'en éloigne aussi par son origine : il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids; le plumage de celles-ci est sombre, et l'oiseau royal est paré de la livrée du Midi, de cette zone ardente où tout est plus brillant, mais aussi plus bizarre, où les formes ont souvent pris leur développement aux dépens des proportions, où, quoique tout soit plus animé, tout est moins gracieux que dans les zones tempérées.

L'Afrique, et particulièrement les terres de la Gambra, de la Côte-d'Or, de Juida (1), de Fida, du cap Vert, sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières (2); ces oiseaux y pêchent des petits poissons, et vont aussi dans les terres

---

(1) Histoire générale des Voyages, tome IV, page 355. *Nota*. Il paraît, au reste, que les Européens, sur ces côtes, ont donné le même nom d'*Oiseau royal* à une espèce toute différente du véritable. « Smith « distingue deux sortes d'*Oiseaux à couronne* : la première a la tête et le « cou verts; le corps d'un beau pourpre; les ailes et la queue rouges, « et le toupet noir : elle est à-peu-près de la grosseur des grands perro- « quets. L'autre sorte (et c'est ici le véritable oiseau royal) est de la « forme du héron, et n'a pas moins de trois pieds de hauteur; elle se « nourrit de poissons; sa couleur est d'un mélange de bleu et de noir, « et la touffe dont elle est couronnée ressemble moins à des plumes « qu'à des soies de porc. » Histoire générale des Voyages, tome IV, page 247.

(2) Edwards, Nat. hist. of Birds.

pâturer les herbes, et recueillir des graines; ils courent très-vîte en étendant leurs ailes et s'aidant du vent; autrement leur démarche est lente, et, pour ainsi dire, à pas comptés.

Cet oiseau royal est doux et paisible; il n'a pas d'armes pour offenser, et n'a même ni défense ni sauve-garde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course, et la vîtesse de son vol qui est élevé, puissant et soutenu. Il craint moins l'homme que ses autres ennemis; il semble même s'approcher de nous avec confiance, avec plaisir. On assure qu'au cap Vert ces oiseaux sont à demi domestiques, et qu'ils viennent manger du grain dans les basses-cours avec les pintades et les autres volailles; ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont on a dit qu'ils imitaient le cri, ce qui, joint à l'analogie du panache sur la tête, leur a fait donner le nom de *Paons marins* (1), par quelques naturalistes; d'autres les ont appelés *Paons à queue courte* (2); d'autres ont écrit que cet oiseau est le même que la *Grue baléarique* des anciens, ce qui n'est nullement prouvé (3) : car Pline, le seul des anciens qui ait parlé de la grue baléarique, ne la caractérise pas de manière à pouvoir y reconnaître

---

(1) Clusius, Exotic., lib. V, cap. II.

(2) Jonston, Barrère, Linnæus.

(3) Voyez les Mémoires pour servir à l'histoire des animaux, tome III, partie II.

distinctement notre oiseau royal : *le Pic*, dit-il, *et la Grue baléarique portent également une aigrette* (1); or rien ne se ressemble moins que la petite huppe du pic, et la couronne de l'oiseau royal, qui d'ailleurs présente d'autres traits remarquables, par lesquels Pline pouvait le désigner. Si cependant il était vrai que jadis cet oiseau eût été apporté à Rome des îles Baléares, où on ne le trouve plus aujourd'hui, ce fait paraîtrait indiquer que dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes, ceux qui habitaient jadis des contrées plus septentrionales du globe alors moins froid, se trouvent à présent retirés dans les terres du Midi.

Nous avons reçu cet oiseau de Guinée, et nous l'avons conservé et nourri quelque temps dans un jardin. Il y becquetait les herbes, mais particulièrement le cœur des laitues et des chicorées; le fonds de sa nourriture, de celle du moins qui peut ici lui convenir le mieux, est du riz ou sec ou légèrement bouilli, et ce qu'on appelle *crevé* dans l'eau, ou au moins lavé et bien choisi, car il rebute celui qui n'est pas de bonne qualité, ou qui reste souillé de sa poussière : néanmoins il paraît que les insectes, et particulièrement les vers de terre, entrent aussi dans sa nourriture; car nous l'avons vu becqueter dans la terre fraîchement labourée, y ramasser des vers, et pren-

(1) « Cirros pico martio et grui Balearicæ, » lib. II, cap. 37.

dre d'autres petits insectes sur les feuilles; il aime à se baigner, et l'on doit lui ménager un petit bassin ou un baquet qui n'ait pas trop de profondeur, et dont l'eau soit de temps en temps renouvelée: pour régal, on peut lui jeter dans son bassin quelques petits poissons vivants, il les mange avec plaisir et refuse ceux qui sont morts; son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue; c'est un son retentissant (*clangor*), assez semblable aux accents rauques d'une trompette ou d'un cor; il fait entendre ce cri par reprises brèves et réitérées, quand il a besoin de nourriture, et le soir lorsqu'il cherche à se gîter (1); c'est aussi l'expression de l'inquiétude et de l'ennui; car il s'ennuie dès qu'on le laisse seul trop long-temps; il aime qu'on lui rende visite, et lorsque après l'avoir considéré, on se promène indifféremment sans prendre garde à lui, il suit les personnes ou marche à côté d'elles, et fait ainsi plusieurs tours de promenade; et si quelque chose l'amuse, et qu'il reste en arrière, il se hâte de rejoindre la compagnie: dans l'attitude du repos, il se tient sur un pied, son grand cou est alors replié comme un serpentin, et son corps affaissé et comme tremblant sur ses hautes jambes, porte dans une direction presque horizontale; mais quand quel-

(1) Cet oiseau a encore une autre sorte de voix, comme un grognement ou gloussement intérieur, *cloque, cloque*, semblable à celui d'une poule couveuse, mais plus rude.

que chose lui cause de l'étonnement ou de l'inquiétude, il allonge le cou, élève sa tête, prend un air fier, comme s'il voulait en effet en imposer par son maintien: tout son corps paraît alors dans une situation à-peu-près verticale; il s'avance gravement et à pas mesurés, et c'est dans ces moments qu'il est beau, et que son air, joint à sa couronne, lui mérite vraiment le nom d'*Oiseau royal*. Ses longues jambes, qui le servent fort bien en montant, lui nuisent pour descendre; il déploie alors ses ailes pour s'élancer; mais nous avons été obligés d'en tenir une courte en lui coupant de temps en temps des plumes, dans la crainte qu'il ne prît son essor, comme il paraît souvent tenté de le faire. Au reste, il a passé cet hiver (1778) à Paris sans paraître se ressentir des rigueurs d'un climat si différent du sien; il avait choisi lui-même l'abri d'une chambre à feu pour y demeurer pendant la nuit; il ne manquait pas tous les soirs à l'heure de la retraite de se rendre devant la porte de cette chambre, et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Les premiers oiseaux de cette espèce ont été apportés en Europe dès le quinzième siècle par les Portugais, lorsqu'ils firent la découverte de la côte d'Afrique (1); Aldrovande loue leur beau-

(1) « Il semble que l'on fait grand cas de ces oiseaux en Europe, « puisque quelques messieurs ne cessent de nous solliciter de leur en « envoyer. » Voyage de Guinée, par Guill. Bosman. Utrecht, 1705, lettre xv.

té (1), mais Belon ne paraît pas les avoir connus, et il se méprend lorsqu'il dit que la grue baléarique des anciens est le bihoreau (2). Quelques auteurs (3) les ont appelés *Grues du Japon*, ce qui semble indiquer qu'ils se trouvent dans cette île, et que l'espèce s'est étendue sur toute la zone par la largeur de l'Afrique et de l'Asie. Au reste, le fameux oiseau royal ou *Fum-hoam* des Chinois, sur lequel ils ont fait des contes merveilleux, recueillis par le crédule Kircher (4), n'est qu'un être de raison, tout aussi fabuleux que le dragon qu'ils peignent avec lui sur leurs étoffes et porcelaines.

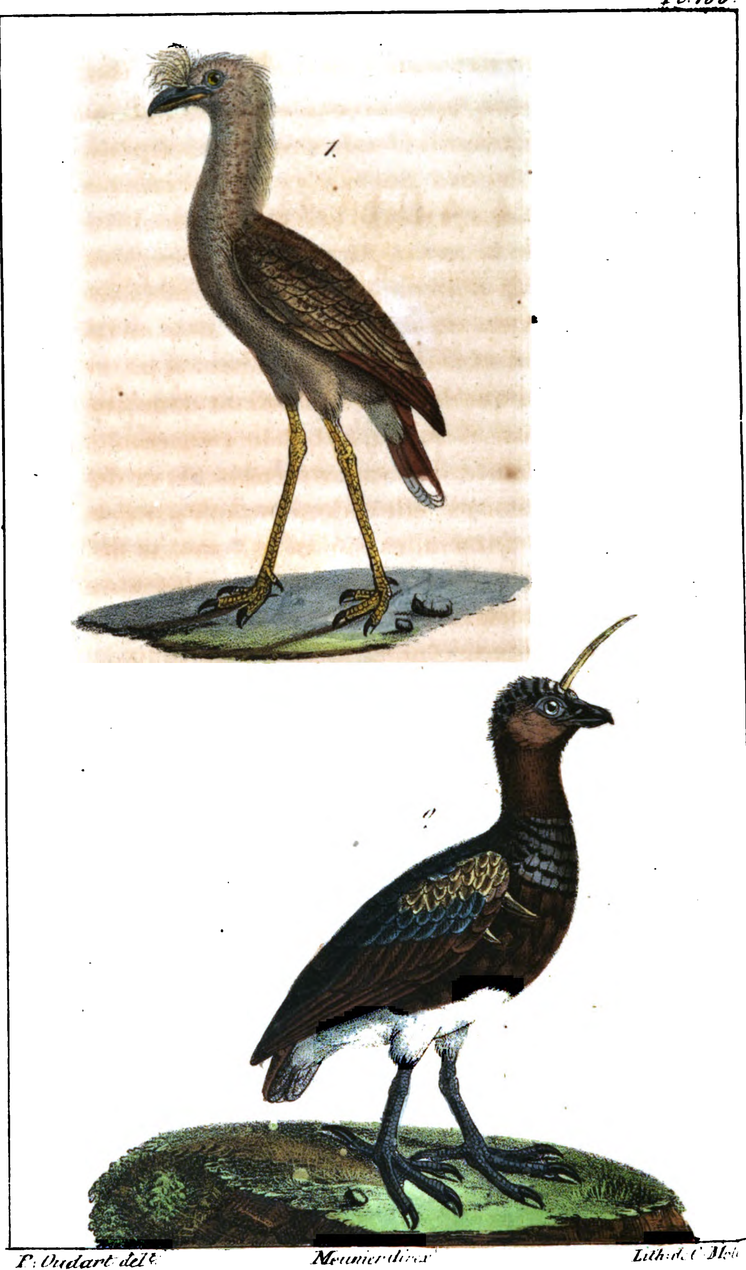
---

(1) « Avis visu jucundissima. »

(2) « Aussi y veismes (à Alep) un oiseau quasi semblable à une grue, « mais plus petit de corpulence, ayant les yeux bordés de rouge, la « queue du héron et sa voix moindre que d'une grue ; et croyons que « c'est celui que les anciens ont nommé la *Grue baléarique*. » Observations de Belon, page 159. Ce qui nous fait douter que cette notice désigne l'oiseau royal, c'est que Belon n'y fait nulle mention de la couronne, caractère cependant distinct et frappant, et qui n'aurait pas échappé à cet excellent observateur.

(3) Charleton, Petiver, voyez la nomenclature.

(4) Voyez la Chine illustrée. Amsterdam, 1670, page 263.



P: Oudart delt. Meunier direx. Lith: de C. Motte

1. Le Cariama, 2. Le Kamichi.

LE CARIAMA.[1]

Lophorhynchus saurophagus, Vieill.; *Palamedea cristata*, Lath., Gmel.; *Dicholophus cristatus*, Illig. (2).

Nous avons vu que la nature marchant d'un pas égal, nuance tous ses ouvrages; que leur ensemble est lié par une suite de rapports constants et de gradations successives; elle a donc rempli par des transitions, les intervalles où nous pensons lui fixer des divisions et des coupures, et placé des productions intermédiaires aux points de repos que la seule fatigue de notre esprit, dans la contemplation de ses œuvres, nous a forcé de supposer : aussi trouvons-nous dans les formes, même les plus éloignées, des relations qui les rapprochent; en sorte que rien n'est vide, tout se touche, tout se tient dans la nature, et qu'il n'y a que nos

(1) *Cariama Brasiliensibus*. Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 203, avec une figure qui paraît fort imparfaite. — *Cariama*. Pison., Hist. nat., page 81, avec la figure empruntée de Marcgrave. — Jonston, Avi., pag. 138, avec la même figure copiée, tab. 59. — Willughby, Ornithol., pag. 202. — Ray, Synops. avi., pag. 96, n° 6. — « Cariama cristata, « grisea, fusco et rufescente varia, cristâ nigrâ, cinereo variegata; remi- « gibus majoribus, rectricibusque fuscis, griseo et rufescente variegatis... « Cariama. » Brisson, Ornithol., tome V, page 516.

(2) M. Cuvier et M. Vieillot donnent le nom de Cariama, qu'il faut prononcer *cariama*, au genre qui renferme ce seul oiseau. M. Geoffroy l'a désigné par celui de *Microdactylus*. Desm. 1829.

méthodes et nos systèmes qui soient incohérents lorsque nous prétendons lui marquer des sections ou des limites qu'elle ne connaît pas; c'est par cette raison que les êtres les plus isolés dans nos méthodes, sont souvent dans la réalité ceux qui tiennent à d'autres par de plus grands rapports; telles sont les espèces du cariama, du secrétaire et du kamichi, qui, dans toute méthode d'ornithologie, ne peuvent former qu'un groupe à part, tandis que, dans le système de la nature, ces espèces sont plus apparentées qu'aucune autre avec différentes familles dont elles semblent constituer les degrés d'affinité. Les deux premiers ont des caractères qui les rapprochent des oiseaux de proie; le dernier tient au contraire aux gallinacées, et tous trois appartiennent encore de plus près au grand genre des oiseaux de rivage dont ils ont le naturel et les mœurs.

Le cariama est un bel oiseau qui fréquente les marécages, et s'y nourrit comme le héron, qu'il surpasse en grandeur (1); avec de longs pieds et le bas de la jambe nu comme les oiseaux de rivage, il a un bec court et crochu comme les oiseaux de proie.

Il porte la tête haute, sur un cou élevé; on voit sur la racine du bec qui est jaunâtre, une plume en forme d'aigrette; tout son plumage assez semblable à celui du faucon, est gris ondé de brun:

---

(1) « Egregia avis silvestris cariama ex aquaticorum genere, udosisque « locis ob prædam delectatur more ardearum, quas mole corporis longè « superat. » Pison, Hist. Nat. et Medic. Ind., pag. 81.

ses yeux sont brillants et couleur d'or, et les paupières sont garnies de longs cils noirs; les pieds sont jaunâtres, et des doigts qui sont tous réunis vers l'origine par une portion de membrane, celui du milieu est de beaucoup plus long que les deux latéraux dont l'intérieur est le plus court; les ongles sont courts et arrondis (1); le petit doigt postérieur est placé si haut, qu'il ne peut appuyer à terre; et le talon est épais et rond comme celui de l'autruche. La voix de cet oiseau ressemble à celle de la poule-d'Inde; elle est forte et avertit de loin les chasseurs qui le recherchent, car sa chair est tendre et délicate; et s'il en faut croire Pison, la plupart des oiseaux qui fréquentent les rivages dans ces régions chaudes de l'Amérique, ne sont pas inférieurs, pour la bonté de la chair, aux oiseaux de montagnes. Il dit aussi qu'on a commencé de rendre le cariama domestique (2), et par ce rapport de mœurs ainsi que par ceux de sa conformation, le cariama qui ne se trouve qu'en Amérique semble être le représentant du secrétaire, qui est un grand oiseau de l'ancien continent, dont nous allons donner la description dans l'article suivant.

---

(1) « Ungues breviusculi, lunati. » Pison, Hist. Nat. et Medic. Ind., pag. 81.

(2) « Mansuefacta, æque ac silvestris, assatur et coquitur. » Idem.

LE SECRÉTAIRE*

OU

LE MESSAGER.

Ophiotheres cristatus, Vieill.; *Gypogeranus serpentarius*, Illig.; *Vultur serpentarius*, Lath.; *Falco serpentarius*, Gmel. (1).

Cet oiseau considérable par sa grandeur, autant que remarquable par sa figure, est non seulement d'une espèce nouvelle, mais d'un genre isolé et singulier, au point d'éluder et même de confondre tout arrangement de méthodes et de nomenclature: en même temps que ses longs pieds désignent un oiseau de rivage, son bec crochu indiquerait un oiseau de proie; il a, pour ainsi dire, une tête d'aigle sur un corps de cigogne ou de grue: à quelle classe peut donc appartenir un être dans lequel se réunissent des caractères aussi opposés? Autre preuve que la nature, libre au milieu des

* Voyez les planches enluminées, n° 721.

(1) Cet oiseau qui appartient à l'ordre des Rapaces, et se rapproche principalement des Busards, a été placé par M. Cuvier dans le sous-genre qu'il a nommé Secrétaire, *Serpentarius*. Desm. 1829.

limites que nous pensons lui prescrire, est plus riche que nos idées, et plus vaste que nos systèmes.

Le secrétaire a la hauteur d'une grande grue, et la grosseur du coq-d'Inde; ses couleurs sur la tête, le cou, le dos et les couvertures des ailes, sont d'un gris un peu plus brun que celui de la grue, elles deviennent plus claires sur le devant du corps; il a du noir aux pennes des ailes et de la queue, et du noir ondé de gris sur les jambes; un paquet de longues plumes, ou plutôt de pennes raides et noires, pend derrière son cou; la plupart de ces plumes ont jusqu'à six pouces de longueur; il y en a de plus courtes, et quelques-unes sont grises; toutes sont assez étroites vers la base, et plus largement barbées vers la pointe; elles sont implantées au haut du cou. L'individu que nous décrivons a trois pieds six pouces de hauteur; le tarse seul a près d'un pied; la jambe un peu au-dessus du genou est dégarnie de plumes; les doigts sont gros et courts, armés d'ongles crochus, celui du milieu est presque une fois aussi long que les latéraux qui lui sont unis par une membrane, jusque vers la moitié de leur longueur, et le doigt postérieur est très-fort. Ces caractères n'ont point été saisis par le dessinateur de la planche enluminée; le cou est gros et épais, la tête grosse; le bec fort et fendu jusqu'au-delà des yeux; la partie supérieure du bec est également et fortement arquée à-peu-près comme dans l'aigle; elle est pointue et tranchante; les yeux sont placés dans

un espace de peau nue, de couleur orangée, qui se prolonge au-delà de l'angle extérieur de l'œil, et prend son origine à la racine du bec; il y a de plus un caractère unique, et qui ajoute beaucoup à tous ceux qui font de cet oiseau un composé de natures éloignées; c'est un vrai sourcil formé d'un seul rang de cils noirs, de six à dix lignes de longueur (1); trait singulier et qui, joint à la touffe de plumes au haut du cou, à sa tête d'oiseau de proie, à ses pieds d'oiseau de rivage, achève d'en faire un être mixte, extraordinaire, et dont le modèle n'était pas connu.

Il y a autant de mélange dans les habitudes, que de disparité dans la conformation; avec les armes des oiseaux carnassiers, celui-ci n'a rien de leur férocité; il ne se sert de son bec ni pour offenser, ni pour se défendre; il met sa sûreté dans la fuite, il évite l'approche, il élude l'attaque, et souvent pour échapper à la poursuite d'un ennemi, même faible, on lui voit faire des sauts de huit ou neuf pieds de hauteur; doux et gai, il devient aisément familier; on a même commencé à le rendre domestique au cap de Bonne-Espérance; on le voit assez communément dans les habitations de cette colonie, et on le trouve dans l'intérieur des terres à quelques lieues de distance des ri-

---

(1) Ce sourcil a quinze ou seize lignes de longueur; les cils sont rangés très-près les uns des autres, élargis par la base, et creusés en gouttières, concave en dessous, convexe en dessus.

vages : on prend les jeunes dans le nid pour les élever en domesticité, tant pour l'agrément que pour l'utilité, car ils font la chasse aux rats, aux lézards, aux crapauds et aux serpents.

M. le vicomte de Querhoënt nous a communiqué les observations suivantes, au sujet de cet oiseau. « Lorsque le secrétaire, dit cet habile ob« servateur, rencontre ou découvre un serpent ; « il l'attaque d'abord à coups d'ailes pour le fati« guer ; il le saisit ensuite par la queue, l'enlève « à une grande hauteur en l'air et le laisse re« tomber, ce qu'il répète jusqu'à ce que le serpent « soit mort. Il accélère sa course en étendant les « ailes, et on le voit souvent traverser ainsi les « campagnes, courant et volant tout ensemble : il « niche dans les buissons à quelques pieds de terre, « et pond deux œufs blancs avec des taches rous« ses ; lorsqu'on l'inquiète, il fait entendre un « croassement sourd ; il n'est ni dangereux ni mé« chant ; son naturel est doux ; j'en ai vu deux « vivre paisiblement dans une basse-cour, au mi« lieu de la volaille ; on les nourrissait de viande, « et ils étaient avides d'intestins et de boyaux, « qu'ils assujettissaient sous leurs pieds en les « mangeant, comme ils eussent fait un serpent ; « tous les soirs ils se couchaient l'un auprès de « l'autre, chacun la tête tournée du côté de la « queue de son camarade. »

Au reste, cet oiseau d'Afrique paraît s'accommoder assez bien du climat de l'Europe ; on le

voit dans quelques ménageries d'Angleterre et de Hollande. M. Vosmaër qui l'a nourri dans celle du prince d'Orange, a fait quelques remarques sur sa manière de vivre (1); « Il déchire et avale « goulument la viande qu'on lui jette, et ne refuse « pas le poisson. Pour se reposer et dormir, il se « couche le ventre et la poitrine à terre; un cri « qu'il fait entendre rarement, a du rapport avec « celui de l'aigle; son exercice le plus ordinaire « est de marcher à grands pas de côté et d'autre, « et long-temps sans se ralentir ni s'arrêter; ce « qui apparemment lui a fait donner le nom de « *Messager*, » comme il doit sans doute celui de *Secrétaire* à ce paquet de plumes qu'il porte au haut du cou, quoique M. Vosmaër veuille dériver ce dernier nom de celui de *Sagittaire* qu'il lui applique, d'après un jeu auquel on le voit s'égayer souvent, qui est de prendre, du bec ou du pied, une paille ou quelque autre brin, et de le lancer en l'air à plusieurs reprises; « car il semble, dit « M. Vosmaër, être d'un naturel gai, paisible et « même timide; quand on l'approche lorsqu'il « court çà et là, avec un maintien vraiment su- « perbe, il fait un craquement continuel, *crac*, « *crac*; mais revenu de la frayeur qu'on lui causait « en le poursuivant, il se montre familier et même « curieux; tandis que le dessinateur était occupé

(1) Description d'un oiseau de proie nommé le *Sagittaire*, tout-à-fait inconnu jusqu'ici, etc. Vosmaër, feuille imprimée en 1769.

« à le peindre, continue M. Vosmaër, l'oiseau vint « tout près de lui regarder sur le papier, dans « l'attitude de l'attention, le cou tendu, et re- « dressant les plumes de sa tête, comme s'il ad- « mirait sa figure; souvent il vient les ailes élevées « et la tête en avant, pour voir curieusement ce « qu'on fait; c'est ainsi qu'il s'approcha deux ou « trois fois de moi, lorsque j'étais assis à côté « d'une table dans sa loge pour le décrire. Dans « ces moments, ou lorsqu'il recueille avidement « quelques morceaux, et généralement lorsqu'il « est ému de curiosité ou de désir, il redresse fort « haut les longues plumes du derrière de sa tête, « qui d'ordinaire tombent mêlées au hasard sur « le haut du cou. On a remarqué qu'il muait « dans les mois de juin et de février; et M. Vos- « maër dit, que quelque attention qu'on ait ap- « portée à l'observer, on ne l'a jamais vu boire; « néanmoins ses excréments sont liquides et blancs, « comme ceux du héron. Pour manger à son aise, « il s'accroupit sur ses talons; et couché à moitié, « il avale ainsi sa nourriture; sa plus grande « force paraît être dans le pied; si on lui pré- « sente un poulet vivant, il le frappe d'un violent « coup de pate et l'abat du second; c'est encore « ainsi qu'il tue les rats; il les guette assidûment « devant leurs trous; en tout il préfère les ani- « maux vivants à ceux qui sont morts, et la chair « au poisson (1). »

(1) Suite des observations de M. Vosmaër.

Il n'y a pas long-temps que cet oiseau singulier est connu, même au Cap, puisque Kolbe, ni les autres relateurs de cette contrée, n'en ont pas fait mention. M. Sonnerat l'a trouvé aux Philippines, après l'avoir vu au cap de Bonne-Espérance; nous remarquons entre sa notice et les précédentes, quelques différences dont il semble qu'il faut tenir compte; par exemple, M. Sonnerat peint les plumes de la huppe, comme naissantes sur le cou à intervalles inégaux, et les plus longues placées le plus bas : nous n'y trouvons ni cet ordre ni cette proportion dans l'individu que nous avons sous les yeux, car ces plumes sont implantées en paquet et sans ordre; il ajoute qu'elles sont fléchies dans leur milieu du côté du corps, et que les barbes en sont frisées. M. Vosmaër les représente de même, et nous les voyons lisses dans celui que nous venons de décrire; ces différences sont-elles dans les objets ou dans les descriptions? Il en paraît une plus considérable dans la couleur du plumage; M. Vosmaër dit qu'il est d'un gris plombé bleuâtre; nous le voyons gris tirant au brun : il dit le bec bleuâtre; nous le voyons noir en dessus, blanc en dessous; l'individu que nous décrivons, et qui est conservé dans le cabinet de M. le docteur Mauduit, n'a pas non plus deux plumes excédantes à la queue, seulement elles dépassent de cinq pouces l'aile pliée: mais un autre de ces oiseaux sur lequel a été dessinée la planche enluminée, porte ces

deux longues plumes, telles que les ont décrites MM. Vosmaër et Sonnerat; il nous paraît que c'est le caractère du mâle. Au reste, ce dernier naturaliste ne s'exprime pas bien en attribuant au secrétaire un bec de *Gallinacée;* c'est réellement un beç d'oiseau de proie, et d'ailleurs M. Sonnerat remarque lui-même que cet oiseau est carnivore (1).

En pensant à ses mœurs sociales et familières et à la facilité de l'élever en domesticité, on est porté à croire qu'il serait avantageux de le multiplier particulièrement dans nos colonies, où il pourrait servir à la destruction des reptiles nuisibles et des rats.

(1) Voyage à la nouvelle Guinée, page 88.

LE KAMICHI.*(1)

Palamedea cornuta, Linn., Lath., Gmel., Cuv., Vieill.

Ce n'est point en se promenant dans nos cam-

* Voyez les planches enluminées, n° 451.

(1) *Kamichi* ou *kamouki* par les naturels de la Guyane; *anhima* par ceux du Brésil; *cahuitahu* à la rivière des Amazones, d'un nom imité de son cri.

Anhima Brasiliensibus. Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 215, avec une figure reconnaissable, quoique défectueuse, et que Pison, Jonston et Willughby ont copiée. — Willughby, Ornithol., pag. 202. — Ray, Synops. avi., pag. 96, n° 7. — Jonston, Avi., pag. 147. — *Avis quædam ex rapacibus.* Idem, pag. 125. — *Anhima.* Pison, Hist. nat., pag. 91. — *Aquila Americana, nigra, aquatica, maxima, cornuta.* Idem, Ornithol., clas. 3, Gen. 4, Sp. 4. — *Palamedea.* Moehring, Avi., Gen. 3. — *Palamedea alis bispinosis, fronte cornutâ.* Linnæus, Syst. nat., ed. XII, Gen. 81, pag. 232. — *Cahuitahu.* La Condamine, Voyage à la rivière des Amazones, page 174. — « Anhima nigricans, « albo variegata; vertice ex albo et nigro vario; collo infimo et pectore « cinereo, albo et nigro variegatis, ventre albo; remigibus, rectrici- « busque nigricantibus.... Anhima. » Brisson, Ornithol., tome V, page 518. — M. Brisson applique encore au kamichi le nom de *Bambiaya* sur la notice suivante de Laët, Nov. Orb., lib. I, pag. 15. « Il y a une « autre sorte d'oiseau fort fréquent qu'ils appellent (à Cuba) *Bambiayas,* « qu'on peut dire plutôt effleurer la terre que voler, de sorte que les « Indiens les chassent comme les bêtes sauvages; quand on les cuit, la « chair teint le brouet comme le safran; ils sont d'un goût assez agréa- « ble, et qui approche de celui des faisans. » Il n'y a pas là de quoi à reconnaître le kamichi.

pagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la nature; c'est en se transportant des sables brûlants de la Torride aux glacières des pôles, c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant (1) peint les déserts arides de l'Arabie pétrée; ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paraît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent, nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut; des fleuves d'une largeur

(1) Voyez le dixième volume de l'Histoire naturelle des Mammifères, article du *Chameau*, page 159.

immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulants à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leurs cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées; et ces brossailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Des énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pates en pétrissent la fange; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore; toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassements des reptiles, en troublant le silence de ces

affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature.

Au milieu de ces sons discordants d'oiseaux criards et de reptiles croassants, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du Kamichi, grand oiseau noir très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissants éperons, et sur la tête une corne pointue (1) de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne, implantée sur le haut du front, s'élève droit, et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume. Nous parlerons des éperons ou ergots que portent aux

---

(1) Les sauvages de la Guyane l'ont nommé *Kamichi;* ceux du Brésil l'appellent *Anhima*, et sur la rivière des Amazones *Cahuitahu*, par imitation de son grand cri, que Marcgrave rend plus précisément par *vyhou-vyhou*, et qu'il dit avoir quelque chose de terrible. « Terribilem « clamorem edit, vyhu, vyhu, vociferando. » Marcgrave, Hist. natur. Brasil., pag. 215.

épaules certains oiseaux, tels que les jacanas, plusieurs espèces de pluviers, de vanneaux, etc.; mais le kamichi est de tous le mieux armé, car, indépendamment de sa corne à la tête, il a sur chaque aileron deux éperons qui sont dirigés en avant lorsque l'aile est pliée: ces éperons sont des apophyses de l'os du métacarpe, et sortent de la partie antérieure des deux extrémités de cet os; l'éperon supérieur est le plus grand, il est triangulaire, long de deux pouces, large de neuf lignes à sa base, un peu courbé et finissant en pointe; il est aussi revêtu d'un étui de même substance que celui qui garnit la base de la corne. L'apophyse inférieure du métacarpe, qui fait le second éperon, n'a que quatre lignes de longueur, et autant de largeur à sa base, et il est recouvert d'un fourreau comme l'autre.

Avec cet appareil d'armes très-offensives, et qui le rendraient formidable au combat, le kamichi n'attaque point les autres oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux reptiles; il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible; car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit, semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime (1).

(1) « Unâ mortuâ, altera à sepulturâ nunquam discedit. » Marcgrave, ubi supra.... « Raró sola incedit. Verum junctim, mas et fæmina. Tes-

Ces affections touchantes forment dans cet oiseau avec sa vie de proie, le même contraste en qualités morales, que celui qui se trouve dans sa structure physique; il vit de proie, et cependant son bec est celui d'un oiseau granivore; il a des éperons et une corne, et néanmoins sa tête ressemble à celle d'un gallinacée; il a les jambes courtes, mais les ailes et la queue fort longues; la partie supérieure du bec s'avance sur l'inférieure, et se recourbe un peu à sa pointe; la tête est garnie de petites plumes duvetées, relevées, et comme demi-bouclées, mêlées de noir et de blanc; ce même plumage frisé couvre le haut du cou; le bas est revêtu de plumes plus larges, plus fournies, noires au bord, et grises en dedans : tout le manteau est noir-brun, avec des reflets verdâtres, et quelquefois mêlé de taches blanches; les épaules sont marquées de roux, et cette couleur s'étend sur le bord des ailes qui sont très-amples (1); elles atteignent presque au bout de la queue qui a neuf pouces de longueur : le bec, long de deux pouces, est large de huit lignes et épais de dix à sa base; le pied joint à une petite partie nue de la jambe, est haut de sept pouces et demi; il est couvert d'une peau rude et noire, dont les écailles sont fortement exprimées sur les

---

« tantur omnes pariter incolæ, unâ mortuâ alteram instar turturum lu« gere, et vix a sepulchro discedere. » Pison, Hist. nat. Ind., pag. 91.

(1) « Alas amplissimas. » Marcgrave.

doigts qui sont très-longs; celui du milieu, l'ongle compris, a cinq pouces; ces ongles sont demi-crochus et creusés par dessous en gouttière; le postérieur est d'une forme particulière, étant effilé, presque droit et très-long, comme celui de l'alouette: la grandeur totale de l'oiseau est de trois pieds. Nous n'avons pas pu vérifier ce que dit Marcgrave de la différence considérable de grandeur qu'il indique entre le mâle et la femelle; plusieurs de ces oiseaux que nous avons vus, nous ont paru à-peu-près de la grosseur et de la taille de la poule-d'Inde.

Willughby remarque avec raison, que l'espèce du kamichi est seule dans son genre (1); sa forme est en effet composée de parties disparates, et la nature lui a donné des attributs extraordinaires; la corne sur la tête suffit seule pour en faire une espèce isolée, et même un phénomène dans le genre entier des oiseaux (2); c'est donc sans aucun fondement que Barrère en a fait un aigle (3), puisqu'il n'en a ni le bec, ni la tête, ni les pieds. Pison dit avec raison que le kamichi est un oiseau demi-aquatique (4); il ajoute qu'il construit son nid en forme de four au pied d'un arbre;

(1) « Avis est singularis et sui generis. » Willughby, pag. 203.

(2) « Frequens pecora cornuta; raro in aere avem cornua gerentem « videris. » Pison, ubi supra.

(3) « Aquila aquatica cornuta. » France équinoxiale, page 124.

(4) « Rapina est et amphibia. » Pison, loco citato.

qu'il marche le cou droit, la tête haute, et qu'il hante les forêts(1). Cependant plusieurs voyageurs nous ont assuré qu'on le trouve encore plus souvent dans les savanes.

(1) « Idem, ibidem. » Marcgrave, page 215.

LE HÉRON COMMUN.*(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

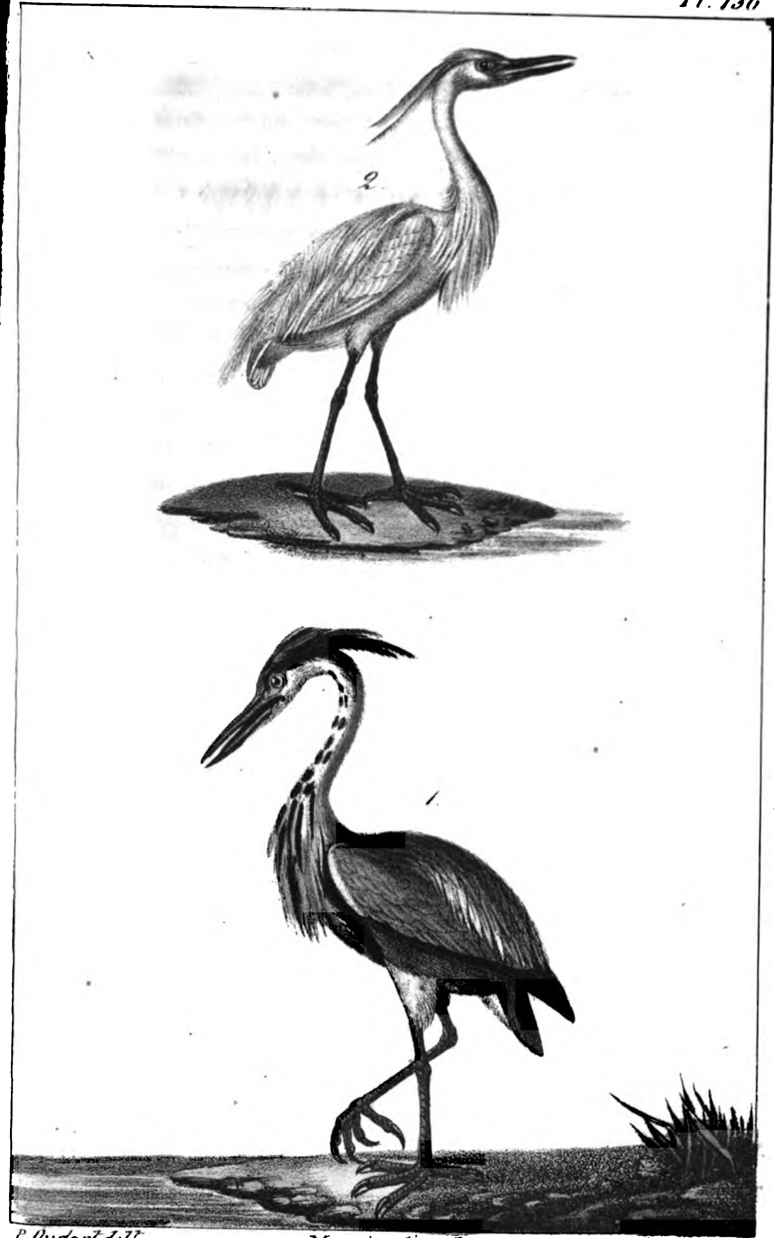
Ardea major, Linn., Lath., Gmel., Vieill., Cuv.; et *Ardea cinerea*, Linn., Gmel.

Le bonheur n'est pas également departi à tous

* Voyez les planches enluminées, n° 787 et n° 755, où le vieux mâle est représenté sous le nom de *Héron huppé*.

(1) En grec, Ἐρωδιὸς; en latin, *ardea*, *ardeola*; le nom d'*ardeola*, quoique diminutif, signifie souvent simplement le héron, dans les meilleurs auteurs, comme Aldrovande le remarque; en hébreu, *schalach*; en chaldéen, *schalenuna*, suivant les conjectures de Gesner; en arabe, *babgach*; en persan, *aukoh*; en turc, *balakzel*; en illyrien, *cziepie*; en polonais, *czapla*, *zoraw*; en italien, *airone*, *sgarza*; en espagnol et en portugais, *garza*; en catalan, *agro*; en allemand, *reiger*; en suisse, *reigel*; en flamand, *reigher*; en frison, *rarg*; en suédois, *haeger*; en danois, *heyre*; en norwégien, *hegre*, *hegger*; en anglais, *heron*, *common heron*.

Héron cendré. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, pag. 189. — Héron, idem, Portrait d'ois., page 42, *a*. — *Ardea*. Gesner, Avi., pag. 207. — *Ardea pulla*, *sive cinerea*. Idem, ibidem, pag. 211; et Icon. avi., pag. 117. — *Ardea; ardea cinerea major*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 365 et 377. — Jonston, Avi., pag. 103. — Charleton, Exercit., pag. 109, n° 1. Idem, Onomazt., pag. 103, n° 1. — Sibbald., Scot. illustr., part. II, lib. 3, pag. 18. — Marsigli, Danub., tom. V, page 8, avec une figure peu exacte. — Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Pol., pag. 364. — *Ardea cinerea major, the common heron*. Willughby, Orni-



P. Oudart del.t — Meunier direx.t — Lith. de C. Motte

1. Le Héron, 2. L'Aigrette.

les êtres sensibles; celui de l'homme vient de la douceur de son ame, et du bon emploi de ses qualités morales; le bien-être des animaux ne dépend au contraire que des facultés physiques, et de l'exercice de leurs forces corporelles: mais si la nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes; elle-même, dans sa marche rapide, paraît avoir négligé certains animaux, qui, par imperfection d'organes, sont condamnés à endurer la souffrance, et destinés à éprouver la pénurie : enfants disgraciés, nés dans le dénuement pour vivre dans la privation: leurs jours pénibles se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant; souffrir et patienter, sont souvent leurs seules ressources, et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune

thol., pag. 203. — *Ardea*. Mus. Worm., pag. 306. — Moehring, Avi., Gen. 81. — *Ardea subcærulea*. Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 223. — *Der gemeine reiger*. Frisch, tom. II, div. 12, sect. 1, pl. 5; le même, à sommet de la tête blanc, pl. 6. — « Ardea occipite cristâ pendulâ, « dorso cærulescente, subtus albida, pectore maculis oblongis nigris. « Ardea cinerea. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 10. — « Ardea « cristâ dependente. » Idem, Fauna Suecica, n° 133. — *The heron. brit. Zoology*, pag. 116. — Héron ordinaire. Albin, tom. III, pag. 32, avec une figure mal coloriée; celles de Belon, de Gesner, de Jonston, d'Aldrovande, ne sont pas plus exactes. — « Ardea supernè cinerea, infernè « alba; medio vertice cinereo-nigricante; occipitio nigro; collo inferiore « maculis longitudinalibus nigris variis; pectore et ventre supremo ma- « culis longitudinalibus cinereo-nigricantibus variegatis; rectricibus cine- « reis versus apicem fuscescentibus; rostro superiùs flavo-viridescente, « infernè flavicante, apice nigricante; pedibus virescentibus.... Ardea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 392.

des graces dont la nature anime tous les êtres heureux. Le héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence; n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie, il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé; lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paraît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un seul pied; le cou replié le long de la poitrine et du ventre; la tête et le bec couchés entre les épaules, qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine, et s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement; il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage, une grenouille, un poisson; mais réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition; car il n'a pas l'instinct, lorsque l'eau est couverte de glace, d'aller chercher à vivre dans des climats plus tempérés; et c'est mal-à-propos que quelques naturalistes l'ont rangé parmi les oiseaux de passage, qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quittés l'hiver (1), puisque nous voyons ici des hérons dans toutes les saisons, et même pendant les

(1) Agricola, apud Jonston, Avi., pag. 151.

froids les plus rigoureux et les plus longs; forcés alors de quitter les marais et les rivières gelées, ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes; et c'est dans ce temps qu'ils sont le plus en mouvement, et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station, mais toujours dans la même contrée; ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente, et ils paraissent supporter également et la faim et le froid; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété; mais ces froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un héron, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler; sa mélancolie naturelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conservation, sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés: l'apathique héron, semble se consumer sans languir; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret (1).

L'insensibilité, l'abandon de soi-même et quelques autres qualités tout aussi négatives, le caractérisent mieux que ses facultés positives; triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paraît

(1) Expérience faite par M. Hébert, aux belles observations de qui nous devons les principaux faits de l'histoire naturelle du héron.

connaître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu, ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une prairie inondée; tandis que les autres oiseaux cherchent l'abri des feuillages; que dans les mêmes lieux, le rasle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes, et le butor au milieu des roseaux; notre héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air, et à la plus grande rigueur des frimas. M. Hébert nous a informé qu'il en avait pris un qui était à demi gelé et tout couvert de verglas; il nous a de même assuré avoir trouvé souvent, sur la neige ou la vase, l'impression des pieds de ces oiseaux, et n'avoir jamais suivi leurs traces plus de douze ou quinze pas; preuve du peu de suite qu'ils mettent à leur quête, et de leur inaction même dans le temps du besoin; leurs longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course; ils se tiennent debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour, et ce repos leur tient lieu de sommeil, car ils prennent quelque essor pendant la nuit (1); on les entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons; leur voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourrait comparer au cri de l'oie, s'il n'était plus bref

(1) Les anciens l'avaient observé; Eustathe, sur le dixième livre de l'Iliade, dit que le héron pêche la nuit.

et un peu plaintif(1); ce cri se répète de moment à moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable lorsque l'oiseau ressent de la douleur.

Le héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie, le mal de la crainte et de la défiance; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout; il fuit l'homme de très-loin; souvent assailli par l'aigle et le faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs, et s'efforçant de gagner le dessus; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages (2). C'était assez que la nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux héron (3), sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie; mais la chasse du héron était autrefois, parmi nous, le vol le plus brillant de la fauconnerie; il faisait le divertissement des princes, qui se réservaient, comme gibier d'honneur, la mauvaise chère de cet oiseau, qualifiée *viande royale*, et servie

(1) Κλάζειν, *clangere*, était le mot dont se servaient les Grecs, dès le temps d'Homère, pour exprimer le cri du héron. Voy. Iliad. K.

(2) On prétend que pour dernière défense, il passe la tête sous son aile, et présente son bec pointu à l'oiseau ravisseur, qui, fondant avec impétuosité, s'y perce lui-même. Belon, Nat. des Oiseaux, page 190.

(3) Les anciens lui en donnaient d'autres, faibles en apparence, mais pourtant redoutables en ce qu'ils l'attaquaient dans ce qu'il avait de plus cher: l'alouette qui lui rompait ses œufs; le pic (*pipo*, *pipra*), qui lui tuait ses petits. Il n'avait contre tous ces ennemis que l'inutile amitié de la corneille. Voyez Aristote, lib. IX, cap. 18 et cap. 2; et Pline, lib. X, cap. 96.

comme un mets de parade dans les banquets (1).

C'est sans doute cette distinction attachée au héron, qui fit imaginer de rassembler ces oiseaux et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des eaux, ou même dans des tours, en leur offrant des aires commodes où ils venaient nicher. On tirait quelque produit de ces héronnières, par la vente des petits héronneaux que l'on savait engraisser (2). Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François I[er] avait fait élever à Fontainebleau, et du grand effet de l'art qui avait soumis à l'empire de l'homme, des oiseaux aussi sauvages (3); mais cet art était fondé sur leur naturel même; les hérons se plaisent à nicher rassemblés; ils se réunissent pour cela, plusieurs dans un même canton de forêt (4), souvent sur un même arbre; on peut

(1) Voyez Jo. Bruyerinus, *de re cibariâ*, lib. XV, cap. 46. Aldrovande, tome III, page 367. — « L'on dit communément que le héron « est viande royale, par quoi la noblesse française fait grand cas de le « manger. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 190.

(2) Willughby.

(3) « Entre les choses notables de l'incomparable dompteur de toutes « substances animées, le grand roi François fit faire deux bâtimens qui « durent encore à Fontainebleau, qu'on nomme les *Héronnières*.... de « forcer nature est ouvrage qui se ressent tenir quelque partie de la « Divinité : aussi ce divin roi, que Dieu absolve, avait rendu plusieurs « hérons si aduits, que venans du sauvage, entrant léans, comme par « un tuyau de cheminée, se rendoient si enclins à sa volonté, qu'ils y « nourrissoient leurs petits. » Nat. des Oiseaux, livre IV, page 189.

(4) Il n'est point de pays où on ne connaisse de ces bois que les hérons affectionnent, où ils se rassemblent, et qui sont des héronnières

croire que c'est la crainte qui les rassemble, et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert, ou du moins étonner par leur nombre, le milan et le vautour; c'est au plus haut des grands arbres que les hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des corneilles (1); ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens, sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble (2). Les nids du héron sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbe sèche, de joncs et de plumes; les œufs sont d'un bleu-verdâtre, pâle et uniforme, de même grosseur à-peu-près que ceux de la cigogne, mais un peu plus allongés et presque également pointus par les deux bouts. La ponte, à ce qu'on nous assure, est de quatre ou cinq œufs; ce qui devrait rendre l'espèce plus nombreuse qu'elle ne paraît l'être partout; il périt donc un grand nombre de ces oiseaux dans les hivers; peut-être aussi qu'étant mélancoliques et peu nourris, ils perdent de bonne heure la puissance d'engendrer.

Les anciens frappés apparemment de l'idée de

---

naturelles. C'est non seulement sur les grands chênes, mais aussi dans les bois de sapins qu'ils se réunissent, comme Schwenckfeld le remarque de certaines forêts de Silésie : « Olim satis frequentes in abietibus altis- « simis, in Sylvâ densâ Pagi Meiwalde extra hisbergam nidificabant ; « quæ etiamnum ab ardeis nomen retinet. » Der reger Wald. Aviar. Siles., pag. 223.

(1) Aldrovande, tome III, page 369. Belon, Nat., page 191.

(2) « Cornix et ardeola amici. » Aristot., lib. IX, cap. 2.

la vie souffrante du héron, croyaient qu'il éprouvait de la douleur, même dans l'accouplement; que le mâle, dans ces instants, répandait du sang par les yeux, et jetait des cris d'angoisse (1). Pline paraît avoir puisé dans Aristote cette fausse opinion (2), dont Théophraste se montre également prévenu (3) : mais on la réfutait déjà du temps d'Albert qui assure avoir plusieurs fois été témoin de l'accouplement des hérons, et n'avoir vu que les caresses de l'amour et les crises du plaisir (4). Le mâle pose d'abord un pied sur le dos de la femelle, comme pour la presser doucement de céder; puis portant les deux pieds en avant, il s'abaisse sur elle, et se soutient dans cette attitude par de petits battements d'ailes (5); lorsqu'elle vient à couver, le mâle va à la pêche, et lui fait part de ses captures, et l'on voit sou-

(1) « Ardeolarum.... pellos in coïtu anguntur; mares quidem cum « vociferatu sanguinem etiam ex oculis profundunt; nec minùs ægrè pa- « riunt gravidæ. » Plin., lib. X, cap. 79. Cette fable de la souffrance du héron dans le coït, en avait enfanté une autre, celle de la grande chasteté de cet oiseau, qui, au dire de Glycas, s'afflige et s'attriste durant quarante jours en sentant approcher le temps de la copulation. Mich. Glycas, Annal., lib. I.

(2) « Pellus non sine molestiâ cubat et coït : clangit enim, et sangui- « nem ut aiunt, emittit coïens; parit quoque incommodè et cum dolore. » Aristot., ex recens. Scaliger, lib. IX, cap. 2.

(3) « In animalibus quædam vi, vel contra naturam eveniunt, ut ar- « deæ coïtus. » Theophrast. in Metaphis.

(4) Hist. animal., lib. XXXIII.

(5) Jonston, Avi., pag. 151.

vent des poissons tombés de leurs nids (1). Du reste, il ne paraît pas que les hérons se nourrissent de serpents ni d'autres reptiles, et l'on ne sait sur quoi pouvait être fondée la défense de les tuer en Angleterre (2).

Nous avons vu que le héron adulte refuse de manger, et se laisse mourir en domesticité; mais pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse : nous en avons fait porter du nid à la basse-cour; ils y ont vécu d'entrailles de poissons et de viande crue, et se sont habitués avec la volaille; ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais de quelques mouvements communiqués; on en a vu qui avaient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître; mais dès qu'on cessait de les agacer, ils retombaient dans leur tristesse naturelle, et demeuraient immobiles (3); au reste, les jeunes hérons sont, dans le premier âge, assez long-temps

(1) « En basse Bretagne, les hérons sont moult fréquens, où ils font « leurs nids sur les rameaux des arbres des forêts de haulte futaye, et « pour ce qu'ils nourrissent leurs petits de poissons, et qu'en les abê- « chant, grande quantité en tombe par terre; plusieurs ont prins occa- « sion de dire avoir esté en un pays où les poissons qui tombent des « arbres engraissent les pourceaux. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 189.

(2) « Ardeam in Angliâ occidere capitale esse ferunt. » Mus. Worm., pag. 309. Jonston dit la même chose, Avi., pag. 150.

(3) « J'en tenais un dans ma cour, il ne cherchait point à s'échapper, « il ne fuyait point quand on l'approchait, il restait immobile où on le « posait; les premiers jours il présentait le bec et frappait même de la « pointe, mais sans faire aucun mal; je n'ai jamais vu un animal plus « patient, plus immobile et plus silencieux. » M. Hébert.

couverts d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou.

Le héron prend beaucoup de grenouilles, il les avale toutes entières; on le reconnaît à ses excréments qui en offrent les os non brisés et enveloppés d'une espèce de mucilage visqueux de couleur verte, formé apparemment de la peau des grenouilles réduite en colle; ses excréments ont, comme ceux des oiseaux d'eau en général, une qualité brûlante pour les herbes: dans la disette il avale quelques petites plantes telles que la lentille d'eau (1); mais sa nourriture ordinaire est le poisson; il en prend assez de petits, et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait: mais pour les poissons un peu gros, Willughby dit, avec toute sorte de vraisemblance, qu'il en pique et en blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau (2). En hiver, lorsque tout est glacé, et qu'il est réduit aux fontaines chaudes, il va tâtant de son pied dans la vase, et palpe ainsi sa proie, grenouille ou poisson.

Au moyen de ses longues jambes, le héron peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller; ses doigts sont d'une longueur excessive; celui du milieu est aussi long que le tarse;

---

(1) Salerne, Ornithol., pag. 208.

(2) Ornithologie, page 204.

l'ongle qui le termine, est dentelé (1) en-dedans comme un peigne, et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au moyen de ses longs doigts épanouis. Son bec est armé de dentelures tournées en arrière, par lesquelles il retient le poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux, et il semblerait que ce mouvement s'exécute au moyen d'une charnière; car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'oiseau. Willughby a mal-à-propos avancé à ce sujet, que la cinquième vertèbre du cou est renversée et posée en sens contraire des autres (2); car en examinant le squelette du héron, nous avons compté dix-huit vertèbres dans le cou, et nous avons seulement observé que les cinq premières, depuis la tête, sont comme comprimées par les côtés, et articulées l'une sur l'autre par une avance de la précédente sur la suivante, sans apophyses, et que l'on ne commence à voir des apophyses que sur la sixième vertèbre; par cette singularité de conformation, la partie du cou qui tient à la poitrine, se roidit, et celle qui tient à la tête, joue en demi-cercle sur l'autre, ou s'y applique de façon que le cou,

(1) Cette dentelure en peigne est creusée sur la tranche dilatée et saillante du côté intérieur de l'ongle, sans s'étendre jusqu'à sa pointe qui est aiguë et lisse.

(2) « Quinta colli vertebra contrariam habet positionem, nempe sursum reflectitur. » Willughby, pag. 204.

la tête et le bec sont pliés en trois l'un sur l'autre : l'oiseau redresse brusquement, et comme par ressort, cette moitié repliée, et lance son bec comme un javelot; en étendant le cou de toute sa longueur, il peut atteindre au moins à trois pieds à la ronde : enfin, dans un parfait repos, ce cou, si démesurément long, est comme effacé et perdu dans les épaules, auxquelles la tête paraît jointe (1); ses ailes pliées ne débordent point la queue qui est très-courte.

Pour voler, il roidit ses jambes en arrière, renverse le cou sur le dos, le plie en trois parties, y compris la tête et le bec, de façon que d'en bas on ne voit point de tête, mais seulement un bec qui paraît sortir de sa poitrine; il déploie des ailes plus grandes, à proportion, que celles d'aucun oiseau de proie, ces ailes sont fort concaves et frappent l'air par un mouvement égal et réglé. Le héron par ce vol uniforme, s'élève et se porte si haut, qu'il se perd à la vue dans la région des nuages (2). C'est lorsqu'il doit pleuvoir qu'il prend le plus souvent son vol (3), et les anciens tiraient de ses mouvements et de ses attitudes, plusieurs conjectures sur l'état de l'air et les changements de température; triste et immobile sur le sable

---

(1) « Sedet capite inter armos adducto, collo intorto. » Willughby, pag. 204.

(2) ....Notasque paludes
Deserit, atque altam supervolat ardea nubem. VIRG.

(3) Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 370.

des rivages, il annonçait des frimas (1); plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire, il promettait la pluie; la tête couchée sur la poitrine, il indiquait le vent par le côté où son bec était tourné (2). Aratus et Virgile, Théophraste et Pline établissent ces présages, qui ne nous sont plus connus depuis que les moyens de l'art, comme plus sûrs, nous ont fait négliger les observations de la nature en ce genre.

Quoi qu'il en soit, il y a peu d'oiseaux qui s'élèvent aussi haut, et qui, dans le même climat, fassent d'aussi grandes traversées que les hérons, et souvent, nous dit M. Lottinger, on en prend qui portent sur eux des marques des lieux où ils ont séjourné. Il faut, en effet, peu de force pour porter très-loin un corps si mince et si maigre, qu'en voyant un héron à quelque hauteur dans l'air, on n'aperçoit que deux grandes ailes sans fardeau; son corps est efflanqué, aplati par les côtés et beaucoup plus couvert de plumes que de chair. Willughby attribue la maigreur du héron à la crainte et à l'anxiété continuelle dans laquelle il vit (3), autant qu'à la disette et à son peu d'industrie (4); effectivement la plupart de ceux

---

(1) « Ardea in mediis arenis tristis, hiemem. » Plin., lib. XIII, cap. 87.

(2) Voyez Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 373.

(3) « Corpus (ardeis) plerumque macilentum et strigosum, ob pavorem, et sollicitudinem continuam. » Willughby, Ornithol., pag. 203.

(4) « Je tirai un héron, c'était par un froid rigoureux; il n'était que

que l'on tue, sont d'une maigreur excessive (1).

Tous les oiseaux de la famille du héron, n'ont qu'un seul *cæcum*, ainsi que les quadrupèdes; au lieu que tous les autres oiseaux en qui se trouve ce viscère, l'ont double (2); l'œsophage est très-large et susceptible d'une grande dilatation; la trachée-artère a seize pouces de longueur, et environ quatorze anneaux par pouces; elle est à-peu-près cylindrique jusqu'à sa bifurcation, où se forme un renflement considérable d'où partent les deux branches, qui du côté intérieur ne sont formées que d'une membrane; l'œil est placé dans une peau nue, verdâtre, qui s'étend jusqu'aux coins du bec; la langue est assez longue, molle et pointue; le bec fendu jusqu'aux yeux, présente

---

« légèrement blessé, et emporta le coup assez loin. Un grand chien que « j'avais avec moi, quoique à la fleur de l'âge, et qui avait donné des « marques de courage, hésita de se jeter sur ce héron, jusqu'à ce qu'il « me sentît près de lui; le héron poussait des cris affreux, il s'était ren- « versé sur le dos, et présentait ses pieds au devant de lui lorsqu'on « approchait de près, comme pour repousser; il menaçait aussi du bec : « cependant lorsque je le tins, quoique plein de vie et encore très-fort, « il ne me fit aucun mal, et ne chercha point à m'en faire. Je le dépouillai « de sa peau pour la conserver; il était d'une maigreur excessive; je « l'avais surpris de grand matin sur les bords d'une rivière très-profonde, « où certainement il ne devait pas faire de fréquentes captures, et il y « avait plusieurs jours que je le rencontrais au même endroit, en cher- « chant des canards sauvages. » Note tirée de l'excellent Mémoire de M. Hébert, *sur les hérons*.

(1) Aristote connaissait mal le héron, lorsqu'il le dit actif et subtil à se procurer sa subsistance; *sagax et cœnægerula et operosa* : il aurait pu le dire, avec plus de vérité, inquiet et soucieux.

(2) Willughby, pag. 203.

une longue et large ouverture; il est robuste, épais près de la tête, long de six pouces, et finissant en pointe aiguë; la mandibule inférieure est tranchante sur les côtés, la supérieure est dentelée vers le bout, sur près de trois pouces de longueur; elle est creusée d'une double rainure, dans laquelle sont placées les narines; sa couleur est jaunâtre, rembrunie à la pointe, la mandibule inférieure est plus jaune; et les deux branches qui la composent ne se joignent qu'à deux pouces de la pointe; l'entre-deux est garni d'une membrane couverte de plumes blanches; la gorge est blanche aussi, et de belles mouchetures noires marquent les longues plumes pendantes du devant du cou; tout le dessus du corps est d'un beau gris de perle; mais dans la femelle, qui est plus petite que le mâle, les couleurs sont plus pâles, moins foncées, moins lustrées; elle n'a point la bande transversale noire sur la poitrine, ni d'aigrette sur la tête (1); dans le mâle il y a

(1) Nous n'hésitons pas, d'après ces caractères de différences établies entre le mâle et la femelle du héron, sur les meilleurs témoignages, de regarder le *Héron huppé* dont M. Brisson fait la seconde espèce, et qui est le même que celui de nos planches enluminées, n° 755, comme le mâle de l'espèce dont la femelle est représentée, n° 787. En remontant à la source, je trouve que les naturalistes ne se sont portés à distinguer le *Héron gris huppé*, du héron gris commun, que sur une indication de Gesner (*Alia quædam ardea.* Avi., pag. 219), qu'il ne donne lui-même que d'après une tête séparée du corps de l'oiseau, et sans oser prononcer fermement que ce héron huppé ne soit pas une variété quelconque du héron gris commun, ainsi que M. Klein l'a très-bien soupçonné (Ordo

deux ou trois longs brins de plumes minces effilées, flexibles et du plus beau noir; ces plumes sont d'un grand prix surtout en Orient (1); la queue du héron a douze pennes tant soit peu étagées; la partie nue de sa jambe a trois pouces; le tarse six, le grand doigt plus de cinq; il est joint au doigt intérieur, par une portion de membrane; celui de derrière est aussi très-long, et par une singularité marquée dans tous les oiseaux de cette famille, ce doigt est comme articulé avec l'extérieur, et implanté à côté du talon; les doigts, les pieds et les jambes de ce héron commun, sont d'un jaune-verdâtre; il a cinq pieds d'envergure, près de quatre du bout du bec aux ongles, et un peu plus de trois jusqu'au bout de la queue; le cou a seize ou dix-sept pouces; en marchant, il porte plus de trois pieds de hauteur; il est donc presque aussi grand que la cigogne; mais il a beaucoup moins d'épaisseur de corps, et on sera peut-être étonné qu'avec d'aussi grandes dimen-

---

avi., pag. 122, n° 1); et Willughby semble l'entendre de même pour son *Ardea cinerea major*, que M. Brisson rapporte mal-à-propos à une espèce différente du héron commun, puisque Willughby lui en donne le nom, *the common heron*. (Ornith., pag. 203.)

(1) « Plumulas longas in capite ardearum dependentes, magnatibus « imprimis Asiaticis caras. » Klein, Avi., pag. 122. — Il y a trois fameux panaches de ces rares plumes de héron; celui de l'empereur, celui du grand turc et celui du mogol; mais s'il est vrai, comme l'on le prétend, que les plus belles plumes pour ces panaches soient les blanches, elles appartiennent au bihoreau, dont la plume est en effet encore plus belle que celle du héron.

sions, le poids de cet oiseau n'excède pas quatre livres (1).

Aristote et Pline paraissent n'avoir connu que trois espèces dans ce genre; le héron commun ou le grand héron gris, dont nous venons de parler (2), et qu'ils désignent par le nom de héron cendré ou brun, *Pellos;* le héron blanc, *Leucos;* et le héron étoilé ou le butor, *Asterias* (3): cependant Oppien observe que les espèces de héron sont nombreuses et variées. En effet, chaque climat a les siennes, comme nous le verrons par leur énumération; et l'espèce commune, celle de notre héron gris, paraît s'être portée dans presque tous les pays, et les habiter conjointement avec celles qui y sont indigènes. Nulle espèce n'est plus solitaire, moins nombreuse dans les pays habités, et plus isolée dans chaque contrée; mais en même temps aucune n'est plus répandue et ne s'est portée plus loin dans des climats opposés; un naturel austère, une vie pénible ont apparemment endurci le héron et l'ont rendu capable de supporter toutes les intempéries des différents climats. Dutertre nous assure qu'au milieu de la multitude

(1) Un héron mâle, pris le 10 janvier, pesait trois livres dix onces; une femelle, trois livres cinq onces. Observation faite par M. Gueneau de Montbeillard.

(2) « Pellam, sive cineream, simpliciter ardeam vocamus. » Gesner.

(3) « Ardeolarum tria sunt genera : Pellus, leucus, et qui asterias « dicitur. » Aristot., lib. IX, cap. 2; la même chose dans Pline, lib. X, cap. 79.

de ces oiseaux naturels aux Antilles, on trouve souvent le héron gris d'Europe (1); on l'a de même trouvé à Taïti, où il a un nom propre dans la langue du pays (2), et où les insulaires ont pour lui, comme pour le martin-pêcheur, un respect superstitieux (3). Au Japon, entre plusieurs espèces de *Saggis* ou hérons, on distingue, dit Kœmpfer, le *Goi-Saggi* ou le héron gris (4); on le rencontre en Égypte (5), en Perse (6), en Sibérie, chez les Jakutes (7). Nous en dirons autant du héron de l'île Saint-Iago, au cap Vert (8); de celui de la baie de Saldana (9); du héron de Guinée de Bosman (10); des hérons gris de l'île de May ou des *Rabékès* du voyageur Roberts (11); du

(1) Histoire naturelle des Antilles, tome II, page 273.

(2) *Otoo* est le nom propre du héron gris en langue taïtienne. Voyez le Vocabulaire des langues des îles du Sud, donné par M. Forster, à la suite du second Voyage de Cook.

(3) Forster, Observations à la suite du second Voyage du capitaine Cook, tome V, page 188.

(4) Histoire naturelle du Japon, tome I, page 112.

(5) Voyage de Granger; Paris, 1745, page 237. — Voyage du P. Vansleb; Paris, 1677, page 103.

(6) Voyage de Chardin; Amsterdam, 1711, tome II, page 30.

(7) Gmelin, Hist. générale des Voyages, tome XVIII, page 300.

(8) Histoire générale des Voyages, tome II, page 376.

(9) Idem, tome I, page 449.

(10) « On trouve ici (à la côte de Guinée) deux sortes de hérons, des « bleus et des blancs. » Voyage en Guinée, par Guillaume Bosman; Utrecht, 1705.

(11) Voyez la Relation de Roberts, dans l'Hist. générale des Voyages, tome II, page 37.

héron de Congo, observé par Loppez (1); de celui de Guzarate, dont parle Mandeslo (2); de ceux de Malabar (3); du Tunquin (4); de Java (5); de Timor (6); puisque ces différents voyageurs indiquent ces hérons simplement sous le nom de l'espèce commune, et sans les en distinguer. Le héron appelé *Dangcanghac*, dans l'île de Luçon, et auquel les Espagnols des Philippines donnent en leur langue le nom propre du héron d'Europe (*Garza*), nous paraît encore être le même (7). Dampier dit expressément que le héron de la baie de Campêche, est en tout semblable à celui d'Angleterre (8); ce qui, joint au témoignage de Dutertre et à celui de le Page du Pratz, qui a vu à la Louisiane, le même héron qu'en Europe (9),

---

(1) Outre les oiseaux qui sont propres au royaume de Congo et d'Angola, l'Europe en a peu qui ne se trouvent dans l'une ou l'autre de ces deux régions : Loppez observe que les étangs y sont remplis de hérons gris et de butors gris, qui portent le nom d'*Oiseau royal*. Hist. générale des Voyages, tome V, page 75.

(2) Voyage de Mandeslo à la suite d'Oléarius, tome II, page 145.

(3) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes; Amsterdam, 1702, tome VI, page 479.

(4) Voyage de Dampier; Rouen, 1715, tome III, page 30.

(5) Nouveau Voyage autour du monde, par le Gentil, tome III, page 74.

(6) Dampier, tome V, page 61.

(7) Voyez Camel, De avib. Philippin. Transactions philosophiques, numb. 288.

(8) « Les hérons d'ici (de la baie de Campêche) ressemblent tout-à-« fait à ceux que nous avons en Angleterre, soit par rapport à la gros-« seur, soit par rapport à la figure et au plumage. » Voyage de Dampier; Rouen, 1715, tome III, page 31.

(9) Histoire de la Louisiane, tome II, page 116.

ne nous laisse pas douter que l'espèce n'en soit commune aux deux continents; quoique Catesby assure qu'il ne s'en trouve dans le nouveau que des espèces toutes différentes.

Dispersés et solitaires dans les contrées peuplées, les hérons se sont trouvés rassemblés et nombreux dans quelques îles désertes, comme dans celles du golfe d'Arguim au cap Blanc, qui reçut des Portugais le nom d'*Isola das Garzas* ou d'île aux Hérons, parce qu'ils y trouvèrent un si grand nombre d'œufs de ces oiseaux, qu'on en remplit deux barques (1). Aldrovande parle de deux îles sur la côte d'Afrique, nommées de même et pour la même raison îles des hérons par les Espagnols (2); celle du Niger où aborda M. Adanson, eût mérité également ce surnom, par la grande quantité de ces oiseaux qui s'y étaient établis (3). En Europe, l'espèce du héron gris s'est portée jusqu'en Suède (4), en Danemarck et en

(1) Relation de Cadamosto, Histoire générale des Voyages, tome II, page 291.

(2) Aldrovande, tome III, page 369.

(3) « On arriva le 8 à Lammai (petite île sur le Niger); les arbres « étaient couverts d'une multitude si prodigieuse de cormorans et de « hérons de toutes les espèces, que les *Laptots*, qui entrèrent dans un « ruisseau dont elle était alors traversée, remplirent en moins de demi-« heure un canot, tant de jeunes qui furent pris à la main ou abattus à « coups de bâtons, que des vieux, dont chaque coup de fusil faisait tomber « plusieurs douzaines. Ces oiseaux sentent un goût d'huile de poisson « qui ne plaît pas à tout le monde. » Voyage au Sénégal, par M. Adanson, page 80.

(4) Fauna Suecica, n° 133.

Norwège (1). On en voit en Pologne (2), en Angleterre (3), en France, dans la plupart de nos provinces; et c'est surtout dans les pays coupés de ruisseaux ou de marais, comme en Suisse (4) et en Hollande (5), que ces oiseaux habitent en plus grand nombre.

Nous diviserons le genre nombreux des hérons en quatre familles; celle du *Héron proprement dit*, dont nous venons de décrire la première espèce; celle du *Butor;* celle du *Bihoreau*, et celle des *Crabiers*. Les caractères communs qui unissent et rassemblent ces quatre familles, sont la longueur du cou, la rectitude du bec qui est droit, pointu et dentelé aux bords de sa partie supérieure vers la pointe; la longueur des ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, recouvrent la queue; la hauteur du tarse et de la partie nue de la jambe; la grande longueur des doigts, dont celui du milieu a l'ongle dentelé, et la position singulière de celui de derrière qui s'articule à côté du talon près du doigt intérieur; enfin la peau nue, verdâtre, qui s'étend du bec aux yeux dans tous ces oiseaux; joignez à ces conformités physiques,

(1) Brunnich, Ornithol. boreal., n° 156.

(2) « Ardea Polonis czapla; cinereæ in sylvis nostris nidos ponunt. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 271.

(3) Nat. hist. of Cornwallis, pag. 247.

(4) « Ardeæ apud Helvetios abundant, propter multos et magnos fluvios et lacus piscosos. » Gesner.

(5) Voyage historique de l'Europe; Paris, 1693, tome V, page 73.

celles des habitudes naturelles qui sont à-peu-près les mêmes; car tous ces oiseaux sont également habitants des marais et de la rive des eaux; tous sont patients par instinct, assez lourds dans leurs mouvements, et tristes dans leur maintien.

Les traits particuliers de la famille des hérons, dans laquelle nous comprenons les aigrettes; sont, le cou excessivement long, très-grêle et garni au bas de plumes pendantes et effilées; le corps étroit, efflanqué, et dans la plupart des espèces, élevé sur de hautes échasses.

Les butors sont plus épais de corps, moins hauts sur jambes que le héron; ils ont le cou plus court, et si garni de plumes, qu'il paraît très-gros en comparaison de celui du héron.

Les bihoreaux ne sont pas si grands que les butors; leur cou est plus court, les deux ou trois longs brins implantés dans la nuque du cou les distinguent des trois autres familles; la partie supérieure de leur bec est légèrement arquée.

Les crabiers, qu'on pourrait nommer *Petits Hérons*, forment une famille subalterne, qui n'est, pour ainsi dire, que la répétition en diminutif de celle des hérons (1); aucun des crabiers n'est aussi grand que le héron-aigrette, qui est des trois quarts plus petit que le héron commun; et le *Blongios* qui n'est pas plus gros qu'un râle,

---

(1) C'est avec toute raison qu'Aldrovande les a appelés *Ardeæ minores*. Avi., tome III, page 397.

termine la nombreuse suite d'espèces de ce genre, plus variée qu'aucune autre pour la proportion de la grandeur et des formes.

LE HÉRON BLANC.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Ardea alba, Cuv., Lath., Gmel., Vieill.

COMME les espèces de hérons sont nombreuses,

* Voyez les planches enluminées, n° 886.

(1) En grec, Ερωδιὸς λευκος, Λευκερωδιὸς; en latin, *leucus*, *ardea alba*, *albardeola;* en italien, *garza* ou *garzetta bianca;* en allemand, *weisser reger;* en anglais, *white-heron*, *white gaulding*.

Héron blanc. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 191. — *Ardea alba*. Gesner, Avi., pag. 213. Idem, Icon. avi., pag. 118. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 389. — Jonston, Avi., tab. 51, mauvaise figure empruntée de Gesner. — *Ardea alba major*. Willughby, Ornithol., pag. 205. — Ray, Synops. avi., pag. 99, n° *a*. 4. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 12, tab. 4. — Klein, Avi., pag. 122, n° 2. — Charleton, Exercit., pag. 109, n° 2. Idem, Onomast., pag. 103, n° 2. — *Ardea candida*. Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 224. — *Ardea alba major cristâ carens*. Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 364. — *The great white heron*. Brit. Zoology, pag. 117. — *Der weisse reiger*. Frisch, 12e divis., sect. 1, pl. 11. — « Ardea capite lævi, corpore albo, rostro « rubro.... Ardea alba. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 17. — « Ardea alba tota; capite lævi. » Idem, Fauna Suec., n° 132. — « Aztatl seu ardea candens. » Fernandez, Hist. nov. Hisp., pag. 14, cap. v. — « Guiratinga Brasiliensibus. » Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 210.

nous séparerons celles de l'ancien continent, qui sont au nombre de sept, de celles du Nouveau-Monde, dont nous en connaissons déjà dix; la première de ces espèces de notre continent, est le héron commun que nous venons de décrire; et la seconde est celle du héron blanc, qu'Aristote a indiqué par le surnom de *Leucos*, qui désigne en effet sa couleur; il est aussi grand que le héron gris, et même il a les jambes encore plus hautes; mais il manque de panaches, et c'est mal à propos que quelques nomenclateurs l'ont confondu avec l'aigrette (1) : tout son plumage est blanc, le bec est jaune et les pieds sont noirs. Turner semble dire qu'on a vu le héron blanc s'accoupler avec le héron gris (2); mais Belon dit seulement, ce qui est plus vraisemblable, que les deux espèces se hantent et sont amies jusqu'à partager quelquefois la même aire pour y élever en commun leurs petits (3): il paraît donc qu'Aristote n'était pas bien informé lorsqu'il a écrit

— Ray, Synops. avi., pag. 101, n° 17; et pag. 189, n° 1. — Jonston, Avi., pag. 144 et 150. — Willughby, Ornithol., pag. 210. — « Guira-« tinga. » De Laët, Nov. orb., pag. 575. — « Ardea alba maxima. » Sloane, Jamaïc., pag. 314, n° 2. — « Ardea alba major. » Browne, Nat. hist. of Jamaïc., pag. 478. — « Ardea in toto corpore alba; spatio « rostrum inter et oculos nudo viridi : rostro croceo-flavicante; pedibus « nigris.... Ardea candida. » Brisson, Ornithol., tome V, page 428.

(1) « Le grand héron blanc, que les Vénitiens nomment *Garza*, et « les Français *Aigrette*. » Histoire des Oiseaux de Salerne, page 311. Voyez ci-après l'article de l'*Aigrette*.

(2) Apud Aldrov., tom. III, pag. 393.

(3) Nat. des Oiseaux, page 192.

que le héron blanc mettait plus d'art à construire son nid que le héron gris (1).

M. Brisson donne une description du héron blanc, à laquelle on doit ajouter que la peau nue autour des yeux n'est pas toute verte, mais mêlée de jaune sur les bords; que l'iris est d'un jaune-citron; que les cuisses sont verdâtres dans leur partie nue (2).

On voit beaucoup de hérons blancs sur les côtes de Bretagne (3), et cependant l'espèce en est fort rare en Angleterre (4), quoique assez commune dans le nord jusqu'en Scanie (5); elle paraît seulement moins nombreuse que celle du héron gris (6), sans être moins répandue, puisqu'on l'a trouvée à la Nouvelle-Zélande (7), au Japon (8), aux Philippines (9), à Madagascar (10),

(1) « Leucos..... nidum pulchrè struit. » Hist. animal., lib. IX, cap. 24.

(2) Extrait d'une lettre de M. le docteur Hermann à M. de Montbeillard, datée de Strasbourg, le 22 septembre 1774.

(3) Voyez Belon, Nat. des Oiseaux.

(4) Brit. Zoolog., pag. 105.

(5) Fauna Suecica.

(6) « Ardea candida.... rarius occurrit. » Schwenckfeld, pag. 225.

(7) « On tua un héron blanc (à la nouvelle Zélande), qui ressemblait « exactement à celui qu'on voit encore, ou qu'on voyait autrefois en « Angleterre. » Cook, second Voyage, tome I, page 190. Dans la langue des îles de la Société, le nom du héron blanc est *Trà-pappa.*

(8) On l'y nomme *Siiro-saggi*, suivant Kœmpfer, Hist. nat. du Japon, tome I, page 112.

(9) *Ardeolæ species candidissima* Talabong, *Luzoniensibus*, François Camel, de avibus Philipp. Transact. philos., numb. 285.

(10) Le nom de héron blanc en langue Madégasse, est *Vahon-vahon-fouchi.* Flacourt, Voyage à Madag. Paris, 1661, page 165.

au Brésil où il se nomme *Guiratinga* (1), et au Mexique sous le nom d'*Aztatl* (2).

LE HÉRON NOIR.(3)

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea nigra, Lath., Gmel., Vieill.

SCHWENCKFELD serait le seul des naturalistes qui aurait fait mention de ce héron, si les auteurs de l'Ornithologie italienne, ne parlaient pas aussi d'un héron de mer qu'ils disent être noir (4); ce-

(1) Hist. nat. Brasil., pag. 210. De Laët décrit le guiratinga en ces termes, qui dépeignent parfaitement le héron blanc : « Ducit, agmen « guiratinga, inter aves quæ in mari victitant, grui magnitudine par, « plumis candidis, rostro prolixo atque acuto, crocei coloris, cruribus « oblongis, è rubro sub-flavis, collum vestitur plumis tam subtilibus et « elegantibus, ut cum struthionis plumis certent. » Nov. orb., pag. 575.

(2) « Aztatl, seu ardea candens, ardea nostrati aut eadem, aut formâ « et magnitudine proxima; universi corporis pennæ niveæ, mollissimæ, « ac mirum in modum pexæ et compositæ; rostrum longum et pallens, « ac virens juxta exortum; crura prolixa nigraque. » Fernandes, Hist. avi. nov. Hisp., cap. 5, pag. 14.

(3) « Ardea nigra. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 224. — Klein, Avi., pag. 123, n° 3. — « Ardea nigricans; tectricibus alarum superio« ribus cinereo-cærulescentibus; rectricibus nigricantibus; rostro pedi« busque nigris.... Ardea nigra. » Brisson, Ornithol., tome V, page 439.

(4) Ornithologie de Florence, n° 458. Au reste, Aldrovande nous avertit qu'on donne vulgairement en Italie le nom de *Héron noir* au courlis vert. Voyez Aldrovande, tome III, page 422.

lui de Schwenckfeld qu'il a vu en Silésie, c'est-à-dire loin de la mer, pourrait donc ne pas être le même que celui des ornithologistes italiens. Au reste, il est aussi grand que notre héron gris; tout son plumage est noirâtre, avec un reflet de bleu sur les ailes; il paraît que l'espèce en est rare en Silésie (1) : cependant on doit présumer qu'elle est plus commune ailleurs, et que cet oiseau fréquente les mers, car il paraît se trouver à Madagascar, où il a un nom propre (2); mais on ne doit pas rapporter à cette espèce, comme l'a fait M. Klein, l'*Ardea cæruleo-nigra* de Sloane, qui est le crabier de Labat, qui est beaucoup plus petit, et qui par conséquent doit être placé parmi les plus petits hérons que nous appellerons *Crabiers*.

(1) « In pago Gusmanfdorff territorii Hisbergensis visa. » Avi. Siles., pag. 223.
(2) *Vahon-vahon-maintchi*. Flacourt, Voyage; Paris, 1661, p. 165.

LE HÉRON POURPRÉ.*

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea purpurata, Lath., Gmel., Vieill., Cuv.

Le *Héron pourpré du Danube* donné par Marsigli (1), et le *Héron pourpré huppé* de nos planches enluminées, nous paraissent devoir se rapporter à une seule et même espèce; la huppe, comme l'on sait, est l'attribut du mâle, et les petites différences qui se trouvent dans les couleurs entre ces deux hérons, peuvent de même se rapporter au sexe ou à l'âge; quant à la grandeur elle est la même, car bien que M. Brisson donne son héron pourpré huppé (2), comme beaucoup moins gros que le héron pourpré de Marsigli; les dimensions dans le détail, se trouvent être à très-peu près égales, et tous deux sont de la grandeur

* Voyez les planches enluminées, n° 788, sous la dénomination de *Héron pourpré, huppé*.

(1) « Ardea cinerea flavescens, nova species. » Marsigl., Danub., tom. V, pag. 20, avec une figure peu exacte, tab. 8. — Klein, Avi., pag. 124, n° 22. — « Ardea purpurascens. » Brisson, Ornithol., tome V, page 420.

(2) « Ardea cristata purpurascens. » Brisson, Ornithol., tome V, page 424.



P. Oudart del.

Litho de C. Motte

1 le heron pourpré 2 le Phalarope à festons dentelés

du héron gris; le cou, l'estomac et une partie du dos, sont d'un beau roux-pourpré; de longues plumes effilées de cette même belle couleur, partent des côtés du dos et s'étendent jusqu'au bout des ailes en retombant sur la queue.

LE HÉRON VIOLET.*

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea leucocephala, Lath., Gmel., Vieill.

Ce héron nous a été envoyé de la côte de Coromandel; il a tout le corps d'un bleuâtre très-foncé, teint de violet; le dessus de la tête est de la même couleur, ainsi que le bas du cou, dont le reste est blanc; il est plus petit que le héron gris, et n'a au plus que trente pouces de longueur.

* Voyez les planches enluminées, n° 906.

LA GARZETTE BLANCHE.

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea Garzetta, Lath.?

ALDROVANDE désigne ce héron blanc, plus petit que le premier, par les noms de *Garzetta* et de *Garza bianca* (1), en le distinguant nettement de l'aigrette, qu'il a auparavant très-bien caractérisée : cependant M. Brisson les a confondues, et il rapporte dans sa nomenclature, la *Garza bianca* d'Aldrovande à l'aigrette, et ne donne à sa place, et sous le titre de *Petit héron blanc* (2), qu'une petite espèce à plumage blanc teint de jaunâtre sur la tête et la poitrine (3), qui paraît n'être qu'une variété dans l'espèce de la garzette, ou plutôt la garzette elle-même, mais jeune et avec un reste de sa livrée, comme Aldrovande l'indique par les caractères qu'il lui donne (4). Au reste, cet oiseau adulte est tout blanc excepté le bec et les pieds qui sont noirs ;

(1) Avi., tom. III, pag. 393.

(2) Vingtième espèce de Brisson.

(3) « Ardea minor alia, vertice croceo. » Aldrovande, ubi supra.

(4) Corps moins grand, plus ramassé ; bec tout jaune, etc.

il est bien plus petit que le grand héron blanc, n'ayant pas deux pieds de longueur. Oppien paraît avoir connu cette espèce (1). Klein et Linnæus n'en font pas mention, et probablement elle ne se trouve pas dans le Nord. Cependant le héron blanc dont parle Rzaczynski, que l'on voit en Prusse, et qui a le bec et les pieds jaunâtres (2), paraît être une variété de cette espèce; car dans le grand héron blanc, le bec et les pieds sont constamment noirs, d'autant plus qu'en France même, cette petite espèce de garzette, est sujette à d'autres variétés. M. Hébert nous assure avoir tué en Brie, au mois d'avril, un de ces petits hérons blancs, pas plus gros de corps qu'un pigeon de volière, qui avait les pieds verts, avec l'écaille lisse et fine, au lieu que les autres hérons ont communément cette écaille des pieds d'un grain grossier et farineux (3).

(1) « Ardeæ quædam parvæ et albæ sunt. » Exeutic.

(2) Auctuar., pag. 365.

(3) « J'ai revu, en 1757, trois de ces mêmes hérons sur les bords « du lac de Nantua, par un froid excessif; ils y parurent pendant une « huitaine de jours, jusqu'à ce que le lac gelât par l'excès du froid. » Note communiquée par M. Hébert.

L'AIGRETTE.*(1)

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea Garzetta, Lath., Gmel., Vieill., Cuv.

Belon est le premier qui ait donné le nom d'*Aigrette* à cette petite espèce de héron blanc,

* Voyez les planches enluminées, n° 901 *.

(1) Aigrette. Belon, Nat. des Oiseaux, page 195, avec une mauvaise figure, répétée, Portrait d'Oiseaux, page 46 *b*. — Aigrette. Gesner, Avi., pag. 795. — *Garzetta*. Idem, ibid., pag. 214. -- *Ardea alba minor*. Aldrovande, Avi., tom. III, page 393. *Nota*. Aldrovande, après avoir très-bien décrit ici l'aigrette, et l'avoir caractérisée par les longs brins de pennes effilées qui lui chargent le dos, la méconnaît dans la description de Belon (*Aigretta gallorum*, pag. 392), quoique l'Aigrette de Belon et la sienne soient exactement le même oiseau. — *Ardea alba minor*. Willughby, Ornithol., pag. 205. — *Garzetta Aldrovandi*. Idem, ibid., pag. 206. — Rai, Synops. avi., pag. 99, n° 5. — *Garzetta italorum*. Jonston, Avi., pag. 104. — *Garzetta bianca*. Idem, ibid. — *Egretta gallorum*. Idem, ibid. — *Ardea alba minor*. Marsigl., Danub., tom. V, avec une figure assez exacte, tab. 5. — *Ardea alba minor cristata*. Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 364. — *Garzetta Italorum*. Charleton, Exercit., pag. 110, n° 3. Onomazt., pag. 103, n° 3. — *Egretta gallorum*. Idem, Exercit., pag. 110, n° 4. Onomazt., pag. 103, n° 4. — « Ardea cristata, in toto corpore alba; spatio rostrum « inter et oculos nudo, viridi; rostro nigro; pedibus nigro virescen- « tibus.... Egretta. » Brisson, Ornithol., tome V, page 431.

* Selon M. Temminck, l'*Ardea alba* est le jeune âge de l'*Ardea Egretta*; et la planche 901 ne représente pas la petite aigrette d'Europe, mais celle d'Amérique. Desm. 1829.

et vraisemblablement à cause des longues plumes soyeuses qu'il porte sur le dos, parce que ces belles plumes servent à faire des aigrettes pour embellir et relever la coiffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des sultans; ces plumes sont du plus grand prix en Orient; elles étaient recherchées en France, dès le temps de nos preux chevaliers, qui s'en faisaient des panaches. Aujourd'hui, par un usage plus doux, elles servent à orner la tête et rehausser la taille de nos belles; la flexibilité, la mollesse, la légèreté de ces plumes ondoyantes, ajoutent à la grace des mouvements; et la plus noble comme la plus piquante des coiffures, ne demande qu'une simple aigrette placée dans de beaux cheveux.

Ces plumes sont composées d'une côte très-déliée, d'où partent par paires, à petits intervalles, des filets très-fins et aussi doux que la soie; de chaque épaule de l'oiseau, sort une touffe de ces belles plumes qui s'étendent sur le dos et jusqu'au-delà de la queue; elles sont d'un blanc de neige, ainsi que toutes les autres plumes qui sont moins délicates et plus fermes: cependant il paraît que l'oiseau jeune avant sa première mue, et peut-être plus tard, a du gris ou du brun, et même du noir, mêlés dans son plumage. Un de ces oiseaux tué par M. Hébert, en Bourgogne (1), avait tous les caractères de la jeunesse,

(1) A Magny, sur les bords de la Tille, le 9 mai 1778.

et particulièrement ces couleurs brunes de la livrée du premier âge.

Cette espèce, à laquelle on a donné le nom d'*Aigrette*, n'en est pas moins un héron, mais c'est l'un des plus petits; il n'a communément pas deux pieds de longueur; adulte, il a le bec et les pieds noirs, il se tient de préférence aux bords de la mer, sur les sables et les vases: cependant il perche et niche sur les arbres comme les autres hérons.

Il paraît que l'espèce de notre aigrette d'Europe se retrouve en Amérique (1), avec une autre espèce plus grande, dont nous donnerons la description dans l'article suivant; il paraît aussi que cette même espèce d'Europe s'est répandue dans tous les climats, et jusque dans les îles lointaines isolées, comme aux îles Malouines (2), et à l'île

---

(1) Dutertre, Histoire des Antilles, tome II, page 777. — « Entre « les oiseaux de rivière et d'étangs.... il y a des aigrettes d'une blan- « cheur du tout admirable, de la grosseur d'un pigeon.... elles sont « particulièrement recherchées, à cause de ce précieux bouquet de plumes « fines et déliées comme de la soie, dont elles sont parées, et qui leur « donnent une grace toute particulière. » Hist. nat. et moral. des Antilles; Rotterdam, 1658, page 149. — Le P. Charlevoix dit qu'il y a des *pécheurs* ou *aigrettes* à Saint-Domingue, qui sont de vrais hérons peu différents des nôtres. Histoire de Saint-Domingue; Paris, 1730, tome I.

(2) « Les aigrettes sont assez communes (aux îles Malouines), nous « les primes pour des hérons, et nous ne connûmes pas d'abord le mé- « rite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin « du jour; ils aboient de temps à autre, de manière à faire croire que « ce sont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant. » Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tome I, in-8°, page 125.

de Bourbon (1); on la trouve en Asie, dans les plaines de l'Araxes (2), sur les bords de la mer Caspienne (3), et à Siam (4), au Sénégal et à Madagascar (5) où on l'appelle *Langhouron* (6); mais pour les aigrettes noires, grises et pourprées que les voyageurs Flacourt et Cauche (7) placent

(1) Voyage de François Leguat; Amsterdam, 1708, tome I, page 55.

(2) Voyage de Tournefort, tome II, page 353.

(3) Le héron et l'aigrette sont communs autour de la mer Caspienne et de la mer d'Azow; les Russes et les Tartares connaissent et estiment ces oiseaux à précieux panaches; les premiers les nomment *Tschapla-belaya*, et les seconds *Ak-koutan*. Discours sur le commerce de Russie, par M. Guldenstaed, page 22.

(4) « Rien n'est plus agréable à voir que le grand nombre d'aigrettes « dont les arbres sont couverts (à Siam); il semble de loin qu'elles en « soient les fleurs : le mélange du blanc des aigrettes et du vert des « feuilles, fait le plus bel effet du monde. L'aigrette est un oiseau de la « figure du héron, mais beaucoup plus petit; sa taille est fine, son plu- « mage beau et plus blanc que la neige; il a des aigrettes sur la tête, « sur le dos et sous le ventre qui font sa principale beauté, et qui le « rendent extraordinaire. » Dernier Voyage de Siam, par le P. Tachard; Paris, 1686, page 201.

(5) « On trouve le long de la rivière (de la Gambia) le héron nain, « que les Français nomment l'*Aigrette;* il ressemble aux hérons com- « muns, à l'exception du bec et des jambes qui sont tout-à-fait noirs, « et du plumage qui est blanc sans mélange; il a sur les ailes et sur le « dos une sorte de plumes fines, longues de douze à quinze pouces qui « s'appellent *aigrettes* en français; elles sont fort estimées des Turcs et « des Persans, qui s'en servent pour orner leurs turbans. » Histoire générale des Voyages, tome III, page 305.

(6) Flacourt, Voyage à Madagascar; Paris, 1661, page 165.

(7) Voyez aussi Rennefort, tome VIII de l'Histoire générale des Voyages, page 604.

dans cette même île, on peut les rapporter avec beaucoup de vraisemblance à quelqu'une des espèces précédentes de hérons, auxquels le panache dont leur tête est ornée, aura fait donner improprement le nom d'*Aigrette*.

HÉRONS

DU NOUVEAU CONTINENT.

LA GRANDE AIGRETTE.*

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea Egretta, Cuv., Lath., Gmel., Vieill.

TOUTES les espèces précédentes de hérons sont de l'ancien continent, toutes celles qui suivent appartiennent au nouveau : elles sont très-nombreuses en individus, dans ces régions où les eaux qui ne sont point contraintes se répandent sur de vastes espaces, et où toutes les terres basses sont noyées; la grande aigrette est sans contredit la plus belle de ces espèces, et ne se trouve pas en Europe; elle ressemble à notre aigrette, par le beau blanc de son plumage, sans mélange d'au-

* Voyez les planches enluminées, n° 925.

cune autre couleur, et elle est du double plus grande, et par conséquent son magnifique parement de plumes soyeuses est d'autant plus riche et plus volumineux; elle a comme l'aigrette d'Europe, le bec et les pieds noirs : à Cayenne elle niche sur les petites îles qui sont dans les grandes savanes noyées; elle ne fréquente pas les bords de la mer ni les eaux salées, mais se tient habituellement sur les eaux stagnantes et sur les rivières où elle s'abrite dans les joncs; l'espèce en est assez commune à la Guyane; mais ces grands et beaux oiseaux ne vont pas en troupes comme les petites aigrettes; ils sont aussi plus farouches, se laissent moins approcher, et se perchent rarement. On en voit à Saint-Domingue, où dans la saison sèche ils fréquentent les marais et les étangs : enfin il paraît que cette espèce n'est pas confinée aux climats les plus chauds de l'Amérique, car nous en avons reçu quelques individus qui nous ont été envoyés de la Louisiane.

L'AIGRETTE ROUSSE.*

SECONDE ESPÈCE.

Ardea rufescens, Lath., Gmel., Vieill.

CETTE aigrette, avec le corps d'un gris noirâtre, a les panaches du dos et les plumes effilées du cou d'un roux de rouille; elle se trouve à la Louisiane, et n'a pas tout-à-fait deux pieds de longueur.

LA DEMI-AIGRETTE.**

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea leucogaster, Lath., Gmel., Vieill.

NOUS donnons ce nom au *Héron bleuâtre à ventre blanc de Cayenne*, de nos planches enluminées, pour désigner un caractère qui semble

* Voyez les planches enluminées, n° 902.

** Voyez les planches enluminées, n° 350.

faire la nuance des aigrettes aux hérons : en effet, celui-ci n'a pas, comme les aigrettes, un panache sur le dos aussi étendu, aussi fourni, mais seulement un faisceau de brins effilés qui lui dépassent la queue, et représente en petit les touffes de l'aigrette; ces brins que n'ont pas les autres hérons, sont de couleur rousse; cet oiseau n'a pas deux pieds de longueur; le dessus du corps, le cou et la tête sont d'un bleuâtre foncé, et le dessous du corps est blanc.

LE SOCO.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea Soco, Lath., Vieill.; *Ardea Cocoi*, Linn., Gmel.

Soco, suivant Pison, est le nom générique des

(1) *Cocoi Brasiliensibus.* Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 209, avec une mauvaise figure, page 210. — Willughby, Ornithol., pag. 209. — Rai, Synops. avi., pag. 100, n° 15. — Jonston, Avi., pag. 143. — *Cocoi secundus.* Pison, Hist. nat., pag. 89. — Willughby, Jonston et Pison, copient la figure de Marcgrave. — *Second crabier.* Dutertre, Hist. des Antilles, tome II, page 273; avec une figure peu exacte, pag. 246, n° 13. — *Héron bleu.* Albin, tome III, page 32, avec une figure mal coloriée, pl. 79. — « Ardea cristata, dilutè cinerea; capite superiore in « medio cinereo, ad latera nigro, cristâ cinereâ; collo albo, inferiùs ma- « culis longitudinalibus nigro-cinereis vario; pennis in colli inferioris « imâ parte strictissimis, longissimis, candidis; rectricibus dilutè cine- « reis; rostro flavo-virescente; pedibus cinereis.... Ardea Cayanensis « cristata. » Brisson, Ornithol., tome V, page 400.

hérons au Brésil : nous l'appliquons à cette grande et belle espèce dont Marcgrave fait son second héron, et qui se trouve également à la Guyane et aux Antilles comme au Brésil ; il égale en grandeur notre héron gris ; il est huppé ; les plumes fines et pendantes qui forment sa huppe, et dont quelques-unes ont six pouces de long, sont d'un joli cendré ; suivant Dutertre, les vieux mâles seuls portent ce bouquet de plumes ; celles qui pendent au bas du cou, sont blanches et également délicates, douces et flexibles ; l'on peut de même en faire des panaches ; celles des épaules et du manteau sont d'un gris cendré-ardoisé. Pison, en remarquant que cet oiseau est ordinairement assez maigre, assure néanmoins qu'il prend de la graisse dans la saison des pluies. Dutertre qui l'appelle *Crabier*, suivant l'usage des îles où ce nom se donne aux hérons, dit qu'il n'est pas aussi commun que les autres hérons, mais que sa chair est aussi bonne, c'est-à-dire pas plus mauvaise.

LE HÉRON BLANC*

A CALOTTE NOIRE.

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea pileata, Lath., Vieill.; *Ardea alba*, var. β Linn., Gmel.

Ce héron, qui se trouve à Cayenne, a tout le plumage blanc, à l'exception d'une calotte noire sur le sommet de la tête, qui porte un panache de cinq ou six brins blancs; il n'a guère que deux pieds de longueur; il habite le haut des rivières à la Guyane, et il est assez rare (1). Nous lui joindrons le héron blanc du Brésil (2), la différence de grandeur pouvant n'être qu'une différence individuelle, et la plaque noire, ainsi que la huppe, pouvant n'appartenir qu'au mâle, et former son attribut distinctif, comme nous l'avons déja remarqué pour la huppe, dans la plupart des autres espèces de hérons.

* Voyez les planches enluminées, n° 907, sous le nom de *Héron blanc huppé de Cayenne*.

(1) Remarques de MM. de la Borde et Sonini, sur les oiseaux de la Guyane.

(2) *Alia ardeæ species*. Marcgrave, page 220. — *Ardea Brasiliensis candida*. Brisson, Ornithol., tome V, page 434.

LE HÉRON BRUN.*

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea fusca, Lath., Vieill.

Il est plus grand que le précédent, et comme lui naturel à la Guyane. Il a tout le dessus du corps d'un brun-noirâtre, dont la teinte est plus foncée sur la tête, et paraît ombrée de bleuâtre sur les ailes; le devant du cou est blanc, chargé de taches en pinceaux brunâtres; le dessous du corps est d'un blanc pur.

* Voyez les planches enluminées, n° 858.

LE HÉRON AGAMI.*

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea Agami, Lath., Linn., Gmel., Vieil.

Nous ignorons sur quelle analogie peut être fondée la dénomination de *Héron Agami*, sous laquelle cette espèce nous a été envoyée de Cayenne, si ce n'est sur le rapport des longues plumes qui couvrent la queue de l'agami en dépassant les pennes, avec de longues plumes tombantes, qui recouvrent et dépassent de même la queue de ce héron, en quoi il a du rapport aux aigrettes; ces plumes sont d'un bleu clair; celles des ailes et du dos sont d'un gros bleu foncé; le dessous du corps est roux; le cou est de cette même couleur en devant; mais il est bleuâtre au bas, et gros bleu en dessus; la tête est noire, avec l'occiput bleuâtre, d'où pendent de longs filets noirs.

* Voyez les planches enluminées, n° 859.

L'HOCTI.(1)

HUITIÈME ESPÈCE.

Ardea Hoactli, Lath., Linn., Gmel. (2).

Nieremberg interprète le nom mexicain de cet oiseau *Hoactli* ou *Toloactli*, par *avis sicca*, oiseau sec ou maigre, ce qui convient fort bien à un héron ; celui-ci est de moitié moins grand que le héron commun. Sa tête est couverte de plumes noires qui s'allongent sur la nuque en panache ; le dessus des ailes et la queue sont de couleur grise ; il a sur le dos quelques plumes d'un noir lustré de vert ; tout le reste du plumage est blanc. La

(1) *Avis sicca*. Nieremberg, pag. 222 (mas). *Hoacton*. Idem, pag. 225 (fæmina). — *Hoaotli, seu tobactli, id est avis sicca*. Fernand., Hist. nov. Hisp., pag. 26, cap. 52 (mas), *Hoacton fæmina*. Idem, pag. 13, cap. 1. — Willughby, Ornithol., pag. 300 et 302. — Rai, Synops. avi., pag. 179, n° 8. — Jonston, Avi., pag. 128. — « Ardea cristata, supernè « (nigro virescens, *mas*) (fusca albo varia, *fæmina*) infernè alba (fusco « variegata, *fæmina*); vertice et cristâ nigris; tæniâ ab oculo ad oculum, et collo candidis; alis supernè cinereo-virescentibus; rectricibus « cinereis; rostro supernè et infernè nigro, ad latera flavescente; pe- « dibus dilutè flavis.... Ardea Mexicana cristata. » Brisson, Ornithol., tome V, page 418.

(2) M. Vieillot désigne ce héron par le nom de Héron Tobactli.
Desm. 1829.

femelle porte un nom différent de celui du mâle (*Hoacton fœmina*); elle en diffère en effet par quelques couleurs dans le plumage; il est brun sur le corps, mélangé de quelques plumes blanches, et blanc au cou, mêlé de plumes brunes.

Cet oiseau se trouve sur le lac de Mexique; il niche dans les joncs, et a la voix forte et grave, ce qui semble le rapprocher du butor: les Espagnols lui donnent mal-à-propos le nom de *Martinete pescador*, car il est très-différent du *Martin-pêcheur*.

LE HOHOU.(1)

NEUVIÈME ESPÈCE.

Ardea Hohu, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

C'est encore par contraction du mot *Xoxouquihoactli*, et qui se prononce *Hohouquihoactli*, que nous avons formé le nom de cet oiseau avec

(1) *Xoxouquihoactli*. Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp., pag. 14, répété, page 40. — Rai, Synopsis avium, pag. 102, n° 21. — « Ardea « cristata, cinerea, fronte albo et nigro varia; capite superiore et cristâ « purpurascentibus; alis albo, cinereo et cyaneo variis; rectricibus cine- « reis; rostro nigro; pedibus fusco, nigro, et flavescente variegatis..... « Ardea Mexicana cinerea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 404.

d'autant plus de raison, que *hohou* est son cri; Fernandez, qui nous donne cette indication, ajoute que c'est un héron d'assez petite espèce; sa longueur est néanmoins de *deux coudées*; le ventre et le cou sont cendrés; le front est blanc et noir; le sommet de la tête et l'aigrette à l'occiput, sont d'une couleur pourprée, et les ailes sont variées de gris et de bleuâtre. Ce héron est assez rare; on le voit de temps en temps sur le lac de Mexique, où il paraît venir des régions plus septentrionales.

LE GRAND HÉRON D'AMÉRIQUE.[1]

DIXIÈME ESPÈCE.

Ardea Herodias, Lath., Linn., Gmel.

DANS le genre des oiseaux de marécages, c'est

(1) *Largest crested heron*. Catesby, Carolin. append., pag. 10, avec une figure de la tête et du cou, planche 10, figure 1. — « Ardea cristata « Americana. » Klein, pag. 125, n° 4. — « Ardea occipite cristato, dorso « cinereo, femoribus rufis, pectore maculis oblongis nigris... Herodias. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 11. — « Ardea cristata, fusca; « collo inferiore et pectore rufescentibus, maculis longitudinalibus fuscis « variis; remigibus nigris; rectricibus fuscis; rostro supernè et infernè « fusco, ad latera fusco-flavicante, pedibus fuscis.... Ardea Virginiana « cristata. » Brisson, Ornithol., tome V, page 416.

au Nouveau-Monde qu'appartiennent les plus grandes comme les plus nombreuses espèces. Catesby a trouvé en Virginie celle du *Grand Héron*, que cette dénomination caractérise assez, puisqu'il est le plus grand de tous les hérons connus; il a près de quatre pieds et demi de hauteur lorsqu'il est debout, et presque cinq pieds du bec aux ongles; son bec a sept ou huit pouces de longueur; tout son plumage est brun, hors les grandes pennes de l'aile qui sont noires; il porte une huppe de plumes brunes effilées : il vit non seulement de poissons et de grenouilles, mais aussi de grands et de petits lézards.

LE HÉRON

DE LA BAIE D'HUDSON.(1)

ONZIÈME ESPÈCE.

Ardea hudsonias, Lath., Gmel., Vieill.

Ce héron est aussi très-grand; il a près de quatre pieds du bec aux ongles; une belle huppe d'un brun-noir, jetée en arrière, lui ombrage la tête; son plumage est d'un brun-clair sur le cou, plus foncé sur le dos, et plus brun encore sur les ailes : les épaules et les cuisses sont d'un brun-rougeâtre; l'estomac est blanc ainsi que les grandes plumes qui pendent du devant du cou, lesquelles sont marquées de traits en pinceaux bruns.

Voilà toutes les espèces de hérons qui nous

(1) *Ash-colour'd heron from north-america.* Edwards, tom. III, pag. et pl. 135. — « Ardea cristata, supernè cinereo-fuscescens, infernè alba; « collo inferiore et pectore maculis longitudinalibus nigris, rufescente « mixtis, variis; capite superiore et cristâ nigris; collo superiore fusco, « colore saturatiore transversim striato; pennis in colli inferioris imâ « parte strictissimis, longissimis; rectricibus fuscis; rostro superius ni- « gro, infernè aurantio; pedibus nigricantibus.... Ardea freti Hudsonis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 407.

sont connues; car nous n'admettons pas dans ce nombre la huitième espèce décrite par M. Brisson, d'après Aldrovande, parce qu'elle est donnée sur un oiseau qui portait encore la livrée de son premier âge, comme Aldrovande en avertit lui-même; nous exclurons aussi du genre des hérons la quatrième et la vingt-deuxième espèce de M. Brisson, qui nous paraissent devoir être séparées de ce genre par des caractères très-sensibles, la première ayant le bec arqué et les jambes garnies de plumes jusque sur le genou; et la seconde ayant un bec court qui la rapproche plutôt du genre des grues: enfin nous ne comptons pas la neuvième espèce de héron du même auteur, parce que nous avons reconnu que c'est la femelle du bihoreau.

LES CRABIERS.

CES oiseaux sont des hérons encore plus petits que l'aigrette d'Europe; on leur a donné le nom de *Crabiers*, parce qu'il y en a quelques espèces qui se nourrissent de *crabes* de mer, et prennent des écrevisses dans les rivières. Dampier et Wafer en ont vu au Brésil, à Timor, à la Nouvelle-Hollande (1); ils sont donc répandus dans les deux hémisphères. Barrère dit que quoique les crabiers des îles de l'Amérique prennent des crabes, ils mangent aussi du poisson, et qu'ils pêchent sur les bords des eaux douces, ainsi que les hérons. Nous en connaissons neuf espèces dans l'ancien continent, et treize dans le nouveau.

(1) Voyez Dampier, Voyage autour du monde; Rouen, 1715, tome IV, pages 66, 69 et 111; et le Voyage de Wafer à la suite de Dampier, tome V, page 61.

CRABIERS

DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE CRABIER CAIOT.(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea Squaiotta, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

ALDROVANDE dit qu'en Italie, dans le Boulonais, on appelle cet oiseau *Quaiot, Quaiotta*, apparemment par quelque rapport de ce mot à son cri; il a le bec jaune et les pieds verts; il porte sur la tête une belle touffe de plumes effilées,

(1) *Ardeæ species, vulgò squaiotta*. Aldrovande, Avi., tome III, page 401, avec une mauvaise figure. — *Squaiotto Aldrovandi*. Willugh., Ornithol., pag. 207. — *Squaiotta Italorum*. Jonston, Avi., pag. 104. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 6. Idem, Onomazt., pag. 103, n° 6. — Rai, Synops. avi., pag. 99, n° 9. — « Ardea cristata, castanea, « pennis scapularibus in exortu albis; cristâ in medio albâ, ad latera « nigrâ, rectricibus castaneis; rostro luteo, apice nigricante; pedibus « viridibus.... Cancrofagus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 466.

(2) Voyez la note de la page 265. DESM. 1829.

blanches au milieu, noires aux deux bords; le haut du corps est recouvert d'un chevelu de ces longues plumes minces et tombantes, qui forment sur le dos de la plupart de ces oiseaux crabiers, comme un second manteau; elles sont dans cette espèce d'une belle couleur rousse.

LE CRABIER ROUX.(1)

SECONDE ESPÈCE.

Ardea badia, Lath., Gmel., Vieill.

SELON Schwenckfeld, ce crabier est rouge (*ardea rubra*), ce qui veut dire d'un roux-vif, et non pas *marron*, comme traduit M. Brisson; il est de la grosseur d'une corneille; son dos est roux (*dorso rubicundo*); son ventre blanchâtre; les ailes ont une teinte de bleuâtre, et leurs grandes pennes sont noires. Ce crabier est connu en Silésie et s'y nomme héron rouge (*Rodter-reger*); il niche sur les grands arbres.

(1) *Ardea rubra*, *vulgò sand-reger, rodter-reger.* Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 225. — « Ardea supernè castanea, infernè sordidè alba; « tæniâ longitudinali candidâ à gutture ad ventrem usque productâ; « tectricibus alarum superioribus ad cæruleum vergentibus; remigibus « nigris, rectricibus castaneis; rostro fusco; pedibus rubris.... Cancro- « fagus castaneus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 468.

LE CRABIER MARRON.(1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea erythropus, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Après avoir ôté ce nom, mal donné à l'espèce précédente, par M. Brisson, nous l'appliquons à celle que le même naturaliste appelle *Rousse*, quoique Aldrovande la dise de couleur uniforme, passant du jaunâtre au marron; *ex croceo ad colorem castaneæ vergens :* mais s'il n'y a pas méprise dans les expressions, ces couleurs sont distribuées contre l'ordinaire, étant plus foncées dessous le corps et plus claires sur le dos et les ailes (3); les plumes longues et étroites qui recouvrent la tête et flottent sur le cou, sont variées

(1) « Ardea hæmatopus, fortè cirris Virgilii Scaligero. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 397, avec une mauvaise figure, page 398. — Willughby, Ornithol., pag. 206. — Rai, Synops. avi., pag. 99, n° 7. — « Ardea cristata ex croceo ad castaneum vergens, supernè dilutiùs, in- « fernè saturatius; capite superiore et cristâ lutescente et nigro varie- « gatis; rectricibus ex croceo ad castaneum vergentibus; rostro viridi « cæruleo, apice nigro ; pedibus saturatè rubris.... Cancrofagus rufus. » Ornithol., tome V, page 469.

(2) Voyez la note de la page 265. Desm. 1829.

(3) « Pronè intensiùs, supernè et super alis remissiùs, » pag. 377, *lin. ultim.*

de jaune et de noir; un cercle rouge entoure l'œil qui est jaune; le bec noir à la pointe, est vert-bleuâtre près de la tête; les pieds sont d'un rouge-foncé; ce crabier est fort petit, car Aldrovande comptant tous les crabiers pour des hérons, dit *cæteris ardeis ferè omnibus minor est.* Ce même naturaliste paraît donner comme simple variété le crabier (1), dont M. Brisson a fait sa trente-sixième espèce; ce crabier a les pieds jaunes et quelques taches de plus que l'autre sur les côtés du cou; du reste il lui est entièrement semblable, *per omnia similis :* nous n'hésiterons donc pas à les rapporter à une seule et même espèce; mais Aldrovande paraît peu fondé dans l'application particulière qu'il fait du nom de *Cirris* à cette espèce. Scaliger, à la vérité, prouve assez bien que le *Cirris* de Virgile n'est point l'alouette (*Galerita*), comme on l'interprète ordinairement; mais quelque espèce d'oiseau de rivage aux *pieds rouges*, à la *tête huppée*, et qui devient la proie de l'aigle de mer (*Haliœtus*); mais cela n'indique pas que le *Cirris* soit une espèce de héron, et moins encore cette espèce particulière de crabier qui n'est pas plus huppé que d'autres; et Scaliger lui-même applique tout ce qu'il dit du cirris à l'aigrette, quoique à la vérité, avec aussi peu de certitude (2). C'est ainsi que ces discussions éru-

(1) « Ardea castanei coloris alia. » Avi., tom. III, pag. 399.

(2) Vid. Scalig. comment. in cirr. apud Aldrov., tom. III, pag. 397.

dites, faites sans étude de la nature, loin de l'éclairer, n'ont servi qu'à l'obscurcir.

LE GUACCO.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea comata, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

C'EST encore ici un petit crabier connu en Italie, dans les vallées du Boulonais, sous le nom de *Sguacco*. Son dos est d'un jaune rembruni (*ex luteo ferrugineus*); les plumes des jambes sont jaunes; celles du ventre blanchissantes; les plumes minces et tombantes de la tête et du cou, sont variées de jaune, de blanc et de noir : ce crabier est plus hardi et plus courageux que les autres hérons; il a les pieds verdâtres, l'iris de l'œil jaune, entourée d'un cercle noir.

(1) « Ardeæ genus, quam sguaçco vocant. » Aldrovande, Avi., t. III, pag. 400, avec une figure peu caractérisée. — Willughby, Ornithol., pag. 206. — Rai, Synops., pag. 99, n° 8. — « Ardea cristata, supernè « luteo rufescens, infernè candicans, capite, cristâ et collo lutescente, « albo et nigro variegatis; rectricibus candicantibus; rostro luteo rufes- « cente; pedibus virescentibus.... Cancrofagus luteus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 472.

(2) Voyez la note de la page 265. DESM. 1829.

LE CRABIER DE MAHON.*

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea comata, Linn., Gmel.; *Ardea ralloides*, Scop., Meyer., Temm., Vieill. (1).

Cet oiseau, nommé dans nos planches enluminées, *Héron huppé de Mahon*, est un crabier, même de petite taille, et qui n'a pas dix-huit pouces de longueur; il a les ailes blanches; le dos roussâtre; le dessus du cou d'un roux-jaunâtre, et le devant gris blanc; sa tête porte une belle et longue huppe de brins gris-blancs et roussâtres.

* Voyez les planches enluminées, n° 348.

(1) D'après les recherches de M. Meyer, les *Ardea castanea*, Gmel., ou *ralloides* Scop, *Squaiotta*, *Marsiglii*, *pumila*, *erythropus* et *malaccensis*, Gmel., ne sont que des variétés ou des âges différents du Crabier de Mahon, ou *Ardea comata*, Gmel. L'*Ardea senegalensis*, pl. enlum. 315, en est aussi un jeune âge. C'est peut-être la véritable grue des îles Baléares de Pline. Cuv., Reg. anim., t. I, p. 512.

Desm. 1829.

LE CRABIER DE COROMANDEL.*

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea coromandeliana, Linn., Gmel.

Ce crabier a du rapport avec le précédent; il a de même du roux sur le dos, du roux-jaune et doré sur la tête et au bas du devant du cou, et le reste du plumage blanc, mais il est sans huppe; cette différence, qui pourrait s'attribuer au sexe, ne nous empêcherait pas de le rapporter à l'espèce précédente, si celle-ci n'était plus grande de près de trois pouces.

* Voyez les planches enluminées, n° 910.

LE CRABIER BLANC ET BRUN.*

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea malaccensis, Lath., Linn., Gmel. (1).

Le dos brun ou couleur de terre d'ombre, tout le cou et la tête marqués de longs traits de cette couleur sur un fond jaunâtre; l'aile et le dessus du corps blancs; tel est le plumage de ce crabier que nous avons reçu de Malaca : il a dix-neuf pouces de longueur.

* Voyez les planches enluminées, n° 911, sous le nom de *Crabier de Malac*.

(1) Voyez la note de la page 265.

LE CRABIER NOIR.*

HUITIÈME ESPÈCE.

Ardea Novæ-Guineæ, Lath., Linn., Gmel.

M. Sonnerat a trouvé ce crabier à la Nouvelle-Guinée; il est tout noir, et a dix pouces de longueur. Dampier place à la Nouvelle-Guinée de petits *Preneurs d'écrevisses* à plumage *blanc-de-lait* (1); ce pourrait être quelque espèce de crabier, mais qui ne nous est pas jusqu'ici parvenue, et que cette notice seule nous indique.

* Voyez les planches enluminées, n° 926.

(1) Voyage autour du monde, tome V, page 81.

LE PETIT CRABIER.* (1)

NEUVIÈME ESPÈCE.

Ardea philippensis, Lath., Linn., Gmel.

C'EST assez caractériser cet oiseau que de lui donner le nom de *Petit crabier;* il est en effet plus petit que tous les crabiers, plus même que le *Blongios*, et n'a pas onze pouces de longueur. Il est naturel aux Philippines; il a le dessus de la tête, du cou et du dos, d'un roux-brun; le roux se trace sur le dos par petites lignes transversales ondulantes sur le fond brun: le dessus de l'aile est noirâtre, frangé de petits festons inégaux, blancs-roussâtres; les pennes de l'aile et de la queue sont noires.

* Voyez les planches enluminées, n° 898, sous le nom de *Crabier des Philippines*.

(1) « Ardea supernè castaneo et nigricante transversim et undatim « striata, infernè griseo rufescens; capite castaneo, in parte posteriore « nigro variegato; collo superiore dilutè castaneo, collo inferiore et pec- « tore griseis, ad castaneum vergentibus; rectricibus nigricantibus; rostro « superius nigricante, infernè albo-flavicante; pedibus griseo fuscis.... « Cancrofagus Philippensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 474.

LE BLONGIOS.*(1)

DIXIÈME ESPÈCE.

Ardea minuta et *A. danubialis*, Gmel., Cuv., Vieill. (2).

LE blongios est en ordre de grandeur, la dernière de ces nombreuses espèces que la nature a multipliées en répétant la même forme sur tous les modules, depuis la taille du grand héron, égal à la cigogne, jusqu'à celle du plus petit crabier et du blongios, qui n'est pas plus grand qu'un râle; car le blongios ne diffère des crabiers que par les jambes un peu basses, et le cou en proportion encore plus long: aussi les Arabes de Barbarie, suivant le docteur Shaw, lui donnent-ils le nom de *Boo-onk*, long cou, ou à la lettre,

* Voyez les planches enluminées, n° 323, sous le nom de *Blongios de Suisse*.

(1) « Ardea supernè nigro-viridescens, infernè dilutè fulva; collò superiore griseo-fulvo, ad castaneum vergente; pennis in colli inferioris « imâ parte longissimis; pectoris maculis longitudinalibus nigricantibus « vario; rectricibus nigro-virescentibus; rostrò viridi flavicante, superius « apice nigricante; pedibus virescentibus.... Ardeola. » Brisson, Ornithol., tome V, page 497.

(2) Voyez l'article du Butor brun rayé, *Ardea danubialis*, ci-après.
DESM. 1829.

Pl. 137 (bis)



P. Oudart del.t Lith. de C. Motte

1. le Blongios. 2. le Crabier bleu.

Père du cou (1). Il l'allonge et le jette en avant comme par ressort en marchant, ou lorsqu'il cherche sa nourriture; il a le dessus de la tête et du dos noirs à reflets verdâtres, ainsi que les pennes des ailes et de la queue; le cou, le ventre, le dessus des ailes d'un roux-marron, mêlé de blanc et de jaunâtre; le bec et les pieds sont verdâtres.

Il paraît que le blongios se trouve fréquemment en Suisse; on le connaît à peine dans nos provinces de France où on ne l'a rencontré qu'égaré, et apparemment emporté par quelque coup de vent, ou poussé de quelque oiseau de proie (2). Le blongios se trouve sur les côtes du Levant aussi bien que sur celles de Barbarie; M. Edwards en représente un qui lui était venu d'Alep; il différait de celui que nous venons de décrire, en ce que ses couleurs étaient moins foncées, que les plumes du dos étaient frangées de roussâtre, et celles du devant du cou et du corps marquées

---

(1) Voyage du docteur Shaw. La Haye, 1743, tom. I, pag. 330.

(2) J'ai vu un de ces petits hérons, de la grandeur d'un merle; il s'était laissé prendre à la main dans le jardin des Dames du Bon-pasteur à Dijon; je le vis enfermé dans une cage à faire couver des serins; son plumage ressemblait à celui d'un râle de prairie; il était fort vif, et s'agitait sans cesse dans sa cage, plutôt par une sorte d'inquiétude, que pour chercher à s'échapper; car, lorsqu'on approchait de sa cage, il s'arrêtait, menaçait du bec, et le lançait comme par ressort. Je n'ai jamais rencontré ce très-petit héron dans aucune des provinces où j'ai chassé, il faut qu'il soit de passage. (Note communiquée par M. Hébert.)

de petits traits bruns (1) : différences qui paraissent être celles de l'âge ou du sexe de l'oiseau; ainsi ce blongios du Levant, dont M. Brisson fait sa seconde espèce (2), et le blongios de Barbarie, ou *Boo-onk* du docteur Shaw, sont les mêmes, selon nous, que notre blongios de Suisse.

Toutes les espèces précédentes de crabiers, appartiennent à l'ancien continent; nous allons faire suivre celles qui se trouvent dans le nouveau, en observant pour les crabiers la même distribution que pour les hérons.

---

(1) *Little Brown Bittern*. Edwards, Glan., pag. 135, pl. 275.

(2) Le blongios tacheté. Brisson, Ornithol., tome V, page 500.

CRABIERS
DU NOUVEAU CONTINENT.

LE CRABIER BLEU.(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea cærulea, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

Ce crabier est très-singulier en ce qu'il a le bec bleu comme tout le plumage, en sorte que sans ses pieds verts, il serait entièrement bleu; les plumes du cou et de la tête ont un beau reflet violet sur bleu; celles du bas du cou, du derrière de la tête et du bas du dos, sont minces et pen-

(1) *The blew heron.* Catesby, Carolina, tom. I, pag. 76, avec une belle figure. — « Ardea cæruleo nigra. » Sloane, Jamaïc., tom. II, pag. 315, avec une mauvaise figure, tab. 263, fig. 3. — Rai, Synops. avi., pag. 189, n° 3. — « Ardea occipite cristato, corpore cæruleo.... Ar- « dea cærulea. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 3. — « Ardea « cyanea. » Klein, Avi., pag. 124, n° 7. — « Ardea cristata, cærulea; « capite cristâ et collo ad violaceum vergentibus; pennis in colli infe- « rioris imâ parte strictissimis, longissimis; spatio rostrum inter et oculos « nudo, rostroque cæruleis; pedibus viridibus.... Cancrofagus cæru- « leus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 484.

dantes; ces dernières ont jusqu'à un pied de long, elles couvrent la queue et la dépassent de quatre doigts; l'oiseau est un peu moins gros qu'une corneille, et pèse quinze onces; on en voit quelques-uns à la Caroline, et seulement au printemps; néanmoins Catesby ne paraît pas croire qu'ils y fassent leurs petits, et il dit qu'on ignore d'où ils viennent. Cette même belle espèce, se retrouve à la Jamaïque, et paraît même s'être divisée en deux races ou variétés dans cette île.

LE CRABIER BLEU A COU BRUN.*

SECONDE ESPÈCE.

Ardea cærulescens, Lath., Vieill.; *Ardea cærulea*, var. β, Linn., Gmel.

Tout le corps de ce crabier est d'un bleu-sombre, et malgré cette teinte très-foncée, nous n'en eussions fait qu'une espèce avec la précédente, si la tête et le cou de celui-ci, n'étaient d'un roux-brun, et le bec d'un jaune-foncé; au lieu que le premier a la tête et le bec bleus. Cet oiseau se trouve à Cayenne, et peut avoir dix-neuf pouces de longueur.

* Voyez les planches enluminées, n° 349, sous la dénomination de *Héron bleuâtre de Cayenne.*

LE CRABIER GRIS-DE-FER.[1]

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea violacea, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

CET oiseau que Catesby donne pour un butor, est certainement un petit héron ou crabier; tout son plumage est d'un bleu-obscur et noirâtre, excepté le dessus de la tête qui est relevé en huppe d'un jaune-pâle, d'où partent à l'occiput trois ou quatre brins blancs; il y a aussi une large raie blanche sur la joue jusqu'aux coins du bec; l'œil est protubérant, l'iris en est rouge et la paupière verte; de longues plumes effilées naissent sur les côtés du dos et viennent en tombant

(1) *Crested bittern.* Catesby, tom. I, pag. et pl. 79. — *Grey-crested bittern.* Browne, Hist. nat. of Jamaïc., pag. 478. — « Ardea cærulea. » Sloane, Jamaïc., tom. II, pag. 314. — Rai, Synops. avi., pag. 189, n° 2. — « Ardea cristâ flavâ, corpore nigro-cærulescente, fasciâ tempo-« rali albâ. Ardea violacea. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 12. — Klein, Avi., pag. 124, n° 9. — « Ardea cristata, supernè « albo et nigro striata, infernè obscure cærulea; capite nigro cærules-« cente; vertice pallidè luteo; tæniâ longitudinali in genis, et pennis in « occipite strictissimis, longissimis candidis; spatio rostrum inter et « oculos nudo viridi; rostro nigro; pedibus luteis.... Cancrofagus Baha-« mensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 481.

dépasser la queue; les jambes sont jaunes; le bec est noir et fort, et l'oiseau pèse une livre et demie. On voit, dit Catesby, de ces crabiers à la Caroline, dans la saison des pluies; mais dans les îles de Bahama, ils sont en bien plus grand nombre et font leurs petits dans des buissons qui croissent dans les fentes des rochers; ils sont en si grande quantité dans quelques-unes de ces îles, qu'en peu d'heures, deux hommes peuvent prendre assez de leurs petits pour charger un canot; car ces oiseaux, quoique déjà grands et en état de s'enfuir, ne s'émouvent que difficilement et se laissent prendre par nonchalance; ils se nourrissent de crabes plus que de poisson, et les habitants de ces îles les nomment *Preneurs de cancres*; leur chair, dit Catesby, est de très-bon goût, et ne sent point le marécage.

LE CRABIER BLANC A BEC ROUGE.[1]

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea æquinoctialis, Lath., Linn., Gmel. (2).

Un bec rouge et des pieds verts, avec l'iris de l'œil jaune, et la peau qui l'entoure rouge comme le bec, sont les seules couleurs qui tranchent sur le beau blanc du plumage de cet oiseau; il est moins grand qu'une corneille, et se trouve à la Caroline, au printemps et jamais en hiver; son bec est un peu courbé, et Klein remarque à ce sujet, que dans plusieurs espèces étrangères du genre des hérons, le bec n'est pas aussi droit que dans nos hérons et nos butors (3).

(1) *The little white heron*. Catesby, Carolin., tom. I, pag. 77, avec une belle figure. — « Ardea alba minor Carolinensis. » Klein, Avi., pag. 124, n° 10. — « Ardea in toto corpore alba; spatio rostrum inter et « oculos nudo, rostroque rubris; pedibus viridibus.... Ardea Caroli- « nensis candida. » Brisson, Ornithol., tome V, page 435.

(2) M. Vieillot dit que cet oiseau appartient à l'espèce du Héron Zilalat. Desm. 1829.

(3) Ordo avi., pag. 122.

LE CRABIER CENDRÉ.(1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea cyanopus, Lath., Linn., Gmel.

Ce crabier de la Nouvelle-Espagne n'est pas plus gros qu'un pigeon; il a le dessus du corps cendré-clair; les pennes de l'aile mi-parties de noir et de blanc; le dessous du corps blanc; le bec et les pieds bleuâtres; à ces couleurs, on peut juger que le P. Feuillée se trompe, en rapportant cette espèce à la famille du butor, autant qu'en lui appliquant mal-à-propos le nom de *Calidris*, qui appartient aux oiseaux nommés *Chevaliers*, et non à aucune espèce de crabier ou de héron.

(1) Héron ou *Calidris leucophæa*. Feuillée, Journal d'observations physiques, page 287 (édit. 1725). — « Ardea supernè dilutè cinerea, « infernè alba; remigibus partim nigris, partim candidis; rectricibus di- « lutè cinereis; rostro cyaneo, apice nigro; pedibus cæruleis...., Ardea « Americana cinerea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 406.

LE CRABIER POURPRÉ.[1]

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea spadicea, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

SEBA dit que cet oiseau lui a été envoyé du Mexique, mais il lui applique le nom de *Xoxouquihoactli*, que Fernandez donne à une espèce du double plus grande, et qui est notre *Hohou* ou neuvième espèce de héron d'Amérique : ce crabier pourpré n'a qu'un pied de longueur; le dessus du cou, du dos et des épaules, est d'un marron pourpré; la même teinte éclaircie couvre tout le dessous du corps; les pennes de l'aile sont rouge-bai foncé; la tête est rouge-bai clair, avec le sommet noir.

(1) « Ardea Mexicana seu avis xoxouquiheactli, » Seba, Thes., vol. I, pag. 100. — « Ardea castaneo-purpurea, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; capite dilutè spadiceo, vertice nigro; remigibus saturatè spadiceis; rectricibus castaneo purpureis.... Ardea Mexicana purpurascens. » Brisson, Ornithol., tome V, page 422.

LE CRACRA.[1]

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea Cracra, Linn., Gmel.

CRACRA est le cri que ce crabier jette en volant, et le nom que les Français de la Martinique lui donnent; les naturels de l'Amérique l'appellent *Jaboutra;* le P. Feuillée, qui l'a trouvé au Chili, le décrit dans les termes suivants; il a la taille *d'un gros poulet*, et son plumage est très-varié; il a le sommet de la tête cendré-bleu, le haut du dos tanné, mêlé de couleur feuille-morte; le reste du manteau est un mélange agréable de bleu-cendré, de vert-brun et de jaune; les couvertures de l'aile sont partie d'un vert-obscur, bordées de jaunâtre, et partie noires; les pennes sont de cette dernière couleur et frangées de blanc; la gorge et la poitrine sont variées de taches feuille-morte sur fond blanc; les pieds sont d'un beau jaune.

(1) Héron ou *Ardea varia*. Feuillée, Journal d'observations physiques, page 268 (édit. 1725); héron ou *ardea varia major Chiliensis*. Idem, ibid., pag. 57. — « Ardea supernè cinereo-cærulescente, viridi « obscuro et rufescente varia, infernè cinerea; vertice cinereo-cærules- « cente; collo superiore fusco, xerampelino vario; collo inferiore et « pectore candidis, maculis xerampelinis variegatis; rectricibus nigro- « virescentibus; rostro supernè nigro, infernè fusco-flavicante; pedibus « flavis..... Cancrofagus Americanus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 477.

LE CRABIER CHALYBÉ.[1]

HUITIÈME ESPÈCE.

Ardea cærulea, Lath., Linn., Gmel.

LE dos et la tête de ce crabier sont de couleur *chalybée*, c'est-à-dire couleur d'acier poli; il a les longues pennes de l'aile verdâtres, marquées d'une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est varié de brun, de jaunâtre et de couleur d'acier; la poitrine et le ventre sont d'un blanc varié de cendré et de jaunâtre; ce petit crabier est à peine de la grandeur d'un pigeon; il se trouve au Brésil: c'est là tout ce qu'en dit Marcgrave.

(1) *Ardeola.* Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 210, avec une figure défectueuse que Pison, Jonston et Willughby ont copiée. — Jonston, Avi., pag. 144. — Willughby, Ornithol., pag. 210. — Rai, Synops. avi., pag. 101, n° 18. — *Çocoi primus.* Pison, Hist. nat., pag. 89. — « Ardea supernè nigro-chalybæa, fusco et flavicante varia, infernè alba, « cinereo et pallidè luteo variegata; capite superiore nigro-chalybeo, « dilutè fusco notato; rectricibus virescentibus; spatio rostrum inter et « oculos nudo, luteo; rostro superius fusco, infernè albo-flavicante; pe- « dibus luteis... Cancrofagus Brasiliensis. » Ornithol., tome V, page 479.

LE CRABIER VERT.(1)

NEUVIÈME ESPÈCE.

Ardea virescens, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

CET oiseau très-riche en couleurs, est dans son genre l'un des plus beaux; de longues plumes d'un vert-doré, couvrent le dessus de la tête, et se détachent en huppe; des plumes de même couleur, étroites et flottantes, couvrent le dos; celles du cou et de la poitrine sont d'un roux ou rougeâtre foncé; les grandes pennes de l'aile sont d'un vert très-sombre; les couvertures d'un vert-doré vif, la plupart bordées de fauve ou de marron. Ce joli crabier a dix-sept ou dix-huit

(1) *The small bittern*. Catesby, Carol., tom. I, pag. et pl. 80. — « Ardea stellaris minima. » Klein, Avi., pag. 123, n° 6. — « Ardea occipite sub cristato, dorso viridi, pectore rufescente... Ardea virescens. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 15. — « Ardea supernè viridi-« aurea, cupri puri colore varians, infernè fusco-castanea; gutture albo, « maculis fuscis vario; collo castaneo, albido in parte inferiore variegato; « pennis in colli inferioris imâ parte strictissimis longissimis; marginibus « alarum griseo-fulvis; rectricibus viridi-aureis cupri puri colore varian-« tibus; rostro superius fusco; inferius flavicante; pedibus griseo-fuscis... « Cancrofagus viridis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 486.

(2) Voyez la note de la page 286. DESM. 1829.

pouces de longueur; il se nourrit de grenouilles et de petits poissons comme de crabes; il ne paraît à la Caroline et en Virginie que l'été, et vraisemblablement il retourne en automne dans les climats plus chauds, pour y passer l'hiver.

LE CRABIER VERT TACHETÉ.* (1)

DIXIÈME ESPÈCE.

Ardea virescens, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

CET oiseau, un peu moins grand que le précédent, n'en diffère pas beaucoup par les couleurs, seulement il a les plumes de la tête et de la nuque d'un vert-doré sombre et à reflet bronzé, et les longs effilés du manteau du même vert-doré, mais

* Voyez les planches enluminées, n° 912, sous la dénomination de *Crabier tacheté de la Martinique*.

(1) « Ardea supernè viridi-aurea, cupri puri colore varians, infernè « grisea; gutture albo maculis fuscis vario; collo castaneo, albido in « parte inferiore variegato; pennis in colli inferioris imâ parte strictissi- « mis et longissimis, marginibus alarum albidis; alis supernè albo punc- « tulatis: rectricibus obscure viridi-aureis, cupri puri colore variantibus, « lateralibus apice griseo-fuscis; rostro superius nigricante, infernè albo- « flavicante; pedibus fuscis.... Cancrofagus viridis nævius. » Brisson, Ornithol., tome V, page 490.

(2) Cet oiseau est la femelle du précédent. DESM. 1829.

plus clair; les pennes de l'aile d'un brun foncé, ont leur côté extérieur nuancé de vert-doré, et celles qui sont les plus près du corps, ont une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est moucheté de points blancs, sur un fond brun nuancé de vert-doré; la gorge tachetée de brun sur blanc; le cou est marron et garni au bas de plumes grises tombantes. Cette espèce se trouve à la Martinique.

LE ZILATAT.(1)

ONZIÈME ESPÈCE.

Ardea æquinoctialis, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

Nous abrégeons ainsi le nom mexicain de *Hoit-*

(1) *Hoitzilaztatl.* Fernandez, Hist. nov. Hisp., pag. 27, cap. 62. — Rai, Synops. avi., pag. 102, n° 22. — « Ardea in toto corpore alba; « spatio rostrum inter et oculos nudo luteo; rostro purpureo; pedibus « pallidè purpurascentibus.... Ardea Mexicana candida. » Brisson, Ornithol., tome V, page 437.

(2) Dans le *Systema naturæ* de Gmelin, on trouve réunis sous la dénomination de *Ardea æquinoctialis* le crabier blanc à bec rouge de Buffon, décrit ci-avant, page 277; la garzette blanche de la page 238, et l'oiseau qui fait le sujet de cet article, sous le nom de Héron blanc du Mexique. Il est possible que le premier et le dernier appartiennent à une même espèce; mais il y a tout lieu de croire qu'il ne faut pas leur réunir la garzette blanche. DESM. 1829.

zilaztatl, pour conserver à ce crabier l'indication de sa terre natale; il est tout blanc, avec le bec rougeâtre vers la pointe et les jambes de même couleur; c'est l'un des plus petits de tous les crabiers, étant à peine de la grandeur d'un pigeon. M. Brisson en fait néanmoins son dix-neuvième héron; mais cet ornithologiste ne paraît avoir établi entre ses hérons et ses crabiers, aucune division de grandeur, la seule pourtant qui puisse classer ou plutôt nuancer des espèces, qui d'ailleurs portent en commun les mêmes caractères.

LE CRABIER ROUX*

A TÊTE ET QUEUE VERTES.

DOUZIÈME ESPÈCE.

Ardea ludoviciana, Lath., Gmel., Vieill.

Ce crabier n'a guère que seize pouces de longueur; il a le dessus de la tête et la queue d'un vert-sombre; même couleur sur une partie des couvertures de l'aile, qui sont frangées de fauve; les longues plumes minces du dos sont teintes d'un pourpre faible; le cou est roux, ainsi que

* Voyez les planches enluminées, n° 909, sous la dénomination de *Crabier de la Louisiane*.

le ventre, dont la teinte tire au brun. Cette espèce nous a été envoyée de la Louisiane.

LE CRABIER GRIS*
A TÊTE ET QUEUE VERTES.

TREIZIÈME ESPÈCE.

Ardea virescens, Lath., Gmel., Vieill. (1).

Ce crabier, qui nous a été envoyé de Cayenne, a beaucoup de rapports avec le précédent, et tous deux en ont avec le crabier vert, neuvième espèce, sans cependant lui ressembler assez pour n'en faire qu'une seule et même espèce : la tête et la queue sont également d'un vert-sombre, ainsi qu'une partie des couvertures de l'aile ; un gris ardoisé-clair domine sur le reste du plumage.

* Voyez les planches enluminées, n° 908.

(1) Cet oiseau est un mâle adulte de l'espèce du Crabier vert.
DESM. 1829.



P Oudart del.

Lith: de C: Motte.

1. le Bec-ouvert. 2. le Courliri-Courlan.

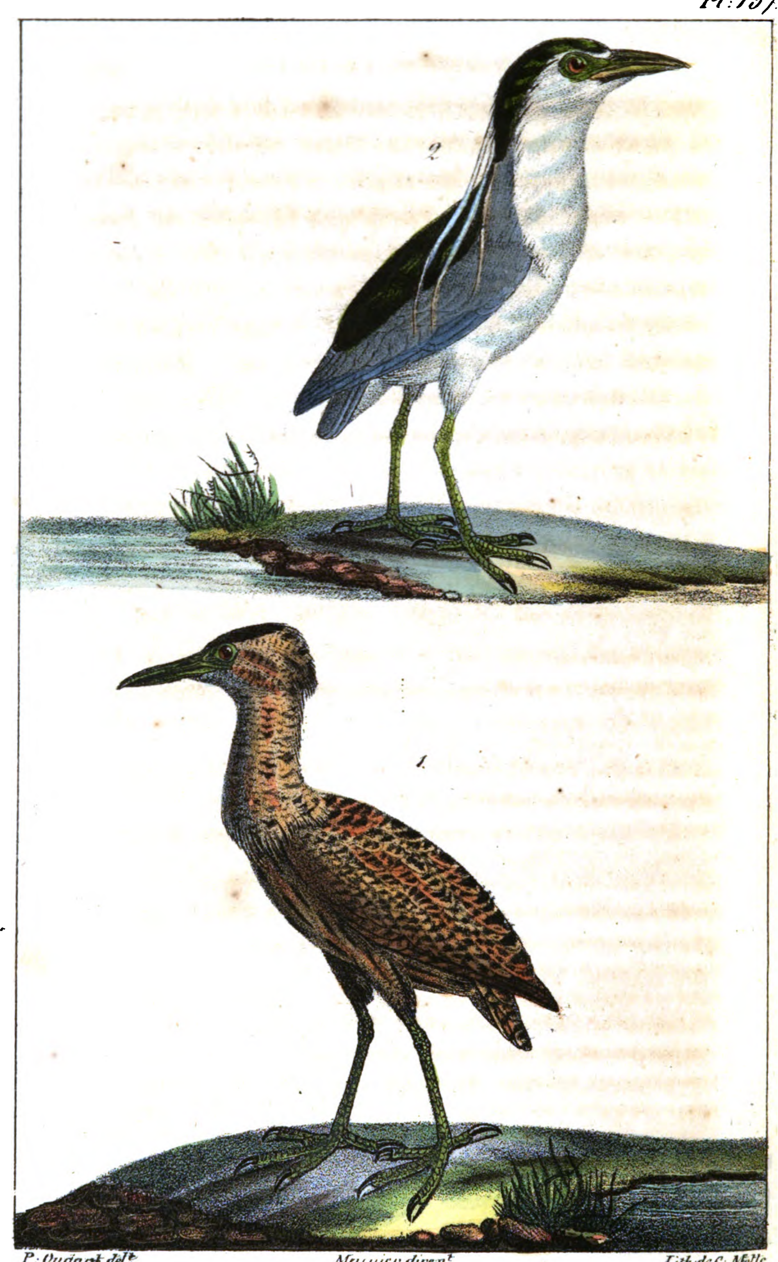
LE BEC-OUVERT.*

Hians ponticeriana, Lacep.; *Anastomus cinereus*, Vieill.; *Ardea ponticeriana*, Linn., Gmel.

Après l'énumération de tous les grands hérons et des petits, sous le nom de crabiers, nous devons placer un oiseau qui, sans être de leur famille, en est plus voisin que d'aucune autre; tous les efforts du nomenclateur tendent à contraindre et à forcer les espèces d'entrer dans le plan qu'il leur trace, et de se renfermer dans les limites idéales qu'il veut placer au milieu de l'ensemble des productions de la nature; mais toute l'attention du naturaliste, doit se porter au contraire à suivre les nuances de la dégradation des êtres et chercher leurs rapports sans préjugé méthodique; ceux qui sont aux confins des genres, et qui échappent à ces règles fautives, qu'on peut appeler *Scholastiques*, s'en trouvent rejetés sous le nom d'*Anomaux;* tandis qu'aux yeux du philosophe, ce sont les plus intéressants et les plus dignes de son attention; ils font, en s'écartant des formes communes, les liaisons et les degrés par lesquels la nature passe à des formes plus éloi-

* Voyez les planches enluminées, n° 932.

gnées; telle est l'espèce à laquelle nous donnons ici le nom de *Bec-ouvert;* elle a des traits qui la rappellent au genre des hérons, et en même temps elle en a d'autres qui l'en éloignent; elle a de plus une de ces singularités ou défectuosités que nous avons déjà remarquées sur un petit nombre d'êtres, reste des essais imparfaits que dans les premiers temps, dut produire et détruire la force organique de la nature. Le nom de *Bec-ouvert* marque cette difformité; le bec de cet oiseau est en effet ouvert et béant sur les deux tiers de sa longueur, la partie du dessus et celle de dessous, se déjetant également en dehors, laissent entre elles un large vide, et ne se rejoignent qu'à la pointe. On trouve cet oiseau aux Grandes-Indes, et nous l'avons reçu de Pondichéry; il a les pieds et les jambes du héron, mais n'en porte qu'à demi le caractère sur l'ongle du doigt du milieu, qui s'élargit bien en dedans en lame avancée, mais qui n'est point dentelé à la tranche; les pennes de ses ailes sont noires; tout le reste du plumage est d'un gris-cendré clair; son bec noirâtre à la racine, est blanc ou jaunâtre dans le reste de sa longueur, avec plus d'épaisseur et de largeur que celui du héron; la longueur totale de l'oiseau, est de treize à quatorze pouces. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles.



P: Oudart del.t Meunier direx.t Lith: de C: Motte

1. Le Butor, 2. Le Bihoreau

LE BUTOR.* (1)

Ardea stellaris, Linn., Gmel., Cuv., Vieill.

Quelque ressemblance qu'il y ait entre les hé-

* Voyez les planches enluminées, n° 789.

(1) En grec, Ἀστεριὰς, Ἐρωδιὸς, Ἀστερίας, Οκνος; en latin, *ardea stellaris*, *botaurus*, *butio* (*inque paludiferis butio bubit aquis*. Aut. Philomelæ); en italien, *trombotto*, *trombone*; dans le Ferrarais et le Boulonais, *terrabuso*; en portugais, *gazola*; en allemand, dans les différents idiomes, *meer-rind*, *los-rind*, *ros-dumpf*, *moss-ochs*, *moss-kou*, *rortrum*, *ross-reigel*, *wasser-ochs*, *erd-bull*; tous noms analogues aux marais et aux roseaux qu'il habite, ou au mugissement qu'il y fait entendre; en suédois, *roer-drum*; en hollandais, *pittoor*; en anglais, *bittern* ou *miredrum* chez les Anglais septentrionaux; en écossais, *buttour*; en breton, *galerand*; en polonais, *bak* ou *bunk*; en illyrien, *bukacz*; en turc, *gelve*.

Butor. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 192, avec une mauvaise figure, qui ressemble plus à un martin-pêcheur qu'à un butor, suivant la remarque d'Aldrovande. — Butor, nommé par aucuns, de nom corrompu, *pittouer*, idem, Portrait d'oiseaux, pag. 42, *b*, avec la même figure. — « Ardea stellaris minor, quam botaurum vel butorium recentiores vocant. » Gesner, Avi., pag. 214, avec une mauvaise figure. — « Ardea stellaris Plinio et Aristoteli. » Idem, Icon. avi., pag. 120. — « Ardea asterias, sive stellaris. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 403, avec une figure fautive. — Jonston, qui le plus souvent n'est qu'un copiste, répète les figures et les notices de Gesner et d'Aldrovande, et donne encore le butor sous les noms de *Gruscriopa* et de *mos-kuw*. — « Ardea stellaris. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 225. — Willughby,

rons et les butors, leurs différences sont si marquées qu'on ne peut s'y méprendre; ce sont en effet deux familles distinctes et assez éloignées, pour ne pouvoir se réunir ni même s'allier. Les butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu, et le cou très-fourni de plumes, ce qui le fait paraître beaucoup plus gros que celui des hérons. Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le butor est moins stupide que le héron, mais il est

---

Ornithol., pag. 207. — Rai, Synops. avi., pag. 100, n° *a*, 11. — Sibbald., Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 18. — Klein, Avi., pag. 125, n° 4. — Mus. Worm., pag. 307. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 16, avec une très-mauvaise figure, tab. 6. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° 5. Idem, Onomazt., pag. 103, n° 5. — « Botaurus ornithologis, « aliis butio. » — Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 273. — « Botaurus, « ardea palustris vel arundinum. » Idem, Auctuar., pag. 368. — « The « bittern. » Brit. Zool., pag. 117. — « Der grosse rohrdomel. » Frisch, tom. II, divis. 12, sect. 1, pl. 12. — « Ardea pallida, pennis in dorso « fulvis. » Barrère, Ornithol., clas. 4, Gen. 1, Sp. 2. — « Ardea capite « læviusculo, supra testacea maculis transversis, subtus pallidior ma« culis oblongis fuscis.... Ardea stellaris. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 16. — « Ardea vertice nigro; pectore pallido maculis lon« gitudinalibus nigricantibus. » Idem, Fauna Suec., n° 134. — « Ardea « stellaris, danis, kordrum. » Brunnich., Ornithol. borealis, n° 155. — « Ardea supernè rufescente et nigro varia, infernè dilute fulva ma« culis longitudinalibus, nigricantibus variegata; vertice nigricante, collo « supernè nigricante, infernè fusco transversim striato; pennis in colli « inferioris imâ parte longissimis; uropygio fulvo nigricante transver« sim striato; rectricibus binis intermediis nigricantibus, rufescente « marginatis, lateralibus fulvis, maculis nigricantibus variegatis; rostro « fusco, infernè viridescente; pedibus viridi-flavicantibus... Botaurus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 444.

encore plus sauvage ; on ne le voit presque jamais ; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs ; il se tient de préférence sur les grands étangs environnés de bois ; il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leur abri du vent et de la pluie, également caché pour le chasseur qu'il craint, et pour la proie qu'il guette, il reste des jours entiers dans le même lieu et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction, au lieu que le héron plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir ; c'est alors que les chasseurs l'attendent au bord des marais couverts de roseaux où il vient s'abattre ; le butor, au contraire, ne prend son vol à la même heure, que pour s'élever et s'éloigner sans retour ; ainsi ces deux oiseaux, quoique habitants des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willughby, que le butor prend son essor pour voyager ou du moins pour changer de domicile ; on le prendrait dans son vol, pour un héron, si de moment à moment il ne faisait entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, cōb, cōb ; et ce cri quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de Butor ; *Bo-*

taurus, quasi boatus tauri (1); c'est une espèce de mugissement hĭ-rhōnd qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue; la plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet: pourrait-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent du tendre amour? mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusque dans l'expression du désir; et ce butor une fois satisfait, fuit sa femelle ou la repousse, lors même qu'elle le recherche avec empressement (2), et sans que ses avances aient aucun succès après une première union presque momentanée; aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. « Il m'est souvent arrivé, « dit M. Hébert, de faire lever en même temps « deux de ces oiseaux; j'ai toujours remarqué qu'ils « partaient à plus de deux cents pas l'un de l'au- « tre, et qu'ils se posaient à égale distance. » Cependant il faut croire que les accès du besoin et les approches instantanées se répètent peut-être à d'assez grands intervalles, s'il est vrai que le

(1) « Botaurus, quòd boatum tauri edat. » Willughby.

(2) Suivant M. Salerne (Ornithol., pag. 313), c'est la femelle qui fait seule tous les frais de l'amour, de l'éducation et du ménage, tant est grande la paresse du mâle. « C'est elle qui le sollicite et l'invite à l'amour « par les fréquentes visites qu'elle lui fait, et par l'abondance de vivres « qu'elle lui apporte. » Mais toutes ces particularités prises d'un ancien discours moral (Discours de M. de la Chambre, sur l'*amitié*) ne sont apparemment que le roman de l'oiseau.

butor mugisse tant qu'il est en amour (1); car ce mugissement commence au mois de février (2), et on l'entend encore au temps de la moisson. Les gens de la campagne disent que pour faire ce cri mugissant, le butor plonge le bec dans la vase; le premier ton de ce bruit énorme ressemble en effet à une forte aspiration, et le second à une expiration retentissante dans une cavité (3); mais ce fait supposé est très-difficile à vérifier, car cet oiseau est toujours si caché qu'on ne peut le trouver ni le voir de près; les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part, qu'en traversant les roseaux, souvent dans l'eau jusqu'au-dessus du genou.

A toutes ces précautions pour se rendre invisible et inabordable, le butor semble ajouter une

---

(1) « Nec diutius mugit quàm libidine tentatur. » Willughby.

(2) *Nota.* C'est sûrement des cris du butor dont il s'agit dans le passage des problèmes d'Aristote (sect. II, xxxv), où il parle de ce mugissement pareil à celui d'un taureau, qui se fait entendre au printemps du fond des marais, et dont il cherche une explication physique dans des vents emprisonnés sous les eaux et sortant des cavernes; le peuple en rendait des raisons superstitieuses, et ce n'était réellement que le cri d'un oiseau.

(3) *Nota.* Aldrovande a cherché quelle était la conformation de la trachée-artère relativement à la production de ce son extraordinaire: plusieurs oiseaux d'eau, à voix éclatante, comme le cygne, ont un double larynx; le butor, au contraire, n'en a point, mais la trachée, à sa bifurcation, forme deux poches enflées, dont les anneaux de la trachée ne garnissent qu'un côté; l'autre est recouvert d'une peau mince, expansible, élastique; c'est de ces poches enflées que l'air retenu se précipite en mugissant.

ruse de défiance ; il tient sa tête élevée, et comme il a plus de deux pieds et demi de hauteur, il voit par-dessus les roseaux sans être aperçu du chasseur ; il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne, et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui a fait donner par Aristote le surnom de *Paresseux* (1); tout son mouvement se réduit en effet à se jeter sur une grenouille ou un petit poisson qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Le nom d'*Asterias* ou de *Stellaris*, donné au butor par les anciens, vient, suivant Scaliger, de ce vol du soir par lequel il s'élance droit en haut vers le ciel, et semble se perdre sous la voûte étoilée : d'autres tirent l'origine de ce nom des taches dont est semé son plumage, lesquelles néanmoins sont disposées plutôt en pinceaux qu'en étoiles ; elles chargent tout le corps de mouchetures ou hachures noirâtres ; elles sont jetées transversalement sur le dos, dans un fond brun-fauve ; et tracées longitudinalement sur un fond blanchâtre au-devant du cou, à la poitrine et au ventre ; le bec du butor est de la même forme

---

(1) Hist. anim., lib. IX, cap. 18. « Le butor cheminant va plus lentement qu'on ne saurait dire, et est appelé par Aristote, *Lourd et Paresseux ;* et était aussi nommé *Phoix*, d'un esclave paresseux nommé *Phoix*, qui fut transformé en butor ; encore pour aujourd'hui le vulgaire se ressent de son antiquité sur ce passage, qu'en injuriant un homme paresseux, pense l'outrager de le nommer *Butor*. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 193.

que celui du héron; sa couleur, comme celle des pieds est verdâtre; son ouverture est très-large, il est fendu fort au-delà des yeux; tellement qu'on les dirait situés sur la mandibule supérieure; l'ouverture de l'oreille est grande; la langue courte et aiguë, ne va pas jusqu'à moitié du bec, mais la gorge est capable de s'ouvrir à y loger le poing (1); ses longs doigts s'accrochent aux roseaux et servent à le soutenir sur leurs débris flottants (2), il fait grande capture de grenouilles; en automne, il va dans les bois chasser aux rats, qu'il prend fort adroitement, et avale tout entiers (3); dans cette saison il devient fort gras (4); quand il est pris il s'irrite (5), se défend, et en veut surtout aux yeux (6); sa chair doit être de mauvais goût, quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même temps que celle du héron faisait un mets distingué (7).

(1) « Gula sub rostro in immensum dilatatur, ut vel pugnum admittat. » Willughby, pag. 208.

(2) La grande longueur des ongles, et particulièrement de celui de derrière est remarquable, Aldrovande dit que de son temps on s'en servait en forme de cure-dent.

(3) « In ventriculo murium pili et ossiculi inventi. » Willughby, Ornithol., pag. 208.

(4) Schwenckfeld, pag. 225.

(5) « Irritata mire inflatur ac intumescit, rostroque se munit. » Schwenck., ibid.

(6) « Cet oiseau a cela de particulier, qu'il essaie toujours à crever « les yeux; pour laquelle chose les paysans qui en prennent, les voulant « garder en vie, les tiennent toujours ciglés. » Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 193.

(7) Belon.

Les œufs du butor sont gris-blancs verdâtres; il en fait quatre ou cinq, pose son nid au milieu des roseaux, sur une touffe de joncs, et c'est assurément par erreur, et en confondant le héron et le butor, que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres (1); ce naturaliste paraît se tromper également en prenant le butor pour l'*Onocrotale* de Pline, quoique distingué d'ailleurs, dans Pline même, par des traits assez reconnaissables. Au reste, ce n'est que par rapport à son mugissement si *gros*, suivant l'expression de Belon, *qu'il n'y a bœuf qui pût crier si haut*, que Pline a pu appeler le butor *un petit oiseau*, si tant est qu'il faille, avec Belon, appliquer au butor le passage de ce naturaliste, où il parle de l'oiseau *Taurus*, qui se trouve, dit-il, dans le territoire d'Arles, et fait entendre *des mugissements pareils à ceux d'un bœuf* (2).

Le butor se trouve partout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite; on le connaît dans la plupart de nos provinces; il n'est pas rare en Angleterre (3), et assez fréquent en Suisse (4) et en Autriche (5); on le voit aussi en

(1) Gesner ne connaît pas mieux sa nichée, quand il dit qu'on y trouve douze œufs.

(2) « Est quæ boum mugitus imitetur, in Arelatensi agro; taurus appellata, alioqui parva. » Plin., lib. X, cap. 57.

(3) British Zoology, pag. 105.

(4) Gesner.

(5) Elench. austr. 348.

Silésie (1), en Danemarck (2), en Suède (3). Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées méridionales; mais il paraît que notre butor moins dur que le héron, ne supporte pas nos hivers, et qu'il quitte le pays quand le froid devient trop rigoureux; d'habiles chasseurs nous assurent ne l'avoir jamais rencontré aux bords des ruisseaux ou des sources dans le temps des grands froids; et s'il lui faut des eaux tranquilles et des marais, nos longues gelées doivent être pour lui une saison d'exil. Willughby semble l'insinuer et regarder son vol élancé après le coucher du soleil en automne, comme un départ pour des climats plus chauds.

Aucun observateur ne nous a donné de meilleurs renseignements que M. Baillon, sur les habitudes naturelles de cet oiseau; voici l'extrait de ce qu'il a bien voulu m'en écrire.

« Les butors se trouvent dans presque toutes « les saisons de l'année à Montreuil-sur-mer, et « sur les côtes de Picardie, quoiqu'ils soient « voyageurs; on les voit en grand nombre dans le « mois de décembre, quelquefois une seule pièce « de roseaux en cache des douzaines.

« Il y a peu d'oiseaux qui se défendent avec

---

(1) Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 225.

(2) Brunnich., Ornithol. boreal.

(3) Fauna Suecica.

« autant de sang-froid; il n'attaque jamais, mais « lorsqu'il est attaqué, il combat courageusement « et se bat bien, sans se donner beaucoup de « mouvements. Si un oiseau de proie fond sur lui, « il ne fuit pas; il l'attend debout et le reçoit sur « le bout de son bec qui est très-aigu; l'ennemi « blessé s'éloigne en criant. Les vieux buzards n'at- « taquent jamais le butor, et les faucons communs « ne le prennent que par derrière et lorsqu'il vole; « il se défend même contre le chasseur qui l'a « blessé, au lieu de fuir il l'attend, lui lance dans « les jambes des coups de bec si violents, qu'il « perce les bottines et pénètre fort avant dans les « chairs; plusieurs chasseurs en ont été blessés « grièvement; on est obligé d'assommer ces oi- « seaux, car ils se défendent jusqu'à la mort.

« Quelquefois, mais rarement le butor se ren- « verse sur le dos, comme les oiseaux de proie, « et se défend autant des griffes qu'il a très- « longues, que du bec; il prend cette attitude « lorsqu'il est surpris par un chien.

« La patience de cet oiseau égale son courage, « il demeure pendant des heures entières, im- « mobile, les pieds dans l'eau et caché par les « roseaux; il y guette les anguilles et les gre- « nouilles; il est aussi indolent et aussi mélanco- « lique que la cigogne : hors le temps des amours « où il prend du mouvement et change de lieu, « dans les autres saisons on ne peut le trouver « qu'avec des chiens. C'est dans les mois de fé-

« vrier et de mars, que les mâles jettent le matin
« et le soir, un cri qu'on pourrait comparer à
« l'explosion d'un fusil d'un gros calibre; les
« femelles accourent de loin à ce cri, quelquefois
« une douzaine entoure un seul mâle, car dans
« cette espèce, comme dans celle des canards, il
« existe plus de femelles que de mâles; ils piaffent
« devant elles et se battent contre les mâles qui
« surviennent. Ils font leurs nids presque sur l'eau,
« au milieu des roseaux, dans le mois d'avril; le
« temps de l'incubation est de vingt-quatre à
« vingt-cinq jours; les jeunes naissent presque
« nus, et sont d'une figure hideuse, ils semblent
« n'être que cou et jambes; ils ne sortent du nid,
« que plus de vingt jours après leur naissance;
« le père et la mère les nourrissent, dans les pre-
« miers temps, de sangsues, de lézards et de frai
« de grenouilles, et ensuite des petites anguilles;
« les premières plumes qui leur viennent sont
« rousses, comme celles des vieux; leurs pieds et
« le bec sont plus blancs que verts. Les buzards,
« qui dévastent les nids de tous les autres oiseaux
« de marais, touchent rarement à celui du butor;
« le père et la mère y veillent sans cesse, et le
« défendent; les enfants n'osent en approcher,
« ils risqueraient de se faire crever les yeux.

« Il est facile de distinguer les butors mâles, par
« la couleur et par la taille, étant plus beaux,
« plus roux et plus gros que les femelles; d'ail-

« leurs ils ont les plumes de la poitrine et du cou « plus longues.

« La chair de cet oiseau, surtout celle des ailes « et de la poitrine, est assez bonne à manger, « pourvu que l'on en ôte la peau, dont les vais- « seaux capillaires sont remplis d'une huile âcre « et de mauvais goût, qui se répand dans les « chairs par la cuisson, et lui donne alors une « forte odeur de marécage. »

OISEAUX
DE L'ANCIEN CONTINENT
QUI ONT RAPPORT
AU BUTOR.

LE GRAND BUTOR.(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea Botaurus, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

GESNER est le premier qui ait parlé de cet oi-

(1) « Ardea stellaris major. » Gesner, Avi., pag. 218, avec une mauvaise figure répétée. Icon. avi., pag. 119. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 408, avec la figure prise de Gesner; et page 410, une figure plus reconnaissable, sous le nom de *Ardea stellaris major, sive rubra cirrata*. — Willughby, Ornithol., pag. 208. — Rai, Synops. avi., pag. 100, n° 13. — Jonston, Avi., pag. 105, sous le nom de *Ardea stellaris major;* et tab. 50, sous celui de *Ardea cinerea alba.* — « Ardea maxima « lutescens, maculis nigris sagittatis densissime aspersa. » Barrère, Ornithol., clas. 4, Gen. 1, Sp. 1. — « Ardea cristata maculosa fusca. » Idem, ibid., clas. 4, Gen. 1, Sp. 3. — « Ardea cristata supernè cinereo fusca, « infernè rufa; vertice et cristâ nigris; collo ad latera rufo; tæniâ lon- « gitudinali nigrâ notato, inferiore albo, maculis longitudinalibus nigris « et albo rufescentibus vario; pennis in colli inferioris imâ parte lon- « gissimis; rectricibus cinereo fuscis; rostro flavicante; pedibus fuscis... « Botaurus major. » Brisson, Ornithol., tome V, page 455.

seau, dont l'espèce nous paraît faire la nuance entre la famille des hérons et celle des butors; les habitants des bords du lac Majeur en Italie, l'appellent *Ruffey*, suivant Aldrovande; il a le cou roux avec des taches de blanc et de noir; le dos et les ailes sont de couleur brune, et le ventre est roux; sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est au moins de trois pieds et demi, et jusqu'aux ongles de plus de quatre pieds; le bec a huit pouces, il est jaune ainsi que les pieds: la figure dans Aldrovande, présente une huppe, dont Gesner ne parle pas; mais il dit que le cou est grêle, ce qui semble indiquer que cet oiseau n'est pas un franc butor; aussi Aldrovande remarque-t-il que cette espèce paraît mélangée de celles du héron gris et du butor, et qu'on la croirait métive de l'une et de l'autre, tant elle tient du héron gris par la tête, les taches de la poitrine, la couleur du dos et des ailes et la grandeur, en même temps qu'elle ressemble au butor par les jambes et par le reste du plumage, à l'exception qu'il n'est point tacheté.

LE PETIT BUTOR.(1)

SECONDE ESPÈCE.

Ardea Marsiglii, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

CETTE petite espèce de butor, vue sur le Danube par le comte Marsigli, a le plumage roussâtre, rayé de petites lignes brunes; le devant du cou blanc et la queue blanchâtre; son bec n'a pas trois pouces de long; en jugeant, par cette longueur du bec, de ses autres dimensions que Marsigli ne donne pas, et en les supposant proportionnelles, ce butor doit être le plus petit de tous ceux de notre continent.

Au reste, nous devons observer que Marsigli paraît se contredire sur les couleurs de cet oiseau, en l'appelant *Ardea viridi-flavescens*.

(1) « Ardea viridi flavescens, nova species. » Marsigl., Danub., tom. V, pag. 22, avec une figure mal coloriée, tab. 9. — Klein, Avi., pag. 124, n° 3. — « Ardea rufescens, fusco striata; gutture et collo inferiore can- « didis : rectricibus albicantibus; rostro superiùs obscure fusco, infernè « flavo; pedibus fuscis.... Botaurus minor. » Brisson, Ornithol., tome V, page 452.

(2) Selon M. Meyer, cet oiseau ne différerait pas spécifiquement du Crabier de Mahon, décrit ci-avant, page 265. DESM. 1829.

LE BUTOR BRUN RAYÉ.(1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea danubialis, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

C'EST encore ici un oiseau du Danube; Marsigli le désigne par le nom de *Butor brun*, et le regarde comme faisant une espèce particulière; il est aussi petit que le précédent; tout son plumage est rayé de lignes brunes, noires et roussâtres, mêlées confusément, de manière qu'il en résulte en gros une couleur brune.

(1) « Ardea fusca, nova species. » Marsigl., Danub., tom. V, pag. 24, avec une figure qui paraît assez bonne, tab. 10. — « Ardea lineolis fuscis, « nigris et rufescentibus striata : collo inferiore et pectore albicantibus; « rectricibus fusco, nigro et rufescente striatis; rostro superiùs fusco, « infernè flavo, pedibus griseis, lineolis atris notatis... Botaurus striatus. » Brisson, Ornithól., tome V, page 454.

(2) M. Cuvier rapporte cette espèce à celle du Blongios, *Ardea minuta*, décrite ci-avant, page 270. DESM. 1829.

LE BUTOR ROUX.[1]

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea soloniensis, Lath., Linn., Gmel.

Tout le plumage de ce butor est d'une couleur uniforme, roussâtre-claire sous le corps, et plus foncée sur le dos; les pieds sont bruns, et le bec est jaunâtre; Aldrovande dit que cette espèce lui a été envoyée d'Épidaure, et il y réunit celle d'un jeune butor, pris dans les marais près de Bologne, qui même n'avait pas encore les couleurs de l'âge adulte : il ajoute que cet oiseau lui a paru appartenir de plus près aux butors qu'aux hérons. Au reste, il se pourrait, suivant la conjecture de M. Salerne, que ce fût cette même petite espèce de butor qui se voit quelquefois en Sologne, et

(1) « Ardeæ stellaris tertium genus. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 410, avec une figure qui paraît assez bonne, pag. 411. — Willughby, Ornithol., pag. 208. — Rai, Synops. avi., pag. 100, n° 12. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 18, avec une figure inexacte, tab. 7. — « Ardea supernè nigricans, infernè rufescens; vertice nigro; collo « ferrugineo; uropygio albo; rectricibus nigricantibus; rostro supernè « nigricante infernè corneo colore tincto; pedibus fuscis.... Botaurus « rufus. » Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 458.

que l'on y connaît sous le nom de *Quoimeau* (1). Marsigli place aussi sur le Danube cette espèce qui est la troisième d'Aldrovande, et les auteurs de l'Ornithologie italienne disent qu'elle est naturelle au pays de Bologne (2).

Il paraît qu'elle se trouve aussi en Alsace, car M. le docteur Hermann nous a mandé qu'il avait eu un de ces butors roux, qui a constamment refusé toute nourriture, et s'est laissé mourir d'inanition; il ajoute que malgré ses longues jambes, ce butor montait sur un petit arbre dont il pouvait embrasser la tige en tenant le bec et le cou verticalement et dans la même ligne (3).

(1) Histoire des Oiseaux de Salerne, page 313.

(2) « Sgarza stellare rossiccia. » Gerini, tom. IV, pag. 50.

(3) Extrait d'une lettre de M. le docteur Hermann, à M. de Montbeillard, datée de Strasbourg, le 22 septembre 1779.

LE PETIT BUTOR DU SÉNÉGAL.*

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea senegalensis, Lath., Linn., Gmel.

Nous rapporterons aux butors, l'oiseau donné dans nos planches enluminées, sous le nom de petit *Héron du Sénégal*, qui en effet paraît à son cou raccourci et bien garni de plumes, être un butor plutôt qu'un héron; il est aussi d'une très-petite espèce, puisqu'il n'a pas plus d'un pied de longueur. Il est assez exactement représenté dans la planche, pour que l'on n'ait pas besoin d'une autre description.

* Voyez les planches enluminées, n° 315.

LE POUACRE,

OU

BUTOR TACHETÉ.(1)

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea Gardeni, Gmel., Vieill.; *Ardea Nycticorax*, Var., Meyer, Cuv., Kulh; *Ardea maculata*, Frisch, Linn., Gmel. (2).

Les chasseurs ont donné le nom de *Pouacre* à cet oiseau; sa grosseur est celle d'une corneille, et il a plus de vingt pouces du bec aux ongles; tout le fond de son plumage est brun, foncé aux pennes de l'aile, clair au-devant du cou et au-dessous du corps; parsemé sur la tête, le dessus du cou, du dos et sur les épaules, de petites taches blanches, placées à l'extrémité des plumes;

(1) *Der swartze reiger*. Frisch, vol. II, divis. 12, sect. 1, pl. 9. — « Ardea fusca, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; supernè albo punc- « tulata; rectricibus fuscis; spatio rostrum inter et oculos nudo vires- « cente; rostro supernè fusco, infernè flavo-virescente; pedibus fusco- « virescentibus..... Botaurus nævius. » Brisson, Ornithol., tome V, page 462.

(2) Selon M. Meyer, les *Ardea grisea*, *maculata* et *badia* de Gmelin, se rapportent à différents états du Bihoreau. Desm. 1829.

chaque penne de l'aile est aussi terminée par une tache blanche.

Nous lui rapporterons le *Pouacre de Cayenne*, représenté dans nos planches enluminées *n*° 939, qui paraît n'en différer qu'en ce que le fond du plumage sur le dos est plus noirâtre, et que le devant du corps est tacheté de pinceaux bruns, sur fond blanchâtre; légères différences qui ne paraissent pas caractériser assez une diversité d'espèce entre ces oiseaux, d'autant plus que la grandeur est la même.

OISEAUX
DU NOUVEAU CONTINENT
QUI ONT RAPPORT
AU BUTOR.

L'ÉTOILÉ.(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Ardea virescens, var. γ, Linn., Gmel. (2).

Cet oiseau est le *Butor brun de la Caroline* de

(1) *Brown bittern.* Catesby, Carolin., tom. I, pag. 78, avec une belle figure. — *Small bittern.* Sloane Jamaïc., pag. 315, n° 5. — Rai, Synops. avi., pag. 189, n° 4. — « Ardea minor, sub-fusco grisea, cruribus brevioribus. » Browne, Hist. nat. of Jamaïc., pag. 478. — « Ardea fusca. » Klein, Avi., pag. 124, n. 8. — « Ardea fusca, supernè saturatiùs, infernè dilutiùs; alis supernè albo punctulatis, rectricibus cinereo cærulescentibus, spatio rostrum inter et oculos nudo, et rostro inferiore viridibus, rostro superiore nigro-virescente; pedibus flavo-virescentibus.... Botaurus Americanus nævius. » Brisson, Ornithol., tome V, page 464.

(2) Cet oiseau ne paraît être qu'une simple variété du Crabier vert de Buffon, *Ardea virescens*. Desm. 1829.

Catesby, il se trouve aussi à la Jamaïque, et nous lui donnons le nom d'*Étoilé*, parce que son plumage entièrement brun, est semé sur l'aile de quelques taches blanches jetées comme au hasard dans cette teinte obscure; ces taches lui donnent quelque rapport avec l'espèce précédente; il est un peu moins grand que le butor d'Europe; il fréquente les étangs et les rivières loin de la mer, et dans les endroits les plus élevés du pays. Outre cette espèce, qui paraît répandue dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, il paraît qu'il en existe une autre vers la Louisiane, plus semblable à celle d'Europe (1).

(1) « Les butors sont des oiseaux aquatiques qui vivent de poisson; « ils ont le bec très-gros; ils sont connus en France, ainsi je n'en dirai « rien davantage. » Le Page Dupratz, Histoire de la Louisiane, tome II, page 218.

LE BUTOR JAUNE DU BRÉSIL.[1]

SECONDE ESPÈCE.

Ardea flava, Lath., Linn., Gmel., Vieill.

PAR les proportions même que Marcgrave donne à cet oiseau, en le rapportant aux hérons, on juge que c'est plutôt un butor qu'un héron; la grosseur du corps est celle d'un canard; le cou est long d'un pied; le corps, de cinq pouces et demi; la queue, de quatre; les pieds et la jambe, de plus de neuf; tout le dos avec l'aile, est en plumes brunes lavées de jaune; les pennes de l'aile sont mi-parties de noir et de cendré, et coupées transversalement de lignes blanches; les longues plumes pendantes de la tête et du cou,

(1) « Alia ardeæ species. » Marcgrave, Hist. Nat. Brasil., pag. 210. — Jonston, Avi., pag. 143. — « Ardea Brasiliensis, stellari similis « Marcgravii. » — Willughby, Ornithol., page 209. — « Ardea Brasi- « liensis, cinereæ similis Marcgravii. » Rai, Synops. avi, pag. 101, n° 16. — « Ardea supernè fusca, rufescente striata, infernè alba fusco « striata; marginibus pennarum rufescentibus; capite et collo superiore « rufescentibus, nigro striatis; rectricibus partim nigris, partim cine- « reis, albo transversim striatis; rostro superius fusco, in exortu et in- « fernè flavo-virescente; pedibus obscurè griseis.... Botaurus Brasi- « liensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 460.

sont d'un jaune-pâle, ondé de noir; celles du bas du cou, de la poitrine et du ventre, sont d'un blanc ondé de brun et frangées de jaune à l'entour. Nous remarquerons comme chose singulière, qu'il a le bec dentelé vers la pointe tant en bas qu'en haut.

LE PETIT BUTOR DE CAYENNE.*

TROISIÈME ESPÈCE.

Ardea undulata, Lath., Linn., Gmel.

Ce petit butor n'a guère qu'un pied ou treize pouces de longueur; tout son plumage, sur un fond gris-roussâtre, est tacheté de brun-noir par petites lignes transversales très-pressées, ondulantes et comme vermiculées en forme de zigzags et de pointes au bas du cou, à l'estomac et aux flancs; le dessus de la tête est noir; le cou très-fourni de plumes, paraît presque aussi gros que le corps.

* Voyez les planches enluminées, n° 763.

LE BUTOR [1]

DE LA BAIE D'HUDSON.

QUATRIÈME ESPÈCE.

Ardea stellaris, Var., Lath., Gmel.; *Ardea Mokoho*, Vieill. (2).

LA livrée commune à tous les butors, est un plumage fond roux ou roussâtre plus ou moins haché et coupé de lignes et de traits bruns ou noirâtres; et cette livrée se retrouve dans le butor de la baie d'Hudson; il est moins gros que celui d'Europe; sa longueur, du bec aux ongles, n'est guère que de deux pieds six pouces.

(1) *Bittern from Hudson's bay*. Edwards, History of Birds, tom. III, pag. et pl. 136. — « Ardea supernè rufescens, nigricante transversim « striata, infernè candicans, maculis longitudinalibus rufescentibus, nigro « aspersis, varia; vertice nigricante; collo inferiore albo, maculis lon- « gitudinalibus rufescentibus, nigro marginatis, vario; pennis in colli « inferioris imâ parte longissimis; rectricibus rufescentibus, nigricante « transversim striatis; rostro superius et apice nigricante, infernè luteo; « pedibus flavis..... Botaurus freti Hudsonis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 449.

(2) Cet oiseau est considéré comme appartenant à une espèce différente de celle du Butor, par M. Vieillot. DESM. 1829.

L'ONORÉ.*

CINQUIÈME ESPÈCE.

Ardea tigrina, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (1).

Nous plaçons à la suite des butors du nouveau continent, les oiseaux nommés *Onorés*, dans nos planches enluminées. Ce nom se donne à Cayenne, à toutes les espèces de hérons; cependant les onorés dont il s'agit ici nous paraissent se rapporter de beaucoup plus près à la famille du butor; ils en ont la forme et les couleurs, et n'en diffèrent qu'en ce que leur cou est moins fourni de plumes quoique plus garni et moins grêle que le cou des hérons. Ce premier onoré est presque aussi grand, mais un peu moins gros que le butor d'Europe; tout son plumage est agréablement marqueté et largement coupé par bandes noires transversales, en zigzags, sur fond roux au-dessus du corps et gris blanc au-dessous.

* Voyez les planches enluminées, n° 790, sous la dénomination d'*Onoré de Cayenne*.

(1) L'onoré est rangé, par M. Vieillot, dans la division des Hérons proprement dits, et non dans celle des Butors. Desm. 1829.

L'ONORÉ RAYÉ.*

SIXIÈME ESPÈCE.

Ardea lineata, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (1).

CETTE espèce est un peu plus grande que la précédente, et la longueur de l'oiseau est de deux pieds et demi; les grandes pennes de l'aile et la queue sont noires; tout le manteau est joliment ouvragé par de petites lignes très-fines de roux, de jaunâtre et de brun, qui courent transversalement en ondulant et formant des demi-festons; le dessus du cou et la tête sont d'un roux-vif, coupé encore de petites lignes brunes; le devant du cou et du corps est blanc, légèrement marqué de quelques traits bruns.

Ces deux espèces d'onorés nous ont été envoyées par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne; ils se cachent dans les ravines creusées par les eaux dans les savanes, et ils fréquentent le bord des rivières; pendant les sécheresses ils

* Voyez les planches enluminées, n° 860.

(1) M. Vieillot range encore cet oiseau parmi les hérons proprement dits. DESM. 1829.

se tiennent fourrés dans les herbes épaisses; ils partent de très-loin, et on n'en trouve jamais deux ensemble; lorsque l'on en blesse un, il ne faut l'approcher qu'avec précaution, car il se met sur la défensive, en retirant le cou et frappant un grand coup de bec, et cherchant à le diriger dans les yeux; les habitudes de l'onoré sont les mêmes que celles de nos hérons.

M. de la Borde a vu un onoré privé ou plutôt captif dans une maison; il y était continuellement à l'affût des rats; il les attrapait avec une adresse supérieure à celle des chats; mais quoiqu'il fût depuis deux ans dans la maison, il se tenait toujours dans des endroits cachés, et quand on l'approchait il cherchait, d'un air menaçant, à fixer les yeux. Au reste, l'une et l'autre espèce de ces onorés paraissent être sédentaires chacune dans leur contrée, et toutes deux sont assez rares.

L'ONORÉ DES BOIS.[1]

SEPTIÈME ESPÈCE.

Ardea brasiliensis, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

On appelle ainsi cette espèce à la Guyane; nous lui laissons cette dénomination suivant notre usage de conserver aux espèces étrangères, le nom qu'elles portent dans leur pays natal, puisque c'est le seul moyen pour les habitants de les reconnaître, et pour nous de les leur demander. Celle-ci se trouve à la Guyane et au Brésil; Marc-

(1) *Soco Brasiliensibus*. Marcgrave, Hist. nat. Brasil., pag. 199, avec une figure peu exacte. — Jonston, Avi., pag. 136. — Willughby, Ornithol., pag. 209. — Rai, Synops. avi., pag. 100, nº 14. — *Çocoi tertius*. Pison, Hist. nat., pag. 90, avec la figure empruntée de Marcgrave. — *Ardea sylvatica coloris ferruginei* : Onoré des bois par les Français de la Guyane. Barrère, France équinox., pag. 125. — « Ardea « Americana, sylvatica, coloris ferruginei. » Idem, Ornithol., clas. 4, Gen. 1, Sp. 14. — « Ardea subfusca major, collo et pectore albo un- « datis. » Browne, Nat. Hist. of Jamaïc., pag. 478. — « Ardea nigricans, « flavescente punctulata; capite et collo superiore fuscis, nigro punctu- « latis; collo inferiore albo, maculis longitudinalibus nigris fuscis vario: « rectricibus nigricantibus; rostro nigro; pedibus fuscis.... Ardea Bra- « siliensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 441.

(2) Autre espèce de héron de la division des Hérons proprement dits, selon M. Vieillot. Desm. 1829.

grave la comprend sous le nom générique de *Soco*, avec les hérons : mais elle nous paraît avoir beaucoup de rapport aux deux espèces précédentes d'onorés, et par conséquent aux butors; le plumage est, sur le dos, le croupion, les épaules, d'un noirâtre tout pointillé de jaunâtre : et ce qui n'est pas ordinaire, ce plumage est le même sur la poitrine, le ventre et les côtés; le dessus du cou est d'un blanc mêlé de taches longitudinales, noires et brunes : Marcgrave dit que le cou est long d'un pied, et que la longueur totale du bec aux ongles est d'environ trois pieds.

LE BIHOREAU.*[1]

Ardea Nycticorax, Lath., Linn., Gmel., Vieill. (2).

La plupart des naturalistes ont désigné le biho-

* Voyez les planches enluminées, n° 758 le mâle, et n° 759 la femelle.

(1) En allemand, *nacht-rab, bundter-reger, schild-reger;* en anglais, *night-raven;* en flamand, *quack;* en vieux français, *roupeau.*

Bihoreau, *ou* Roupeau, espèce de héron. Belon, Hist. nat. des Ois., pag. 197, avec une mauvaise figure, page 198. — Bihoreau, Roupeau, idem, Portraits d'oiseaux, page 44, *a*, avec la même figure. — *Nycticorax*. Gesner, Avi., pag. 627, avec une très-mauvaise figure; la même, Icon. avi., pag. 18. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 271, avec la figure prise de Gesner, pag. 272. — Jonston, Avi., pag. 95, avec la même figure tab. 20. — Sibbald., Scot. illust., part. II, lib. 3, pag. 15. — Charleton, Exercit., pag. 79, n° 9. Idem, Onomazt., pag. 71, n° 9. — *Ardea varia*. Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 226. — *Ardea varia Schwenkfeldii; corvus nocturnus agricolæ*. Klein, Avi., pag. 123, n° 5. — *Ardea cinerea minor*. Jonston, Avi., pag. 103, avec la figure empruntée d'Aldrovande, tab. 50. — Rai, Synops. avi., pag. 99, n° 3. — Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 364. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 10, avec une très-mauvaise figure, tab. 3. — *Ardea cinerea minor, germanis Nycticorax*. Willughby, Ornithol., pag. 204. — *Ardea cirrata, alba, dorso nigro*. Barrère, Ornithol., clas. 4, Gen. 1, Sp. 7. — *Ardea cristâ occipitis tripenni dependente; dorso nigro, abdo-*

(2) Le bihoreau est, dans le genre des Hérons, le type d'une petite division d'oiseaux caractérisés par quelques plumes grêles et raides implantées dans l'occiput. DESM. 1829.



reau sous le nom de *Corbeau de nuit* (*Nycticorax*); et cela d'après l'espèce de croassement étrange, ou plutôt de râlement effrayant et lugubre qu'il fait entendre pendant la nuit (1); c'est le seul rapport que le bihoreau ait avec le corbeau, car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps; mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni; la tête plus grosse; et le bec moins effilé et plus épais; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur; son plumage est noir, à reflet vert sur la tête et la nuque; vert-obscur sur le dos; gris-de-perle sur les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps; le mâle porte sur la nuque du cou, des brins, ordinairement au nombre de trois, très-déliés, d'un blanc-de-neige (2), et qui ont jusqu'à

---

mine flavescente... nycticorax. Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 76, Sp. 9. — *Der aschgraue reiger, mit.* 3. *Nacken federn.* Frisch, vol. II, divis. 12, sect. 1, pl. 10. — Corbeau de nuit. Albin, tome II, page 43, avec une figure mal coloriée, pl. 67. — « Ardea supernè obscure viridis, « infernè alba, vertice nigro viridescente; tæniâ in syncipite et supra « oculos candidâ; pennis tribus in occipite strictissimis, longissimis, « candidis; collo superiore albo cinerascente; uropygio dilutè cinereo, « remigibusque cinereis; rostro nigricante; pedibus viridi-flavicantibus... « Nycticorax. » Brisson, Ornithol., tome V, page 226. — *Nota.* Il paraît qu'il se trouve aux Antilles un bihoreau semblable à celui d'Europe, et qu'on reconnaît dans l'*Ardea cinerea rostro curviori* du P. Feuillée, Obs., page 411.

(1) « Vesperè et noctu absonâ voce molestat. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 226.

(2) « Entre les plumes noires du dessus de sa tête, sortent d'autres « petites plumes blanches, longues et déliées, qu'il fait moult beau voir. » Belon.

cinq pouces de longueur; de toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses (1); elles tombent au printemps, et ne se renouvellent qu'une fois par an; la femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle, pour avoir été méconnue par quelques naturalistes. La neuvième espèce de héron de M. Brisson, n'est en effet que cette même femelle (2); elle a tout le manteau d'un cendré-roussâtre; des taches en pinceaux de cette même teinte sur le cou; et le dessus du corps gris-blanc.

Le bihoreau niche dans les rochers, suivant Belon, qui dérive de-là son ancien nom *Roupeau* (3); mais selon Schwenckfeld et Willughby, c'est sur les aulnes près des marais, qu'il établit son nid (4); ce qui ne peut se concilier qu'en supposant que ces oiseaux changent d'habitude à cet égard suivant les circonstances; en sorte que dans les plaines de la Silésie ou de la Hollande, ils s'établissent sur les arbres aquatiques, au lieu que sur les côtes de Bretagne, où Belon les a vus,

(1) « Elles se vendent à haut prix, dit Schwenckfeld, et notre jeune « noblesse aime à les porter en panache sur le chapeau. » Avi. Siles., pag. 226.

(2) Le Héron gris. Brisson, Ornithol., tome V, page 412.

(3) Nat. des Oiseaux, page 197.

(4) « Nidificant gregatim, in alnis et fructicibus densis. » Schwenckfeld, pag. 226; voyez aussi Willughby, pag. 204.

ils nichent dans les rochers; on assure que leur ponte est de trois ou quatre œufs blancs (1).

Le bihoreau paraît être un oiseau de passage; Belon en a vu un exposé sur le marché au mois de mars; Schwenckfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne, et qu'il revient avec les cigognes au printemps (2); il fréquente également les rivages de la mer et les rivières ou marais de l'intérieur des terres : on en trouve en France dans la Sologne (3); en Toscane sur les lacs de Fucecchio et de Bientine (4); mais l'espèce en est partout plus rare que celle du héron; elle est aussi moins répandue et ne s'est pas étendue jusqu'en Suède (5).

Avec des jambes moins hautes et un cou plus court que le héron, le bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau, moitié sur terre, et vit autant de grillons, de limaces et autres insectes terrestres, que de grenouilles et de poissons (6); il reste caché pendant le jour, et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit, c'est alors qu'il fait entendre son cri *ka, ka, ka,* que Wil-

(1) Willughby, Schwenckfeld.

(2) Avi. Siles., pag. 226.

(3) Hist. nat. des Oiseaux, page 310.

(4) Ornithologie italienne, tome IV, page 49.

(5) Nous en jugeons par le silence que garde sur cette espèce M. Linnæus dans son Fauna Suecica.

(6) Schwenckfeld.

lughby compare aux sanglots du vomissement d'un homme (1).

Le bihoreau a les doigts très-longs : les pieds et les jambes sont d'un jaune-verdâtre; le bec est noir (2), et légèrement arqué dans la partie supérieure; ses yeux sont brillants, et l'iris forme un cercle rouge ou jaune-aurore autour de la prunelle.

LE BIHOREAU DE CAYENNE.*

Ardea cayennensis, Lath., Linn., Gmel.; *Ardea sexsetacea*, Vieill.

Ce bihoreau d'Amérique est aussi grand que celui d'Europe, mais il paraît moins gros dans toutes ses parties; le corps est plus menu; les jambes sont plus hautes; le cou, la tête et le bec sont plus petits; le plumage est d'un cendré-

(1) « Nycticorax, quod interdiu clamet voce absonâ, et tanquam « vomiturientis. » Willughby, pag. 204.

(2) Schwenckfeld paraît se tromper sur la couleur des pieds et sur celle du bec; mais Klein se trompe davantage en exagérant les expressions de Schwenckfeld qu'il transcrit; Schwenckfeld dit : « Rostrum « obscurè rubet... crura nigricant cum rubedine; » Klein écrit : « Rostro « sanguineo prout et pedes; » ce qui ne peut jamais convenir au bihoreau, et le rend méconnaissable.

* Voyez les planches enluminées, n° 899.

bleuâtre sur le cou et au-dessous du corps; le manteau est noir frangé de cendré sur chaque plume; la tête est enveloppée de noir, et le sommet en est blanc; il y a aussi un trait blanc sous l'œil; ce bihoreau porte un panache composé de cinq ou six brins, dont les uns sont blancs et les autres sont noirs.

L'OMBRETTE.* (1)

Scopus Umbretta, Linn., Gmel., Cuv., Vieill. (2).

C'est à M. Adanson que nous devons la connaissance de cet oiseau qui se trouve au Sénégal; il est un peu plus grand que le bihoreau; la couleur de terre d'ombre, ou de gris-brun foncé de son plumage lui a fait donner le nom d'ombrette; il doit être placé comme espèce anomale entre les genres des oiseaux de rivage, car on ne peut le rapporter exactement à aucun de ces genres; il pourrait approcher de celui des hérons s'il n'avait un bec d'une forme entièrement différente, et qui même n'appartient qu'à lui; ce bec très-large, et très-épais près de la tête, s'allonge en s'aplatissant par les côtés; l'arête de la partie supérieure se relève dans toute sa longueur, et paraît s'en détacher par deux rainures tracées de chaque

* Voyez les planches enluminées, n° 796.

(1) Scopus fuscus, supernè saturatius, infernè dilutius; tectricibus « caudæ inferioribus, rectricibusque dilutè fuscis, fusco saturatiore « transversim striatis.... Scopus (α Σκία, umbra). » Brisson, Ornithol., tome V, page 503.

(2) Le genre Ombrette, *Scopus*, créé par Brisson, a été adopté par tous les ornithologistes modernes. Desm. 1829.

côté; ce que M. Brisson exprime, en disant que le bec semble composé de plusieurs pièces articulées; et cette arête rabattue sur le bout du bec, le termine en pointe recourbée; ce bec est long de trois pouces trois lignes; le pied joint à la partie nue de la jambe a quatre pouces et demi; cette dernière partie seule a deux pouces: Ces dimensions ont été prises sur un de ces oiseaux, conservé au Cabinet du Roi. M. Brisson semble en donner de plus grandes; les doigts sont engagés vers la racine, par un commencement de membrane plus étendue entre le doigt extérieur et celui du milieu; le doigt postérieur n'est point articulé comme dans les hérons, à côté du talon, mais au talon même.

LE COURLIRI*

OU

COURLAN.

Ardea scolopacea, Linn., Gmel.; *Aramus scolopaceus*, Vieill. (1); *Rallus ardeoides*, Spix.

Le nom de Courlan ou Courliri ne doit pas faire imaginer que cet oiseau ait de grands rapports avec les courlis; il en a beaucoup plus avec les hérons, dont il a la stature et presque la hauteur; sa longueur du bec aux ongles, est de deux pieds huit pouces; la partie nue de la jambe, prise avec le pied, a sept pouces; le bec en a quatre; il est droit dans presque toute sa longueur, il se courbe faiblement vers la pointe, et ce n'est que par ce rapport que le courlan s'approche des courlis, dont il diffère par la taille, et toute l'habitude de sa forme est très-ressemblante à celle des hérons; de plus on voit à l'ongle du grand

* Voyez les planches enluminées, n° 848.

(1) M. Cuvier, Reg. anim., 2ᵉ édit., tome I, page 508, donne la description du courlan après celle de la grue commune, et ajoute qu'on ne peut placer cet oiseau qu'entre les grues et les hérons. Desm. 1829.

doigt, la tranche saillante du côté intérieur, qui représente l'espèce de peigne dentelé de l'ongle du héron; le plumage du Courlan est d'un beau brun qui devient rougeâtre et cuivreux aux grandes pennes de l'aile et de la queue; chaque plume du cou porte dans son milieu un trait de pinceau blanc. Cette espèce est nouvelle et nous a été envoyée de Cayenne, sous le nom de *Courliri*, d'où on lui a donné celui de *Courlan* dans nos planches enluminées.

LE SAVACOU.*(1)

Cancroma Cochlearia, Linn., Gmel., Cuv., Vieill. (2).

Le savacou est naturel aux régions de la Guyane et du Brésil; il a assez la taille et les proportions du bihoreau; et par les traits de conformation, comme par la manière de vivre, il paraîtrait avoisiner la famille des hérons, si son bec large et

* Voyez les planches enluminées, nos 38 et 869.

(1) *Savacou* ou *Saouacou*, à Cayenne; *rapapa*, par les sauvages garipanes; *tamatia*, au Brésil; c'est le second *Tamatia* de Marcgrave, le premier est un oiseau tout différent : voyez l'article des Oiseaux barbus.

« Tamatia Brasiliensibus dicta. » Marcgrave, Hist. nat. Brasil., p. 208, avec une très-mauvaise figure. — Jonston, Avi., pag. 143. — « Gallinula aquatica, tamatia Brasiliensibus dicta Marcgravii. » Willughby, Ornithol., pag. 238. — Rai, Synops. avi., pag. 116, n° 12. — « Cancrofagus major rostro cochlearis instar excavato, ingluvie magnâ extuberante. » Barrère, France équinox., pag. 128. — « Cochlearius « fuscus; capite nigro; ventre candicante variegato; rectricibus fuscis.... « Cochlearius fuscus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 509. — « Cochlearius supernè cinereo-albus infernè fusco-rufescens; capite superiore nigro; syncipite, genis et collo inferiore albis : dorso supremo « saturatè cinereo; rectricibus cinereo albis.... Cochlearius. » Idem, ibidem, page 506.

(2) Le genre Savacou est, selon M. Cuvier, intermédiaire aux grues et aux hérons. Desm. 1829.



1.

2.

P: Oudart del.t Meunier direx.t Lith: de C: Motte.

1. Le Savacou, 2. L'Ombrette.

singulièrement épaté, ne l'en éloignait beaucoup et ne le distinguait même de tous les autres oiseaux de rivage; cette large forme de bec a fait donner au savacou le surnom de *Cuiller;* ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave; la partie supérieure porte sur sa convexité deux rainures profondes qui partent des narines, et se prolongent de manière que le milieu forme une arête élevée qui se termine par une petite pointe crochue; la moitié inférieure de ce bec, sur laquelle la supérieure s'emboîte, n'est pour ainsi dire qu'un cadre sur lequel est tendue la peau prolongée de la gorge; l'une et l'autre mandibule sont tranchantes par les bords, et d'une corne solide et très-dure; ce bec a quatre pouces des angles à la pointe, et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte, qui tranche et coupe, et qui pourrait rendre le savacou redoutable aux autres oiseaux, il paraît s'en tenir aux douces habitudes d'une vie paisible et sobre; si l'on pouvait inférer quelque chose de noms appliqués par les nomenclateurs, un de ceux que lui donne Barrère, nous indiquerait qu'il vit de crabes (1); mais au contraire, il semble s'éloigner par goût du voisinage de la mer; il habite les savanes noyées, et se tient le long des rivières où la ma-

(1) *Cancrofagus*, etc. Voyez la nomenclature.



rée ne monte point (1); c'est là que perché sur les arbres aquatiques il attend le passage des poissons dont il fait sa proie, et sur lesquels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau (2); il marche le cou arqué et le dos voûté, dans une attitude qui paraît gênée, et avec un air aussi triste que celui du héron (3); il est sauvage et se tient loin des lieux habités (4); ses yeux placés fort près de la racine du bec, lui donnent un air farouche; lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

Barrère a fait trois espèces de savacou (5), que M. Brisson réduit à deux (6), et qui probablement se réduisent à une seule; en effet, le savacou gris et le savacou brun, ne diffèrent notablement entre eux que par le long panache que porte le dernier; et ce panache pourrait être le caractère du mâle; l'autre que nous soupçonnons être la femelle a un commencement ou un indice de ce

(1) Observations faites à Cayenne par M. Sonnini de Manoncour.

(2) Mémoires communiqués par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

(3) « Dorso incurvato incedens, et collo incurvato. » Marcgrave.

(4) M. de la Borde.

(5) « Onocrotalus Americanus, cinereus, non maculosus. » Barrère, Ornithol., clas 3, Gen. 11, Sp. 1. — « Onocrotalus Americanus, cinereus maculatus. » Idem, ibid., Sp. 2; et le *Cancrofagus major*, rapporté dans la nomenclature.

(6) *A. cochlearius nævius.* Brisson, Ornithol., tome V, page 508.

même caractère dans les plumes tombantes du derrière de la tête; et pour la différence du brun au gris dans leur plumage, on peut d'autant plus la regarder comme étant de sexe ou d'âge, qu'il existe, dans le *Savacou varié* (1), une nuance qui les rapproche. Du reste, les formes et les proportions du savacou gris et du savacou brun sont entièrement les mêmes; et nous sommes d'autant plus portés à n'admettre ici qu'une seule espèce, que la nature qui semble les multiplier en se jouant sur les formes communes et les traits du plan général de ses ouvrages, laisse au contraire comme isolées et jetées aux confins de ce plan, les formes singulières qui s'éloignent de cette forme ordinaire, comme on peut le voir par les exemples de la spatule, de l'avocette, du phénicoptère, etc., dont les espèces sont uniques et n'ont que peu ou point de variétés.

Le savacou brun et huppé (*planche enluminée, n°* 869), que nous prenons pour le mâle, a plus de gris-roux que de gris-bleuâtre dans son manteau; les plumes de la nuque du cou sont noires et forment un panache long de sept à huit pouces, tombant sur le dos; ces plumes sont flottantes et quelques-unes ont jusqu'à huit lignes de largeur.

Le savacou gris (*planche enluminée, n°* 38), qui nous paraît être la femelle, a tout le manteau

---

(1) Rapporté de Cayenne par M. Sonnini.

gris-blanc bleuâtre, avec une petite zone noire sur le haut du dos; le dessous du corps est noir mêlé de roux; le devant du cou et le front sont blancs; la coiffe de la tête tombante derrière en pointe, est d'un noir bleuâtre.

L'un et l'autre ont la gorge nue; la peau qui la recouvre paraît susceptible d'un renflement considérable; c'est apparemment ce que veut dire Barrère par *ingluvie extuberante.* Cette peau, suivant Marcgrave, est jaunâtre ainsi que les pieds; les doigts sont grêles et les phalanges en sont longues; on peut encore remarquer que le doigt postérieur est articulé à côté du talon, près du doigt extérieur comme dans les hérons; la queue est courte et ne passe pas l'aile pliée; la longueur totale de l'oiseau est d'environ vingt pouces. Nous devons observer que nos mesures ont été prises sur des individus un peu plus grands que celui qu'a décrit M. Brisson, qui était probablement un jeune.

2.

1.

[illegible] del.t Meunier direx.t Lith: de C. Motte.

1. La Spatule; 2. La Bécasse.

LA SPATULE.* (1)

Platalea Leucorodia, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill.

Quoique la spatule soit d'une figure très-carac-

* Voyez les planches enluminées, n° 405.

(1) En grec, Λευκορωδιὸς; par emprunt de nom avec le héron blanc, et par erreur, Πελεκὰν; en latin, *platea*, *platelea*; en hébreu, *kaath*, suivant Gesner; en italien, *beccaroveglia*; en allemand, *pelecan*, *loeffler*; en suisse, *schufler*; en flamand, *lepelaer*; en anglais, *spoonbil*, *shoveler*; en suédois, *pelecan*; en russe, *calpêtre*; en polonais, *pelican*, *pluskonos*; en illyrien, *bucacz*; en catalan, *pellisano*; à Madagascar, *fangali-am-bava*, c'est-à-dire bêche au bec.

Pale, poche et cueillier. Belon, Nat. des Oiseaux, page 194, avec une figure peu exacte. — Pale, poche, cueillier, truble. Idem, Portraits d'oiseaux, page 34, a, la même figure. — *Pelecanus*, Gesner, Avi., pag. 665, avec une mauvaise figure, pag. 666. — *Pelecanus*, *platea vel platalea*. Idem, Icon. avi., pag. 92, avec une figure qui n'est pas meilleure. — « Albardeola, platea Plinii, platelea Ciceronis, quam pelecanum facit ornithologus. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 384, avec une figure assez reconnaissable, pag. 385; et une autre moins bonne, pag. 386. — « Ardea alba. » Jonston, Avi., pag. 103, avec une figure empruntée d'Aldrovande, tab. 46, sous le titre, *Pelicanus, sive Platea*. — « Platea, sive pelecanus Aldrovandi. » Willughby, Ornithol., pag. 212. — Rai, Synops. avi., pag. 102, n° 1. — Sibbald., Scot. illustr., part. II, lib. 13, pag. 18. — « Platea leucorodius Willughbeii. » Klein, Avi., pag. 126, n° 1. — « Platea. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 341. — « Platea candida. » Barrère, Ornithol., clas. 3, Gen, 29, Sp. 1. — « Ardea alba, cochlearia, plateola. » Charleton, Exercit., pag. 109, n° 2.

térisée et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre sous des dénominations impropres et étrangères, avec des oiseaux tous différents; ils l'ont appelée *Héron blanc* (1) et *Pélican* (2), quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle du héron (3), et même d'un genre fort éloigné de celui du véritable pélican; ce que Belon reconnaît, en même temps

---

Idem, Onomast., pag. 103, n° 2. — « Platea, sive pelicanus Aldro-« vandi, etc. » Marsigl., Danub., tom. V, pag. 28, avec une figure peu exacte, tab. 12. — « Pelicanus Gesneri, platea Plinii, platelea Cicero-« nis, etc. » Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 407. — « Pelecanus. » Moehr., Avi., Gen. 60. — « Platea corpore albo. Leu-« corodios. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 73, Sp. 1. — « Albar-« deola. » Mus. Worm., pag. 310. — « Platyrinchos. » Mus. Besler, pag. 36, n° 4, avec une assez bonne figure de la tête, tab. 9, n° 4. — « Der loeffel reiger. » Frisch, vol. II, divis. 12, sect. 1, pl. 7 et 8. — Palette. Anciens Mémoires de l'Académie, tome III, partie 3, page 23, avec une figure exacte, planche 5. — Pélican. Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 173, avec une figure reconnaissable, page 172, n° 4. — Petit héron *ou* Bec à cuiller. Albin, tome II, page 42, avec une mauvaise figure, planche 66. — « Platea cristata, in toto corpore candida, oculorum ambitu et gutture nudis, « nigris.... Platea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 352.

(1) *Leukerodios* que Gaza a traduit *Albardeola*.... « Petit fluvios ar-« dea et albardeola (leukerodios) quæ magnitudine minor est, rostro « recto porrectoque. » Aristot., lib. VIII, cap. 3. Voyez Aldrovande, tom. III, pag. 384.

(2) Gesner; voyez la nomenclature.

(3) « Il serait difficile, disent MM. de l'Académie, de justifier l'idée « de placer cet oiseau parmi les hérons, les différences étant trop fortes « et trop nombreuses, et les ressemblances, comme d'avoir un panache « sur la tête, de vivre de poissons, trop faibles et trop communes avec « d'autres espèces. » Mémoires de l'Académie des Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1669, tome III, partie 3, page 23.

qu'il lui donne le nom de *Poche*, qui n'appartient encore qu'au pélican (1), et celui de *Cuiller*, qui désigne plutôt le phénicoptère ou flammant, qu'on appelle *Bec à cuiller*, ou le savacou qu'on nomme aussi *Cuiller*; le nom de *Pale* ou *Palette* conviendrait mieux, en ce qu'il se rapproche de celui de *Spatule* que nous avons adopté, parce qu'il a été reçu ou son équivalent dans la plupart des langues (2), et qu'il caractérise la forme extraordinaire du bec de cet oiseau; ce bec aplati dans toute sa longueur, s'élargit en effet vers l'extrémité, en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois fois aussi larges que le corps du bec même; configuration d'après laquelle Klein donne à cet oiseau le surnom *Anomaloroster* (3); ce bec, anomal en effet par sa forme, l'est encore par sa substance qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir, et qui par conséquent est très-peu propre à l'action que Cicéron et Pline lui attribuent, en appliquant mal-à-propos à la spatule, ce qu'Aristote a dit avec beaucoup de vérité du pélican; savoir, qu'il fond sur les oiseaux plongeurs et leur fait relâcher leur proie en les mordant fortement par la tête (4),

---

(1) Nature des Oiseaux, livre III, page 154.

(2) *Platea, platelea schufler, spoon-bill*, etc.; voyez la nomenclature.

(3) Ordo avium, pag. 126; mais ce naturaliste se trompe comme les autres, en pensant que le *Pelecanos* d'Aristote est la spatule.

(4) Aristot., Hist. animal., lib. IX, cap. 14. — « Legi etiam scriptum « hic esse avem quamdam quæ platelea nominetur; eam sibi cibum quæ-

sur quoi, par une méprise inverse, on a attribué au pélican le nom de *Platelea,* qui appartient réellement à la spatule. Scaliger, au lieu de rectifier ces erreurs, en ajoute d'autres : après avoir confondu la spatule et le pélican, il dit, d'après Suidas, que le *Pelicanos* est le même que le *Dendrocolaptès,* coupeur d'arbres, qui est le pic (1); et transportant ainsi la spatule du bord des eaux au fond des bois, il lui fait percer les arbres avec un bec uniquement propre à fendre l'eau ou fouiller la vase (2).

En voyant la confusion qu'a répandue sur la nature, cette multitude de méprises scientifiques, cette fausse érudition, entassée sans connaissance des objets, et ce chaos des choses et des noms encore obscurcis par les nomenclateurs; je n'ai pu m'empêcher de sentir que la nature, partout belle et simple, eût été plus facile à connaître en elle-même, qu'embarrassée de nos erreurs, ou surchargée de nos méthodes; et que malheureusement on a perdu pour les établir et les discuter, le temps précieux qu'on eût employé à la contempler et à la peindre.

« rere advolantem ad eas aves quæ se in mari mergerent, quæ cum « emersissent, piscemque cepissent, usque adeo premere earum capita « mordicùs, dùm illæ captam amitterent, quod ipsa invaderet. » Cicero, lib. II, De nat. Deor. — « Platea nominatur advolans ad eas quæ se in « mari mergunt, et capita illarum morsu corripiens, donec capturam « extorqueat. » Plin., lib. X, cap. 56.

(1) Voyez l'histoire du Pic.

(2) Voyez les Mémoires de l'Académie, à l'endroit cité ci-devant.

La spatule est toute blanche, elle est de la grosseur du héron, mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long, et garni de petites plumes courtes; celles du bas de la tête sont longues et étroites, elles forment un panache qui retombe en arrière; la gorge est couverte et les yeux sont entourés d'une peau nue; les pieds et le nu de la jambe sont couverts d'une peau noire, dure et écailleuse; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et par son prolongement les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité; des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge; un bord noir tracé par une rainure, forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier, et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure; une petite pointe recourbée en dessous, termine l'extrémité de cette espèce de palette qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur, et paraît intérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude et moins lisse qu'elle ne l'est en dehors; près de la tête la mandibule supérieure est si large et si épaisse que le front semble y être entièrement engagé; les deux mandibules près de leur origine, sont également garnies intérieurement vers les bords de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la spatule est

tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante; car il paraît que cet oiseau se nourrit également de poissons, de coquillages, d'insectes aquatiques et de vers.

La spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres (1), si ce n'est sur quelques lacs (2), et passagèrement aux bords des rivières; elle préfère les côtes marécageuses, on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne (3), de la Picardie et de la Hollande: quelques endroits sont même renommés par l'affluence des spatules qui s'y rassemblent avec d'autres espèces aquatiques, tels sont les marais de Sevenhuis, près de Leyde (4).

Ces oiseaux font leur nid à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes; ils produisent trois ou quatre petits; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées, et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir (5).

---

(1) « La cuiller est extrêmement rare dans ce pays-ci : on en tua une « près de Chartres, il y a quelques années. » Salerne, Ornith., pag. 317.

(2) Comme sur ceux de Bientina et de Fucecchio en Toscane, suivant Gerini, *Storia degl' uccelli*, tome IV, page 53. Il se trompe d'ailleurs en appelant cet oiseau *Pélican*.

(3) « La pale est un oiseau moult commun ez rivages de notre océan, « sur les marches de Bretaigne; comme aussi le héron blanc. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 194.

(4) Albin, tome II, page 42. — « In Hollandiâ non longe a Lugduno-« Batavorum infinitos earum nidos vidimus. » Jonston, pag. 152.

(5) Belon.

De quatre spatules décrites par MM. de l'Académie des Sciences (1), et qui étaient toutes blanches, deux avaient un peu de noir au bout de l'aile, ce qui ne marque pas une différence de sexe, comme Aldrovande l'a cru, ce caractère s'étant trouvé également dans un mâle et dans une femelle; la langue de la spatule est très-petite, de forme triangulaire, et n'a pas trois lignes en toutes dimensions; l'œsophage se dilate en descendant, et c'est apparemment dans cet élargissement que s'arrêtent et se digèrent les petites moules et autres coquillages que la spatule avale, et qu'elle rejette quand la chaleur du ventricule en a fondu la chair (2); elle a un gésier doublé d'une membrane calleuse, comme les oiseaux granivores; mais au lieu des *cœcum* qui se trouvent dans ces oiseaux à gésier, on ne lui remarque que deux petites éminences très-courtes à l'extrémité de l'*ileon;* les intestins ont sept pieds de longueur; la trachée-artère est semblable à celle de la grue, et fait dans le thorax une double inflexion; le cœur a un péricarde, quoique Aldrovande dise n'en avoir point trouvé (3).

Ces oiseaux s'avancent en été jusque dans la

---

(1) Mémoires de l'Académie, depuis 1666 jusqu'en 1669, tome III, partie 3, pages 27 et 29.

(2) « Platea cum devoratis se implevit conchis, calore ventris coctas « evomit, atque ex iis esculenta legit, testas excernens. » Plin., lib. X, cap. 56.

(3) Voyez les Mémoires de l'Académie, à l'endroit cité.

Bothnie occidentale et dans la Laponie, où l'on en voit quelques-uns suivant Linnæus; en Prusse, où ils ne paraissent également qu'en petit nombre, et où durant les pluies d'automne, ils passent en venant de Pologne (1); Rzaczynski dit qu'on en voit, mais rarement en Volhynie (2); il en passe aussi quelques-uns en Silésie, dans les mois de septembre et d'octobre (3); ils habitent, comme nous l'avons dit, les côtes occidentales de la France; on les retrouve sur celles d'Afrique, à Bissao, vers Sierra-Leona (4); en Égypte, selon Granger (5); au cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'ils vivent de serpents autant que de poissons, et où on les appelle *Slangen-vreeter*, mange-serpents (6); M. Commerson a vu des spatules à Madagascar, où les insulaires leur donnent le nom de *Fangali-am-bava*, c'est-à-dire *Bêche au bec* (7). Les nègres dans quelques cantons appellent ces oiseaux *Vang-van;* et dans d'autres

(1) Klein, De avibus erraticis, pag. 165 et 193.

(2) Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 408.

(3) Aviar. Siles., pag. 314, Schwenckfeld en cet endroit paraît confondre le pélican avec la spatule, puisqu'il y rapporte, d'après Isidore et saint Jérôme, la fable de la résurrection des petits du pélican, par le sang qu'il verse de sa poitrine, quand le serpent les lui a tués.

(4) Voyez la Relation de Brue, Hist. générale des Voyages, tome II, page 590.

(5) Voyage de Granger. Paris, 1745, page 237.

(6) Kolbe, Description du cap de Bonne-Espérance, tome III, page 173; sa notice n'est pas juste en tout, et il nomme mal-à-propos l'oiseau *Pélican:* mais la figure est celle de la spatule.

(7) *Vourou-gondron*, suivant Flaccourt.

Vourou-doulon, oiseaux du diable; par des rapports superstitieux (1). L'espèce, quoique peu nombreuse, est donc très-répandue et semble même avoir fait le tour de l'ancien continent. M. Sonnerat l'a trouvée jusqu'aux îles Philippines (2), et quoiqu'il en distingue deux espèces, le manque de huppe, qui est la principale différence de l'une à l'autre, ne nous paraît pas former un caractère spécifique, et jusqu'à ce jour nous ne connaissons qu'une seule espèce de spatule qui se trouve être à-peu-près la même du nord au midi, dans tout l'ancien continent; elle se trouve aussi dans le nouveau, et quoiqu'on ait encore ici divisé l'espèce en deux, on doit les réunir en une et convenir que la ressemblance de ces spatules d'Amérique avec celle d'Europe, est si grande, qu'on doit attribuer leurs petites différences à l'impression du climat.

* La spatule d'Amérique (3) est seulement un

---

(1) Les Nègres lui donnent ce nom, parce que, lorsqu'ils l'entendent, ils s'imaginent que son cri annonce la mort à quelqu'un du village. Note laissée par M. Commerson.

(2) Voyage à la nouvelle Guinée, page 89.

* Voyez les planches enluminées, n° 165.

(3) « Ajaia Brasiliensibus, colherado Lusitanis, belgis lepelaer. » Marcgrave, Hist. nat. Bras., pag. 204. — *Ayaia.* Laët, Nov. orb., pag. 575. — Jonston, Avi., pag. 139 et 150. — « Platea Brasiliensis, ajaia dicta, « etc. » Willughby, Ornithol., pag. 213. — Rai, Synops. avi., pag. 102, n° 3. — « Platea Brasiliensis. » Klein, Avi., pag. 126, n° 2. — « Ardea « rosea, spatula dicta. » Barrère, France équinox., pag. 124. — « Platea « Americana, albo roseoque colore mixta. » Idem, Ornithol., clas. 3, Gen. 29, Sp. 2, — « Platalea corpore sanguineo, ajaia. » Linnæus,

peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe; elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos et les flancs; les ailes sont plus fortement colorées, et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue, dont les pennes sont rousses; la côte de celles de l'aile est marquée d'un beau carmin; la tête comme la gorge est nue; ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la spatule adulte, car on en trouve de bien moins rouges sur tout le corps et encore presque toutes blanches, qui n'ont point la tête dégarnie, et dont les pennes de l'aile sont en partie brunes, restes de

---

Syst. nat., ed. X, Gen. 73, Sp. 2. — « Platea rosea, capite anteriore « et gutture nudis, candicantibus, collo supremo candido; tectricibus « caudæ superioribus et inferioribus coccineis; rectricibus roseis..... « Platea rosea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 356.

Tlauhquechul. Fernandez, Hist. avi. nov. Hisp., pag. 49, cap. 178. — Jonston, Avi., pag. 126. — Charleton, Exercit., pag. 119, n° 2. Idem, Onomazt., pag. 116, n° 2. — *Avis vivivora.* Nieremberg, pag. 214. — « Ardea phenicea, spatula dicta. » Barrère, France équinox., pag. 125. — « Platea Americana phenicea. » Idem, Ornithol., clas. 3, Gen. 29, Sp. 3. — « Platea sanguinea tota. » Klein, Avi., pag. 126, n° 3. — « Tlauhquechul, seu platea Mexicana, etc. » Willughby, Ornithol., pag. 213. — Rai, Synops. avi., pag. 102, n° 2. — « Platea in- « carnata. » Sloane, Jamaïc., pag. 316, n° 7. — « Platea corpore san- « guineo, tlauhquechul, seu platea Mexicana. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 73, Sp. 2, var. β. — « Platea coccinea; capite anteriore et « gutture nudis, candicantibus; torque nigro; collo supremo candido; « rectricibus coccineis.... Platea coccinea. » Brisson, Ornithol., tome V, page 359.

la livrée du premier âge. Barrère assure (1) qu'il se fait dans le plumage des spatules d'Amérique, le même progrès en couleur avec l'âge, que dans plusieurs autres oiseaux, comme les courlis rouges et les phénicoptères ou flammants, qui, dans leurs premières années, sont presque tout gris ou tout blancs, et ne deviennent rouges qu'à la troisième année; il résulte de là que l'oiseau couleur de rose du Brésil, ou l'*Ajaia* de Marcgrave (2), décrit dans son premier âge, avec les ailes d'un incarnat tendre; et la spatule cramoisie de la Nouvelle-Espagne, ou la *Tlauhquechul* de Fernandez, décrite dans l'âge adulte, ne sont qu'un seul et même oiseau. Marcgrave dit qu'on en voit quantité sur la rivière de Saint-François ou de Sérégippe, et que sa chair est assez bonne. Fernandez lui donne les mêmes habitudes qu'à notre spatule, de vivre au bord de la mer, de petits poissons, qu'il faut lui donner vivants quand on veut la nourrir en domesticité (3), *ayant*, dit-il, *expérimenté qu'elle ne touche point aux poissons morts* (4).

---

(1) France équinoxiale, page 125.

(2) Voyez la nomenclature précédente.

(3) La spatule d'Europe ne refuse pas de vivre en captivité; on peut, dit Belon, la nourrir d'intestins de volailles. Klein en a long-temps conservé une dans un jardin, quoiqu'elle eût eu l'aile cassée d'un coup de feu.

(4) C'est apparemment de cette particularité que Nieremberg a pris occasion de l'appeler *Avis vivivora*.

Cette spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent, comme la blanche dans l'ancien, sur une grande étendue, du nord au midi; depuis les côtes de la Nouvelle-Espagne et de la Floride (1), jusqu'à la Guyane et au Brésil: on la voit aussi à la Jamaïque (2), et vraisemblablement dans les autres îles voisines; mais l'espèce peu nombreuse, n'est nulle part rassemblée: à Cayenne, par exemple, il y a peut-être dix fois plus de courlis que de spatules, leurs plus grandes troupes sont de neuf ou dix au plus, communément de deux ou trois; et souvent ces oiseaux sont accompagnés des phénicoptères ou flammants. On voit le matin et le soir les spatules au bord de la mer, ou sur des troncs flottants près de la rive; mais vers le milieu du jour, dans le temps de la plus grande chaleur, elles entrent dans les criques et se perchent très-haut sur les arbres aquatiques; néanmoins elles sont peu sauvages, elles passent en mer très-près des canots, et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire, soit posées, soit au vol; leur beau plumage est

---

(1) Voyez le Page du Pratz, Histoire de la Louisiane, tome II, page 116. « On nous a envoyé de la Balise (à la nouvelle Orléans) « un gros oiseau qu'on appelle *Spatule*, à cause de son bec qui a cette « forme; il a le plumage blanc qui devient d'un rouge clair: il se rend « familier, et reste dans les basses-cours. » Extrait d'une lettre de M. de Fontette, du 20 octobre 1750.

(2) « The American scarlet pelecan, or spoon-bill, tlauhquechul Fer- « nand. ajaia Brasil., etc. » Sloane, Jamaic., vol. II, pag. 317.

souvent sali par la vase où elles entrent fort avant pour pêcher. M. de la Borde, qui a fait ces observations sur leurs mœurs, nous confirme celle de Barrère, au sujet de la couleur, et nous assure que ces spatules de la Guyane, ne prennent qu'avec l'âge et vers la troisième année, cette belle couleur rouge, et que les jeunes sont presque entièrement blanches (1).

M. Baillon, auquel nous devons un grand nombre de bonnes observations, admet deux espèces de spatules, et me mande que toutes deux passent ordinairement sur les côtes de Picardie dans les mois de novembre et d'avril, et que ni l'une ni l'autre n'y séjournent; elles s'arrêtent un jour ou deux près de la mer et dans les marais qui en sont voisins; elles ne sont pas en nombre, et paraissent être très-sauvages.

La première est la spatule commune, qui est d'un blanc fort éclatant, et n'a point de huppe. La seconde espèce est huppée et plus petite que l'autre, et M. Baillon croit que ces différences, avec quelques autres variétés dans les couleurs du bec et du plumage, sont suffisantes pour en faire deux espèces distinctes et séparées.

Il est aussi persuadé que toutes les spatules naissent grises comme les hérons-aigrettes, auxquels elles ressemblent par la forme du corps, le vol et les autres habitudes; il parle de celles de

(1) Mémoires de M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

Saint-Domingue comme formant une troisième espèce; mais il nous paraît, par les raisons que nous avons exposées ci-devant, que ce ne sont que des variétés qu'on peut réduire à une seule et même espèce, parce que l'instinct et toutes les habitudes naturelles qui en résultent, sont les mêmes dans ces trois oiseaux.

M. Baillon a observé sur cinq de ces spatules qu'il s'est donné la peine d'ouvrir, que toutes avaient le sac rempli de chevrettes, de petits poissons et d'insectes d'eau, et comme leur langue est presque nulle, et que leur bec n'est ni tranchant ni garni de dentelures, il paraît qu'ils ne peuvent guère saisir ni avaler des anguilles ou d'autres poissons qui se défendent, et qu'ils ne vivent que de très-petits animaux, ce qui les oblige à chercher continuellement leur nourriture.

Il y a apparence que ces oiseaux font dans de certaines circonstances, le même claquement que les cigognes, avec leur bec, car M. Baillon en ayant blessé un, observa qu'il faisait ce bruit de claquement, et qu'il l'exécutait en faisant mouvoir très-vîte et successivement les deux pièces de son bec, quoique ce bec soit si faible qu'il ne peut serrer le doigt que mollement.

LA BÉCASSE.*(1)

Scolopax rusticola, Linn., Gmel., Vieill., Cuv. (2).

La bécasse est peut-être de tous les oiseaux de

* Voyez les planches enluminées, n° 885.

(1) En grec, Σκολοπὰξ, que Gaza traduit *gallinago;* en grec moderne Ξυλορνις ou Ξυλορνι α (« la bécasse qui avait anciennement nom « *Scolopax*, se ressent encore quelque peu de son antique appellation « grecque, car encore pour le jourd'hui la nomment *Xilornitha*, c'est- « à-dire *poule de bois*, qui est conforme à sa diction latine *gallinago.* » Belon, Obs., page 12); en latin, *perdix rustica*, *rusticula.* (Belon se trompe, suivant la remarque d'Aldrovande, en prenant la *Perdix rustica* des anciens pour le râle. La bécasse n'est point non plus la *Gallina rustica* de Columelle, puisqu'il dit celle-ci semblable à la poule domestique, *gallinæ villaticæ*); en italien, *becassa*, *becaccia*, *gallinella*, *gallina arciera* ou *rusticella* et *salvatica;* en Lombardie, *gallinacia;* en Toscane, *acceggia;* à Rome, *pizzarda*, suivant Olina, *dal pizzo*, *che tanto vale quanto dir becco;* en catalan, *beccada;* en allemand, *schnepffe*, *schnepffhun*, *gross-schnepffe*, *pusch-schnepffe*, *wald-schnepffe*, *holtz-schnepffe*, *berg-schnepffe* en flamand, *sneppe;* en polonais, *slomka* et *pardwa;* en turc, *tcheluk;* en suédois, *merkulla;* en anglais, *wood-cock* (de *wood-cock*, on avait fait dans l'ancien français *wit-coc*, et ensuite *vit-de-coq*. Belon corrige déja cette dénomination ridicule; elle se conserve encore en Normandie); en Guienne, *bécade;* en Poitou, *acée*,

(2) Type du sous-genre Bécasse, dans le grand genre Bécasse proprement dit, selon M. Cuvier. Desm. 1829.

passage, celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que

---

de *acus*, suivant Borel; dans Cotgrave, *assée*, *bec-dasse*, ou *solart;* le mot *bécasse* s'écrivait anciennement *béquasse*.

Bécasse. Belon, Nat. des Oiseaux, page 272, avec une figure peu exacte, pl. 273. — Bécasse, bécasse grande, béquasse, videcoq. Idem, Portraits d'oiseaux, pag. 56, *b*, même figure. — « Gallina rustica. » Gesner, Avi., pag. 477. — « Rusticula vel perdix rustica major. » Idem, ibidem, pag. 501, avec une figure peu exacte, pag. 502. — Idem, Icon. avi., pag. 110, avec la même figure. — « Scolopax sive perdix rustica. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 471, avec une mauvaise figure, pag. 473. — « Scolopax. » Jonston, Avi., pag. 110, avec la figure empruntée d'Aldrovande, tab. 31; et une autre aussi peu exacte, tab. 53, sous le nom de *Rusticola*. — Willughby, Ornithol., pag. 213, avec une figure, tab. 53. — Sibbald., Scot illustr., part. II, lib. 3, pag. 18. — « Scolopax, gallinago maxima. » Rai, Synops. avi., pag. 104, n° 1, *a*. — « Scolopax simpliciter Aristotelis, Aldrovandi. » Klein, Avi., pag. 99, n° 1. — « Scolopax, rusticula major. » Charleton, Exercit., pag. 112, n° 7. — Idem, Onomast., pag. 108, n° 7. — « Rusticula. » Moehring, Avi., Gen. 97. — « Scolopax subtus fulva, supernè cinerea. » Barrère, Ornithol., clas. 3, Gen. 12, Sp. 1. — « Scolopax rostro recto lœvi, pe« dibus cinereis; femoribus tectis, fasciâ frontis nigrâ.... Rusticola. » Linnæus, Syst. nat., edit. X, Gen. 77, Sp. 7. — « Numenius rostri « apice lævi; capite linea utrinque nigrâ, rectricibus nigris, apice albis. » Idem, Fauna Suec., n° 141. — « Perdix rustica major, scolopax, etc. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 292. — Idem, Auctuar., pag. 409. — « Perdix rustica major. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 329. — « Wood-cock. » Borl., Nat. hist. of Cornvallis, pag. 245. — « Die wald « schnepfe. » Frisch, vol. II, divis. 12, sect. 4, pl. 3 et 4, le mâle et la femelle; et 7 une bécasse blanche. — Bécasse. Albin, tom. I, pag. 62, avec une figure peu exacte, pl. 79. — « Scolopax supernè castaneo, « nigro et griseo variegata, infernè griseo rufescens, nigricante trans« versim striata; tæniâ utrinque, rostrum inter et oculum nigrâ; gutture « candicante; collo superiore tæniis quatuor transversis nigris insignito; « uropygio castaneo, nigricante transversim striato; rectricibus nigris, « apice griseis, maculis triangularibus castaneis in margine exteriore « notatis.... Scolopax. » Brisson, Ornithol., tome V, page 292.

de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre en même temps que les grives (1). La bécasse vient donc dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier (2); elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent; car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrées en contrées (3); c'est des sommets des Pyrénées et des Alpes, où elle passe

---

(1) « Sæpe numero adventantibus turdis autumno, et capitur scolopax. » Aloysius Mundella. Apud Gesner, pag. 485.

(2) Le temps de sa chasse est bien désigné dans le poète Nemesianus.

> Cùm nemus omne suo viridi spoliatur honore
> ....Præda est facilis et amœna scolopax.

(3) « La bécasse est oyseau se tenant l'été ez haultes montaignes des « Alpes, Pyrénées, Souisse, Savoye et Auvergne, où les avons souvent « veues en temps d'été; mais elles se partent l'hiver pour venir chercher « pâture ça bas par les plaines et bois taillis, et d'autant qu'il y a de « telles haultes montaignes en Grèce, ce n'est étrange qu'Aristote n'ait « dit qu'elles sont passagères : et de fait, la bécasse ne ressemble les « autres qui s'en vont du tout hors de la région, en tant qu'elles changent « seulement leur demeure; l'esté en la montaigne, et l'hiver ez plaines, « là où tandis que les haultes montaignes sont congelées, hantant les « sources chaudes et autres lieux humides pour pâturer, tirent les achées, « qu'on dit autrement les verms, hors de terre avec leur long bec; et « pour ce faire, volent soir et matin, faisant leur demeure le jour aux « lieux couverts, et la nuit découverts. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 273.

l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre, pour venir dans les bois des collines inférieures et jusque dans nos plaines.

Les bécasses arrivent la nuit et quelquefois le jour, par un temps sombre (1), toujours une à une ou deux ensemble et jamais en troupes; elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur; elles quittent ces endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers; elles cherchent les terres molles, les paquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre, en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire en général que les bécasses sont des oiseaux sans caractère, et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant; elle file assez droit dans une futaie; mais dans les taillis elle est obligée de faire souvent le crochet;

(1) « Cælo nebuloso advolare et avolare dicuntur. » Willughby.

elle plonge en volant derrière les buissons, pour se dérober à l'œil du chasseur (1); son vol quoique rapide, n'est ni élevé ni long-temps soutenu; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur; peu d'instants après sa chute elle court avec vîtesse; mais bientôt elle s'arrête, élève sa tête, regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Pline compare avec raison la bécasse à la perdrix, pour la célérité de sa course (2), car elle se dérobe de même, et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déjà pietté et fui à une grande distance.

Il paraît que cet oiseau avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte; c'est ce que semble prouver ses allures et ses mouvements qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour; et ce désir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil, est si pressant et si profond, qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs; tandis que pendant le jour ou la nuit, elles ne faisaient que pietter sans s'élancer ni s'élever; et apparemment les bécasses, dans les bois, res-

(1) Idem.

(2) « Rusticula et perdices currunt. » Plin.

tent tranquilles quand la nuit est obscure; mais lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture; aussi les chasseurs nomment la pleine-lune de novembre, la *Lune des bécasses*, parce que c'est alors qu'on en prend en grand nombre; les piéges se tendent ou la nuit ou le soir, elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chute. La pantenne ou *Pentière*, est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir; la chasse sur les mares se fait aussi le soir : le chasseur cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les bécasses, et qu'il approprie encore pour les attirer, les attend à la chute; et peu de temps après le coucher du soleil, surtout par les vents doux de sud et de sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble, et s'abattent sur l'eau, où le chasseur les tire presque à coup sûr : cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux piéges dormants, tendus dans les sentiers, et qu'on appelle rejets (1); c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique, plantée en terre et courbée

(1) En Bourgogne, *regipeaux*; en Champagne et en Lorraine, *regimpeaux*.

en ressort, assujettie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle; on embarrasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet, ou bien si l'on tend sur les paquis, on y pique des genêts ou des genièvres en files, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piége, afin de déterminer la bécasse qui suit les sentiers, et n'aime pas s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté, et l'oiseau saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse; la bécasse ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir, et plus d'une encore sur la fin de la nuit; sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battements d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres, et sans se donner le temps de les manger, il les cache en différents endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnaît les lieux que hante la bécasse à ses fientes, qui sont de larges fécules blanches et sans odeur; pour l'attirer sur les paquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons; elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de piéges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun? La bécasse est d'un

instinct obtus et d'un naturel stupide (1); elle est *moult sotte bête*, dit Belon; elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse prendre de la manière qu'il raconte et qu'il nomme *Folatrerie;* un homme couvert d'une cape couleur de feuilles sèches, marchant courbé sur deux courtes béquilles, s'approche doucement, s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe, continuant d'aller lorsqu'elle recommence à errer jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse, alors frappant doucement de ses deux bâtons l'un contre l'autre, la *Bécasse s'y amusera et affolera tellement*, dit notre vieux naturaliste, que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou (2).

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi que les anciens ont dit qu'elle avait pour l'homme, un merveilleux penchant (3)? En ce cas elle le placerait bien mal, et dans son plus grand ennemi; il est vrai qu'elle vient en longeant les bois, jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. Aristote le remarque (4); mais Albert

---

(1) « Apud nos, dit Willughby, ob stoliditatem infamis est hæc avis « adeo ut scolopax pro stolido proverbialiter accipiatur. » C'est apparemment encore, d'après ce caractère de stupidité, que le docteur Shaw nous dit qu'on la nomme en Barbarie *Hammar el hadjel*, l'âne des perdrix. Shaw, Travels, page 253.

(2) Nat. des Oiseaux, page 273.

(3) « Et hominem mirè diligit. » Aristot., Hist. animal., lib. IX, cap. 26.

(4) « Gallinago per sepes hortorum capitur. » Idem, ibidem. — « Si « vede ancora presso luoghi abitati, massime longo le siepi. » Olina.

se trompe en disant qu'elle cherche les lieux cultivés et les jardins, pour y recueillir des semences (1); puisque la bécasse ni même aucun oiseau de son genre, ne touchent aux fruits et aux graines; la forme de leur bec étroit, très-long et tendre à la pointe, leur interdirait seule cette sorte d'aliment, et en effet, la bécasse ne se nourrit que de vers (2); elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources, sur les paquis fangeux, et dans les prés humides qui bordent les bois; elle ne gratte point la terre avec les pieds; elle détourne seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paraît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat (3) plutôt que par les yeux

(1) In lib. 9. Aristot.

(2) « Solis vermibus alitur; nunquam grana attingit. » Schwenckfeld. — Dès qu'elles entrent dans le bois, elles courent sur les tas de feuilles sèches, elles les retournent ou les écartent pour prendre les vers qui sont dessous: les bécasses ont cette habitude commune avec les vanneaux et les pluviers, qui les prennent par le même moyen sous l'herbe ou le blé vert; mais j'ai observé que ces derniers oiseaux, dont j'ai élevé plusieurs dans mon jardin, frappaient la terre avec le pied autour des trous où il y avait des vers, apparemment pour les faire sortir de leur retraite au moyen de la commotion, et les prenaient souvent même avant qu'ils ne fussent entièrement sortis de terre. Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(3) Voici comment M. Bowles a vu que l'on nourrissait des bécasses à Saint-Ildephonse, où l'Infant don Louis avait une volière remplie de toutes sortes d'oiseaux.

« Il y avait, dit-il, une fontaine qui coulait continuellement pour « entretenir le terrein humide.... et au milieu un pin et des arbrisseaux « pour la même fin. On apportait des gazons frais les plus garnis de vers

qu'elle a mauvais (1); mais la nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec, un organe de plus et un sens particulier, approprié à son genre de vie; la pointe en est charnue plutôt que cornée, et paraît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse; et ce privilége d'organisation a de même été donné aux bécassines, et apparemment aussi aux chevaliers, aux barges et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture (2).

Du reste le bec de la bécasse est rude et comme barbelé aux côtés vers son extrémité, et creusé sur sa longueur de rainures profondes; la mandibule supérieure forme seule la pointe arrondie du bec, en débordant la mandibule inférieure,

« que l'on pouvait trouver; ces vers avaient beau se cacher, lorsque la « bécasse avait faim, elle les sentait à l'odorat, plantait son bec dans la « terre, jamais plus haut que les narines, en tirait les vers, et levant le « bec en l'air, elle l'étendait sur elle dans toute sa longueur, et avalait « doucement de cette façon sans aucun mouvement de déglutition. Toute « cette opération se faisait en un instant, et le mouvement de la bécasse « était si égal et si imperceptible, qu'elle paraissait ne rien faire. Je n'ai « pas vu qu'elle ait manqué une seule fois son coup, c'est pour cela, « et parcequ'elle ne plantait jamais son bec dans la terre que jusqu'à « l'orifice des narines, que je conclus que c'est l'odorat qui la guide « pour chercher sa nourriture. » Histoire naturelle d'Espagne, par G. Bowles, in-8°, page 454 et suivantes.

(1) Non illa oculis, quibus est obtusior, etsi
Sint nimium grandes, sed acutis naribus instat,
Impresso in terram rostri mucrone...... *Nemesianus.*

(2) Cette belle remarque nous est communiquée par M. Hébert.

qui est comme tronquée et vient s'adapter en-dessous par un joint oblique : c'est de la longueur de son bec, que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la grecque (1); sa tête aussi remarquable que son bec, est plus carrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux; son plumage qu'Aristote compare à celui du francolin (2), est trop connu pour le décrire; et les beaux effets de clair-obscur, que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seraient difficiles et trop longues à décrire dans le détail.

Nous avons trouvé à la bécasse, une vésicule du fiel, quoique Belon se soit persuadé qu'elle n'en avait point (3); cette vésicule verse sa liqueur par deux conduits dans le duodenum; outre les deux cœcums ordinaires, nous en avons trouvé un troisième placé à environ sept pouces des premiers, et qui avait avec l'intestin, une communication tout aussi manifeste; mais comme nous ne l'avons observé que sur un seul individu, ce

---

(1) Σολοπὰξ a Σελοπά, pal *ou* pieu. — « Scolopax, quod rostra palo, « scolopos, similia; quo sensu et ab Hebræis *kore;* a nostris *lang-* « *nasen; lang-chnabel* dicitur. » Klein, Avi., pag. 99. Voyez la nomenclature.

(2) *Colore attagenæ.*

(3) Non plus, dit-il, que le pluvier, le pigeon et la tete-chèvre. Nat. des Oiseaux, page 273.

troisième cœcum est peut-être une variété individuelle ou un simple accident; le gésier est musculeux, doublé d'une membrane ridée sans adhérence; on y trouve souvent des petits graviers que l'oiseau avale sans doute en mangeant les vers de terre; le tube intestinal a deux pieds neuf pouces de longueur.

Gesner donne la grosseur de la bécasse avec plus de justesse, en l'égalant à la perdrix, que ne fait Aristote, qui la compare à la poule (1), et cette comparaison semble nous indiquer que la race commune des poules chez les Grecs, était bien plus petite que la nôtre; le corps de la bécasse est en tout temps fort charnu, et très-gras sur la fin de l'automne (2); c'est alors et pendant la plus grande partie de l'hiver, qu'elle fait un mets recherché (3), quoique sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre; mais comme chair ferme elle a la propriété de se conserver longtemps; on la cuit sans ôter les entrailles, qui, broyées avec ce qu'elles contiennent, font le

(1) « Magnitudine quanta gallina est. » Arist. lib. IX, cap 26.

(2) Olina et Longolius disent qu'on l'engraisse avec une pâte faite de farine de blé sarazin (*farina d'orzo*) et de figues sèches; ce qui nous paraît difficile pour un oiseau si sauvage, et inutile pour un gibier aussi gras dans sa saison.

(3) Il paraît, au récit d'Olina, que la chasse en continue tout l'hiver en Italie; les grands froids au fort de l'hiver, dans nos provinces, obligent les bécasses de s'éloigner un peu; cependant il en reste encore quelques-unes dans nos bois, près des fontaines chaudes.

meilleur assaisonnement de ce gibier; on observe que les chiens n'en mangent point, il faut que ce fumet ne leur convienne pas et même qu'il leur répugne beaucoup, car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse; la chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes; toutes s'amaigrissent à mesure que le printemps s'avance, et celles qui restent en été, sont dans cette saison, dures, sèches et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire au mois de mars, que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner sur leurs montagnes (1), rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printemps partir appariés (2); ils volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit; mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée, et en partent le soir pour continuer leur route (3); tout l'été ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent; comme dans celles de Savoie, de Suisse, du Dauphiné, du Jura, du Bugey et des Vosges: il en reste quelques-uns dans les cantons élevés

(1) « Elle ne fait pas son nid qu'elle ne soit retournée à la montagne. » Belon.

(2) « Vere primo Angliam deserunt, prius tamen matrimonio copulantur, et bine mas et fæmina, unà volant. » Willughby.

(3) Observation faite par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

de l'Angleterre et de la France; comme en Bourgogne, en Champagne, etc. Il n'est pas même sans exemple que quelques couples de bécasses se soient arrêtés dans nos provinces de plaine, et y aient niché; retardées apparemment par quelques accidents, et surprises dans la saison de l'amour, loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles (1). Edwards a pensé qu'elles allaient toutes comme tant d'autres oiseaux, dans les contrées les plus reculées du nord (2); apparemment il n'était pas informé de leur retraite aux montagnes, et de l'ordre de leurs routes, qui tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux, ne se portent et s'étendent que de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne.

La bécasse fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas (3); ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches, entremêlées de petits brins de bois; le tout rassemblé sans art, et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine; on y trouve quatre ou

(1) Voyez une lettre datée d'Abbeville, du 15 mai 1773, dans les Affiches de province, du 23 juin suivant, sur une nichée de bécasse avec des petits déjà grands, trouvée le 14 mai dans les bois de la terre de Pont-de-Remy.

(2) Edwards, addition à la seconde partie, traduc. franç., page 12.

(3) « Nidulantur humi.... perdices.... atque aliæ parum volantis « generis; ex his item alauda, et gallinago, et coturnix, nunquam in « arbore consistunt sed humi. » Aristot. lib. IX, cap. 8.

cinq œufs oblongs, un peu plus gros que ceux du pigeon commun; ils sont d'un gris-roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids avec les œufs, dès le 15 d'avril. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent quoique encore couverts de poil follet; ils commencent même à voler avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes; ils fuient ainsi voletant et courant quand ils sont découverts; on a vu la mère et le père, prendre sous leur gorge un des petits, le plus faible sans doute, et l'emporter ainsi à plus de mille pas; le mâle ne quitte pas la femelle, tant que les petits ont besoin de leurs secours: il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours; car il est muet, ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année (1); quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle, et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre : ces oiseaux d'un naturel solitaire et sauvage, sont donc aimants et tendres; ils deviennent même jaloux, car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec, en se disputant la femelle; ils ne deviennent donc stupides

(1) Ces petits cris ont des tons différents, passant du grave à l'aigu, *go*, *go*, *go*, *go*; *pidi*, *pidi*, *pidi*; *cri*, *cri*, *cri*, *cri*; ces derniers semblent être de colère entre plusieurs mâles rassemblés : ils ont aussi une espèce de croassement *couan*, *couan*, et un certain grondement *frou*, *frou*, *frou*, lorsqu'ils se poursuivent

et craintifs, qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour, presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue; Aldrovande et Gesner en ont fait la remarque (1). On la trouve dans les contrées du midi comme dans celles du nord, dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde; on la connaît dans toute l'Europe, en Italie, en Allemagne, en France, en Pologne, en Russie (2), en Silésie (3), en Suède (4), en Norwège (5), et jusqu'en Groënland, où elle a le nom de *Suarsuck*, et où par un composé suivant le génie de la langue, les Groënlandais en ont un pour signifier le *chasseur aux bécasses* (6); en Islande, la bécasse fait partie du gibier qui abonde sur cette île, quoique semée de glaces (7); on la retrouve aux extrémités septentrionales et orientales de l'Asie, où elle est commune, puisqu'elle est nommée dans les langues

(1) « Nullâ non in regione reperitur hæc avis. » Aldrovande, tom. III, page 474. — « Reperitur hæc avis in omnibus ferè regionibus. » Gesner, page 485.

(2) Rzaczyncski, Hist. nat. Polon., page 292.

(3) « Montibus nostris familiaris. » Schwenckfeld, page 329.

(4) *Fauna Suecica*, n° 141.

(5) Brunich. Ornithol. Boreal., page 48.

(6) *Saursuksiorpok*. Dict. Groënlandais d'Egède.

(7) Voyez Anderson, Histoire générale des Voyages, tome XVIII, page 20.

kamtchadales, koriaques et kouriles (1). M. Gmelin en a vu quantité à Mangasea, en Sibérie sur le Jénisca, et quoique les bécasses y soient en grand nombre, elles ne font qu'une très-petite partie de cette multitude d'oiseaux d'eau et de rivage de toutes espèces, qui, dans cette saison, se rassemblent sur les bords et les eaux de ce fleuve (2).

La bécasse se trouve de même en Perse (3), en Égypte aux environs du Caire (4), et ce sont apparemment celles qui vont dans ces régions, qui passent à Malte en novembre, par les vents de nord et de nord-est, et ne s'y arrêtent qu'autant qu'elles y sont retenues par le vent (5). En Barbarie, elles paraissent comme dans nos contrées, en octobre et jusqu'en mars (6); et il est assez singulier que cette espèce remplisse en même temps le nord et le midi, ou du moins puisse s'habituer dans la zone torride, en paraissant naturelle aux zones froides; car M. Adanson a trouvé la bécasse dans les îles du Sénégal (7);

---

(1) En Kamtchadale, *saakouloutch*; chez les Koriaques, *tcheisia*; et aux îles Kouriles, *pettoroi*. Voyez les vocabulaires de ces langues dans l'Histoire générale des Voyages, tome XIX, page 359.

(2) Gmelin, Voyage en Sibérie.

(3) Voyage de Chardin, Amsterdam, 1711, tome II, page 30.

(4) Voyage d'Égypte, par Granger, page 237.

(5) Observation communiquée par M. le chevalier Desmazy.

(6) Shaw, Travels, etc., page 253.

(7) Voyage au Sénégal, page 169.

d'autres voyageurs l'ont vue en Guinée (1) et sur la côte d'Or (2); Kœmpfer en a remarqué en mer, entre la Chine et le Japon (3), et il paraît que Knox les a aperçues à Ceylan (4). Et puisque la bécasse occupe tous les climats, et se trouve dans le nord de l'ancien continent, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Nouveau-Monde; elle est commune aux Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada (5), ainsi qu'à la Louisiane, où elle est un peu plus grosse qu'en Europe, ce que l'on attribue à l'abondance de nourriture (6); elle est plus rare dans les provinces plus septentrionales de l'Amérique; mais la bécasse de la Guyane connue à Cayenne, sous le nom de *Bécasse des Savanes*, nous paraît assez différer de la nôtre, pour former une espèce séparée; nous la donnerons après avoir décrit les variétés peu nombreuses de cette espèce en Europe.

VARIÉTÉ DE LA BÉCASSE.

I. LA BÉCASSE BLANCHE (7). Cette variété est

(1) Bosman, Voyage en Guinée; Utrecht, 1705.

(2) Histoire générale des Voyages, tome IV, page 245.

(3) Kempfer, Hist. nat. du Japon, tome I, page 44.

(4) Histoire générale des Voyages, tome VIII, page 547.

(5) Histoire de la Nouvelle France, par le P. Charlevoix, tome III, page 155.

(6) Le Page du Pratz, Hist. de la Louisiane, tome II, page 126.

(7) « Scolopax alba; » Klein, Avi., page 100, n° 6. — *White woodcok*. Albin, tome III, page 36. — « Scolopax candida » Brisson, Ornithol. tome V, page 297.

rare, du moins dans nos contrées (1); quelquefois son plumage est tout blanc; plus souvent encore mêlé de quelques ondes de gris ou de marron; le bec est d'un blanc-jaunâtre; les pieds sont d'un jaune-pâle avec les ongles blancs; ce qui semblerait indiquer que cette blancheur tient à une dégénération différente du changement de noir en blanc, qu'éprouvent les animaux dans le nord, et cette dégénération dans l'espèce de la bécasse est assez semblable à celle du nègre blanc dans l'espèce humaine (2).

II. La bécasse rousse. Dans cette variété tout le plumage est roux sur roux, par ondes plus foncées sur un fond plus clair; elle paraît encore plus rare que la première; l'une et l'autre furent tuées à la chasse du roi, au mois de décembre 1775, et Sa Majesté nous fit l'honneur de nous les envoyer par M. le comte d'Angivillers, pour être placées dans son Cabinet d'histoire naturelle (3).

III. Les chasseurs prétendent distinguer deux races de bécasses (4), la *Grande* et la *Petite;* mais

(1) On en tua une près de Grenoble, au mois de décembre 1774; lettre de M. de Morges, datée de Grenoble le 29 février 1775.

(2) C'est une variété albine de la bécasse. Desm. 1829.

(3) Autre simple variété de couleur de la bécasse. Desm. 1829.

(4) J'ai remarqué plusieurs fois qu'il paraît y avoir deux espèces de bécasse. Les premières qui arrivent sont les plus grosses; elles ont les pieds gris, tirant légèrement sur le rose : les autres sont plus petites, leur plumage est semblable à celui de la grande bécasse, mais elles ont

comme le naturel et les habitudes sont les mêmes dans ces deux bécasses, et qu'en tout le reste elles se ressemblent; nous ne regarderons cette petite différence de taille, que comme accidentelle ou individuelle, ou comme celle du jeune à l'adulte, laquelle par conséquent ne constitue pas deux races séparées entre deux oiseaux qui du reste sont les mêmes, puisqu'ils s'unissent et produisent ensemble (1).

---

les pieds de couleur bleue; et on a observé que lorsque l'on prend cette petite espèce aux environs de Montreuil en Picardie, la grande bécasse y devient plus rare. Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(1) Ce n'est encore qu'une simple variété de la bécasse ordinaire. Desm. 1829.

OISEAU ÉTRANGER

QUI A RAPPORT

A LA BÉCASSE.

LA BÉCASSE DES SAVANES.*

Scolopax paludosa, Linn., Gmel., Cuv.; *Scolopax media*, Meyer (1).

Cette bécasse de la Guyane, quoique du quart plus petite que celle de France, a néanmoins le bec encore plus long; elle est aussi un peu plus haut montée sur ses pieds, qui sont bruns comme le bec; le gris-blanc, coupé et varié par barres de noir, domine dans son plumage, moins mêlé de roux que celui de notre bécasse; avec ces différences extérieures que le climat a peut-être fait naître, celles des mœurs et des habitudes qu'il produit aussi, se reconnaissent dans la bécasse

* Voyez les planches enluminées, n° 895.

(1) Du sous-genre Bécasse, dans le grand genre Bécasse. Desm. 1829.

des Savanes; elle demeure habituellement dans ces immenses prairies naturelles, d'où l'homme et les chiens ne l'ont point encore chassée, parce qu'ils n'y sont point établis; elle se tient dans les *Coulées*; on appelle ainsi les enfoncements des Savanes, où il y a toujours de la vase et des herbes épaisses et hautes; évitant néanmoins celles où la marée monte et dont l'eau est salée. Dans la saison des pluies, ces petites bécasses cherchent les hauteurs et s'y tiennent dans les herbes; c'est là qu'elles s'apparient et qu'elles nichent sur de petites élévations dans des trous tapissés d'herbes sèches; les pontes ne sont que de deux œufs; mais elles se réitèrent, et ne finissent qu'en juillet; les pluies passées, ces bécasses reviennent aux coulées, c'est-à-dire des lieux élevés aux plus bas, ce qui leur est commun avec les bécasses d'Europe. Le feu qu'on met souvent aux Savanes, en septembre et octobre, les chassant devant lui, elles refluent en grand nombre dans les lieux voisins des parties incendiées; mais elles semblent éviter les bois, et lorsqu'on les poursuit, elles n'y font jamais remise, et s'en détournent pour regagner les Savanes; cette habitude est contraire à celle de la bécasse d'Europe; néanmoins elles partent comme cette dernière, toujours sous les pieds du chasseur; elles ont la même pesanteur en se levant, le même vol bruyant, et elles fientent de même en commençant à filer. Lorsqu'une de ces bécasses est tirée, elle ne va pas se reposer

loin, mais fait plusieurs tours avant de s'abattre; communément elles partent deux à deux, quelquefois trois ensemble, et lorsqu'on en voit une, on peut être assuré que la seconde n'est pas loin; on les entend à l'approche de la nuit, se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque, assez semblable à cette voix basse *ka, ka, ka, ka,* que fait souvent entendre la poule domestique; elles se promènent la nuit, et on les voit au clair de la lune venir se poser jusqu'aux portes des habitations. M. de la Borde qui a fait ces observations à Cayenne, nous assure que la chair de la bécasse des Savanes est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

LA BÉCASSINE.* (1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Scolopax Gallinago, Linn., Gmel., Lath., Cuv., Vieill. (2).

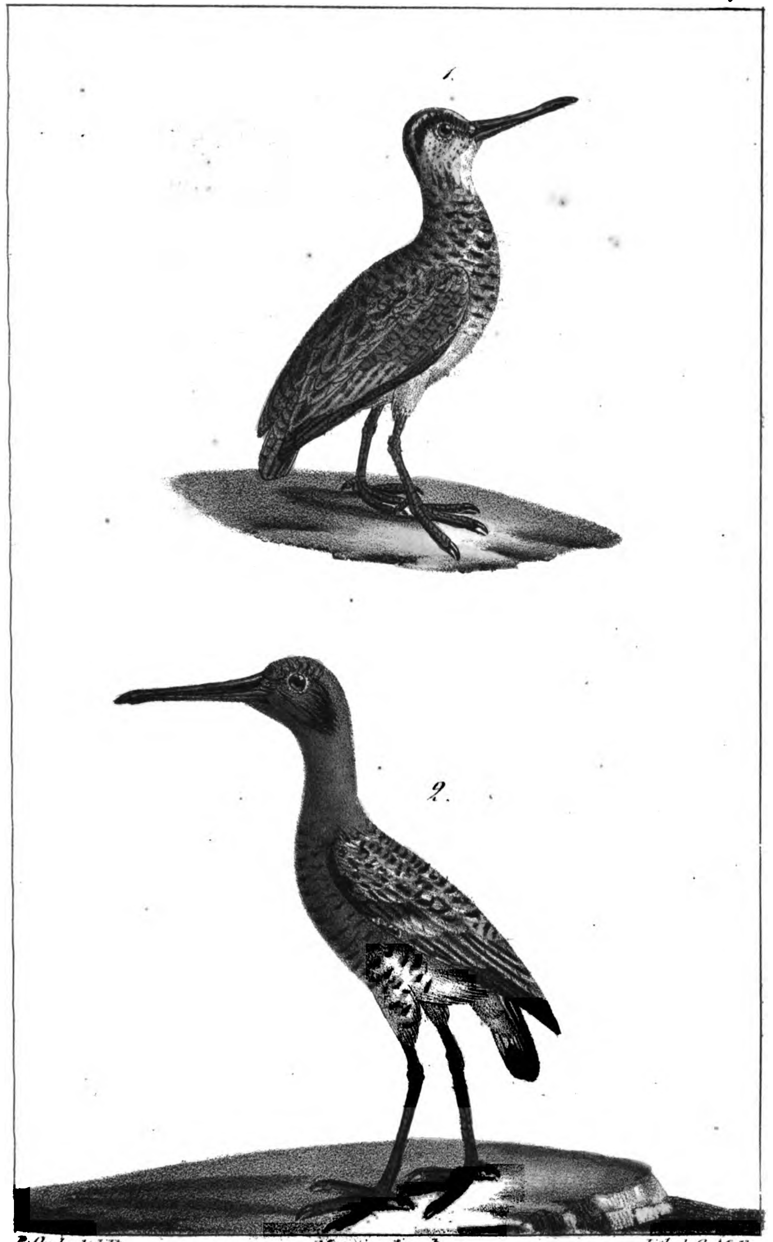
La bécassine est très-bien nommée, puisqu'en

* Voyez les planches enluminées, n° 883.

(1) En italien, *pizzardella;* en anglais, *snite*, *snipe;* en allemand, *schnepfflin*, *wasser-sehnepffe*, *heers-schnepff*, comme *bécasse des seigneurs*, à cause de sa délicatesse; *grasz-schnepff*, bécasse d'herbes, parcequ'elle se cache dans les herbages des marais; en suédois, *mall-snaeppa, wald-snaeppa;* en polonais, *bekas*, *kosielek*, *baranek;* en turc, *jelve.*

Bécassine *ou* bécasseau. Belon, Nat. des Ois., page 215, avec une mauvaise figure. — Bécassine, *bécasseau*, bécasse petite : idem. Portraits d'oiseaux, page 44, *a*, avec une figure passable. — « Gallinago, sive rusticula minor. » Gesner, Avi., page 505, avec une figure peu exacte. —Idem, Icon. avi., page 112, avec la même figure. — « Scolopax, seu « gallinago minor. » Aldrovande, Avi., tome III, page 476, avec une figure peu exacte, page 479. — « Gallinago minor Belonii, » idem, ibid., page 484, avec une très-mauvaise figure. — « Scolopax, seu gal- « linago minor, et scolopax minor. » Jonst., Avi., page 110, avec la figure empruntée d'Aldrovande, planche 31, et prise de Gesner, planche 27. — « Gallinago minor Aldrovandi. » Willughby, Ornithologia, page 214, avec une figure peu ressemblante, pl. 53. — « Gallinago

(2) Du sous-genre des Bécasses dans le grand genre Bécasse *Scolopax*, Cuv. Desm. 1829.



P: Oudart del.t Meunier direx.t Lith: de C: Motte

1. La Bécassine, 2. La Barge.

ne la considérant que par la figure, on pourrait la prendre pour une petite espèce de bécasse; *ce seroit une petite bécasse*, dit Belon, *si elle n'estoit de mœurs différentes;* en effet, la bécassine a, comme la bécasse, le bec très-long et la tête carrée; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris-blanc et le noir y dominent; mais ces ressemblances bornées

---

« minor. » Rai, Synops. avi., page 105, n° *a* 2. — Sibbald, Scot. illustr., part. II, lib. III, page 18. — « Perdix rustica minor. » Schwenckfeld, Avi. Siles., page 330. — « Rusticula gallinago Gazæ; scolopax minor aliis. » Rzaczynski, Hist. nat. Pol., page 295. — « Gallinago minor Willughbei. » Idem, ibid, page 381. — « Perdix rustica « minor, scolopax minor, etc. » Idem, Auctuar, page 410. — « Galli- « nago, scolopax minor, » Charleton, Exercit, pag. 112, n° 8. Idem, Onomazt., pag. 108, n° 8. — « Gallinago, scolopax minor. » Marsigl. Danub., tome V, pag. 34, avec une figure peu exacte, tab. 15. — « Scolopax media. » Klein, Avi., pag. 99, n° 2. — « Scolopax, quæ « capella cœlestis authorum. » Idem, pag. 100, n° 3. *Nota.* Klein se trompe ici en appliquant à la bécassine le nom de *capella cœlestis*, comme Rzaczynski et Schwenckfeld en lui donnant ceux d'*aix* et de *himmels-geis*, qui désignent le vanneau. — *Die heer schnepfe.* Frisch., vol. II, div. XII, sect. 4, pl. 6. — « Scolopax rostro recto, apice tu- « berculato, pedibus fuscis; lineis frontis fuscis quaternis... Gallinago. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen 77, Sp. 11. — « Numenius capite « lineis quatuor fuscis longitudinalis rostri apice tuberculoso, femoribus « semi-nudis. » Idem, *Fauna Suec.*, n° 143. — « Scolopax cinerea minor, « rostro nigro. » Barrère, Ornithol., clas. III, Gen. 12, Sp. 2. — Bécassine. Albin, tome I, page 63; avec une figure mal coloriée, pl. 71. — « Scolopax supernè nigricante et fulvo diluto variegata, infernè alba; « gutture fulvo; capite superiore triplici tæniâ longitudinali dilutè fulvâ « notato; dorsi fasciis quatuor longitudinalibus dilutè fulvis insignito; « uropygio fusco-nigricante, albo-fulvescente transversim striato; rec- « tricibus in exortu nigricantibus, in extremitate fulvis, nigricante trans- « versim striatis.... Gallinago. » Brisson, Ornithol. tome V, page 298.

à l'extérieur, n'ont pas pénétré l'intérieur, le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes naturelles sont opposées; la bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières; elle s'élève si haut en volant qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée,* qui lui a fait donner par quelques nomenclateurs, le surnom de *Chèvre volante* (1); elle jette aussi en prenant son essor un petit cri court et sifflé; elle n'habite les montagnes en aucune saison; elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France, les bécassines paraissent en automne; on en voit quelquefois trois ou quatre ensemble, mais le plus souvent on les rencontre seules; elles partent de loin, d'un vol très-preste, et après trois crochets elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'élevant à perte de vue; le chasseur sait faire fléchir leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines; au printemps elles repassent en grand nombre, et il paraît que cette saison est celle de

(1) Klein, Schwenckfeld, Rzaczynski.

leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne (1), en Silésie (2), en Suisse (3); mais en France il n'en reste que quelques-unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais; Willughby l'observe de même pour l'Angleterre (4); on trouve leur nid en juin; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aulne ou de saule; dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses; les petits quittent le nid en sortant de la coque: ils paraissent laids et informes; la mère ne les en aime pas moins, elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La bécassine pique continuellement la terre, sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange; on ne trouve dans son estomac, qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit; car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les pics, par une pointe ai-

---

(1) Apud. Aldrov., tome III, page 478.

(2) Aviar. Siles., pag. 330.

(3) « Advena est secundum æquinoctium vernum, neque a marginibus « laccuum et stagnorum quoquam discedit. » Gesner, Avi., pag. 488.

(4) « Apud nos nonnullæ per totam æstatem manent, et in palustri- « bus nidificant.... pars maxima aliò abit. » Willughby, pag. 214.

guë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

Dans cette espèce de bécassine, la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger; mais on la surprend rarement dans cette situation, car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fangeux, où les chasseurs ne peuvent aller trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères, mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon; et comme la bécassine part de loin et très-rapidement, et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer, il n'y a pas de tiré plus difficile; on la prend plus aisément avec un rejet, semblable à celui qu'on place dans les sentiers des bois, pour prendre la bécasse.

La bécassine est ordinairement fort grasse, et sa graisse d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires (1); on la cuit comme la bécasse, sans la vider, et partout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste, quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne, des bécassines dans nos ma-

(1) « Elle est fournie de haulte graisse, qui réveille l'appétit endormi, « provoque à bien discerner le goût des francs vins; quoi sachant, ceux « qui sont bien rentés la mangent pour leur faire bonne bouche. » Belon, Nat. des Oiseaux.

rais (1), l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'était ci-devant (2); mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse; on la rencontre dans toutes les parties du monde; quelques voyageurs éclairés en ont fait la remarque (3); on nous l'a envoyée de Cayenne, où on l'appelle *Bécassine de Savane* (4); M. Frezier l'a trouvée dans les campagnes du Chili (5); elle est commune à la Louisiane, où elle vient jusqu'auprès des habitations (6), de même qu'au Canada (7) et à Saint-Domingue (8). Dans l'ancien continent on la trouve

---

(1) « On voit une quantité prodigieuse de ces oiseaux dans les marais » entre Laon, Notre-Dame-de-Liesse, la Fère, Péronne, Amiens, Calais. » Note communiquée par M. Hébert.

(2) « C'est un gibier si fréquent en temps d'hiver, que n'avons quasi « vu rien de plus commun par les plaines des pays méditerranés. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 216.

(3) « Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup « plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau; elles sont communes « dans presque toute l'Europe, l'Asie et l'Amérique. » Voyage autour du monde, par le capitaine Cook, tome IV, page 268.

(4) Avec la chair de fort bon goût, cette bécassine de la Guyane ne prend guère de graisse, non plus que la bécasse de ce pays; suivant M. de la Borde; elle ne pond de même que deux œufs. La diminution du nombre d'œufs à chaque ponte, paraît avoir lieu dans tous les pays où les oiseaux les réitèrent.

(5) Voyage à la mer du Sud, page 74.

(6) Le Page du Pratz, Hist. de la Louisiane, tome II, page 127.

(7) Nouvelle France, tome III, page 155.

(8) M. le chevalier Lefebvre Deshayes remarque, qu'un mois après leur arrivée, elles deviennent si grasses, qu'elles paraissent aussi pesantes que des cailles: elles restent dans l'île jusqu'en février.

depuis la Suède (1) et la Sibérie (2), jusqu'à Ceylan (3) et au Japon (4); nous l'avons reçue du cap de Bonne-Espérance (5); elle s'est portée sur les terres lointaines de l'océan austral (6); aux îles Malouines, où M. de Bougainville l'a vue, et où il remarque qu'elle a des habitudes conformes à ces lieux solitaires, où rien ne l'inquiète; son nid est au milieu de la campagne; on la tire aisément, elle n'a nulle défiance et ne fait point le crochet en partant (7), nouvelle preuve que les habitudes timides des animaux fugitifs devant l'homme, leur sont imprimées par la crainte: et cette crainte dans la bécassine paraît encore se réunir à la forte aversion qu'elle a pour l'homme, car elle est du nombre de ces oiseaux qu'en aucune ma-

(1) *Fauna Suecica.*

(2) Gmelin, Voyage en Sibérie, tom. I, p. 218, tom. II, p. 56.

(3) Knox, dans l'Hist. génér. des Voyages, tom. VIII, pag. 547.

(4) Kœmpfer, Hist. nat. du Japon, tom. I, pages 112 et 113.

(5) Cette bécassine du cap de Bonne-Espérance est un peu plus grande, avec le bec encore plus long et les jambes un peu plus grosses que la nôtre, ce qui n'empêche pas qu'on ne les reconnaisse très-clairement pour être de la même espèce; elle est différente d'une autre bécassine du Cap, qui y paraît indigène, et que nous donnerons tout-à-l'heure.

(6) « Nous trouvâmes vers la partie septentrionale d'*Ulietea* (île voi-« sine de *Taïti*), des criques très-profondes, et au fond des marais « remplis d'une grande quantité de canards et de bécassines, plus sau-« vages que nous ne l'attendions; nous apprîmes bientôt que les Insu-« laires, qui aiment à les manger, ont coutume de les poursuivre. » Forster, second Voyage de Cook, tome I, page 434.

(7) Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, tome I, in-8°, page 124.

nière on ne peut apprivoiser. Longolius assure qu'on peut élever et tenir la bécasse en volière, et même la nourrir pour l'engraisser, mais que la chose a été tentée sur la bécassine inutilement et sans succès (1).

Il paraît qu'il y a dans cette espèce une petite race comme dans celle de la bécasse; car indépendamment de la petite bécassine surnommée *la Sourde*, dont nous allons parler, il s'en trouve entre celles de l'espèce ordinaire, de grandes et d'autres plus petites; mais cette différence de taille, qui n'est accompagnée d'aucune autre, ni dans les mœurs, ni dans le plumage, n'indique tout au plus qu'une diversité de race, ou peut-être une variété purement accidentelle et individuelle, qui ne tient point au sexe; car on ne connaît aucune différence apparente entre le mâle et la femelle dans cette espèce, non plus que dans la suivante (2).

(1) Apud Aldrovand., tome III, page 478.

(2) « Mares a fœminis neque magnitudine, neque colore differunt. » Willughby, page 124.

LA PETITE BÉCASSINE*

SURNOMMÉE

LA SOURDE.(1)

SECONDE ESPÈCE.

Scolopax Gallinula, Linn., Gmel., Lath., Vieill., Cuv. (2).

La petite bécassine n'a que moitié de la gran-

* Voyez les planches enluminées, n° 884.

(1) En anglais, *jud-cock*, *jack-snipe;* en flamand, *hals-schnepff;* en danois, *ror-sneppe;* en polonais, *ksik;* dans l'Orléanais, *becquerolle* ou *boucriolle;* et *foucault*, suivant M. Salerne : ce qui paraît revenir au nom obscène que lui donnent, suivant Belon, les paysans des côtes. Voyez Nature des oiseaux, page 217. En Picardie et dans le Boulonais, *hanipon*, suivant le même M. Salerne.

Plus petite espèce de bécassine. Belon, Nat. des Oiseaux. page 217. — « Cinclus quartus, gallinago minima Belonii. » Aldrovande, Avi., tome III, page 493, avec une très-mauvaise figure. — Jonston, Avi., page 112, avec la figure prise d'Aldrovande, tab. 53. — « Gallinago « minima, seu tertia Belonii. » Willughby, Ornithol., page 214. — Ray, Synops., pag. 105, n° *a* 3. — « Gallinago minima. Poloniskaik. » Rzaczynski, Hist. nat. Polon., pag. 295. — « Scolopax minima. » Klein, Avi., page 100, n° 4. — « Cinclus. » Charleton, Exercit., page 113, n° 11. Idem, Onomazt., pag. 108, n° 11. — « Scolopax minima, ex

(2) Espèce du genre et du sous-genre Bécasse. Desm. 1829.

deur de l'autre; *d'où vient*, dit Belon, *que les pourvoyeurs l'appellent deux pour un.* Elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les joncs secs et les glayeuls tombés au bord des eaux, elle s'y tient si obstinément cachée, qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds, comme si elle n'entendait rien du bruit que l'on fait en venant à elle; c'est de-là que les chasseurs l'ont appelée *la Sourde;* son vol est moins rapide et plus direct que celui de la grande bécassine; sa chair n'est pas d'un goût moins délicat, et sa graisse est aussi fine; mais l'espèce n'en paraît pas aussi nombreuse ou du moins n'est pas aussi généralement répandue : Willughby qui écrivait en Angleterre, remarque qu'elle y est moins commune que la grande bécassine (1); Linnæus n'en fait pas mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède; cependant elle se trouve en Danemarck, suivant M. Brun-

---

« fulvo et castaneo colore maculata. » Barrère, Ornithol. clas. 3, Gen. 12, Spec. 3. — « Die haar pudel, oder kleinste schnepffe. » Frisch, vol II, div. 12, sect. 4, pl. 8. — Mâle de la bécassine. Albin, tom III., pag. 36, avec une figure mal coloriée, planche 86. — *Bécot.* Salerne, Ornithol., pag. 325. « Scolopax supernè nigro et fulvo variegata, nigro-violaceo « et viridi aureo colore variante, infernè fusco, fulvo obscuro et albido « varia; ventre albo; gutture albo fulvescente; capite superiore duplici « tæniâ longitudinali dilutè fulva notato, dorso fasciis quatuor longitu- « dinalibus dilutè fulvis insignito; uropygio splendidè violaceo, pennis « albido in apice marginatis; rectricibus binis intermediis nigricantibus, « fulvo marginatis, lateralibus fuscis, fulvo variegatis.. Gallinago minor. » Brisson, tome V, page 303.

(1) Ornithol., page 214.

nich (1). Cette petite bécassine a le bec moins long à proportion que l'autre; son plumage est le même, avec quelques reflets cuivreux sur le dos, et de longs traits de pinceaux roussâtres sur des plumes couchées aux côtés du dos, et qui étant allongées, soyeuses et comme effilées, ont apparemment donné lieu au nom de *Haarschnepffe* que les Allemands lui donnent, selon M. Klein.

Ces petites bécassines restent presque toute l'année et nichent dans nos marais; leurs œufs, de même couleur que ceux de la grande bécassine, sont seulement plus petits à proportion de l'oiseau qui n'est pas plus gros qu'une alouette. On a souvent pris cette petite bécassine pour le mâle de la grande, et Willughby corrige cette erreur populaire, en avouant qu'il le croyait lui-même avant de les avoir comparées (2); ce qui n'a pas empêché Albin de tomber de nouveau dans cette même erreur (3).

(1) Ornithol. borealis, n° 163.

(2) « Vulgus *jack* snipe, vocat marem majoris speciei erroneè credens; « in quem errore ego fui, et a D. Lister admonitus, recognovi. » Willughby, page 214.

(3) Tome III, page 36, la figure de la petite bécassine, avec ce titre : *Mâle de la bécassine.*

LA BRUNETTE.[1]

TROISIÈME ESPÈCE.

Scolopax pusilla et *Tringa pusilla*, Linn., Gmel. (2).

WILLUGHBY donne cet oiseau sous le nom de *Dunlin*, qui peut se rendre par *Brunette* (3) : il le dit indigène aux parties septentrionales de l'Angleterre (4). C'est une petite bécassine de la taille de la précédente, et qui paraît en différer assez peu ; elle a le ventre noirâtre ondé de blanc, et le

(1) « Scolopax supernè rufa, maculis nigris, et pauco albo variegata, « infernè alba ; gutture, collo inferiore et pectore maculis nigricantibus « variis ; medio ventre nigricante, albo undulato ; rectricibus binis inter- « mediis fuscis rufo maculatis, lateralibus fusco-albicantibus... Gallinago « Anglicana. » Brisson, Ornithol., tome V, page 309.

(2) M. Cuvier remarque que la Brunette de Buffon, *dunlin* des Anglais, n'est que l'alouette de mer à collier, ou la petite maubêche grise, en plumage d'été. Conséquemment il la place dans son sous-genre Alouette-de-mer, *Pelidna*, qui dépend du genre *Scolopax*.

DESM. 1829.

(3) *Dun*, en Anglais, signifie *brun*, de couleur obscure ou tannée ; *dunlin* est un diminutif.

(4) « Dunlin septentrionalium Anglorum, gallinagini minimæ par ; « victum in limo colligit, etc. » Willughby, Ornithol. page 226. — Rai, Synops. avi., page 109.

dessus du corps tacheté de noir et d'un peu de blanc sur un fond brun-roux; du reste, elle est de la même figure, et a les mêmes habitudes que notre petite bécassine; ainsi c'est une espèce très-voisine ou peut-être une simple variété de l'espèce précédente.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT

AUX BÉCASSINES.

LA BÉCASSINE *(1)

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Scolopax capensis, Linn., Gmel.; *Rhynchœa capensis*, Cuv.; *Rostratula capensis*, Vieill. (2).

Elle est un peu plus grande que notre bécas-

* Voyez les planches enluminées, n° 270.

(1) « Scolopax supernè saturatè cinerea, nigricante transversim striata « et violaceo adumbrata, infernè alba; fasciâ longitudinali in capite « superiore albo refuscente maculatâ; oculorum ambitu et tæniâ prope « oculos candidis; genis, gutture et collo inferiore rufis; tæniâ in summo « pectore transversâ nigricante; fasciâ utrimque a scapulis versùs uro- « pygium albo-flavicante, maculis nigricantibus utrimque præditâ; rec- « tricibus cinereis, nigricante transversim striatis et flavicante maculatis.. « Gallinago capitis Bonæ-spei. » Brisson, Ornithol. Supplément, p. 141.

(2) Plusieurs espèces appartiennent au sous-genre Rhynchée de M. Cuvier ou Chorlite (*Rostratula*) de M. Vieillot. Gmelin et M. Temminck les considèrent toutes comme des variétés du *Scolopax capensis* de Gmelin. M. Vieillot, au contraire, les sépare comme spécifiquement distinctes, sous les noms de Chorlites du cap de Bonne-Espérance, de la Chine et des Indes. Voyez ci-après. Desm. 1829.

sine commune, mais elle a le bec beaucoup moins long; les couleurs de son plumage sont un peu moins sombres; un gris-bleuâtre haché de petites ondes noires fait le fond du manteau que traverse une ligne blanche, tirée de l'épaule au croupion; une petite zone noire marque le haut de la poitrine; le ventre est blanc; la tête est coiffée de cinq bandes, l'une roussâtre au sommet, deux grises de chaque côté, puis deux blanches qui engagent l'œil et s'étendent en arrière.

LA BÉCASSINE DE MADAGASCAR. *

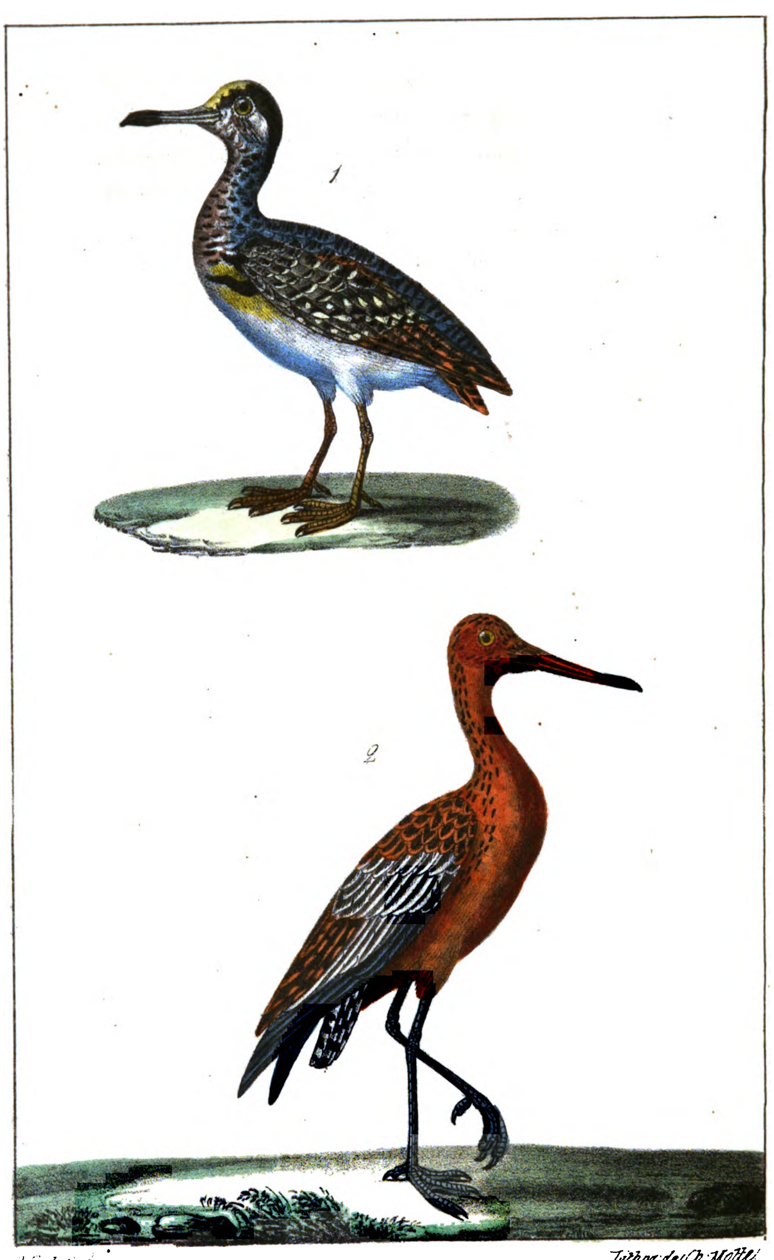
SECONDE ESPÈCE.

Scolopax capensis, var. δ, Linn., Gmel. (1).

Cette bécassine est très-jolie par la disposition et le mélange des couleurs de son plumage; la tête et le cou sont de couleur rousse, traversée d'un trait blanc qui passe sur l'œil, et qui est surmonté d'un trait noir; le bas du cou est ceint d'un large collet noir; les plumes du dos sont noirâtres, festonnées de gris; le roussâtre, le

* Voyez les planches enluminées, n° 922.

(1) Ce n'est qu'une variété de l'espèce précédente. M. Vieillot le reconnait avec les autres ornithologistes DESM. 1829.



Lithog. de Ch. Motte

1 la bécassine de la Chine 2 la barge rousse

gris, le noirâtre sont coupés sur les couvertures de l'aile par de petits festons ondoyants et serrés; les pennes moyennes de l'aile et celles de la queue sont coupées transversalement par bandes variées de cet agréable mélange, séparées par trois ou quatre rangs de taches ovales d'un beau roux-clair, encadré de noir; les grandes pennes sont traversées de bandes alternativement noires et rousses; le dessous du corps est blanc. Cette bécassine a près de dix pouces de longueur.

LA BÉCASSINE DE LA CHINE.*

TROISIÈME ESPÈCE.

Scolopax capensis, var. γ; *Rostratula sinensis*, Vieill. (1).

Elle est un peu moins grosse que notre grande bécassine, mais elle est un peu plus haute sur jambes; elle a le bec presque aussi long; son plumage est moins sombre; il est chamarré sur le manteau par taches assez larges et par festons, de gris-brun, de bleuâtre, de noir et de roux-clair; la poitrine est ornée d'un large feston noir;

* Voyez les planches enluminées, n° 881.

(1) Voyez la note de la Bécassine du cap de Bonne-Espérance ci-avant, page 383. Desm. 1829.

le dessous du corps est blanc; le cou est piqueté de gris-blanc et de roussâtre; et la tête est traversée de traits noirs et blancs.

La Bécassine de Madras donnée par M. Brisson (1), aurait assez de rapport par les couleurs, telles qu'il les décrit, avec cette bécassine de la Chine; mais un caractère qui manque à celle-ci, est ce *doigt postérieur aussi long que ceux de devant*, que M. Brisson attribue à la bécassine de Madras, et qui, ce semble, dans les règles de la nomenclature, aurait dû lui faire exclure cet oiseau du genre des bécassines (2).

---

(1) « Scolopax supernè nigricante et fulvo variegata, infernè alba; « gutture et collo inferiore fulvis, maculis nigricantibus variis; capite « superiore triplici tæniâ longitudinali fusco-nigricante notato; dorso « fasciis duabus longitudinalibus fusco-nigricantibus insignito; tæniâ « transversâ in pectore nigrâ; rectricibus nigro, fulvo et nigro varie- « gatis... Gallinago Maderaspatana. » Brisson, Ornithol., tome V, page 308. Rai a donné cette bécassine; « gallinago Maderaspatana, « perdicis colore. » Synops. avi., page 193, n° 2, avec une mauvaise figure, tab. 1, fig. 2; il la nomme en anglais *parridge-snipe; bécasse-perdrix*, à cause de ses couleurs.

(2) C'est le *Scolopax madrespatana* de Gmel. M. Cuvier ni M. Vieillot ne citent cet oiseau; mais il est probable qu'il appartient à la division ou sous-genre des Rhynchées du premier, ou Chorlites du second de ces naturalistes. Desm. 1829.

LES BARGES.[1]

De tous ces êtres légers sur lesquels la nature a répandu tant de vie et de graces, et qu'elle paraît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages, pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons; leurs sens sont obtus; leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher, à l'entour des marécages, leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse; comme si ces espèces attachées au premier limon, n'avaient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la nature dont les développements se sent étendus et embellis par les soins de l'homme; tandis que ces habitants des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

(1) Ces oiseaux forment un sous-genre dans le genre Bécasse, *Scolopax*, sous les noms de *Limosa*, selon Brisson et M. Cuvier, de *Totanus*, d'après Bechstein, et de *Limicula* suivant M. Vieillot. Desm. 1829.

En effet, aucun d'eux n'a les graces ni la gaieté de nos oiseaux des champs; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entre eux sur la terre ou dans l'air; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux, ni même s'y poser; ils gissent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour; une vue faible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit, ou la lueur des crépuscules, à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture; c'est ainsi que vivent les bécasses, les bécassines et la plupart des autres oiseaux de marais, entre lesquels les barges forment une petite famille, immédiatement au-dessous de celle de la bécasse; elles ont la même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même; à pointe mousse et lisse, droit ou un peu fléchi, et légèrement relevé: Gesner se trompe en leur prêtant un bec aigu et propre à darder les poissons (1); les barges ne vivent que des vers et vermisseaux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier, des graviers, la plupart transparents, et

(1) « Rostra eis recta et acuta ad victum è piscibus apta » Gesner, Avi., verb. totanus.

tout semblables à ceux que contient aussi le gésier de l'avocette (1); leur voix est assez extraordinaire, car Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre (2); ces oiseaux sont inquiets et partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant; ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés; ils ont sur nos côtes, et en particulier sur celles de Picardie (3), un passage régulier dans le mois de septembre; on les voit en troupes et on les entend passer très-haut, le soir au clair de la lune; la plupart s'abattent dans les marais; la fatigue les rend alors moins fuyards; ils ne reprennent leur vol qu'avec peine, mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup; ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étaient la veille en si grand nombre; ils ne ni-

(1) Observation faite par M. Baillon, sur les barges de passage sur les côtes de Picardie, et qui lui fait penser que ces oiseaux et l'avocette viennent alors des mêmes pays.

(2) « La barge... estant soupçonneuse, et qui ne laisse approcher les « hommes guère près d'elle; s'il advient quelquefois qu'elle s'élève avec « peur, commence à jeter un cri tel que les boucs ou chèvres font en « béellant lorsqu'elles ont la gueulle pleine. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 205.

(3) Les barges s'appellent *tatcrlas* en Picardie.

chent pas sur nos côtes (1); leur chair est délicate et très-bonne à manger (2).

Nous distinguons huit espèces dans le genre de ces oiseaux.

LA BARGE COMMUNE.* (3)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Scolopax Limosa, Linn., Gmel.; *Limosa melanura*, Leisler; *Totanus Limosa*, Bechst. (adultes en hiver.)

Scolopax belgica et *Scolopax ægocephala*, Linn., Gmel.; *Totanus ægocephalus*, Bechst.; LA GRANDE BARGE ROUSSE, Buff. (adultes en été.)

Totanus rufus, Bechst. (jeune de l'année) (4).

Le plumage de cette barge est d'un gris uni-

(1) Observation faite sur les côtes de Picardie, par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

(2) « C'est un oyseau ez délices des Françoys. » Belon.

* Voyez les planches enluminées, n° 874.

(3) Barge. Belon, Nat. des Oiseaux, page 205, avec une mauvaise figure, page 206; la même, Portraits d'oiseaux, page 48, *a*. — « Barge « gallorum. » Aldrovande, Avi., tom. III, page 434. — *Totanus*. Idem, pag. 431. — Jonston, Avi., pag. 108. — Moehring, Avi., Gen. 88. — « Fedoa secunda, quæ eadem cum totano Aldrovandi. » Willughby,

(4) La synonymie de cette espèce a été bien éclaircie par M. Temminck. Il faut, d'après cet auteur, lui rapporter la grande Barge Rousse (pl. enl. 916), décrite ci-après, page 399. DESM. 1829.

forme, à l'exception du front et de la gorge, dont la couleur est roussâtre; le ventre et le croupion sont blancs; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres au-dehors, blanchâtres en-dedans; les pennes moyennes et les grandes couvertures ont beaucoup de blanc; la queue est noirâtre et terminée de blanc; les deux plumes extérieures sont blanches, et le bec est noir à la pointe, et rougeâtre dans sa longueur qui est de quatre pouces; les pieds avec la partie nue des jambes, en ont quatre et demi; la longueur totale de la pointe du bec au bout de la queue, est de seize pouces, et de dix-huit jusqu'au bout des doigts.

M. Hébert nous a dit avoir tué quelques barges de cette espèce en Brie; il paraît donc qu'elles

---

Ornithol., pag. 216. — Rai, Synops. avi., pag. 105, n° *a 5*. — « Barge « gallorum, quam ægocephalum facit Belonius. » Jonston, Avi., p. 106. — Charleton, Exercit., pag. 111, n° 10. Idem, Onomazt., pag. 104, n° 10. — « Totanus cinereus, rostro prælongo. » Barrère, Ornithol. clas. 4, Gen. 4, Sp. 1. — « Scolopax, rusticola Aldrovandi. » Klein, Avi., pag. 100, n° 5. — « Scolopax rostro lævi, pedibus fuscis, remi- « gibus maculâ albâ; quatuor primis immaculatis. Limosa. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 10. — « Numenius uropygio albo, rec- « tricibus nigris basi albis; remigibus transversâ albâ maculâ, exceptis « quatuor primis. » Idem, « Fauna Suecica, » n° 144. — « Limosa supernè « griseo-fusca, pennis nigricantibus, ad margines maculis rufis variegatis « intersertis, infernè alba, gutture albo rufescente; collo griseo et ru- « fescente vario, lineolis longitudinalibus fuscis in imâ parte notato; « pectore griseo candicante, tæniis transversis fuscis variegato; uropygio « fusco; rectricibus in exortu albis, in extremitate nigris, octo interme- « diis apice griseis, tribus utrimque lateralibus albo in apice marginatis... « Limosa. » Brisson, Ornithol., tome V, page 262.

s'abattent quelquefois dans le milieu des terres, ou qu'elles y sont poussées par quelque coup de vent.

LA BARGE ABOYEUSE.* (1)

SECONDE ESPÈCE.

Totanus Glottis et *Totanus fistulans*, Bechst.; *Glottis chloropus*, Nilson; *Totanus Glottis*, Cuv. (2).

Il faut que le cri de cet oiseau ressemble à un aboiement, puisqu'il en a pris chez les Anglais

* Voyez les planches enluminées, n° 876, sous le nom de *Barge grise*.

(1) *Totanus*. Gesner, Avi., pag. 518; et Icon. Avi., pag. 115. — *Totanus ornithologi*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 429. — Petit corlieu *ou* aboyeur des Anglais. Albin, tom. II, page 45, avec une figure mal coloriée, pl. 71. — *Glareola, barker Albini*. Klein, Avi., pag. 102, n° 12. — « Limosa supernè griseo-fusca, maculis nigricantibus varia, infernè « alba; capite et collo superioribus fusco-nigricantibus, marginibus pen- « narum albidis, collo inferiore et pectore lineis longitudinalibus fusco « nigricantibus variegatis; tæniâ supra oculos et uropygio candidis; rec- « tricibus albis, fusco transversim striatis, lateralibus interiùs versùs « exortum penitus candidis... Limosa grisea. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 267.

(2) Il faut distinguer cet oiseau, qui est un Chevalier, de celui que M. Cuvier désigne sous le nom de Barge aboyeuse, ou à queue rayée, qui est une véritable Barge. Cette Barge aboyeuse n'est d'ailleurs pas distincte de l'espèce suivante, ou Barge variée, et toutes deux ne sont que le Chevalier aux pieds verts. Desm. 1829.

le nom d'*aboyeur* (*barker*), sous lequel Albin, et ensuite M. Adanson, l'ont indiqué (1); la dénomination de *barge grise* qu'elle porte dans nos planches enluminées, ne la distingue pas assez de la première espèce qui est grise aussi, et même plus uniformément que celle-ci, dont le manteau gris-brun est frangé de blanchâtre autour de chaque plume; celles de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noirâtre. Cette barge diffère aussi de la première, par la grandeur, elle n'a que quatorze pouces de longueur de la pointe du bec au bout des doigts.

Elle habite les marécages des côtes maritimes de l'Europe, tant de l'Océan que de la Méditerranée (2); on la trouve dans les marais salants, et comme les autres barges, elle est timide et fuit de loin; elle ne cherche aussi sa nourriture que pendant la nuit (3).

---

(1) Supplément à l'Encyclopédie, article Aboyeur.
(2) M. Adanson.
(3) Albin.

LA BARGE VARIÉE.(1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Totanus Glottis et *Totanus fistulans*, Bechst.; *Glottis chloropus*, Nilson; *Totanus Glottis*, Cuv. (2).

Si la plupart des nomenclateurs n'avaient pas donné cette barge comme distinguée de la précédente, et sous des noms différents, nous ne

(1) *Limosa*. Gesner, Avi., pag. 519. Idem, Icon. avi., pag. 114. *Glottis, lingulaca Gazæ*. Idem, Avi., pag. 520. — *Limosa venetorum*... Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 434.—*Pluvialis major*. Idem, Ibid., pag. 535. —Willughby, Ornithol., pag. 220.—Rai, Synops., pag. 106, n° *a*, 8; et 190, n° 6. — Charleton, Exercit., pag. 114, n° 3. Idem, Onomazt., pag. 109, n° 3. — Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 415. —Marsigli, Danub., tom. V, page 48. — « Scolopax rostro recto basi « inferiori rubro; pedibus virescentibus.... Glottis. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 9. — « Numenius pedibus virescentibus, uro- « pygio albo, remigibus lineis albis fuscisque undulatis. » Idem, *Fauna Suecica*, n° 142. — Femelle du chevalier aux pieds rouges. Albin, tome II, pag. 43, avec une mauvaise figure, pl. 69. — « Limosa su- « pernè saturate fusca, marginibus pennarum albidis, infernè alba; gutture « albo rufescente; collo albido, maculis longitudinalibus fuscis vario; « uropygio fusco, marginibus pennarum candidis; rectricibus albis, ni- « gricante transversim striatis....... Limosa grisea major. » Brisson, Ornithol, tome V, page 272.

(2) Cet oiseau ne diffère pas spécifiquement du précédent, et il appartient comme lui au sous-genre Chevalier, dans le grand genre Bécasse.

DESM. 1829.

ferions de toutes deux qu'une seule et même espèce; les couleurs du plumage sont les mêmes, la forme entièrement semblable, ne diffère qu'en ce que celle-ci est un peu plus grande, ce qui n'indique pas toujours une diversité d'espèces; car l'observation nous a souvent démontré que dans la même espèce il se trouve des variétés dans lesquelles le bec et les jambes sont quelquefois plus longs ou plus courts d'un demi-pouce; tout le plumage de cette barge est comme celui de l'aboyeuse, varié de blanc, et cette couleur frange et encadre le gris-brun des plumes du manteau, la queue est rayée de même, et le dessous du corps est blanc. Les Allemands donnent à toutes deux le nom de *Meer-houn;* les Suédois les appellent *Gloutt* (1); ces noms paraissent exprimer un aboiement. Serait-ce sur ce même nom que Gesner par une fausse analogie aurait pris ces barges pour l'oiseau *Glottis* d'Aristote, dont il a fait ailleurs une poule sultane ou un rasle? Albin tombe ici dans une erreur palpable, en prenant cette barge pour la femelle du chevalier aux pieds rouges.

(1) Fauna Suecica, n° 142.

LA BARGE ROUSSE.*(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Scolopax leucophæa, Lath.; *Scolopax lapponica*, Gmel.; *Limosa rufa*, Briss., Temminck; *Totanus Glottis*, Meyer; *Totanus leucophæus*, Bechst. (2).

Elle est à-peu-près de la grosseur de l'aboyeuse; elle a tout le devant du corps et le cou d'un beau roux; les plumes du manteau brunes et noirâtres, sont légèrement frangées de blanc et de roussâtre; la queue est rayée transversalement de cette dernière couleur et de brun. On voit cette barge sur

* Voyez les planches enluminées, n° 900.

(1) « Totanus fulvus, maculis fuscis. » Barrère, Ornith., clas. 4, Gen. 4, Sp. 2. — « Scolopax rostro subrecurvato, pedibusque nigris, pectore ferrugineo.... Scolopax lapponica. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 12. — « Recurvirostra, pectore croceo. » Idem, Fauna Suecica, n° 138. (*Nota*. M. Linnæus en rangeant cette barge à côté de l'avocette, sous le nom de *Recurvirostra*, remarque en même temps que son bec n'est que très-faiblement fléchi ou recourbé en haut). « Red breasted godvi. » Edwards, tom. III, pag. et pl. 138. — « Limosa supernè nigricans, marginibus pennarum rufescentibus, infernè ferruginea; tæniâ « supra oculos rufescente, uropygio albo rufescente, maculis longitudinalibus nigricantibus vario; rectricibus fuscis, albo transversim striatis.... Limosa rufa. » Brisson, Ornith., tome V, page 281.

(2) Cet oiseau qui est du sous-genre des Barges, est appelé *Barge aboyeuse* ou *à queue rayée*, par M. Cuvier. Desm. 1829.

nos côtes; elle se trouve aussi dans le Nord et jusqu'en Laponie; on la retrouve en Amérique; elle a été envoyée de la baie d'Hudson en Angleterre; c'est un exemple de plus de ces espèces aquatiques, communes aux terres du nord des deux continents.

LA GRANDE BARGE ROUSSE.* (1)

CINQUIÈME ESPÈCE.

Scolopax Limosa et *Scolopax ægocephala*, Gmel. (2).

CETTE barge est en effet plus grande que la

* Voyez les planches enluminées, n° 916.

(1) « Barge, seu ægocephalus Belonii. » Willughby, Ornith., p. 215. — Rai, Synops. avi., pag. 105, n° *a*, 4. — Marsigl., Danub. pag. 36. — « Glareola ægocephalus. » Klein, Avi. pag. 102, n° 11. — « Scolopax « rostro recto, pedibus virescentibus, capite colloque rufescentibus; re« migibus tribus nigris basi albis.... Œgocephala. » Linnæus Syst. nat. ed. X, Gen. 77, Sp. 13. — Francolin. Albin, tome II, page 44, avec une figure mal coloriée, planche 70. — « Limosa supernè nigricans, « marginibus pennarum rufescentibus, infernè sordidè alba, maculis « transversis nigricantibus varia; tæniâ supra oculos albo-rufescente; collo « rufo, infernè nigricante transversim striato; uropygio candido, macu« lis nigricantibus vario; rectricibus nigricantibus, albo transversim stria« tis.... Limosa rufa major. » Brisson, Ornithol., tome V, page 284.

(2) Cette grande barge rousse ne diffère pas spécifiquement de la barge commune décrite ci-avant, page 392. C'est un individu en plumage d'été ou de noces. DESM. 1829.

précédente ; mais elle n'a de roux que le cou, et des bords roussâtres aux plumes noirâtres du dos ; la poitrine et le ventre sont rayés transversalement de noirâtre sur fond blanc-sale ; la longueur de cette barge, du bec aux ongles, est de dix-sept pouces : outre ces différences, qui paraissent la distinguer assez de la barge rousse, un observateur nous assure que ces deux espèces passent toujours séparément sur nos côtes (1). La grande barge rousse diffère même de toutes les autres, par les mœurs, s'il est vrai, comme le dit Willughby, qu'elle se promène la tête haute sur les plages sablonneuses et découvertes, sans chercher à se cacher ; le même naturaliste observe que c'est mal-à-propos qu'on lui donne en quelques endroits de la côte d'Angleterre le nom de *Stone plover*, qui est proprement celui de notre courlis de terre ou grand pluvier ; mais c'est encore plus mal-à-propos que le traducteur d'Albin a rendu les noms de *Godwit* et d'*OEgocephalus*, qui désignent la barge, par celui de Francolin. Cette grande barge rousse qui se trouve sur nos côtes et sur celles d'Angleterre, se porte également sur les côtes de Barbarie. On la reconnaît dans la notice que donne le docteur Shaw, de son *Godwit of barbary* (2).

---

(1) Observation faite sur celles de Normandie.

(2) Shaw, Travels, etc., pag. 255.

LA BARGE ROUSSE[1]

DE LA BAIE D'HUDSON.

SIXIÈME ESPÈCE.

Scolopax Fedoa, Linn., Gmel.; *Scolopax marmorea*, Lath.; *Limicula marmorea*, Vieill. (2).

Quoiqu'il y ait dans le plumage de cette barge, comparé à celui de la précédente, des différences qui consistent principalement en ce que celle-ci a plus de roux, et que même sa taille soit un peu plus grande, nous ne laissons pas de la regarder comme espèce très-voisine de celle de notre grande barge rousse, et peut-être même l'espèce est-elle originairement la même.

(1) « Greater American godwit, or curlew from Hudson's-bay. » Edwards, tom. III, pag. et pl. 137. — « Scolopax rostro recto, longo, « pedibus fuscis, remigibus secundariis rufis, nigro punctulatis. Fedoa. » Linnæus, Syst. nat. ed. X, Gen. 77, Sp. 8. — « Limosa supernè fusco- « rufescens, nigro transversim striata; infernè albo rufescens; tæniâ supra « oculos, genis et gutture candidis; uropygio rufo nigricante transversim « striato; collo inferiore et pectore rufescentibus, collo inferiore macu- « lis longitudinalibus nigris, pectore maculis transversis fuscis vario; « rectricibus rufis, nigro transversim striatis... Limosa Americana rufa. » Brisson, Ornithol., tome V, page 287.

(2) Cet oiseau est rapporté par M. Cuvier au sous-genre des Barges, dans le genre Bécasse. Desm. 1829.

Cette barge rousse de la baie d'Hudson, est, comme l'observe Edwards, la plus grande espèce de ce genre; elle a seize pouces du bout du bec à celui de la queue, et dix-neuf à celui des doigts; tout son plumage sur le manteau est d'un fond brun-roux rayé transversalement de noir; les premières grandes pennes de l'aile sont noirâtres, les suivantes d'un rouge-bai pointillé de noir; celles de la queue sont rayées transversalement de cette même couleur et de roux.

LA BARGE BRUNE.* (1)

SEPTIÈME ESPÈCE.

Scolopax fusca, Linn., Gmel.; *Totanus fuscus,* Leisler, Besch.; CHEVALIER NOIR, Cuv.; *Tringa atra,* Linn, Gmel. (2)

ELLE est de la taille de la barge aboyeuse; le fond de sa couleur est un brun-foncé et noirâtre,

* Voyez les planches enluminées, n° 875.

(1) « Limosa supernè fusco-nigricans, marginibus pennarum albidis, « infernè saturatè cinerea, albo variegata; vertice cinereo nigricante; « uropygio candido, rectricibus binis intermediis fusco-nigricantibus, « candicante transversim striatis, lateralibus fuscis, albo transversim « striatis.... Limosa fusca. » Brisson, Ornithol., tome V, page 276.

(2) Cet oiseau n'est point une barge, et on doit le rapporter à l'espèce du chevalier noir de M. Cuvier, qui est le Chevalier arlequin, *Totanus fuscus,* Temminck, sous son habit d'été. DESM. 1829.

relevé de petites lignes blanchâtres, dont les plumes du cou et du dos sont frangées, ce qui les fait paraître agréablement nuées ou écaillées; les pennes moyennes de l'aile et ses couvertures sont de même lisérées et pointillées de blanchâtre par les bords; ses premières grandes pennes ne montrent en dehors qu'un brun uni; celles de la queue sont rayées de brun et de blanc.

LA BARGE BLANCHE.(1)

HUITIÈME ESPÈCE.

Limicula alba, Vieill. (2); *Recurvirostra alba*, Lath., Linn., Gmel.

M. Edwards observe que le bec de cette barge fléchit en haut, comme celui de l'avocette, caractère dont la plupart des barges portent quelque légère trace; mais qui est fortement marqué dans celle-ci; elle est à-peu-près de la taille de la barge rousse; son bec, noir à la pointe, est orangé

(1) « White godwit, from Hudson's-bay. » Edwards, Hist. of Birds, tom. III, pag. et pl. 139, figure postérieure. — « Limosa candida; « marginibus alarum, remigibus majoribus, rectricibusque albo flavicantibus.... Limosa candida. » Brisson, Ornithol., tome V, page 290.

(2) Selon M. Vieillot cet oiseau est du sous-genre des Barges, et non du genre Avocette, dont il n'a pas les pieds palmés. Desm. 1829.

dans le reste de sa longueur; tout le plumage est blanc à l'exception d'une teinte de jaunâtre sur les grandes pennes de l'aile et de la queue. Edwards croit que le plumage blanc est la livrée de ces oiseaux de la baie d'Hudson, et qu'ils reprennent leurs plumes brunes en été.

Au reste, il paraît que plusieurs espèces de barges sont descendues plus avant dans les terres de l'Amérique, et qu'elles sont parvenues jusqu'aux contrées méridionales; car Sloane place à la Jamaïque, notre troisième espèce (1); et Fernandez semble désigner deux barges dans la Nouvelle-Espagne, par les noms de *Chiquatototl*, oiseau *semblable à notre bécasse* (2), et *Elototoll*, oiseau du même genre, qui se tient à terre sous les tiges de maïs (3).

---

(1) « Glottis, seu pluvialis major Aldrovandi. » Sloane, Jamaïc. pag. 317, n° 9.

(2) Avi. Nov. Hisp., pag. 47, cap. 168.

(3) « Elototl, seu avis basis spicæ maysi. » Ibid. pag. 48, cap. 169.

LES CHEVALIERS.[1]

« Les François, dit Belon, voyant un oysillon « haut encruché sur ses jambes, quasi comme « estant à cheval, l'ont nommé *Chevalier.* » Il serait difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie : les oiseaux chevaliers sont en effet fort haut montés ; ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs : leur bec plus raccourci, est au reste conformé de même, et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui, de la bécasse, descendent jusqu'au cincle, c'est après les barges que doivent se placer les chevaliers : comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux ; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux (2) ; sur les rivages ils courent avec vîtesse, *et telle petite corpulence*, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine*

(1) Les chevaliers composent dans le genre Bécasse, *Scolopax*, de Linnée, un petit sous-genre nommé *Totanus* par Bechstein et MM. Cuvier, Vieillot et Temminck. Desm. 1829.

(2) Belon, Nature des Oiseaux, page 207.

gaiment et court moult légèrement. Les vermisseaux sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées, des mouches, etc.

Leur chair est estimée (1), mais c'est un mets assez rare, car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

Nous connaissons six espèces de ces oiseaux.

LE CHEVALIER COMMUN.* (2)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Tringa pugnax, Linn., Gmel., Vieill.; *Machetes pugnax*, Cuv. (3).

Il paraît être de la grosseur du pluvier doré, parce qu'il est fort garni de plumes, et en général les chevaliers sont moins charnus qu'ils ne sem-

(1) Belon, Nature des Oiseaux, page 207.

* Voyez les planches enluminées, n° 844.

(2) « Tringa pennis in medio fuscis, ad margines griseis supernè vestita, infernè alba; collo inferiore griseo, marginibus pennarum albidis; « rectricibus griseo fuscis, albido in apice marginatis, quatuor intermediis et binis utrimque extimis nigricante transversim striatis; pedibus « dilutè rubris.... Totanus. » Brisson, Ornithol., tom. V, page 188.

(3) Suivant M. Temminck, cet oiseau est une femelle adulte ou un jeune après la mue d'automne, du combattant dont M. Cuvier forme un petit sous-genre sous le nom de *Machetes*. Desm. 1829.

blent l'être ; celui-ci a près d'un pied du bec à la queue, et un peu plus du bec aux ongles : presque tout son plumage est nué de gris-blanc et de roussâtre ; toutes les plumes sont frangées de ces deux couleurs et noirâtres dans le milieu ; ces mêmes couleurs de blanc et de roussâtre sont finement pointillées sur la tête, et s'étendent sur l'aile dont elles bordent les petites plumes ; les grandes sont noirâtres ; le dessous du corps et le croupion sont blancs ; M. Brisson dit que les pieds de cet oiseau sont d'un rouge-pâle ; et en conséquence, il lui applique des phrases qui conviennent mieux à l'oiseau de l'espèce suivante (1) ; il se pourrait aussi qu'il y eût variété dans celle-ci, puisque le chevalier représenté dans nos planches

(1) « Erythropus major. » Gesner, Icon. avi., pag. 101, avec une très-mauvaise figure. — « Gallinulæ aquaticæ primum genus, quod vulgò « germanicè vocant rotbein, id est erythropodem. » Idem, Avi. pag. 504, avec la même figure. — « Gallinula erythropos major ornitho-« logi. » Aldrovande, Avi. tome III, pag. 553, avec une figure méconnaissable. — « Gallinula erythropus major. » Jonston, Avi. pag. 110, avec la mauvaise figure d'Aldrovande copiée, tab. 31. — « Gallinula « erythropus major Gesneri Aldrovando. » Willughby, Ornithol., pag. 221. — « Gallinula erythropus major Gesneri. » Rai, Synops. avi., pag. 107, n° *a*, 1. — Sibbald. Scot. illustr. part. II, lib. 3, pag. 19. — Marsigl. Danub. tom. V, pag. 50, avec une très-mauvaise figure, tab. 23. — « Gallinula erythropus. » Charleton, Exercit. pag. 112, n° 2. Id., Onomazt. pag. 107, n° 2. — « Glareola prima. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 281. — Klein, Avi., pag. 101, n° 1. — « Glareola prima « Schwenckfeldii, erythropus primus Gesneri ; redshanca Turneri. » Rzacz. Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 383.

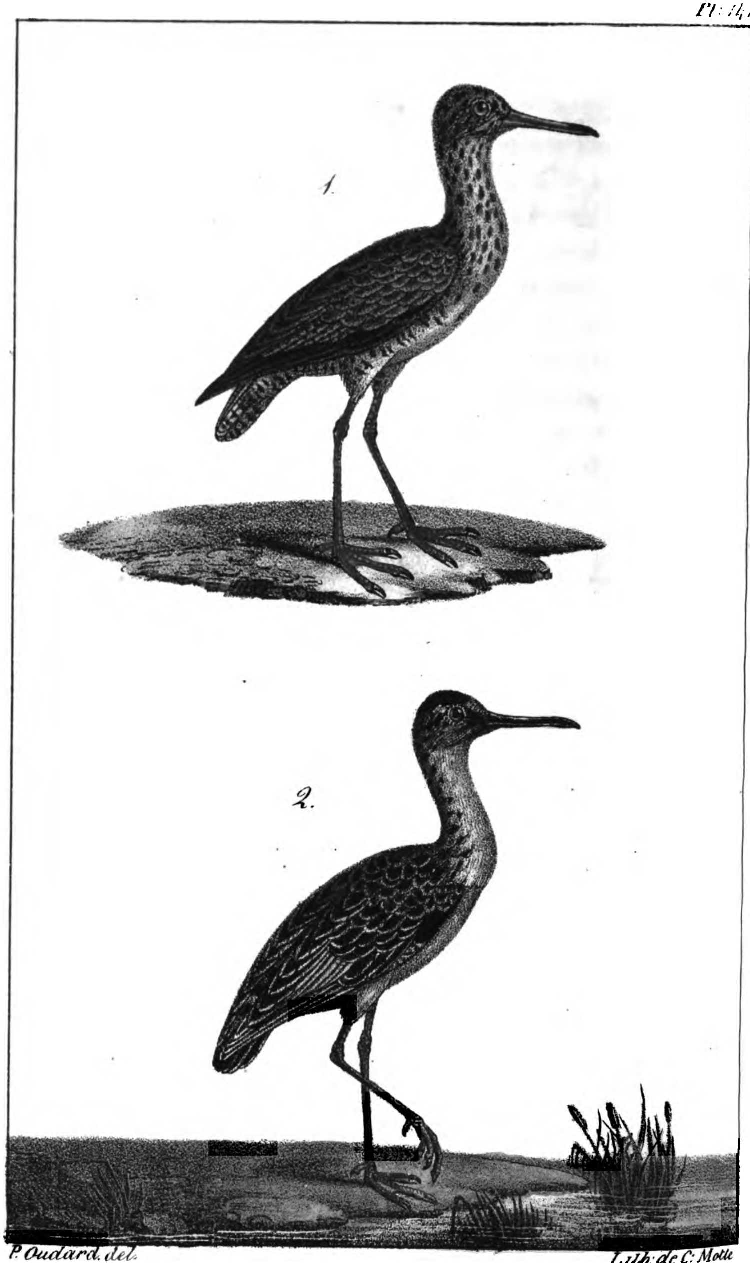
enluminées, a les pieds gris ou noirâtres, de même que le bec.

C'est sur un rapport assez léger de ressemblance dans les couleurs, que Belon a cru reconnaître le chevalier dans le *Calidris* d'Aristote (1). Le chevalier fréquente les bords des rivières, se trouve même quelquefois sur nos étangs, mais plus ordinairement sur les rivages de la mer. On en voit dans quelques-unes de nos provinces de France, et particulièrement en Lorraine; on en voit aussi sur toutes les plages sablonneuses des côtes d'Angleterre; il s'est porté jusqu'en Suède (2), en Danemarck et même en Norwège (3).

(1) « Il nous a semblé que c'est lui qu'Aristote a nommé *Calidris*; car « au troisième chapitre du huitième livre des animaux, il dit : *Quinetiam* « *calidris, cui cinereus color distinctus variè.* » Nat. des Oiseaux, pag. 207.

(2) Fauna Suecica.

(3) « Totanus, danis rodbeene, Norwegis, lare-tite, lare-titring. » Brunnich. Ornithol. boreal., n° 157.



1. Le Chevalier aux pieds rouges, 2. le Chevalier vari

LE CHEVALIER* (1)

AUX PIEDS ROUGES.

SECONDE ESPÈCE.

Scolopax Calidris, *Tringa Gambetta* et *Tringa striata*, Linn., Gmel.; *Totanus Calidris* et *Totanus striatus*, Bechst., Vieill.; *Scolopax Calidris*, Linn., Gmel. (2).

Les pieds rouges de ce bel oiseau le rendent

* Voyez les planches enluminées, n° 845, sous le nom de *Gambette*.

(1) *Chevalier rouge*. Belon, Nat. des Oiseaux, pag. 207, avec une figure reconnaissable, page 208; la même, Portraits d'oiseaux, page 56, *b*. — *Calidris Belonii*. Aldrovande, Avi. tom. III, pag. 431. — Jonston, Avi. pag. 108. — *Calidris Belonii, fedoa*. Charleton, Exercit. pag. 112, n° v. Idem, Onomazt. pag. 106, n° v. — *Chevalier*. Gesner, Avi., pag. 795. — *Calidris nigra, quæ gambetta*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 434. — *Gambetta Aldrovandi*. Willughby, Ornith., pag. 222. — Rai, Synops. avi., pag. 107, n° 2. — *Totanus alter*. Idem, pag. 106.

(2) M. Temminck rétablit ainsi la synonymie très-embrouillée de cet oiseau qui est son Chevalier Gambette, *Totanus Calidris*, et le Chevalier aux pieds rouges de M. Cuvier.

1° *Mâles et femelles en hiver;* le chevalier aux pieds rouges Gérardin.

2° *Jeunes prenant la livrée d'hiver: Tringa Striata*, Lath., Gmel.; *Chevalier rayé*, Buffon.

3° *Plumage d'été ou de noce* : *Totanus calidris*, Bechst.; *Scolopax calidris* et *Tringa Gambetta*, Gmel.; *Totanus nævius*, Briss.; *Chevalier aux pieds rouges*, Buffon (celui décrit dans cet article).

Desm. 1829.

d'autant plus remarquable, qu'il a plus de la moitié de la jambe nue; son bec noirâtre à la pointe, est du même rouge vif à la racine; ce chevalier est de la même grandeur et figure que le précédent; son plumage est blanc sous le ventre; légèrement ondé de gris et de roussâtre sur la poitrine et le devant du cou; varié sur le dos, de roux et de noirâtre par petites bandes transversales bien marquées sur les petites pennes de l'aile, dont les grandes sont noirâtres.

C'est certainement de cette espèce que Belon a parlé sous le nom de *Chevalier rouge;* quoique M. Brisson, en appliquant cette dénomination à sa seconde espèce, la rapporte en même temps à sa première notice de Belon. M. Rai n'a pas mieux connu cet oiseau, quand il soupçonne que ce pourrait être le même que la grande barge grise (1).

Le chevalier aux pieds rouges s'appelle *Courrier*

---

n° 11. — Willughby, pag. 221. — *Gambetta italis dicta.* — Jonston, Avi., pag. 109. — « Glareola alia, primæ similis, pedibus ex luteo ru- « bentibus. » Klein, Avi., pag. 101, n° 1.— « Scolopax, rostro recto, « basi rubro, pedibus coccineis, remigibus secundariis albis... Totanus. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 77, Sp. 4. — « Tringa, rostro nigro « basi rubrâ, pedibus coccineis. » Fauna Suecica, n° 149. — *Chevalier aux pieds rouges.* Albin, tome II, page 43, avec une figure mal coloriée, pl. 68. — « Tringa pennis in medio fuscis ad margines griseis su- « pernè vestita, infernè alba, maculis griseo-fuscis varia, uropygio can- « dido; rectricibus griseo-fuscis, nigricante transversim striatis, albo in « apice marginatis; pedibus rubris.... Totanus ruber. » Brisson, Ornithol., tome V, page 192.

(1) Synops. avi., pag. 106, n° 11.

sur la Saône; il est connu en Lorraine (1) et dans l'Orléanais, où néanmoins il est assez rare (2); M. Hébert nous dit en avoir vu dans la Brie en avril; il se pose sur les étangs, dans les endroits où l'eau n'est pas bien haute; il a la voix agréable et un petit sifflet semblable à celui du bécasseau. C'est le même oiseau qui est connu dans le Boulonais, sous le nom de *Gambette* (3), nom dérivé de la hauteur de ses jambes. On trouve aussi cet oiseau en Suède (4), et il se pourrait qu'il eût, comme plusieurs autres, passé d'un continent à l'autre. L'*Yacatopil* du Mexique de Fernandez paraît être fort voisin de notre chevalier aux pieds rouges, tant par les dimensions que par les couleurs (5); il faut même que quelques espèces de ce genre se soient portées plus avant dans les contrées de l'Amérique, puisque Dutertre compte le chevalier au nombre des oiseaux de la Guadeloupe (6), et que Labat l'a reconnu dans la multitude de ceux de l'île d'*Aves* (7); d'autre part, un

(1) M. Lottinger.

(2) Ornithologie de Salerne, pag. 331.

(3) *Gambetta*. Aldrovande; voyez la nomenclature.

(4) Fauna Suecica, n° 149.

(5) « Yacatopil, seu rostrum sudis, avis est columbi silvestris magni- « tudine, rostro quatuor digitos longo, tenui.... cruribus luteis. Color « universi corporis, ex albo, cinereo, nigro et fusco permixtus est.... « advena lacui Mexicano.... vescitur vermibus.... ad gallinulas refe- « renda. » Fernandez, Hist. nov. Hisp., pag. 29, cap. 69.

(6) Tome II, page 277.

(7) Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, tome VIII, page 28.

de nos correspondants (1) nous assure en avoir vu à Cayenne et à la Martinique en grand nombre; ainsi nous ne pouvons douter que ces oiseaux ne soient répandus dans presque toutes les contrées tempérées et chaudes des deux continents.

LE CHEVALIER RAYÉ.* (2)

TROISIÈME ESPÈCE.

Tringa striata et *Tringa Gambetta*, Linn., Gmel. (3); *Totanus Calidris*, Vieill.

Il est à-peu-près de la taille de la grande bécassine; tout son manteau, sur fond gris et mêlé de roussâtre, est rayé de traits noirâtres, couchés transversalement; la queue est coupée de même

(1) M. de la Borde.

* Voyez les planches enluminées, n° 827.

(2) « Tringa pennis griseo-fuscis, fusco-nigricante transversim striatis « supernè vestita, infernè alba; tæniis aliis transversis, aliis longitudinalibus fuscis varia; collo fusco, marginibus pennarum in collo superiore « albo-rufescentibus, in collo inferiore albis; uropygio candido; rectricibus albis, fusco-nigricante transversim striatis, binis intermediis in « albo colore griseo-fusco maculatis; pedibus pallidè rubris.... Totanus « striatus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 196.

(3) Celui-ci est de la même espèce que le chevalier aux pieds rouges décrit ci-avant, seulement c'est un jeune individu prenant le plumage d'hiver, tandis que l'autre est un adulte en plumage d'été. Desm. 1829.

sur fond blanc; le cou porte les mêmes couleurs, excepté que les pinceaux bruns y sont tracés le long de la tige des plumes; le bec noir à sa pointe, est à sa racine d'un rouge tendre ainsi que les pieds. Nous rapporterons à cette espèce le *Chevalier tacheté* de Brisson (1), qui ne paraît être qu'une très-légère variété (2).

(1) « Tringa pennis in medio nigricantibus, ad margines griseo-rufescentibus supernè vestita, infernè alba, maculis nigricantibus varia; uropygio et imo ventre candidis, lateribus rectricibusque albo et nigricante « transversim striatis; pedibus rubris.... Totanus nævius. » Brisson, Ornithol., tome V, page 200.

(2) Comparez les figures dans cet auteur même; ibid., pl. 18, fig. 1 et 2.

LE CHEVALIER VARIÉ.* (1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Tringa pugnax, Linn., Gmel., Vieill.; *Machetes pugnax*, Cuv.; *Tringa littorea*, Linn., Gmel.; *Totanus cinereus*, Briss. (2).

Ce chevalier qui est le même que le *Chevalier cendré* de M. Brisson, nous paraît mieux désigné

* Voyez les planches enluminées, n° 300.

(1) *Chevalier noir*. Belon, Nat. des Oiseaux, page 208. — *Calidris nigra Belonii*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 432. — Jonston, Avi., pag. 109. — Charleton, Exercit., pag. 112, n° 2. Idem, Onomazt. pag. 107, n° 2. — *Charadrius nigricans*. Barrère, Ornithol., clas. 4, Gen. 10, Sp. 3. — « Tringa rostro lævi, pedibus fuscis, remigibus fuscis; rachi « primâ niveâ.... Tringa littorea. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 78, Sp. 12. — « Tringa remigibus fuscis, primâ rachi nivea. » Idem, Fauna Suecica, n° 151. — Héron blanc de M. Oldham. Albin, tome III, pag. 37, avec une figure mal coloriée, planche 89. — « Tringa pennis in « medio nigricantibus, ad margines rufis supernè vestita, infernè albo- « rufescens; vertice nigricante; collo inferiore et pectore griseo-rufes- « centibus; uropygio cinereo-fusco, maculis nigricantibus vario; rectri- « cibus splendidè griseo fuscis, versùs apicem tæniâ nigricante circum- « ferentiæ parallela notatis, in apice rufescente marginatis, octo inter- « mediis versùs apicem exteriùs rufescente maculatis; pedibus saturatè « cinereis.... Totanus cinereus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 203.

(2) Cet oiseau est un jeune de l'année du tringa ou bécasseau combattant. Temminck; *Machetes pugnax*, Cuvier, qui forme selon ce dernier naturaliste, un petit sous-genre dans le genre Bécasse. Desm. 1829.

par l'épithète de *Varié*, puisque suivant la phrase même de cet académicien, il a dans le plumage autant de noirâtre et de roux que de gris; la première couleur couvre le dessus de la tête et le dos, dont les plumes sont bordées de la seconde, c'est-à-dire de roux; les ailes sont également noirâtres et frangées de blanc ou de roussâtre; ces teintes se mêlent à du gris sur tout le devant du corps; les pieds et le bec sont noirs; ce qui a donné lieu à Belon d'appeler cet oiseau *Chevalier noir*, par opposition à celui qui a les pieds rouges; tous deux sont de la même grosseur, mais celui-ci a les jambes moins hautes.

Il paraît que cet oiseau fait son nid de fort bonne heure, et qu'il revient dans nos contrées avant le printemps; car Belon dit que dès la fin d'avril, on apporte de leurs petits, dont le plumage ressemble alors beaucoup à celui du rasle, et *qu'autrement on n'a point accoutumé de voir ces chevaliers, sinon en hiver* (1). Au reste ils ne nichent pas également sur toutes nos côtes de France : par exemple, nous sommes bien informés qu'ils ne font que passer en Picardie; ils y sont amenés par le vent de nord-est, au mois de mars avec les barges; ils y font peu de séjour, et ne repassent qu'au mois de septembre. Ils ont quelques habitudes semblables à celles des bécassines, quoiqu'ils aillent moins de nuit; et qu'ils se pro-

(1) Nature des Oiseaux, page 208.

mènent davantage pendant le jour; on les prend de même au rejetoir (1). Linnæus dit que cette espèce se trouve en Suède; Albin, par une méprise inconcevable, appelle *Héron blanc* ce chevalier, dont la plus grande partie du plumage est noirâtre, et qui dans aucune partie de sa forme n'a de ressemblance au héron.

---

(1) M. Baillon qui nous communique ces faits, y joint l'observation suivante sur un de ces oiseaux qu'il a fait nourrir. « J'en ai gardé un petit, « l'an passé, dans mon jardin plus de quatre mois; j'ai remarqué que « dans les temps de sécheresse, il prenait des mouches, des scarabées et « d'autres insectes, sans doute à défaut de vers; il mangeait aussi du pain « trempé dans l'eau, mais il fallait qu'il y eût été macéré pendant un jour. « La mue lui a donné, au mois d'août, de nouvelles plumes aux ailes, et « il est parti au mois de septembre; il était devenu familier, au point de « suivre pas à pas le jardinier lorsqu'il avait sa bêche; il accourait dès « qu'il voyait arracher une plante d'herbe, pour prendre les vers qui se « découvraient; aussitôt qu'il avait mangé, il courait se laver dans une « jatte remplie d'eau: je ne lui ai jamais vu de terre sèche sur le bec ou « aux jambes; cet acte de propreté est commun à tous les vermivores. »

LE CHEVALIER BLANC.[1]

CINQUIÈME ESPÈCE.

Scolopax candida, Linn., Gmel.; *Totanus candidus*, Vieill. (2).

Ce chevalier se trouve à la baie d'Hudson; il est à-peu-près de la taille du chevalier, *première espèce;* tout son plumage est blanc, le bec et les pieds sont orangés.

Edwards pense que ces oiseaux sont du nombre de ceux que le froid de l'hiver fait blanchir dans le nord; et qu'en été ils reprennent leur couleur brune; couleur dont les grandes pennes des ailes et de la queue, dans la figure de cet auteur, présentent encore une teinte, et qui se marque par petites ondes sur le manteau.

(1) « White red-shank, or pool-snipe. » Edwards, tom. III, pag. et pl. 139, figure antérieure. — « Tringa candida, maculis transversis griseo-« rufescentibus supernè variegata; remigibus majoribus griseis, rectrici-« bus candidis, griseo-rufescente transversim striatis; pedibus aurantiis... « Totanus candidus. » Brisson, Ornithol., tome V, page 207.

(2) Cet oiseau appartient au genre Chevalier, *Totanus*, de M. Vieillot; par conséquent il rentre dans le sous-genre du même nom, selon M. Cuvier. Desm. 1829.

LE CHEVALIER VERT.(1)

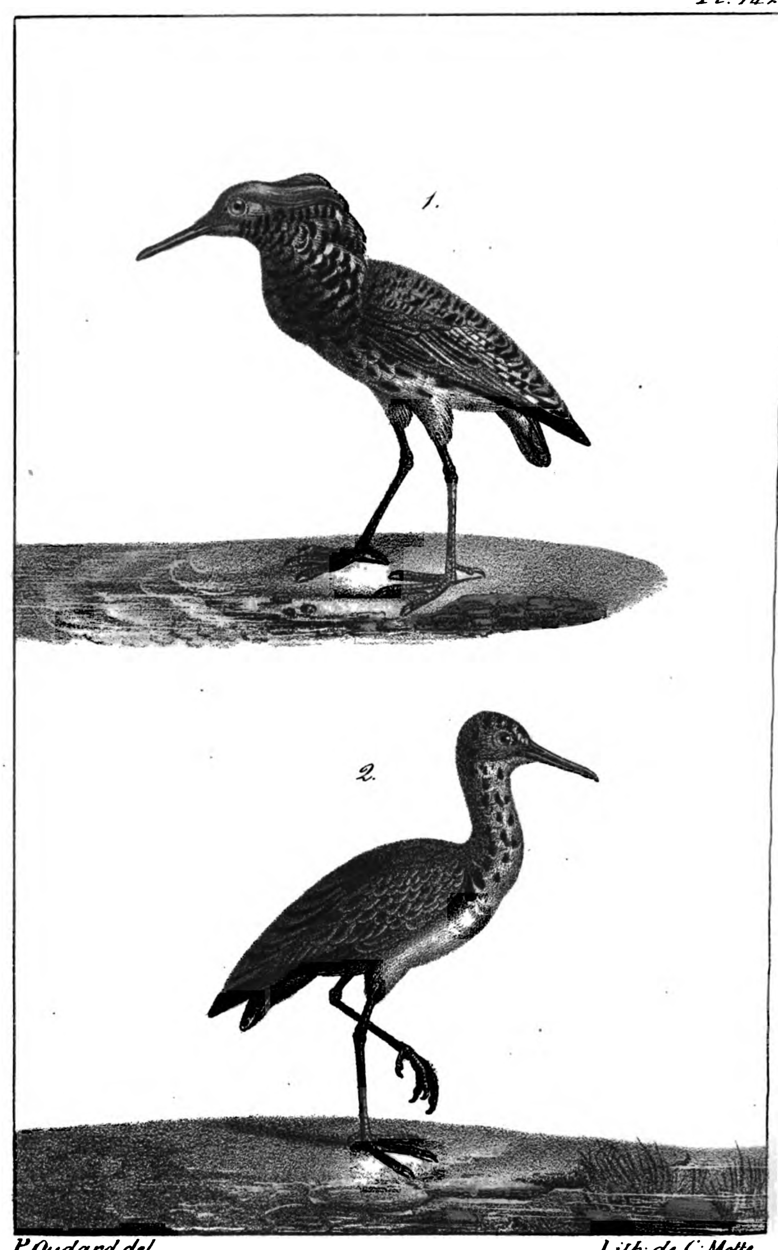
SIXIÈME ESPÈCE.

Rallus bengalensis, Linn., Gmel.; *Rhynchæa bengalensis*, Cuv.; *Rostratula bengalensis*, Vieill. (2).

ALBIN après avoir appelé ce chevalier, *Râle d'eau de Bengale*, le fait venir des Indes occidentales; la figure qu'il en donne est très-mauvaise; on y reconnaît cependant le bec et les jambes d'un chevalier; suivant la notice, ses couleurs ont une teinte de vert sur le dos et sur l'aile, excepté les trois ou quatre premières pennes qui sont pourprées et coupées de taches orangées; il y a du brun sur le cou et les côtés de la tête, et du blanc à son sommet ainsi qu'à la poitrine.

(1) *Râle d'eau de Bengale.* Albin, tome III, page 38, avec une figure très-mal coloriée, planche 90. — « Rallus aquaticus Bengalensis. » Klein, Avi., pag. 104, n° 5. — « Rallus corpore, vertice, oculisque albis, capite « colloque nigris, alis dorsoque viridibus, remigibus primariis rubro « maculatis.... Rallus Bengalensis. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 83, Sp. 4. — « Tringa supernè viridis, infernè alba; capite ad latera, « gutture et collo saturatè fuscis; vertice, oculorum ambitu et uropygio « candidis; rectricibus purpureis, maculis aurantiis variegatis; pedibus « luteo-viridescentibus.... Totanus Bengalensis. » Brisson, Ornithol., tome V, page 209.

(2) Du sous-genre RHYNCHÉE dans le genre Bécasse, de M. Cuvier, et du genre CHORLITE, *Rostratula*, Vieillot. DESM. 1829.



P. Oudard del. Lith: de C: Motte.

1. Le Combattant en amour 2. le Combattant en mue.

LES COMBATTANTS *(1)

VULGAIREMENT

PAONS DE MER.

Tringa pugnax, Linn., Gmel., Vieill., Temm.; *Machetes pugnax*, Cuv. (2).

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux,

* Voyez les planches enluminées, n° 305, le mâle, sous le nom de *Paon de mer;* et n° 306, la femelle.

(1) Sur nos côtes de Picardie, *Paon de marais, Grosse gorge* ou *Cotteret garu;* en flamand, *Kemperkens* (*combattant* ou *duelliste*); en anglais, *Ruffe* (le mâle), *Reeve* (la femelle); en suédois et en danois, *Brunshane* (le mâle lorsqu'il porte sa crinière au printemps, et lorsqu'il l'a perdue après la mue, *Staal sneppe*); en polonais, *Ptak bitny*.

Avis pugnax kemperkens belgis. Aldrovande, Avi., tom. III, pag.

(2) Cet oiseau qui forme un petit sous-genre parmi les Bécasses dans la méthode de M. Cuvier, a une synonymie très-compliquée et très-confuse. Nous allons la rectifier d'après M. Temminck.

1° *Plumage d'automne et d'hiver; Tringa variegata*, Brunnich.

2° *Plumage d'été ou de noce. Tringa pugnax*, Lath., Linn., Gmel.; le *Combattant*, Buffon (sujet du présent article).

3° *Jeunes de l'année. Tringa littorea;* Lath., Linn., Gmel.; *Tringa grenovicensis*, Lath.; *Totanus cinereus*, Briss.; le *Chevalier varié*, Buffon (voyez ci-avant page 414).

4° *La femelle adulte et les jeunes après la mue d'automne: Tringa equestris*, Lath.; le *Chevalier commun*, Buffon (voyez ci-avant page 406), et surtout la planche enluminée, n° 844. Desm. 1829.

un nom qui ne paraît fait que pour l'homme en guerre; mais ces oiseaux nous imitent; non-seulement ils se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées et marchant l'une contre l'autre (1); ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être dans cette espèce beaucoup plus nombreux que les femelles (2); celles-ci attendent à part la

---

413, avec plusieurs figures différentes; voyez ci-après. — *Avis pugnax.* Jonston, Avi., pag. 105, avec des figures empruntées d'Aldrovande. — Willughby, Ornithol., pag. 224, avec des figures assez exactes du mâle et de la femelle. — Rai, Synops. avi., pag. 107, n° *a*, 3. — Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 367. — Charleton, Exercit., pag. 110, n° v. Idem, Onomazt., pag. 104, n° v. — Marsigl., Danub., tom. V, pag. 52, avec une figure peu exacte. — *Glareola pugnax.* Klein, Avi., pag. 102, n° 10. — *Philomachus.* Moehring, Avi., Gen. 93. — « Tringa « pedibus rubris, rectricibus tribus lateralibus immaculatis; facie papillis « granulatis carneis... Pugnax. » Linnæus, Syst. nat., ed. X, Gen. 78, Sp. 1. — « Tringa facie papillis granulatis minimis carneis, rostro pedi- « busque rubris. » Idem, Fauna Suecica, n° 145. — *Pugnax.* Brunnich. Ornithol. boréal., nos 168 et 169. — « Tringa pugnax, rostro pedibusque « rubris, rectricibus lateralibus immaculatis, facie papillis granulatis car- « neis. » Muller, Zoolog. Dan., n° 191. — « Streit schnepfe, oder kamp- « fhoehnlein. » Frisch, vol. II, div. 12, sect. 4, pl. 9, 10, 11 et 12; mais M. Frisch se trompe en donnant sa figure 10 pour la femelle qui ne doit point porter de crinière. — *Héron étoilé* ou *blanc.* Albin, tome I, page 64, avec de mauvaises figures coloriées du mâle et de la femelle, planches 72 et 73. — « Tringa versicolor (capite anteriore papilloso, pennis « in collo inferiore longissimis, *mas*); rectricibus lateralibus griseo- « fuscis.... Pugnax. » Brisson, Ornithol., tome V, page 240.

(1) « Interdiu turmatim volitant, illico dimicantes ubi se in terram de- « mittunt. » Klein, Avi., pag. 102

(2) « Mares ex his plurimos esse, paucas fœminas, ideòque mares ini-

fin de la bataille, et restent le prix de la victoire; l'amour paraît donc être la cause de ces combats, les seuls que doive avouer la nature, puisqu'elle les occasione, et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire par la disproportion qu'elle a mis dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Chaque printemps, ces oiseaux arrivent par grandes bandes, sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre, et dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord; on les connaît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne, et ils sont en grand nombre en Suède, et particulièrement en Scanie (1); il s'en trouve de même en Danemarck jusqu'en Norwége (2), et Muller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver (3); comme ils nous arrivent régulièrement au printemps et qu'ils séjournent sur nos côtes pendant deux ou trois mois, il paraît qu'ils cherchent les climats tempérés; et si les observateurs n'assuraient pas qu'ils viennent du côté du nord,

« tio invicem acerrimo prælio sese mutuo occidere, donec cum fœminis « numero pares evaserint, et singuli singulis conjungi possint. » Aldrovande, tome III, page 413.

(1) Fauna Suecica.

(2) Zoolog. Danic., pag. 24.

(3) Charleton dit (Onomazt., pag. 104), « quotannis immenso numero ex septentrione in paludes agri Lincolinensis advolant, et post « tres menses discedunt nescio quò. »

on serait bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi; cela me fait soupçonner qu'il en est de ces oiseaux combattants comme des bécasses que l'on a dit venir de l'est, et s'en retourner à l'ouest ou au sud, tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines ou remonter de la plaine aux montagnes. Les combattants peuvent de même ne pas venir de loin, et se tenir en différents endroits de la même contrée, dans les différentes saisons; et comme ce qu'ils ont de singulier, je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre, ne se voient qu'au printemps, il est très-possible qu'ils passent en d'autres temps sans être remarqués, et peut-être en compagnie des maubèches ou des chevaliers, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblances.

Les combattants sont de la taille du chevalier aux pieds rouges, un peu moins hauts sur jambes; ils ont le bec de la même forme, mais plus court; les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles (1), et se ressemblent par le plumage qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau; mais les mâles sont au printemps si différents les uns des autres, qu'on les prendrait chacun pour un oiseau d'espèce particulière; de plus de cent qui furent comparés devant M. Klein, chez le gouverneur de Scanie, on n'en trouva pas deux

(1) Rzaczynski.

qui fussent entièrement semblables (1); ils différaient ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou : ces plumes ne naissent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent qu'autant que durent les amours; mais indépendamment de cette production de surcroît dans ce temps, la surabondance des molécules organiques, se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes, qui s'élèvent sur le devant de la tête et à l'entour des yeux (2); cette double production suppose dans ces oiseaux, une si grande énergie des puissances productrices, qu'elle leur donne, pour ainsi dire, une autre forme plus avantageuse, plus forte, plus fière qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats, et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours. « Je ne connais pas d'oiseau, nous écrit « M. Baillon, en qui le physique de l'amour paraisse plus puissant que dans celui-ci; aucun n'a « les testicules aussi forts par rapport à sa taille; « ceux du combattant ont chacun près de six lignes de diamètre, et un pouce ou plus de longueur; le reste de l'appareil des parties génitales, « est également dilaté dans le temps des amours;

---

(1) Ordo avium, pag. 102.

(2) « In mare facies infinitis parvis papillis carneis aspersa. » Linnæus, Faun. Suec.

« on peut de là concevoir quelle doit être son ar-« deur guerrière, puisqu'elle est produite par son « ardeur amoureuse et qu'elle s'exerce contre ses « rivaux. J'ai souvent suivi ces oiseaux dans nos « marais (de basse Picardie), où ils arrivent au « mois d'avril, avec les chevaliers, mais en moin-« dre nombre; leur premier soin est de s'apparier, « ou plutôt de se disputer les femelles; celles-ci, « par de petits cris enflamment l'ardeur des com-« battants, souvent la lutte est longue, et quel-« quefois sanglante; le vaincu prend la fuite, mais « le cri de la première femelle qu'il entend, lui « fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de « nouveau, si quelque antagoniste se présente; « cette petite guerre se renouvelle tous les jours « le matin et le soir, jusqu'au départ de ces oi-« seaux, qui a lieu dans le courant de mai, car il « ne nous reste que quelques traîneurs, et l'on « n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos ma-« rais. »

Cet observateur exact et très-instruit, remarque qu'ils partent de Picardie par les vents de sud et de sud-est, qui les portent sur les côtes d'Angleterre, où en effet, on sait qu'ils nichent en très-grand nombre, particulièrement dans le comté de Lincoln; on y en fait même une petite chasse; l'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent, pour leur jeter son filet (1); et on est

(1) Willughby.

dans l'usage de les engraisser en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain; mais on est obligé pour les rendre tranquilles de les tenir renfermés dans des endroits obscurs, car aussitôt qu'ils voient la lumière ils se battent (1); ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière; dans les volières où on les renferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux (2); s'il est un coin de gazon vert, ils se battent à qui l'occupera (3); et comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs (4). La crinière des mâles est non seulement pour eux un parement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups; les plumes en sont longues, fortes et serrées; ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent, et c'est surtout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux; elle est rousse dans les uns, grise dans d'autres, blanche dans quelques-uns, et d'un beau noir-violet chatoyant coupé de taches rousses dans les autres;

---

(1) Willughby.

(2) Il y a à la Chine des oiseaux qu'on nomme *Oiseaux de combat*, et que les Chinois nourrissent, non pour chanter, mais pour donner le spectacle de petits combats qu'ils se livrent avec acharnement. Voyez l'Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487. Il n'y a pas pourtant d'apparence que ce soient ici nos combattants, puisque ces oiseaux chinois ne sont pas, dit-on, plus gros que des linots.

(3) Klein.

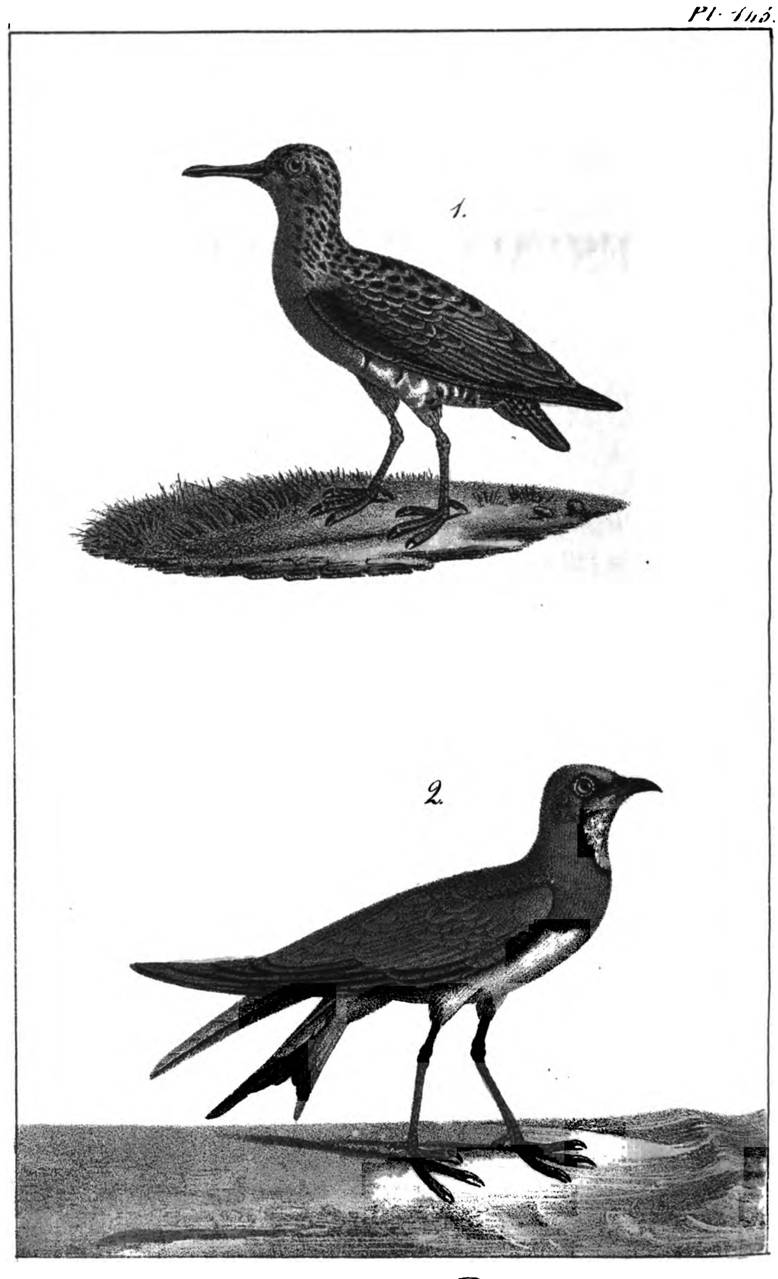
(4) *Pugnare incipiunt*, dit Willughby, *præsertim si astat quispiam*.

la livrée blanche est la plus rare : ce panache d'amour ou de guerre, ne varie pas moins par la forme que par les couleurs, durant tout le temps de son accroissement; on peut voir dans Aldrovande les huit figures qu'il donne de ces oiseaux avec leurs différentes crinières (1).

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à ces oiseaux vers la fin de juin, comme si la nature ne les avait parés et munis que pour la saison de l'amour et des combats; les tubercules vermeils qui couvraient leur tête, pâlissent et s'oblitèrent, et ensuite elle se recouvre de plumes; dans cet état on ne distingue plus guère les mâles des femelles, et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte; ils nichent en troupes comme les hérons, et cette habitude commune a seule suffi pour qu'Aldrovande les ait rapprochés de ces oiseaux; mais la taille et la conformation entière des combattants est si différente, qu'ils sont très-éloignés de toutes les espèces de hérons; et l'on doit, comme nous l'avons déjà dit, les placer entre les chevaliers et les maubèches.

---

(1) Au reste, de ces huit figures que donne Aldrovande, sur des dessins que le comte d'Aremberg lui avait envoyés de Flandre, l'une paraît être la femelle, cinq autres des mâles dans différents périodes de mue ou d'accroissement de leur crinière; et la huitième à laquelle Aldrovande trouve lui-même quelque chose de monstrueux, ou du moins d'absolument étranger à l'espèce du combattant, paraît n'être qu'une mauvaise figure du grèbe cornu, que ce naturaliste n'a pas connu, et dont nous parlerons dans la suite.



1. La Maubèche, 2. la Perdrix de Mer.

LES MAUBÈCHES.[1]

Dans l'ordre des petits oiseaux de rivages, on pourrait placer les maubèches après les chevaliers et avant le bécasseau; elles sont un peu plus grosses que ce dernier, et moins grandes que les premiers; elles ont le bec plus court; leurs jambes sont moins hautes; et leur taille, plus raccourcie, paraît plus épaisse que celle des chevaliers: leurs habitudes doivent être les mêmes, celles du moins qui dépendent de la conformation et de l'habitation; car ces oiseaux fréquentent également les bords sablonneux de la mer. Nous manquons d'autres détails sur leurs mœurs, quoique nous en connaissions quatre espèces différentes.

(1) Les Maubèches forment, pour M. Cuvier, un petit sous-genre dans le genre Bécasse, sous le nom de *Calidris*. Desm. 1829.

LA MAUBÈCHE COMMUNE.(1)

PREMIÈRE ESPÈCE.

Tringa grisea, *cinerea* et *Canutus*, Linn., Gmel.; *Tringa ferruginea*, Meyer; *Tringa islandica*, Lath. (2)

ELLE a dix pouces de la pointe du bec aux ongles, et un peu plus de neuf pouces jusqu'au bout de la queue; les plumes du dos, du dessus de la tête et du cou, sont d'un brun-noirâtre, et bor-

(1) « Tringa supernè fusco-nigricans, marginibus pennarum dilutè « castaneis, infernè castanea; uropygio cinereo-fusco, nigricante trans- « versim striato, marginibus pennarum albidis; lateribus in parte infimâ, « fusco-nigricante, albo et dilutè castaneo transversim striatis; rectri- « cibus griseo-fuscis; lateribus exteriùs albo marginatis... Calidris. » La Maubèche. Brisson, Ornithol., tome V, page 226.

(2) Voici la rectification de la synonymie de cet oiseau, qui est fort embrouillée. *Maubèche* des Français, *Sandpiper* et *Canut* des Anglais.

1° *Mâles et femelles en hiver. Tringa cinerea grisea* et *Canutus*, Gmel.; *Maubèche grise*, Buffon (voyez ci-après page 431); et planches enluminées, n° 366.

2° *Jeunes de l'année, avant la première mue. Tringa cinerea*, Schinz.

3° *Plumage d'été ou de noce. Tringa islandica*, Lath., Gmel.; *Tringa ferruginea*, Meyer; *Tringa rufa*, Wilson.

4° *Jeunes à leur première mue de printemps. Calidris*, Brisson; (la figure, mais non la description qui est celle d'un Combattant); *Tringa nævia* et *Tringa australis*, Gmel.; *Maubèche tachetée*, Buffon (voyez ci-après, page 430), et planches enluminées, n° 365.

dées de marron-clair; tout le devant de la tête, du cou et du corps, est de cette dernière couleur; les neuf premières pennes de l'aile, sont d'un brun-foncé en-dessus du côté extérieur; les quatre plus près du corps sont brunes, et les intermédiaires d'un gris-brun et bordées d'un léger filet blanc. Les maubèches ont le bas de la jambe nu, et le doigt du milieu uni jusqu'à la première articulation, par une portion de membrane avec le doigt extérieur. Au reste, nous ne pouvons être ici de l'avis de M. Brisson, ni rapporter, comme il le fait, à la maubèche, la *Rusticula sylvatica* de Gesner, oiseau *plus grand que la bécasse, et gros comme une poule* (1); il est même difficile de le rapporter à aucune espèce connue; mais Gesner semble vouloir nous épargner une discussion infructueuse, en avertissant qu'il compte peu lui-même sur des notices qu'il n'a données que sur de simples dessins (2), qui sont en effet très-défectueux, ou pour mieux dire informes.

(1) Voyez Gesner, Avi., pag. 505 et 504. Rusticula sylvatica; et Icon. avi., pag. 111. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 476. — Jonston, Avi., pag. 110. *Nota.* Ces deux naturalistes ne font sur cet article que copier Gesner.

(2) Gesner, ibidem.

LA MAUBÈCHE TACHETÉE.*(1)

SECONDE ESPÈCE.

Tringa grisea, cinerea et *Canutus*, Linn., Gmel.; *Tringa ferruginea*, Meyer; *Tringa islandica*, Lath. (2).

Cette maubèche diffère de la précédente, en ce que le cendré-brun du dos et des épaules, est varié d'assez grandes taches, les unes rousses, les autres d'un noirâtre tirant sur le violet. Ce caractère suffit pour la distinguer; elle est aussi un peu moins grande que la première, le détail du reste des couleurs est bien représenté dans la planche enluminée.

* Voyez les planches enluminées, n° 365.

(1) « Tringa supernè cinereo-fusca maculis nigricante, violaceis rufisque varia, infernè dilutè castanea; collo inferiore albo rufescente, « maculis fuscis castaneisque variegato; uropygio cinereo fusco, nigri« cante transversim striato, marginibus pennarum candidis; lateribus « nigricante maculatis; rectricibus binis intermediis cinereis, albo margi« natis, lateribus cinereo-fuscis, scapo albo præditis, utrimque extimâ « lineâ longitudinali candidâ exteriùs notata.... Calidris nævia. » Brisson, Ornithol., tome V, page 230.

(2) La maubèche tachetée est un jeune de la maubèche commune, décrite ci-avant, à l'époque de la mue de printemps. Desm. 1829.

LA MAUBÈCHE GRISE.* (1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Tringa grisea, *cinerea* et *Canutus*, Linn., Gmel.; *Tringa ferruginea*, Meyer; *Tringa islandica*, Lath. (2).

CETTE maubèche un peu plus grosse que la maubèche tachetée, l'est moins que la maubèche commune; le fond de son plumage est gris; le dos est entièrement de cette couleur; la tête est d'un gris ondé de blanchâtre; les plumes du dessus des ailes, et celles du croupion sont grises et bordées de blanc; les premières des grandes pennes de l'aile sont d'un brun-noirâtre, et le devant du corps est blanc, avec de petits traits noirs en zigzags sur les côtés, la poitrine et le devant du cou.

* Voyez les planches enluminées, n° 366.

(1) « Tringa supernè grisea, infernè alba, pennis in collo inferiore, « pectore et lateribus tæniâ fuscâ undata circumferentiæ parallelâ notatis, « in ventre lineolâ longitudinali fuscâ versus apicem insignitis; uropygio « dilutè griseo, pennis duplici tæniâ fuscâ circumferentiæ parallelâ nota- « tis, albo marginatis; rectricibus griseis, saturatiùs griseâ margini « parallelâ insignitis, margine candidâ.... Calidris grisea. » Brisson, Ornithol., tome V, pag. 233.

(2) La maubèche grise est un adulte en plumage d'hiver, de la maubèche commune décrite ci-avant. DESM. 1829.

LA SANDERLING.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

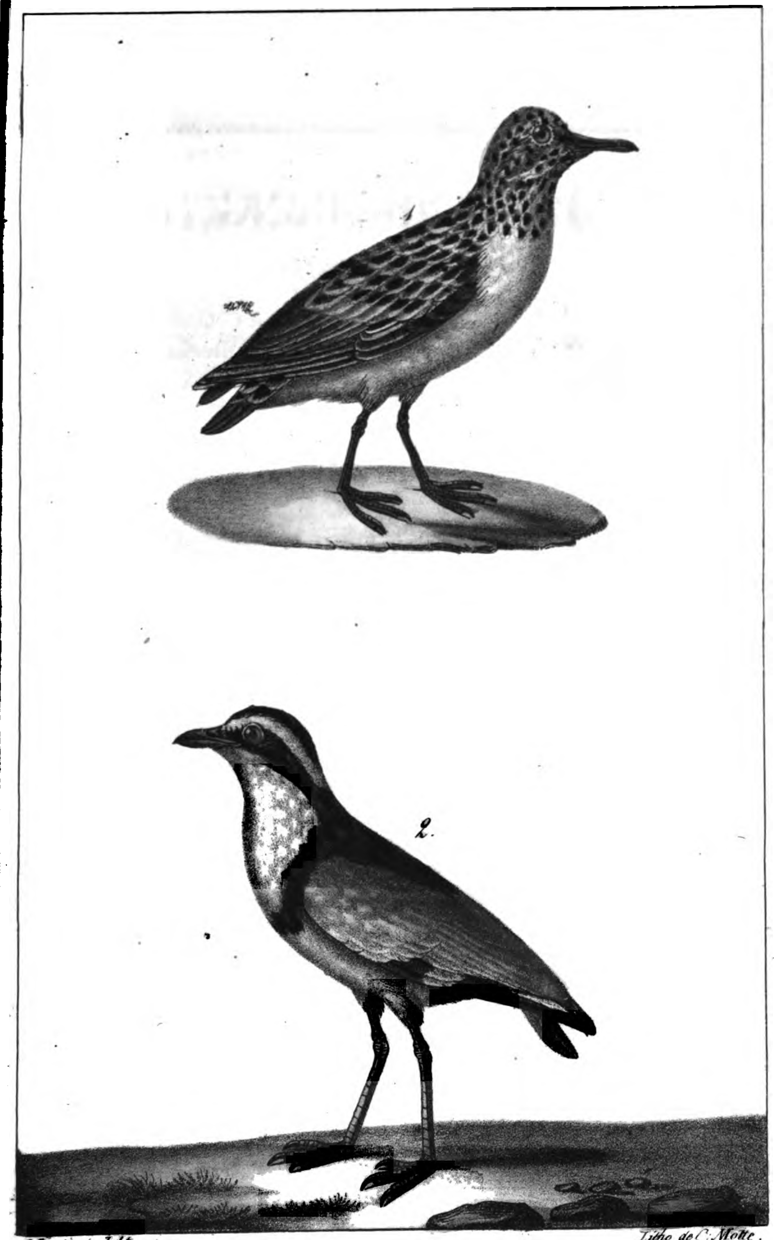
Charadrius Calidris, Linn., Gmel.; *Arenaria Calidris*, Bechst., Meyer; *Calidris grisea*, Meyer; *Calidris arenaria*, Illig., Temm. (2).

Nous laissons à cet oiseau le nom de *Sanderling*, qu'on lui donne sur les côtes d'Angleterre; c'est la plus petite espèce des maubèches; elle n'a guère que sept pouces de longueur; son plumage est à-peu-près le même que celui de la maubèche grise,

(1) « Arenaria, sanderling, pensantiæ in cornubiâ curwillet dicta. » Willughby, Ornithol., pag. 225. — *Sanderling de Cornouaille*. Albin, tome II, page 48, avec une mauvaise figure, planche 74. — « Tringa « supernè grisea, scapis pennarum nigris, infernè nivea; capite anteriore « albo; tæniâ utrimque a rostro ad oculos griseâ; uropygio dilutè griseo, « tectricibus alarum superioribus minimis nigricantibus; rectricibus binis « intermediis fuscis, lateralibus griseis, omnibus candicante marginatis... « Calidris grisea minor. » Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 236.

(2) Cet oiseau forme le type du genre *Arenaria*, Bechstein, ou *Calidris*, Illig., que M. Cuvier considère comme un simple sous-genre du genre Bécasse.

Ce naturaliste remarque, que le Sanderling a été confondu avec l'alouette de mer en plumage d'hiver, autrement la petite maubèche, *Tringa arenaria*. Brisson, notamment, donne la figure d'un oiseau et la description de l'autre. Le *Calidris tringoides* de Vieillot paraît une mauvaise figure de cet oiseau en plumage d'été. Cuvier, Règne animal, seconde édition, tome I, page 526. Desm. 1829.



P. Oudart del.

Litho de C. Motte.

1. le Sanderling. 2. le Pluvian.

excepté qu'elle a tout le devant du cou et le dessous du corps très-blancs. On voit ces petites maubèches voler en troupes et s'abattre sur les sables des rivages; on les connaît sous le nom de *Curwillet* sur les côtes de Cornouailles. Willughby donne à son sanderling, quatre doigts à chaque pied; Rai, qui semble pourtant n'en parler que d'après Willughby, ne lui en donne que trois, ce qui caractériserait un pluvier et non pas une maubèche.

LE BÉCASSEAU.*(1)

Tringa ochropus, Linn., Gmel.; *Totanus ochropus*, Temm., Vieill., Cuv. (2).

Nos nomenclateurs ont compris sous le nom de

* Voyez les planches enluminées, n° 843*.

(1) Autre bécassine. Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 216. — *Tringa*. Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 480. — *Tringa alia, seu secunda*. Idem, ibid. — *Tringa tertia*. Idem, ibid. — *Cinclus Belonii*. Idem, ibid. — *Cinclus tertius*. Idem, ibid., pag. 490. — « Gallinula rhodopos, sive phænicopos. » Idem, ibid., pag. 456. — « Ochropus medius. » Idem, ibid., pag. 461, avec différentes figures prises de Gesner et de Belon, et toutes plus ou moins mauvaises. — *Tringas*. Gesner, Avi., pag. 501. — *Rhodopus*. Idem, Icon. avi., pag. 106. — « Gallinulæ aquaticæ quintum genus, quod rhodopodem appellamus, « vulgus germanicum steingaellyl. » Idem, Avi., pag. 508. — « Ochropus « medius. » Idem, Icon. avi., pag. 107. — « Gallinulæ aquaticæ octavum « genus, vulgo dictum mattknillis : nobis ochropus medius. » Idem, Avi., pag. 511. — « Gallinæ aquaticæ species secunda de novo ad- « jecta. » Idem, ibid., pag. 516, et sous ces différents articles, des figures toutes fautives et la plupart méconnaissables. — « Tringa Al- « drovandi. » Willughby, Ornithol., pag. 222. — « Tringa tertia Aldro- « vandi. » Idem, pag. 223. — « Cinclus tertius Aldrovandi. » Idem, pag.

(2) Cet oiseau appartient au sous-genre Chevalier, dans le genre Bécasse de M. Cuvier. Desm. 1829.

* Cette planche représente un jeune de l'année. Desm. 1829.

Bécasseau un genre entier de petits oiseaux de rivages, *Maubèches*, *Guignettes*, *Cincle*, *Alouettes de mer*, que quelques naturalistes ont désignés aussi confusément sous le nom de *Tringa*: tous ces oiseaux, à la vérité, ont dans leur petite taille une ressemblance de conformation avec la bécasse; mais ils en diffèrent par les habitudes naturelles autant que par la grandeur; comme d'ailleurs ces petites familles subsistent séparément les unes des autres, et sont très-distinctes, nous restreignons ici le nom de *Bécasseau* à la seule

---

227. — « Gallinula rhodopus sive phænicopus Gesn. » Idem, pag. 223. — « Tringa Aldrovandi, cinclus Belonii. » — Rai, Synops. avi., pag. 108, n° *a*, 7. — « Tringa tertia Aldrovandi. » Idem, ibid., pag. 109, n° 8. — « Cinclus tertius Aldrovandi. » Idem, ibid., pag. 110, n° 14. — *Tringa prima.* — Jonston, Avi., pag. 111. — *Tringa altera.* Idem, pag. 112. — *Tringa tertia.* Idem, ibid. — *Gallinula rhodopus.* Idem, pag. 110. — « Gallinula ochropus medius. » Idem, ibidem. — « Cincli « congener altera. » Idem, pag. 112.— « Gallinula ochropus. » Charleton, Exercit., pag. 112, n° 3. — « Gallinula ochra. » Idem, Onomazt., pag. 107, n° 3. — « Glareola quarta. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 282. — « Glareola octava. » Idem, pag. 283. — Klein, Avi., pag. 101, n° 4, n° 7. — « Gallinula octava Gesneri. » Rzaczynski, Auctuar., Hist. nat. Polon., pag. 380. — « Tringa nigra, albo punctata, pectore maculato, « abdomine subalbido, pedibus virescentibus. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 152. — « Tringa rostro lævi, pedibus virescentibus, corpore albo « punctato, pectore subalbido. Glareola. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 78, Sp. 11. — « Tringa supernè splendidè fusca, maculis candicantibus « varia, infernè alba, tæniâ supra oculos candidâ; collo inferiore cinereo- « fusco maculato; lateribus cinereo-fuscis, albo transversim striatis; rec- « tricibus binis intermediis in exortu albis, apice fusco-nigricantibus, « albo transversim striatis, lateralibus candidis, ad apicem fusco-nigri- « cante transversim striatis.... Tringa, le bécasseau appelé vulgairement « *Cul-blanc.* » Brisson, Ornithol., tome V, page 177.

espèce connue vulgairement sous le nom de *Cul-blanc des rivages;* cet oiseau est gros comme la bécassine commune, mais il a le corps moins allongé; son dos est d'un cendré-roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux, et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine, qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre; le croupion est de cette même couleur blanche; les pennes de l'aile sont noirâtres et agréablement tachetées de blanc en dessous (1); celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc; la tête est carrée comme celle de la bécasse, et le bec est de la même forme en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des eaux et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive; on le voit courir sur les graviers ou raser au vol la surface de l'eau; il jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par coups détachés; il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Les sous-buses lui donnent souvent la chasse; elles le surprennent lorsqu'il se repose au bord de l'eau ou lorsqu'il cherche sa nourriture; car le bécasseau n'a pas la sauve-garde des oiseaux qui vivent en troupes, et qui communément ont

---

(1) « Qui lui ouvre les aelles, regardant par-dessous, lui voit des « madrures de blanc de fort bonne grâce. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 226.

une sentinelle qui veille à la sûreté commune: il vit seul dans le petit canton qu'il s'est choisi le long de la rivière ou de la côte (1), et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible; du moins il a dans la voix une expression de sentiment assez marqué; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accents de langueur, qui, répandus sur le calme des eaux, ou se mêlant à leur murmure, porte au recueillement et à la mélancolie; il paraît que c'est le même oiseau qu'on appelle *Sifflasson* sur le lac de Genève, où on le prend à l'appeau avec des joncs englués. Il est connu également sur le lac de Nantua, où on le nomme *Pivette* ou pied-vert; on le voit aussi dans le mois de juin sur le Rhône et la Saône; et dans l'automne sur les graviers de l'Ouche en Bourgogne; il se trouve même des bécasseaux sur la Seine, et l'on remarque que ces oiseaux, solitaires durant tout l'été, lors du passage se suivent par petites troupes de cinq ou six, se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles. En Lorraine ils arrivent dans le mois d'avril, et repartent dès le mois de juillet (2).

Ainsi le bécasseau, quoique attaché au même lieu pour tout le temps de son séjour, voyage néanmoins de contrées en contrées, et même dans

---

(1) « Solitariæ plerumque degunt. » Willughby.

(2) Observations de M. Lottinger.

des saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées; quoiqu'on le voie pendant les deux tiers de l'année, sur nos côtes de basse Picardie, on n'a pu nous dire s'il y fait ses petits; on lui donne dans ces cantons le nom de *Petit chevalier* (1); il s'y tient à l'embouchure des rivières, et suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermisseaux sur le sable, que tour à tour la lame d'eau couvre et découvre. Au reste, la chair du bécasseau est très-délicate, et même l'emporte pour le goût sur celle de la bécassine suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur de musc (2). Comme cet oiseau secoue sans cesse la queue en marchant, les naturalistes lui ont appliqué le nom de *Cincle* dont la racine étymologique signifie secousse et mouvement (3); mais ce caractère ne le désigne pas plus que la guignette et l'alouette de mer, qui ont dans la queue le même mouvement; et un passage d'Aristote, prouve clairement que le bécasseau n'est point le cincle; ce philosophe nomme les trois plus petits oiseaux de rivages, *Tringas*, *Schœniclos*, *Cinclos*. Nous croyons que ces trois noms représentent les trois espèces du bécasseau, de la guignette et de l'alouette de mer: « De ces trois oiseaux, dit-il, qui vivent sur les

(1) Observations sur les oiseaux de nos côtes occidentales, communiquées par M. Baillon.

(2) Nature des Oiseaux, page 226.

(3) Κιγκλίζειν. Voyez Hesychius.

« rivages, le *Cincle* et le *Schœniclos* sont les plus « petits, le *Tringas* est le plus grand et de la taille « de la grive (1) : » voilà la grandeur du bécasseau bien désignée, et celle du schœniclos et du cincle, fixée au-dessous; mais pour déterminer lequel de ces deux derniers noms doit s'appliquer proprement, ou à la guignette, ou à l'alouette de mer, ou à notre petit cincle, les indications nous manquent. Au reste, cette légère incertitude n'approche pas de la confusion où sont tombés les nomenclateurs au sujet du bécasseau : il est pour les uns, une *Poule d'eau;* pour d'autres une *Perdrix de mer;* quelques-uns, comme nous venons de le voir, l'appellent *Cincle;* le plus grand nombre lui donnent le nom de *Tringa*, mais en le pervertissant par une application générique, tandis qu'il était spécifique et propre dans son origine; et c'est ainsi que ce seul et même oiseau, reproduit sous tous ces différents noms, a donné lieu à cette multitude de phrases dont on voit sa nomenclature chargée, et à tout autant de figures plus ou moins méconnaissables, sous lesquelles on a voulu le représenter; confusion dont se plaint avec raison Klein, en s'écriant sur l'impossibilité de se reconnaître au milieu de ce chaos de figures

---

(1) « Tringas lacus et flumina petit, ut etiam cinclos et schœniclos « (que Gaza traduit *junco*); sed inter minores has, majuscula est, turdo « enim æquiparatur. » Hist. animal., lib. VIII, cap. 4.

fautives que prodiguent les auteurs, sans se consulter les uns les autres, et sans connaître la nature; de manière que leurs notices, également indigestes, ne peuvent servir à les concilier (1).

(1) « Dolemus insuperabilem aliquando sollicitudinem de conciliandis « figuris quas nobis propinarunt authores. » Klein, Ordo Avium, pag. 22.

LA GUIGNETTE.* (1)

Tringa hypoleucos, Gmel., Lath; *Totanus hypoleucos*, Vieill., Temm.; *Totanus macularius*, Vilson (2).

On pourrait dire que la guignette n'est qu'un

* Voyez les planches enluminées, n° 850, sous la dénomination de *Petite alouette de mer*.

(1) En allemand, *fysterlin;* en suédois, *snaeppa;* en York-shire, *sand-piper;* sur le lac de Genève, *bécassine*, selon Willughby.

« Motacilla genus. » Gesner, Avi., pag. 119, avec une très-mauvaise figure répétée. Icon. avi., pag. 123, et une autre aussi mauvaise, page 106 du même ouvrage, avec le nom de « Hypoleucos-gallinula aquaticæ « sextum genus, quod hypoleucon cognonimo; vulgus germanicum ap- « pellat fysterlin. » Idem, Avi., pag. 59. Notice copiée dans Aldrovande, tome III, page 469. — « Motacilla seu cincli genus. » Aldrovande, Avi., tome III, pag. 485, avec des mauvaises figures de Gesner. — « Tringa « minor. » Willughby, Ornithol., pag. 223, avec une figure peu exacte, pl. 55. — Rai, Synopsis avium, pag. 108, n° *a*, 6. — Charleton, Exercit., pag. 112, n° 9. — « Gallinula hypoleucos. » Jonston, Avi., pag. 110. — « Tringa quinta. » Idem, pag. 112. — « Tringa rostro lævi « corpore cinereo lituris nigris, subtus albo. » Linnæus, Fauna Suecica, n° 147. — « Tringa rostro lævi, pedibus lividis, corpore cinereo lituris « nigris, subtus albo.... Hypoleucos. » Idem, Syst. nat., ed. X, Gen. 78 Sp. 9. — « Tringa supernè splendidè griseo-fusca, lineis longitudinalibus « et transversis undatisque fusco nigricantibus varia, infernè alba; gut- « ture, collo inferiore et pectore supremo cinereo albis, pennis lineâ « longitudinali fuscâ in medio notatis; rectricibus decem intermediis « griseo-fuscis, viridescente adumbratis, fusco-nigricante transversim et « undatim striatis utrimque extimâ, inferiùs griseo-fusco transversim « striatâ, binis extimæ proximis apice albis.... Guinetta. » Brisson, Ornithol., tom. V, pag. 183.

(2) Du sous-genre Chevalier dans le genre Bécasse de M. Cuvier.

petit bécasseau, tant il y a de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage. La guignette a la gorge et le ventre blancs; la poitrine tachetée de pinceaux gris sur blanc; le dos et le croupion gris, non mouchetés de blanchâtre, mais légèrement ondés de noirâtre, avec un petit trait de cette couleur sur la côte de chaque plume, et dans le tout on aperçoit un reflet rougeâtre; la queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau; la guignette la secoue de même en marchant. C'est d'après cette habitude que plusieurs naturalistes lui ont appliqué le nom de *Motacilla*, quoique déja donné à une multitude de petits oiseaux, tels que la bergeronette, la lavandière, le troglodite, etc.

La guignette vit solitairement le long des eaux, et cherche, comme les bécasseaux, les grèves et les rives de sable; on en voit beaucoup vers les sources de la Moselle, dans les Vosges, où cet oiseau est appelé *Lambiche*. Il quitte cette contrée de bonne heure, et dès le mois de juillet après avoir élevé ses petits.

La guignette part de loin en jetant quelques cris, et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante (1); habitude qu'apparemment elle partage avec le bécasseau, puisque, suivant la remarque de Willughby, le *Pil-*

(1) « Vocem noctu lachrymantis aut lamentantis instar edit. » Willughby, pag. 223.

venckegen de Gesner, oiseau gémissant, plus grand que la guignette, paraît être le bécasseau.

Du reste l'une et l'autre de ces espèces se portent assez avant dans le nord (1), pour être parvenues aux terres froides et tempérées du nouveau continent; et en effet, un bécasseau envoyé de la Louisiane, ne nous a paru différer presque en rien de celui de nos contrées.

(1) Fauna Suecica, nos 147 et 152.

LA PERDRIX DE MER.*(1)

C'EST très-improprement qu'on a donné le nom

* Voyez les planches enluminées, n° 882.

(1) *Pratincola*. Kramer, Elench. austr. infer., pag. 381, avec une figure assez bonne. — « Glareola secunda, vulgo, kobel regerlin, sundvogel. » Schwenckfeld, Avi. Siles., pag. 281. — « Gallinulæ aquaticæ « undecimum genus, quod erythropodem minorem appello, vulgus kop- « priegerle. » Gesner, Avi., pag. 513, avec une très-mauvaise figure. — « Erythropus minor. » Idem, Icon. avi., même figure. — « Gallinula « erythropus minor. » Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 454, avec une figure nullement ressemblante. — « Hirundo marina avis. » Idem, tom. II, pag. 696, avec une figure assez reconnaissable quoique peu exacte, page 697. — « Hirundo marina Aldrovandi. » Willughby, Ornithol., pag. 156. — Rai, Synops. avi., pag. 72, où il observe fort bien que ce nom d'*Hirondelle* n'est donné qu'improprement à cet oiseau. — « Gal- « linula erythropus minor. » Jonston, Avi., pag. 110. — « Hirundo ma- « rina. » Idem, pag. 82. — Charleton, Exercit., pag. 96, n° 5. Onomazt., pag. 90, n° 5. — « Hirundinis ripariæ species. » Marsigl., Danub., tom. V, pag. 96, avec une figure peu exacte, tab. 46. — « Glareola su- « pernè splendidè griseo-fusca, infernè ex albo non nihil rufescens; « gutture et collo inferiore albo rufescentibus; lineâ nigrâ circumdatis; « pectore griseo-rufescente; lateribus dilutè castaneis; rectricibus quatuor « utrimque extimis in exortu albis, versùs apicem fusco-nigricantibus, « tribus extimæ proximis exteriùs griseo-fusco maculatis.... Glareola; » *la Perdrix de mer*. Brisson, Ornithol., tome V, page 141.

(2) Le genre GIAROLE ou PERDRIX DE MER, *Glareola*, est l'avant-dernier de l'ordre des Échassiers dans la méthode de M. Cuvier. Il forme avec les genres Vaginale et Flammant, une sorte d'appendice à cet ordre. On peut même considérer ces trois genres, comme appartenant à autant de petites familles distinctes. DESM. 1829.

de *Perdrix* à cet oiseau de rivage, qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une faible ressemblance dans la forme du bec. Ce bec étant en effet assez court, convexe en dessus, comprimé par les côtés, courbé vers la pointe, ressemble assez au bec des gallinacées; mais la forme du corps et la coupe des plumes, éloignent cet oiseau du genre des gallinacées, et semblent le rapprocher de celui des hirondelles, dont il a la forme et les proportions; ayant comme elles, la queue fourchue, une grande envergure et la coupe des ailes en pointe : quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *Glareola,* qui a rapport à sa manière de vivre sur les grèves des rivages de la mer; et en effet, cette perdrix de mer, va comme le cincle, la guignette et l'alouette de mer, cherchant les vermisseaux et les insectes aquatiques, dont elle fait sa nourriture; elle fréquente aussi le bord des ruisseaux et des rivières, comme sur le Rhin, vers Strasbourg, où, suivant Gesner, on lui donne le nom allemand de *Koppriegerle.* Kramer ne l'appelle *Praticola,* que parce qu'il en a vu un grand nombre dans de vastes prairies qui bordent un certain lac de la basse Autriche (1); mais partout, soit sur les bords des rivières et des lacs, ou sur les côtes de la mer, cet oiseau cherche les grèves ou rives sablonneuses (2), plutôt que celles de vase.

(1) « Lacus nischiteriensis. » Kramer, Elench., pag. 381.

(2) Schwenckfeld.

On connaît quatre espèces ou variétés de ces perdrix de mer, qui paraissent former une petite famille isolée au milieu de la nombreuse tribu des petits oiseaux de rivage.

LA PERDRIX DE MER GRISE.

PREMIÈRE ESPÈCE.

Glareola austriaca, Linn., Gmel.; *Glareola torquata*, Meyer, Temm.; *Hirundo pratincola*, Linn., éd. 12; *Glareola senegalensis* et *nævia*, Linn., Gmel.; *Glareola pratincola*, Leach. (1).

LA première est la perdrix de mer, représentée dans nos planches enluminées, *n*° 882, et qui, avec l'espèce suivante, se voit, mais rarement, sur les rivières dans quelques-unes de nos provinces, particulièrement en Lorraine, où M. Lottinger nous assure l'avoir vue. Tout son plumage est d'un gris teint de roux sur les flancs et les petites pennes de l'aile; elle a seulement la gorge blanche et encadrée d'un filet noir; le croupion blanc et les pieds rouges; elle est à-peu-près de la grosseur d'un merle. L'*Hirondelle de mer* d'Aldrovande (2), qui du reste se rapporte assez à

(1) Cette espèce est la plus anciennement connue dans le genre Glaréole; les trois autres n'en sont que des variétés. DESM. 1829.

(2) Avi., tom. II, pag. 696.

cette espèce, paraît y former une variété, en ce que, suivant ce naturaliste, elle a les pieds très-noirs.

LA PERDRIX DE MER BRUNE.[1]

SECONDE ESPÈCE.

Glareola austriaca, Linn., Gmel., Cuv.; *Glareola senegalensis*, Briss., Gmel., etc. (2).

CETTE perdrix de mer qui se trouve au Sénégal, et qui est de même grosseur que la nôtre, n'en diffère qu'en ce qu'elle est entièrement brune; et nous sommes fort portés à croire, que cette différence du gris au brun, n'est qu'un effet de l'influence du climat; en sorte que cette seconde espèce pourrait bien n'être qu'une race ou variété de la première.

(1) « Glareola in toto corpore fusca : rectricibus interius et subtus cinereo-fuscis.... Glareola Senegalensis », *la Perdrix de mer du Sénégal*. Brisson, Ornithol., tome V, page 148.

(2) Variété de la précédente. Voyez sa synonymie. DESM. 1829.

LA GIAROLE.(1)

TROISIÈME ESPÈCE.

Glareola austriaca, Linn., Gmel., Cuv.; *Glareola nævia*, Gmel., etc. (2).

C'est le nom que porte en Italie l'espèce de perdrix de mer, à laquelle Aldrovande rapporte, avec raison, celle du *Melampos* ou pied noir de Gesner; caractère par lequel ce dernier auteur prétend qu'on peut distinguer cet oiseau de tous les autres de ce genre, dont aucun n'a les pieds noirs: le nom qu'il lui donne en allemand (*Rotknillis*),

(1) « Gallinula melampos, quam aucupes nostri giarolam vocant. » Aldrovande, Avi., tome III, page 464, avec une mauvaise figure. — « Gallinulæ aquaticæ septimum genus, quod rotknillis vocant, melam- « podem cognonimo. » Gesner, Avi., pag. 510, avec une très-mauvaise figure. — « Melampus. » Idem, Icon. avi., pag. 107, même figure. — « Gallinula melampus Gesneri Aldrovando, rot-knussel baltneri. » Willughby, Ornithol., pag. 225. — Rai, Synops. avi., pag. 109, n° 9. — « Glareola, gallinula melampus Gesneri. » Klein, Avi., pag. 101, n° 9. — « Gallinula melampus Willughbeii, Polonis kokofska. » Rzaczynski, Auctuar. Hist. nat. Polon., pag. 380. — « Glareola supernè fusca, macu- « lis obscurioribus varia, infernè rufa, maculis fuscis et albicantibus va- « riegata; capite et collo pectori concoloribus; imo ventre rufo-candi- « cante: nigris maculis vario; rectricibus candicantibus, apice nigris.... « Glareola nævia. » Brisson, Ornithol., tome V, page 147.

(2) Variété de la perdrix de mer grise. — Voyez sa synonymie, page 446. Desm. 1829.

est analogue au fond de son plumage roux ou rougeâtre au cou et sur la tête, où il est tacheté de blanchâtre et de brun; l'aile est cendrée, et les pennes en sont noires.

LA PERDRIX DE MER A COLLIER.(1)

QUATRIÈME ESPÈCE.

Glareola austriaca, Linn., Gmel., var. β; *Glareola torquata*, Briss., etc. (2).

Le nom *Riegerle* que les Allemands donnent à cet oiseau, indique qu'il est remuant et presque toujours en mouvement (3); en effet, dès qu'il entend quelque bruit, il s'agite, court et part en

(1) « Gallinulæ aquaticæ duodecimum genus, quod ochropodem mi-« norem nomino, vulgus riegerle... » Gesner, Avi., pag. 514, avec une figure peu exacte. — *Ochropus minor*. Idem, Icon. avi., pag. 19. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 461, avec la figure empruntée de Gesner. — Jonston, Avi., pag. 110. — « Glareola quinta, nobis tulfis, « sand-regerlin. » — Schwenckfeld, Avi., Siles., pag. 282. — Klein, Avi., pag. 101, n° 6. — « Glareola supernè griseo fusca, infernè subal-« bida; maculâ in syncipite nigrâ; maculâ utrimque circa oculos, gutture « et collo candidis; torque fusco; rectricibus griseo-fuscis.... Glareola « torquata. » Brisson, Ornithol., tome V, page 514.

(2) Troisième variété de la perdrix de mer grise. Voyez sa synonymie, page 446. Desm. 1829.

(3) « Riegerle vocant, quasi motriculam dixeris, *regen* enim nobis moveri est. » Gesner, Avi., pag. 514.

criant d'une petite voix perçante; il se tient sur les rivages, et ses habitudes sont à-peu-près les mêmes que celles des guignettes; mais en supposant que la figure donnée par Gesner soit exacte dans la forme du bec, cet oiseau appartient au genre de la perdrix de mer, tant par ce caractère que par la ressemblance des couleurs; le dos est cendré ainsi que le dessus de l'aile, dont les grandes pennes sont noirâtres; la tête est noire, avec deux lignes blanches sur les yeux; le cou est blanc, et un cercle brun l'entoure au bas comme un collier; le bec est noir et les pieds sont jaunâtres. Du reste, cette perdrix de mer doit être la plus petite de toutes, étant à peine aussi grande que le cincle, qui de tous les oiseaux de rivage est le plus petit. Schwenckfeld dit que cette perdrix de mer niche sur les bords sablonneux des rivières, et qu'elle pond sept œufs oblongs; il ajoute qu'elle court très-vite, et y fait entendre pendant les nuits d'été un petit cri, *tul, tul,* d'une voix retentissante.

L'ALOUETTE DE MER.*(1)

Tringa subarcuata, Temm.; *Scolopax africana*, Gmel.; *Numenius africanus pygmæus* et *subarcuatus*, Bechst. (2).

CET oiseau n'est point une alouette quoiqu'il en

* Voyez les planches enluminées, n° 851.

(1) En anglais, *stint;* en allemand, *stein-bicker, stein-beysser;* en hollandais, *strand-looper.* Alouette de mer. Belon, Nat. des Oiseaux, page 217, avec une figure très-peu exacte; répétée, *Portraits d'oiseaux*, page 50. — « Cinclus, seu motacilla maritima. » Gesner, Avi., pag. 616, avec une mauvaise figure, page 617. — *Cinclus.* Idem, Icon. avi., pag. 112, avec une figure qui n'est pas meilleure. — Aldrovande, Avi., tom. III, pag. 490. — *Cinclus ornithologi et Turneri.* Idem, ibid. — *Schœniclos, sive junco Belonii.* Idem, ibid., pag. 487, avec des figures toutes fautives. — *Cinclus.* Jonston, Avi., pag. 112. — *Tringa quarta.* Idem, ibid. — *Junco Belonii.* Idem, tab. 53, figure empruntée d'Aldrovande. — *Cinclus prior Aldrovandi.* Rai, Synops. avi., pag. 110, n° *a*, 13. — *The stint.* Willughby, Ornithol., pag. 226. — *Avis the stint dicta.* Sibbald. Scot. illustr., part. II, lib. III, pag. 19. — *Schœni-*

(2) Ces citations n'ont rapport qu'à la planche indiquée sous le n° 851, qui représente très-exactement un bécasseau cocorli en mue ou dans le passage de sa livrée d'été à celle d'hiver.

Quant à la description qui suit, elle ne fait point connaître les couleurs du plumage ni les formes de l'oiseau indiqué dans le titre sous le nom d'Alouette de mer; aussi est-il probable qu'il y est question de plusieurs espèces différentes de petits échassiers, dont on sait que les caractères sont si peu tranchés et si variables selon les sexes, les âges et les saisons de l'année. DESM. 1829.

ait le nom, il ne ressemble même à l'alouette que par la taille qui est à-peu-près égale, et par quelques rapports dans les couleurs du plumage sur le dos (1); mais il en diffère pour tout le reste, soit par la forme, soit par les habitudes, car l'alouette de mer vit au bord des eaux sans quitter les rivages; elle a le bas de la jambe nu et le bec grêle, cylindrique et obtus comme les autres oiseaux *Scolopaces;* et seulement plus court à proportion que celui de la petite bécassine à laquelle cette alouette de mer ressemble assez par le port et la figure.

C'est en effet sur les bords de la mer que se

---

clus. Moehring., Avi., Gen., 94. — *Junco.* Charleton, Exercit., p. 113, n° x, Onomast., pag. 108, n° x. — « Tringa pulla maculis minoribus « rotundis albis variegata, ventre albicante. » Browne, nat. Hist. of Jamaïc., pag. 477. — « Gallinago minima, ex fusco et albo varia. » Sloane, Jamaïc., pag. 320, n° xiv. — Rai, Synops. avi., pag. 190, n° 11. — Sanderling d'arbres. Albin, tome III, page 37, avec une figure mal coloriée, planche 88. — « Tringa pennis in medio secundùm scapum « fuscis, ad margines griseis supernè vestita, infernè alba; tæniâ utrim- « que à rostro ad oculos candicante; gutture et collo inferiore albidis, « maculis fuscis variegatis; rectricibus griseis, binis intermediis exteriùs « saturatè fuscis.... Cinclus, l'*Alouette de mer.* » Brisson, Ornithol., tome V, page 211.

(1) « Les Françoys voyants un petit oysillon vivre le long des eaux, « et principalement ez lieux marécageux près la mer, et estre de la cor- « pulence d'une alouette, au moins quelque peu plus grandet (Willughby « dit, *tantillo minor*, ce qui prouve qu'il y a des variétés); n'ont sceu « lui trouver appellation plus propre que de le nommer *Alouette de mer;* « et le voyant voler en l'aer, on le trouve de même couleur, sinon qu'il « est plus blanc par-dessous le ventre, et plus brun dessus le dos qu'une « alouette. » Belon, Nat. des Oiseaux, page 217.

tiennent de préférence ces oiseaux, quoiqu'on les trouve aussi sur les rivières; ils volent en troupes souvent si serrées qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil; et Belon s'étonne de la grande quantité de ces alouettes aquatiques, dont il a vu les marchés garnis sur nos côtes (1); selon lui, c'est un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même; mais ce petit gibier, bon en effet quand il est frais, prend un goût d'huile dès qu'on le garde. C'est apparemment de ces alouettes de mer que parle M. Salerne, sous le nom de *Guignette* (2); lorsqu'il dit *qu'elles vont en troupes*, puisque la guignette vit solitaire: si l'on tue une de ces alouettes dans la bande, les autres voltigent autour du chasseur, comme pour sauver leur compagne. Fidèles à se suivre, elles s'entre-appellent en partant, et volent de compagnie en rasant la surface des eaux; la nuit on les entend se réclamer et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne; les couples que le soin des nichées avait séparés, se réunissent alors avec les nouvelles familles qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits; les œufs sont très-gros relativement à la taille de l'oiseau;

---

(1) « L'on ne peut voir plus grand merveille de ce petit oyseau, que « d'en voir apporter cinq ou six cents douzaines, en un jour de samedy « en hiver. » Belon, Nat. des Oiseaux, loco citato.

(2) Ornithologie, page 340.

il les dépose sur le sable nu; le bécasseau et la guignette ont la même habitude, et ne font point de nid; l'alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage, en marchant et secouant incessamment la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres, et changent de contrées; il paraît même qu'ils ne sont que de passage sur quelques-unes de nos côtes; c'est du moins ce que nous assure un bon observateur (1) de celles de basse Picardie; ils arrivent dans ces parages au mois de septembre par les vents d'est, et ne font que passer; ils se laissent approcher à vingt pas, ce qui nous fait présumer qu'on ne les chasse pas dans le pays d'où ils viennent.

Au reste, il faut que les voyages de ces oiseaux les aient portés asez avant au nord, pour qu'ils aient passé d'un continent à l'autre : car on en retrouve l'espèce bien établie dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Amérique, à la Louisiane (2); aux Antilles (3); à la Jamaïque (4); à Saint-Domingue; à Cayenne (5). Les deux

---

(1) M. Baillon.

(2) Le Page Dupratz; Hist. de la Louisiane, tome II, page 118.

(3) Les alouettes de mer et autres petits oiseaux de marine, se trouvent en telle quantité dans toutes les salines, que c'est une chose prodigieuse. Dutertre, tome II, page 277.

(4) Sloane, page 320 : Browne, 477.

(5) « On voit toute l'année de ces oiseaux à Cayenne, et sur toute la « côte; dans les grandes marées ils se rassemblent, et quelquefois en si

Alouettes de mer de Saint-Domingue, que donne séparément M. Brisson (1), paraissent n'être que des variétés de notre espèce d'Europe; et dans l'ancien continent, l'espèce en est répandue du nord au midi; car on reconnaît l'alouette de mer au cap de Bonne-Espérance, dans l'oiseau que donne Kolbe sous le nom de *Bergeronette* (2); et au nord, dans le *Stint* d'Écosse, de Willughby et de Sibbald.

« grand nombre, que les bords des rivières où le flux monte, en sont « couverts, soit à terre, soit au vol; leurs troupes vont très-serrées, et « il arrive quelquefois d'en tuer quarante et cinquante d'un seul coup de « fusil. Les habitants de Cayenne en font aussi la chasse pendant la nuit « sur les sables, où ces oiseaux mangent de petits vers que la mer a laissés « en se retirant; ils se perchent quelquefois sur les palétuviers au bord « de l'eau; leur chair est très-bonne à manger. Dans le temps des pluies, « à Saint-Domingue et à la Martinique, on les voit en aussi grand nom- « bre, mais on ne sait pas comment ils nichent, ni les endroits où ils « font leurs pontes. » Remarques faites par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne.

(1) L'alouette de mer de Saint-Domingue. Brisson, Ornith., tom. V, page 219. La petite alouette de mer de Saint-Domingue. Ibidem, p. 222.

(2) Description du Cap, tome III, page 160.

LE CINCLE.* (1)

Tringa variabilis, Meyer, Temm.; *Tringa alpina*, *Tringa Cinclus* et *Tringa ruficollis*, Gmel.; *Scolopax pusilla*, Gmel.; *Cinclus torquatus*, Briss.

Aristote a donné le nom de *Cinclos* à l'un des plus petits oiseaux de rivages, et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent cette nombreuse tribu dans laquelle on comprend les chevaliers, le bécasseau, la guignette, la perdrix et l'alouette de mer. Notre cincle même paraît n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'alouette de mer; un peu plus petit et moins haut sur les jambes, il a les mêmes couleurs avec la seule différence qu'elles sont plus marquées; les pinceaux sur le manteau sont tracés plus nettement, et l'on voit une zone

* Voyez les planches enluminées, n° 852.

(1) « Tringa pennis in medio nigricantibus, ad margines rufis supernè « vestita, infernè alba; uropygio griseo-fusco; pennis in medio obscu- « rioribus; gutture et collo inferiore maculis fuscis variegatis; pectore « fusco, marginibus pennarum candidis; rectricibus griseis, binis inter- « mediis interius saturatè fuscis, lateralibus interius albo marginatis, « scapo albo præditis.... Cinclus torquatus. » Brisson, Ornith., tom. V, page 216.

de taches de cette couleur sur la poitrine : c'est ce qui l'a fait nommer alouette de mer à collier par M. Brisson (1). Le cincle a d'ailleurs les mêmes mœurs que l'alouette de mer; on le trouve fréquemment avec elle, et ces oiseaux passent de compagnie; il y a dans la queue le même mouvement de secousse ou de tremblement, qu'Aristote paraît attribuer au cincle (2), mais nous n'avons pas vérifié si ce qu'il en dit de plus peut convenir au nôtre; savoir, qu'une fois pris, il devient très-aisément privé, quoiqu'il soit plein d'astuce pour éviter les piéges (3). Quant à la longue et obscure description d'Aldrovande sur le cincle, tout ce qu'on en peut conclure, ainsi que des figures multipliées et toutes défectueuses qu'il en donne, c'est que les deux oiseaux que les Italiens nomment *Giarolo* et *Giaroncello*, répondent à notre cincle et à notre alouette de mer.

---

(1) Voyez sa onzième espèce du genre du *Bécasseau* et la figure.

(2) « Cinclus... Læsus est : incontinens enim parte suî posteriore. » Hist. animal., lib. IX, cap. 12.

(3) « Astutus et captu difficilis est, sed captus omnino facilè mitescit. » Ibid.

FIN DU TOME IX DES OISEAUX.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE NEUVIÈME VOLUME DES OISEAUX.

PAR MONTBEILLARD, 1778.

PAR BUFFON, 1780.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

TABLE RAISONNÉE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE NEUVIÈME VOLUME DES OISEAUX.

HISTOIRE NATURELLE.

FIN DE LA TABLE.